521
CSP

152

ESSAI
SUR
LE RÉCIT,
OU
ENTRETIENS
SUR
LA MANIERE DE RACONTER.

Par M. l'Abbé BERARDIER DE BATAUT, *Licentié en Théologie, Prieur de Notre-Dame de Serqueux & ancien Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris.*

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
La Font. Fab. 104.

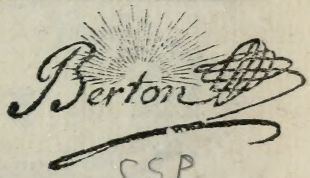
BIBLIOTHÈQUE de la SOCIÉTÉ des ARTS
Série
N° 5148
des ARTS & MÉTIERS de TARARE

A PARIS,
Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas, au Soleil Levant.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Nota. Le même Libraire prévient le Public, que vu les Contrefactions qui se font journellement dans les différentes Villes du Royaume, il a fait, pour prévenir cet inconvénient, apposer à tous les Exemplaires de ce Livre, la marque & paraphe de sa signature, telle qu'on la voit au bas de ce *Nota*; qu'ainsi on doit s'adresser directement à Paris, si on ne veut pas s'exposer à être trompé, & on doit regarder comme contrefait, & très-défectueux, tous les Exemplaires qui n'auront pas cette Signature.



CSP

PN
239
.N3B4
1776

PRÉFACE.

L'AMOUR du Récit eſt, pour ainſi dire, une paſſion naturelle à l'homme. Obſervez cet enfant, dont le corps chancelant peut à peine ſe ſoutenir encore ſans le ſecours d'une main étrangere; s'il eſt queſtion d'entendre raconter, il quitte bruſquement ſes jeux, ſes amuſemens; il s'attache à la perſonne qui parle; les ieux fixés ſur ſur ſa bouche, il demeure immobile; rien n'eſt capable de le diſtraire. Auſſi-tôt que la premiere hiſtoire eſt finie, il en deſire, il en demande une autre. Il eſt malheureux, ſans doute, que cette

avidité ne ſoit communément raſſaſiée que du faux, du ridicule, de l'incroyable répandus dans les contes, dont on amuſe ce premier âge. Quel profit ne pourroit-on pas faire de cette curioſité pour jetter dans ces jeunes eſprits les ſemences du beau & de l'honnête; pour y graver, par la main du plaiſir, des principes puiſés dans cette religion toute divine, qui les reconnoît déja pour ſes enfans? Les fables de la Fontaine, qu'on leur met en main, ſont un excellent livre, ſans doute. Mais l'expérience a dû nous apprendre, qu'elles ſont au-deſſus de leur portée, & que l'obligation qu'on leur impoſe de les imprimer dans leur mémoire, ſans les entendre, ſuffit quelquefois pour les dégoûter de les lire dans un âge plus formé, & plus capable d'en tirer quelque utilité. Ne ſeroit-il pas à deſirer qu'une

plume habile & zélée pour le bien public fît un recueuil de faits & d'anecdotes vraies, intéreſſantes, extraites de nos meilleurs hiſtoriens, & propres à inſpirer le goût de toutes les vertus morales & chrétiennes, ainſi que l'horreur du vice. Ce petit ouvrage écrit d'une maniere ſimple & naïve, ſerviroit d'abord aux perſonnes chargées de cette tendre enfance. Elles ſe nourriroient elles-mêmes de ce tréſor, pour le faire paſſer enſuite dans l'âme de leurs éleves. Ceux-ci bientôt après en jouiroient par eux-mêmes; & ce prélude les conduiroit, ſans peine, à des lectures plus ſérieuſes.

Cette inclination pour le récit n'eſt pas un privilége de l'enfance: elle nous accompagne pendant toute notre vie. Dans tous les états, l'art de raconter eſt un de nos amu-

ſemens les plus délicieux ; il aſſaiſonne tous nos plaiſirs. Il nous inſtruit même & nous forme. (1) » Ignorer, dit Cicéron, ce qui s'eſt » fait avant nous, c'eſt être tou» jours enfant. Qu'eſt-ce en effet » que la durée de l'homme, ſi le » ſouvenir des choſes paſſées n'u» nit point ſa vie avec les temps » qui l'ont précédé?» Il ſeroit inutile de s'étendre ici ſur les avantages infinis de l'hiſtoire, de la fable & des autres objets du récit. Mille autres les ont détaillés, dans tous les temps. Mais il eſt néceſſaire d'en conclure, qu'un genre de littérature ſi propre à contribuer à la douceur de notre vie &

(1) Neſcire quid antea quàm natus ſis, acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum. Quid enim eſt ætas hominis, niſi quum memoriâ rerum veterum cum ſuperiorum ætate contexitur. *Cic. orator. c.* 21.

même à la perfection de nos mœurs, mérite une attention particuliere. Les défauts d'un ouvrage le rendent ordinairement ſtérile ; & plus encore dans notre ſiécle, que dans tout autre. Souvent on y conſidere moins le ſujet dont l'Auteur s'eſt occupé, que la maniere dont il eſt écrit.

On ſçait aſſez quelle influence a ſur les eſprits la maniere de raconter. L'art de préſenter les faits d'un certain côté, d'affoiblir certaines circonſtances & d'en fortifier d'autres, ſans altérer eſſentiellement la vérité, enfin d'y inſérer quelques courtes réflexions, fait voir aux lecteurs les objets revêtus des mêmes couleurs ſous leſquelles le préjugé ou l'entêtement les montre à l'écrivain lui-même. C'eſt ainſi que Rapin Thoiras (1) invec-

(1) Diſſert. ſur les Wigs & les Toris.

tive contre Laud, Archevêque de Cantorbéry, qui prêchoit *l'Obéissance passive*, sous le régne de Charles premier, & que l'Auteur du Dictionnaire Historique en six *vol.* (1) se croit obligé d'excuser la résistance de S. Thomas, Archevêque de la même ville, aux entreprises de Henri II. Il est donc essentiel, même aux lecteurs, de ne pas ignorer les principes & les régles qui concourent à former un bon récit, soit pour éviter de semblables écueuils, lorsqu'ils sont obligés de raconter, soit pour ne point donner dans les piéges où conduit souvent la lecture. A l'aide de ces lumieres on découvre l'artifice, & l'on punit l'Auteur qui veut nous tromper, par le mépris qu'il mérite.

(1) Art. Thomas de Cantorbéry.

Cependant, comme les préceptes ont toujours un air auſtere, & ſemblent menacer de quelque ſéchereſſe, il a fallu les déguiſer ſous le voile d'une converſation dont le ſtile familier & ſans appareil n'auroit rien de rebutant, & pourroit même procurer un utile délaſſement. La liberté de ce ſtile doit autoriſer quelques digreſſions, qui ſe rencontrent dans ces entretiens, ſur des objets qui ſemblent ſe préſenter d'eux-mêmes. Elles peuvent contribuer à la variété, & elles ne ſont point aſſez longues pour faire perdre de vue le principal ſujet que l'on traite.

On ne trouvera point ici de ces traits piquans, de ces réflexions hardies, empruntés de la prétendue philoſophie moderne, ſi fort à la mode. C'eſt pourtant là, dira-t-on, le vrai moyen pour qu'un

livre faſſe fortune. Sans cet aſſaiſonnement, il ſera peu goûté : vous ſerez renvoyé dans la claſſe des hommes crédules ; & ce terme eſt devenu ſynonyme, avec celui d'imbécille. Je ſens tout le poids de cette réflexion. Néanmoins je puis encore douter, (car qu'eſt-ce que ces Meſſieurs ne nous ont pas permis de révoquer en doute ?) Je puis douter que ce goût ſoit celui du public, c'eſt-à-dire, de la plus ſaine partie de la littérature ; & dans ce doute, qui me paroît aſſez bien fondé, je ne veux pas acheter les ſuffrages d'un certain genre de lecteurs, au prix de tout ce qu'il y a de plus reſpectable. Si tous les grands hommes des ſiécles paſſés étoient des imbécilles, il vaut mieux l'être avec eux & comme eux, que de prendre pour la lumiere le Pirrhoniſme ténébreux de nos jours.

Ces entretiens ne ſont point un

traité complet ſur l'art de raconter. Pour l'exécuter, il eut fallu des volumes; & je crains les ouvrages volumineux, autant que le public. C'eſt un eſſai, c'eſt-à-dire, quelques réflexions, quelques obſervations ſur le récit, empruntées plutôt du goût, que des régles. Les régles doivent leur naiſſance aux chef-d'œuvres des meilleurs écrivains. Homere & Virgile ont donné l'idée de celles de l'Epopée: les Sophocles, les Euripides, les Ariſtophanes, les Térences, ont été les légiſlateurs du théâtre: & ainſi des autres. Un ſuccès conſtant eſt un maître infaillible, & l'autorité dont il jouit dans la république des lettres, eſt un eſpece d'empire abſolu, qui porte avec lui le ſceau de l'immortalité. Sur ce principe, j'ai cru devoir appuyer ce que j'ai dit des différens genres de narrations, ſur un grand nombre d'e-

xemples. Les Auteurs de qui ils ſont tirés ſeront les garans de ce que j'avance; &, en amuſant le lecteur, ils peuvent former ou ſatisfaire ſon goût.

ESSAI
SUR
LE RÉCIT,
OU
ENTRETIENS
SUR
LA MANIERE DE RACONTER.

PREMIER ENTRETIEN.

Nature du Récit.

EUPHORBE & TIMAGENE avoient passé ensemble, dans une éducation commune, les premieres années de leur vie. Une émulation égale, des succès à-peu-près semblables avoient formé en-

tr'eux une étroite liaiſon. L'eſtime réciproque produiſit bientôt l'amitié la plus ſincere & la plus inviolable. Les différens intérêts de leur famille, & leur goût particulier les avoient enfin ſéparés. Le premier, à l'aide d'une fortune honnête, s'étoit livré tout entier à l'étude des belles-lettres, &, pour ſuivre plus aiſément en cela ſon inclination, il s'étoit retiré dans une agréable maiſon de campagne, qu'il avoit héritée de ſes peres. L'autre, après avoir conſacré à ſon Prince & à ſa Patrie, au milieu des combats, ſes travaux & ſes jours, avoit reçu la récompenſe de ſes belles actions & de ſes longs ſervices. Impatient de revoir un ami, que l'éloignement lui avoit encore rendu plus cher, il s'empreſſe de le rejoindre dans ſa retraite, pour y goûter pendant quelques mois avec lui les douceurs de l'amitié & de la ſolitude. Après les premiers embraſſemens & les épanchemens de cœur, naturels dans une pareille entrevue, la converſation tomba bientôt ſur les belles-lettres. C'étoit, après la vertu, l'objet le plus capable de les occuper. On traita bien des ſujets; on agita bien des queſtions; on critiqua bien des écrivains; on en loua quelques-uns. Enfin un jour, Euphorbe dit à ſon

ami : J'admire, en vérité, votre modeſte indifférence. Nous ſommes ici depuis quelques ſemaines, & vous ne m'avez pas encore dit un mot de vos campagnes. Penſez-vous, que le détail de vos exploits guerriers n'auroit pas pour moi des charmes tout particuliers ? Eloigné des villes, comme je le ſuis, je n'apprends les événemens que par l'écho de la renommée, qui ne parle qu'après la voix : encore ne répéte-t il qu'imparfaitement les dernieres ſyllabes.

Jamais, reprit Timagene, je n'eus la démangeaiſon de raconter mes expéditions militaires. J'ai pris part à bien des ſiéges, à bien des combats auſſi intéreſſans par leur objet, que par les belles actions dont j'ai été le témoin. Mais tant d'autres, ſans moi, ſe chargent tous les jours d'en faire les détails les plus circonſtanciés, que je leur abandonne volontiers ce ſoin, qui favoriſe ma pareſſe. Voulez-vous que je vous parle franchement ? L'ennui que cauſent ſouvent ces converſations hiſtoriques, & que l'on déguiſe ſous des complimens affectés, eſt une leçon pour moi. Je ne veux point courir les riſques de déplaire, pour ſatisfaire ma vanité.

Vous n'avez assurément rien à craindre d'un pareil écueuil, interrompit Euphorbe.

Plus qu'un autre, continua Timagene. Lorsque j'entends quelqu'un de ces conteurs éternels, je souffre, je m'agite, je me tourmente, dans l'impatience de voir finir un récit qui, dès son début, me paroissoit déja trop long; & si je me demande à moi-même la raison de ces dégoûts involontaires, je suis fort embarrassé de me la rendre.

Je n'en suis point étonné, reprit Euphorbe. Rien de plus ordinaire que de raconter : rien de plus rare & de plus difficile que de raconter, comme il faut. La délicatesse de votre goût est révoltée par un récit sans grace & sans art, quoiqu'elle n'en ait point encore apperçu les défauts. Un peu de loisir & de réflexion vous les feroient bientôt découvrir. Cette matiere est également curieuse & agréable. Si vous y consentez, pendant que j'ai l'avantage de vous posséder ici, elle fera le sujet de nos entretiens.

Vous me ferez un véritable plaisir; dit alors Timagene, de me donner des connoissances sur ce sujet. Je profiterai

de vos lumieres avec reconnoiſſance, mais ſans ménagement.

Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends, répliqua Euphorbe. Je compte bien que vous fournirez à ces entretiens, autant & plus que moi. Vous trouverez chez vous des tréſors, que vous n'avez point encore apperçus, & que votre modeſtie n'a cachés juſqu'ici qu'à vous ſeul. Mais, ſans nous amuſer à des complimens qui vous ennuieroient encore plus, que les récits dont vous me parliez tout-à-l'heure, donnons quelque ordre aux converſations que nous nous propoſons d'avoir enſemble ſur cet objet. Si vous m'en croyez, nous conſidérerons d'abord le récit en général ſelon ſa nature & ſa fin; de-là nous paſſerons à ſes qualités; enſuite à ſes ornemens; enfin nous examinerons les différentes eſpeces de récits, en particulier. Ma bibliothèque, ſans être nombreuſe, ſuffira pour fournir les exemples néceſſaires au ſujet que nous traitons.

C'eſt un procédé bien noble de votre part, dit en riant Timagene, de me prêter des armes, pour vous combattre. Vous craignez peu mon bras dans cette eſpece de guerre.

Non, non, mon cher, répondit Eu-

phorbe, ce n'eſt point à vous que je prétends la faire, c'eſt au mauvais goût. Uniſſons-nous pour l'attaquer: &, pour entrer d'abord en matiere, je crois appercevoir beaucoup de reſſemblance entre la nature du récit, & celle de la peinture. L'un & l'autre ſe propoſe de nous inſtruire d'un fait, que nous ignorons, ou que nous ne connoiſſons qu'imparfaitement. Mais il eſt bien des degrés différens, dans la connoiſſance que l'on peut avoir du même événement. Le peintre qui ſe propoſe de me repréſenter une bataille, n'atteindroit point ſon but, s'il ſe contentoit de mettre ſous mes yeux une multitude d'hommes aux priſes les uns avec les autres; ſi le coſtume des habillemens & des armes, la forme des enſeignes ne m'apprenoient pas quels ſont les peuples rivaux; ſi les Généraux ne ſe faiſoient pas reconnoître, à leur air, à leurs attidudes; ſi les traits du viſage, dans les combattans, n'étoient pas l'image des paſſions qui agitent leur cœur. Il en eſt de même du narrateur. Quelle impreſſion fera-t-il ſur moi, s'il me raconte un fait dépouillé de ſes circonſtances? Le bruit court qu'un combat s'eſt livré entre deux puiſſances ennemies: des gens dignes de foi me l'aſſurent; ils nomment le vain-

queur : je sais en substance ce qui s'est passé; mais, comme dit Quintilien, c'est un courrier, qui, dans la rapidité de sa course, me jette, comme en passant, une nouvelle. Cette légere esquisse ne fait qu'irriter ma curiosité, & augmenter l'impatience où je suis d'apprendre des détails plus particuliers ; & cette impatience est d'autant plus violente, que je prends un intérêt plus vif à l'action, dont il s'agit.

Ces derniers mots rappellerent à Timagene ce qui s'étoit passé sous ses ieux. Ne pourroit-on pas, dit-il à son ami, appliquer le principe que vous venez d'établir, au touchant & magnifique spectacle dont nous fumes les témoins, il y a quelques années? Un écrivain me rapportera que le Souverain d'un grand Royaume, à la tête de ses armées, fut attaqué subitement d'une maladie mortelle, qui le mit aux portes du tombeau; & que son rétablissement inespéré le rendit à ses sujets. Ce peu de mots indique rapidement un fait, sans nous éclairer, ni nous instruire. Mais si cet historien expose la douleur de toute une grande ville à cette affreuse nouvelle ; s'il peint les progrès de cet abattement

général, à mesure que le péril augmente ; si, dans les derniers momens, il représente le désespoir gravé sur le front de tous les citoyens, les uns prosternés au pied des autels, offrant au Très-Haut leurs jours pour racheter ceux du Prince, les autres, sans songer à leurs familles, à leurs épouses, à leurs enfans, passant les journées entieres à l'entrée de ces lieux publics, où leur tendre inquiétude se flatte à tout moment de recevoir quelque nouvelle plus heureuse ; s'il fait succéder à ce tableau, celui de l'allégresse & des transports de ce même peuple instruit que son roi est enfin échappé au bras de la mort ; s'il me montre ces fidèles sujets livrés, aux accès d'une joie, qui, dans toute autre occasion, auroit passé pour une espece d'ivresse, je conçois combien ce Monarque étoit aimé & méritoit de l'être. Les mêmes temples que ces habitans éplorés avoient baignés de leurs larmes, retentissent de leurs chants & de leurs actions de graces : dans les places, dans les cercles, dans les promenades publiques, la vie rendue au Monarque est la matiere de tous les entretiens : le fils s'en félicite avec son pere, l'épouse avec son époux : cent fois ils ont entendu ces détails intéressans ; ils les écoutent

encore avec un plaisir nouveau : jamais ils ne les ont assez appris ; jamais ils ne les ont assez répétés. A cette peinture, je vois quel empire a sur des cœurs généreux la bonté d'un Souverain digne de tant d'amour : à ces traits, je reconnois des François.

L'exemple que vous venez d'apporter, répliqua Euphorbe, est plus capable, qu'aucun autre, de prouver ce que j'avance. Présenter rapidement les parties les plus essentielles d'un fait, ce n'est donc pas proprement raconter. L'homme, toujours esclave de l'amour-propre, ne s'attache qu'à ce qui l'intéresse personnellement. Tout objet étranger fait peu d'impression sur nous, si l'art ne sait le rapprocher des idées qui nous plaisent, & lui prêter des traits conformes à nos inclinations. Il faut les chercher ces traits, dans les différentes circonstances, qui accompagnent un événement. Les ornemens sont un secours subalterne. Du choix des circonstances, naît cette espece d'enchantement, qui nous transporte au-delà des temps & des lieux, & qui nous passionne dans des choses qui n'ont aucun rapport avec nous. Que m'importe à moi, que César ait péri, au milieu d'un Sénat, dont il opprimoit la liberté? Cette

cataſtrophe eſt un des jeux ordinaires de la Fortune. Les Romains eux-mêmes l'oublierent bientôt ; &, deux ans après, ils répandirent des larmes ſur la mort de ſes aſſaſſins : je ne puis être plus ſenſible qu'eux à la perte d'un de leurs citoyens. Mais ſi l'hiſtorien prépare habilement mon eſprit ; s'il me fait appercevoir dans cet uſurpateur, à travers une ambition ſans bornes, des talens rares, un génie vaſte & prévoyant, un cœur intrépide dans le danger, un homme que le Ciel ſembloit avoir formé pour commander, parce qu'il ſembloit l'avoir formé pour faire des heureux : s'il me le dépeint ſeul, au milieu d'une foule de meurtriers comblés de ſes bienfaits ; s'il me montre un Brutus, armé d'une fureur Stoique contre celui à qui la nature, ou du moins la reconnoiſſance devoient l'attacher par des nœuds éternels, cet attentat n'eſt plus indifférent pour moi. Je pleure le ſort de ce grand homme ; je deviens ſon partiſan, ſon ami ; parce que le mérite & la grandeur d'ame ſont de tous les pays, comme de tous les âges.

Je n'ai qu'un petit embarras ſur tout ce que vous venez de dire, interrompit Timagene. Vous établiſſez que le détail des circonſtances eſt néceſſaire au récit.

Que penſerons-nous donc des abrégés chronologiques, hiſtoriques, des annales, des chroniques?

Que ce ne ſont point des hiſtoires, répondit Euphorbe, mais des matériaux pour ſervir à l'hiſtoire. Un écrivain de nos jours a ſu répandre des agrémens tout nouveaux dans une compilation de cette nature; il a trouvé le rare talent d'attacher par le plaiſir à la lecture d'un ouvrage, qui ſemble n'être pas fait pour être lu de ſuite. Il a eu bien des imitateurs, & bien peu de rivaux. Mais, malgré cette eſpece de charme, je ne puis l'appeller un récit. Ce ſont des membres détachés, dont les contours ſont gracieux & parfaits, mais qu'il faudroit rapprocher & réunir, pour en faire un beau corps.

Vous voulez donc, reprit vivement Timagene, que je juge du prix d'un Auteur, par la longueur de ſon récit, & que je le meſure, pour ainſi dire, à la toiſe? N'eſt-ce pas retomber dans le défaut que nous reprochions à ces conteurs éternels, dont nous parlions il n'y a qu'un inſtant?

Ce n'eſt pas-là ma penſée, lui dit Euphorbe. Je ſais que, dans tous les ouvrages d'eſprit, il eſt des bornes étroites,

dans lesquelles il faut se renfermer, pour atteindre la perfection (1). C'est ce juste milieu que je cherche; &, pour y parvenir dans le sujet que nous traitons, distinguez avec moi deux especes de circonstances. Les unes, que j'appelle circonstances principales, contribuent à faire connoître l'objet que l'on veut peindre. Sans elles, il ne fait qu'effleurer notre esprit; &, quelque différentes qu'elles puissent être, elles sont essentielles: les autres, que j'appelle circonstances d'ornement, jettent, dans le récit de l'intérêt & de l'agrément; mais il peut absolument s'en passer. L'écrivain ne peut se dispenser d'employer les premieres; &, s'il veut faire un grand effet, il n'omettra pas les autres.

Je voudrois bien savoir, interrompit Timagene, quel rang vous donneriez à celles qu'employa derniérement un homme de ma connoissance, pour me décrire son voyage & son embarquement? «Je vins au port, dit-il; j'y trou»vai plusieurs vaisseaux; je les examinai »tous; je m'arrêtai à un; je demandai »combien on prenoit par place; nous con-

(1) Horace, Liv. 1, Sat. 1.

» vinmes du prix; j'entrai; on leva l'ancre,
» & nous nous mîmes en mer. »

Faites-moi grace du reste, reprit Euphorbe. De pareils faits sont trop inutiles, pour qu'on puisse les admettre dans un récit. Il est heureux qu'un tel homme ne s'avise pas d'écrire ses voyages : il donneroit un volume par lieue. Mais, pour revenir à ce que je vous disois, examinons un même sujet traité par trois écrivains différens : nous y découvrirons ces circonstances, dont les unes sont inséparables du récit; les autres en font la richesse & l'ornement. Vous connoissez la fable du chat & des souris. Voyons comment elle a été racontée par trois Auteurs bien faits pour nous servir de modèle, Esope, Phèdre & la Fontaine. La voici, telle qu'elle est dans Esope.

« Un chat, ayant su qu'une maison du
» voisinage étoit pleine de souris, s'y
» transporta, & dévora une grande par-
» tie de ces animaux. Les souris, voyant
» que de jour en jour leur nombre di-
» minuoit, dirent entr'elles : Ne des-
» cendons plus; si nous ne voulons périr
» toutes. Le seul moyen de nous garantir
» de la mort, est de rester ici; puisque
» le chat n'y peut monter. Le chat, les
» voyant obstinées à rester chez elles,

» résolut de les en faire sortir par artifice. » Il grimpa sur une cheville fichée dans » la muraille, & s'y pendit par la patte, » comme s'il fût mort. Mais une des » souris, mettant la tête hors de son trou, » & voyant le chat ainsi suspendu, lui » dit : Vas, vas, quand tu serois sac, je » ne voudrois pas t'approcher. » Rien de si clair & de si naturel que ce récit ; mais aussi rien de si simple. Tout y est nécessaire. L'Auteur ne se permet d'autres détails, que ceux dont dépend l'action qu'il raconte. Il s'en tient aux circonstances principales. Phèdre a répandu quelques couleurs sur cette premiere esquisse. Voici comme il s'exprime. (1)

« Une belette, chargée d'années & » affoiblie par la vieillesse, ne pouvoit » plus atteindre les souris plus légeres

---

(1) *Mustela, cum annis & senectâ debilis mures veloces non valeret assequi, involvit se farinâ, & obscuro loco abjecit negligenter. Mus escam putans adsiluit, & compressus, occubuit neci. Alter similiter : dein periit tertius. Aliquot secutis, venit & retorridus, qui sæpè laqueos & muscipula effugerat ; proculque insidias cernens hostis callidi, sic valeas, inquit, ut farina es, quæ jaces.*

» qu'elle à la courſe. Elle ſe couvrit de » farine, & s'étendit négligemment, dans » un endroit obſcur. Un rat, croyant que » c'étoit de la pâture, accourut : il fut » pris & mis à mort. Un ſecond eut le » même ſort : un troiſieme périt encore. » Quelques autres ayant été traités de » même, il en vint un dont les rides at- » teſtoient l'expérience, & qui ſouvent » étoit échappé aux piéges & aux fouri- » cieres. Découvrant de loin l'artifice & » la ruſe de ſon ennemie : O toi, lui cria- » t-il, que je vois couchée là-bas, puiſſe » le Ciel t'aider, comme il eſt vrai que » tu es farine. » Vous voyez que l'affranchi d'Auguſte embellit plus ſa matiere, que l'eſclave Phrygien, & qu'il nous préſente quelques circonſtances d'ornement. Sans parler de l'artifice de la belette, différent de celui du chat, l'épithète *veloces* eſt un agrément qu'on auroit pu abſolument retrancher. Mais, dans ce que les deux Auteurs ont de commun, le dernier fait un détail qui ne ſe trouve point dans l'autre. « Un rat croyant que c'étoit de » la pâture, accourut : il fut pris & mis » à mort. Un ſecond eut le même ſort : » un troiſieme périt encore. » Tout cela n'eſt point dans le Fabuliſte Grec. Le mot *retorridus*, qui caractériſe le rat défiant

& précautionné, est un coup de pinceau qui fait seul un portrait achevé, & que l'Auteur rend encore plus frappant, en ajoutant, que *souvent il étoit échappé aux piéges & aux souricieres.*

Je vois, dit alors Timagene, que la Fontaine a mis à profit les deux modèles qu'il avoit sous les ieux, en réunissant le double artifice qu'ils employent. Je me souviens encore de cette fable, que j'ai toujours lue avec un nouveau plaisir : car je pense que c'est celle-ci, que vous voulez citer.

J'ai lu chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain Auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde.
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres

Les souris étoient prisonnieres,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher;
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rót ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement:
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement:
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête;
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressucite, &, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant:
C'est tour de vieille guerre, & vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas; je vous en avertis:

Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai. Notre maître Mitis
Pour la ſeconde fois les trompe & les affine ;
Blanchit ſa robe, & s'enfarine ;
Et de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trotte-menu s'en vint chercher ſa perte.
Un rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier ; il ſavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'être farine ;
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.

Il faut avouer que le Fabuliſte François a bien enchéri ſur ſes deux rivaux. Je ne trouve point dans ceux-ci le portrait du chat par lequel débute notre Poëte. Eſope ne nous dit rien de ce que

penſent les ſouris à la vue du chat ſuſpendu. Quoi de plus naturel que cette peinture,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête;
Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis reſſortant font quatre pas;
Puis enfin ſe mettent en quête?

L'apoſtrophe ironique du chat n'eſt pas dans Phèdre, non plus que cette réflexion à l'occaſion du rat défiant; *même il avoit perdu ſa queue à la bataille.* Si la Fontaine n'a pas le mérite de l'invention, il a certainement celui de l'embelliſſement & de la richeſſe.

Vous avez raiſon, répliqua Euphorbe. Mais remarquez auſſi que c'eſt un acceſſoire, & que le récit pouvoit s'en paſſer, ſans rien perdre de ſa nature. Peut-être même eſt-on en droit quelquefois de reprocher à cette abondance un peu de prodigalité : c'eſt le défaut des grands eſprits, comme des grandes ames. Mais ne nous arrêtons point ici à cette réflexion. Il me ſuffit maintenant de vous avoir montré, que le récit exige certains détails, à moins que le fait dont il s'agit ne ſoit connu parfaitement de tous ceux à qui l'on parle.

Mais, après tout, poursuivit Timagene, les Auteurs, que vous venez de citer, étoient maîtres de leur matiere. Dans une fable, ils pouvoient inventer telles circonstances que bon leur sembloit. Il n'en est pas de même par-tout. La sévérité de l'histoire rend l'historien esclave des mémoires qu'il consulte, & des événemens qu'il écrit. La fiction même n'a-t-elle pas ses bornes dans l'Epopée, la Tragédie & la Comédie ? Les deux premieres semblent exiger que leur sujet soit connu, & ne laissent à l'invention de l'Auteur, que certaines circonstances subalternes : l'autre, dans les portraits qu'elle emprunte de la vie commune, demande une vraisemblance tellement revêtue des couleurs de la vérité, qu'on la confond presque avec elle. La Fable seule se met au-dessus même de la vraisemblance ; tout lui est permis ; elle peut inventer l'action qu'elle traite, & les circonstances qui l'accompagnent : elle prête de la voix & du raisonnement aux animaux ; elle étend même ce privilége aux êtres inanimés.

Je conviens avec vous, dit alors Euphorbe, que la Fable a plus de liberté dans l'invention, qu'aucun autre récit ; & je comprens ici, sous le nom de Fable, le Conte & le Roman. Pour l'historien,

il n'eſt le maître que de décider le ſujet qu'il veut traiter ; & c'eſt là-deſſus qu'il doit conſulter ſon génie & ſes forces : *quid ferre recuſent, quid valeant humeri.* L'un a l'imagination plus propre au bruit des combats, au tumulte des guerres ; l'autre, entendra mieux à manier une négociation, & à en développer toutes les intrigues : celui-ci réuſſira dans le détail des actions de quelques particuliers ; celui-là traitera mieux l'hiſtoire des peuples & des empires : mais tous ſont les interpretes de la vérité, & n'ont d'autre choix à faire, que celui des circonſtances qu'il faut admettre ou rejetter. Vous croyez que c'eſt une contrainte fort gênante de travailler ſur un ſujet déja connu. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas du ſentiment d'Horace. (1) « Il » eſt difficile, dit cet habile critique » en parlant de la tragédie, d'appliquer » à un perſonnage particulier de votre » invention, un de ces caracteres géné- » raux, livrés, pour ainſi dire, à la diſ-

(1) *Difficile eſt proprie communia dicere ; tuque*
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quam ſi proferres nova indictaque primus.
Hor. Art. Poët.

» crétion du public, tels que l'ambition, » la vengeance ; & vous ferez mieux » d'emprunter un sujet dans l'Iliade, que » de mettre sur la scene des portraits » nouveaux & inconnus jusqu'alors. » Vous voyez qu'il regarde comme un embarras ce que vous appellez une liberté. Je n'oserois condamner un Auteur qui auroit inventé son sujet tout entier dans l'Epopée, ou dans la Tragédie ; mais je condamnerai toujours celui qui n'aura pas observé la vraisemblance des mœurs & des caracteres ; vraisemblance, qui s'étend jusqu'à la fiction dans la Fable poëtique & dans l'Apologue. Junon doit être vindicative ; Mars, impétueux ; Momus, plaisant. La fierté ne convient pas mieux à l'âne, que la timidité au lion.

Eh-bien ! soit, interrompit Timagene. Je ne veux point me faire d'affaires avec Horace. Je conçois que celui qui travaille sur la vérité, a moins d'objets qui l'occupent, que celui qui doit tirer de son fonds le sujet qu'il traite, les circonstances dont il est revêtu, les mœurs des différens personnages qu'il introduit. Celui-ci est responsable des causes qu'il fait agir, & des effets qu'il leur prête. D'un autre côté, le premier, qui n'est point maître de sa matiere, doit se donner

bien des peines pour la rendre moins ingrate ; pour éviter la sécheresse, la monotonie & les autres écueuils qui l'environnent. D'où je conclus, que le récit n'est pas aussi aisé que bien des gens se l'imaginent. Mais je voudrois m'en faire une idée nette & distincte : &, sur ce que nous avons dit jusqu'ici, je pense que le récit n'est autre chose que l'exposition détaillée d'un fait véritable ou inventé.

J'ajouterois, dit alors Euphorbe, dont le but est d'instruire ses lecteurs, ou ses auditeurs.

Comment l'entendez-vous, reprit Timagene ? Quand je rapporte les fureurs d'un Néron, les folies d'un Caligula, les superstitieuses dévotions d'un Louis XI, puis-je chercher à instruire ? Prétendrez-vous que nos Romans soient une école propre à nous former ?

Quelle vivacité est la vôtre, continua Euphorbe ! Vous mettez ici presque autant de feu, que vous en aviez dans les combats. Voici quelle est ma pensée. Il y a deux manieres d'instruire, qui conviennent toutes deux au récit. La premiere, que je regarde comme la moins importante, consiste à nous faire connoître des événemens que nous ignorions, ou dont nous n'avions qu'une légere idée. Cette premiere qualité forme

l'essence de toute narration. L'autre, bien plus utile, & presque aussi indispensable, dépend des leçons que nous donne cette espece d'ouvrage pour nous inspirer l'amour de la vertu, & régler notre conduite. Le récit des actions des fameux scélérats, n'est pas moins propre à produire cet effet, que l'histoire des hommes les plus vertueux; à moins que l'historien ne se fasse un plaisir criminel de déguiser le vice, & de le rendre aimable. On lit avec horreur le récit des désordres & des cruautés; on s'intéresse pour la vertu persécutée par les tyrans; on s'applaudit de juger avec la postérité, qui les condamne sans appel; & l'on prend insensiblement l'heureuse habitude d'aimer le juste & le beau, & de haïr tout ce qui choque la nature & la raison. Le Roman lui-même est un monstre dans la littérature, si l'on n'en peut tirer aucun fruit pour les mœurs.

Il faut avouer, continua Timagene, que le stile d'un écrivain & sa façon de penser influent beaucoup, non-seulement sur sa maniere de raconter, mais encore sur l'effet que produit son récit. J'ai été souvent étonné & même indigné de trouver tant de différence dans le même fait rapporté par divers Auteurs, sans pouvoir

pouvoir les accuſer néanmoins d'avoir altéré les circonſtances principales.

Il en eſt de ces Auteurs, reprit Euphorbe, comme d'un peintre chargé de faire le portrait d'un homme louche, ou privé d'un œil : il le repréſente de profil. S'il groſſit ou allonge les traits, il peut rendre hideuſe la plus belle perſonne. Sous la plume d'un homme gai & naturellement doux, tout eſt riant, tout eſt au moins excuſable : ſous celle d'un mélancholique & d'un attrabilaire, tout eſt vicieux, & ſi l'action eſt indifférente, les vues ſeront criminelles. Mais ce mérite, ou ce défaut appartient plus particuliérement à l'hiſtoire qu'à tout autre récit : & nous aurons occaſion de nous en entretenir plus à loiſir. Le ſujet le mérite bien.

Il me ſemble, dit alors Timagene, qu'il faut réünir bien des qualités pour former un excellent narrateur. Outre la droiture, la fermeté & le déſintéreſſement, quelle étendue de connoiſſance ne doit-il pas avoir ! Il faut qu'il ſoit inſtruit de la morale & de la théologie, qui en eſt le fondement & la regle ; qu'il connoiſſe les loix des différens peuples. S'il ignore la chronologie & la géographie, il confondra les temps & les lieux. La phyſique doit l'éclairer ſur les évé-

nemens naturels, sur les penchans & les inclinations propres aux différens âges & à chaque espece d'animal. Il ne doit point être neuf dans toutes les parties de la science militaire, qui fournit tant de sujets à tous les récits. Il seroit même à desirer qu'il eût quelque teinture des arts méchaniques. Que d'occasions ne peut-il pas avoir d'en parler ! Et s'il ne le fait pas en homme instruit, il s'expose à la censure des gens du plus bas étage.

Votre réflexion est juste, répondit Euphorbe. De-là vient que nous trouvons si peu de récits parfaits. Au reste, l'homme ne peut être universel; il faut avoir quelque indulgence pour sa foiblesse, & dire de cette espece de composition ce qu'Horace dit du poëme :

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. (1)

Mais je m'apperçois qu'on vient nous avertir de nous mettre à table. La compagnie nous attend. Remettons à demain à continuer la matiere que nous avons entamée.

(1) Art. Poët. v. 351.

SECOND ENTRETIEN.

Qualités du Récit.

A PEINE le soleil eut-il commencé à paroître, que Timagene se rendit à l'appartement de son ami. Il le trouva auprès de son bureau. Quoi ! déja, lui dit-il, en conversation avec vos livres ! En disant ces mots, il ouvrit un volume qui se présenta sous sa main. C'étoient les fables de la Fontaine. Vous vous amusez donc encore, ajouta-t-il, à la lecture de cet Auteur ?

Oui, répondit Euphorbe, & j'y prens tous les jours un nouveau goût. J'y trouve toutes les qualités que l'on peut desirer dans un excellent récit ; une clarté qui le met à la portée de tous ses lecteurs ; une briéveté qui ne laisse aucun lieu à l'ennui.

Il me semble, interrompit Timagene, que ce sont là les objets sur lesquels nous devons nous entretenir aujourd'hui ; & je m'en suis occupé depuis que je vous ai eu quitté. Au reste, je trouve que c'est une assez bonne fortune de rencontrer dans un même Auteur toutes ces

qualités que vous cherchez. Commençons, si vous le trouvez bon, par celle que vous avez nommée la premiere. Je conçois qu'un écrivain doit être clair. Il n'écrit sans doute que pour être entendu; & je ne peux me persuader qu'il se fasse une gloire de son obscurité.

Cela n'est pas si étrange que vous le croyez, reprit Euphorbe. (1) Séneque reproche aux imitateurs de Salluste ce défaut, dont il n'étoit pas trop exempt lui-même. « Du temps de Salluste, dit » cet Auteur, on se fit un mérite de tron» quer sa pensée, & d'envelopper la vé» rité d'un nuage épais.

Cette pensée de Séneque, dit alors Timagene, me rappelle l'épigramme que Maynard a faite contre un écrivain obscur,

Charles, nos plus rares esprits
Ne sauroient lire tes écrits,
Sans consulter Muret ou Lipse.
Ton Phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalypse.

Ces jours derniers, poursuivit Eu-

(1) *Sallustio vigente, amputatæ sententiæ & obscura veritas fuere pro cultu. Ep. 114.*

phorbe, j'en lisois, dans le même poëte & sur le même sujet, une autre dont la pensée me paroît avoir quelque chose de plus frappant. La voici :

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire réthorique :
Tes ouvrages ont besoin
D'un Devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

Vous voyez que, dans tous les temps, des esprits médiocres ont cru se rendre estimables, en se rendant impénétrables. La cause de cette erreur est qu'ils n'ont point assez de génie, pour distinguer ce qui est admirable par soi-même, de ce qui ne l'est que par notre foiblesse. L'admiration stupide est fille de l'ignorance & de l'amour-propre. Tout effet dont le vulgaire ignore la cause & qui n'est pas ordinaire, il l'attribue à un ordre de causes élevées au-dessus de l'humanité, par la seule raison qu'il est supérieur à ses forces & à son entendement. De-là on s'est persuadé que, pour mériter des applaudissemens, il suffisoit de se voiler

aux ieux du peuple, & de parler en oracle. Je ne pardonne point à Muret (1) d'avoir fait l'éloge de l'obscurité, pour défendre Tacite. C'est une espece d'enthousiasme à peine excusable, même dans un orateur; &, quoiqu'il en puisse dire, les connoisseurs désapprouvent cette façon d'écrire, & n'y voient que l'impuissance de donner du jour à une pensée que l'Auteur lui-même a mal conçue, ou l'affectation ridicule d'un savoir déplacé.

N'est-ce pas cette démangeaison de paroître savant, reprit Timagene, qui a introduit le stile singulier dont se servent aujourd'hui la plûpart de nos Auteurs? Je me sais assurément bon gré d'avoir eu quelque teinture des mathématiques. Sans ce secours, je n'entendrois rien dans des ouvrages purement académiques, & qui devroient être, ce semble, à la portée de tous les lecteurs. Je ne rencontre partout que sommes, produits, chocs, réactions, proportions, équilibre, & cent autres idées empruntées de la géométrie & de la physique, qui jettent une merveilleuse obscurité dans toute la composition.

Ouvrez ce Quintilien, dit alors Eu-

(1) Or. 12.

phorbe ; vous y verrez au chap. 3 du liv. 2, à quel principe ce fameux rheteur attribue ce ſtile énigmatique.

Timagene, après avoir cherché un moment, lut ce paſſage. « Moins on a de »mérite, plus on fait d'efforts pour ſe faire »remarquer & tenir un rang. Ainſi, les »gens d'une petite taille ſe dreſſent ſur la »pointe du pied ; ceux qui ſentent leur »foibleſſe font plus de menaces que les »autres. L'obſcurité du ſtile dans un écri»vain eſt donc la preuve & la meſure de »ſon incapacité. » (1)

Je ſuis fâché, pourſuivit-il, de la juſteſſe de la comparaiſon, pour l'honneur de ceux dont il s'agit ici. La concluſion qu'il en tire eſt encore plus humiliante : mais j'ai peine à l'accorder avec l'eſtime que les ſavans ont faite de tout temps de deux Auteurs anciens, connus par leur obſcurité ; je veux dire Tacite & Perſe. Qu'en penſez-vous ?

Ce que j'en penſe, répondit Euphorbe ? Premierement, que ce défaut de clarté n'eſt point ce qu'on eſtime dans

(1) *Quo quiſque ingenio minus valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur ; ut ſtaturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obſcurior etiam, quo quiſque deterior.*

leurs ouvrages. D'ailleurs, je croirois volontiers que Tacite n'eſt tombé dans cet écueuil, que pour n'avoir pas été aſſez en garde contre ſon propre eſprit. C'étoit un génie profond : il s'appliquoit tout entier à exprimer les ſentimens, les paſſions & les vues des principaux perſonnages dont il écrivoit l'hiſtoire. Jaloux de les peindre avec la même force qu'il les concevoit lui-même, il craignit d'affoiblir ſon coloris, & de détourner l'attention de ſon lecteur par la multitude de ſes expreſſions : il en devint avare. *Brevis eſſe laboro ; obſcurus fio.* Perſe eut une autre raiſon de s'envelopper dans un ſtile miſtérieux. Ses traits ſatyriques s'adreſſoient à Néron lui-même. Il n'étoit pas ſûr d'attaquer ce prince farouche. Il falloit donc s'exprimer de maniere à n'être point entendu de tout le monde, & laiſſer ignorer, du moins au peuple, quels étoient les originaux des portraits qu'il préſentoit ſous des couleurs auſſi odieuſes. D'ailleurs, peut-être l'éloignement des temps nous a-t-il fait perdre la connoiſſance de certains faits qui étoient publics alors, & qui nous auroient donné la clef de pluſieurs paſſages, dont l'obſcurité nous fait peine. Quoi qu'il en ſoit de ces deux ouvrages, il faut dire, avec

un Auteur ingénieux du siécle dernier, (1) « qu'il en est du récit comme des dia» mans, qui doivent leur prix à leur soli» dité, & à la netteté de leur eau. » Un écrivain à la mode a dit que l'enthousiasme d'esprit avoit produit les fureurs d'un Luther. Je crois pouvoir dire, à plus juste titre, que l'enthousiasme d'esprit a produit le phébus. Quand on n'a point de grandeur naturelle dans l'esprit, on enfle son expression, on affecte un stile singulier : c'est un nain qui monte sur des échâsses, pour se faire remarquer. Le stile de Bossuet & de Corneille est toujours clair & sans prétentions : quelquefois même il paroît négligé.

Je m'imagine, reprit Timagene, qu'il n'est pas si difficile d'écrire avec clarté. Car enfin, on se fait aisément entendre lorsqu'on conçoit nettement ce qu'on veut peindre, lorsqu'on donne une juste étendue à sa pensée, & qu'on emploie des expressions naturelles. L'Auteur des mœurs de ce siécle dit (2) sur les ouvrages d'esprit : « Qu'un bon Au» teur, & qui écrit avec soin, éprouve » souvent que l'expression qu'il cherchoit

(1) Maniere de bien penser.
(2) Chap. 1.

» depuis long-temps, sans la connoître, » & qu'il a enfin trouvée, est celle qui » étoit la plus simple, la plus naturelle, » & qui sembloit devoir se présenter d'a- » bord & sans effort. » En réfléchissant sur cette pensée, je crois appercevoir que l'obscurité vient quelquefois de la crainte d'être obscur, & presque toujours d'un excès de travail produit par le desir de parler ou d'écrire mieux que les autres. L'un enrichit sa diction de comparaisons, mais il les va chercher trop loin; l'autre emploie les métaphores, mais il les continue trop long-temps, ou les enchâsse les unes dans les autres; celui-là, pour s'exprimer avec énergie, emprunte des termes étrangers à sa matiere & peu connus. Il ne dit pas assez, parce qu'il veut trop dire.

Je suis ravi, répliqua Euphorbe, que vous vous rencontriez si bien avec un excellent juge en cette matiere. C'est de Quintilien que je veux parler. Voici sa pensée. (1) « Le récit ne manquera ni de clarté, ni

(1) *Erit aperta narratio atque dilucida; si fuerit exposita verbis propriis & significantibus, & non sordidis quidem, non tamen exquisitis, & ab usu remotis: tum distincta rebus, personis temporibus, locis, causis.* Quint. liv. 4, ch. 2.

» de netteté, si l'on y emploie des termes » propres & expressifs, qui, sans avoir » rien de bas & de trivial, ne soient pas » non plus trop recherchés & peu en » usage ; si l'on place dans un beau jour » & sans confusion les événemens, les » personnages, les temps, les lieux & » les causes. » Dans ce peu de mots, nous trouvons les principales sources de l'obscurité du stile. Les uns, pour éviter le langage du peuple, ont recours à des figures outrées. Un nuage, qui passe dans les airs, est un océan qui flotte au-dessus de la terre. Un certain Furius, du temps d'Horace, (1) appelloit la neige, la salive de Jupiter. L'expression propre est celle qui peint le mieux l'objet. Horace, (2) en décrivant le départ du rat de campagne, dit de lui : *Levis exilit. Exit* eût été trop foible ; *erumpit* eût été trop fort. L'expression qu'il emploie étoit la meilleure pour nous faire concevoir sa légéreté & son impatience. D'autres veulent tout dire à la fois, & jettent dans leur récit un désordre qui le rend inintelligible. Par des digressions

(1) Hor. sat. 5, liv. 2, v. 41.
(2) Hor. sat. 6, liv. 2, v. 98.

sans fin, ils font oublier à tout moment le principal objet dont ils devoient s'occuper. Théodore est un homme instruit; il parle purement sa langue : il aime à raconter; mais il le fait d'une maniere qui impatiente tous ceux qui l'entendent. Il nous rapportoit dernièrement l'entrevue qu'il avoit eue avec Eugene, dont il vouloit obtenir une lettre de recommandation dans une affaire qui l'intéressoit beaucoup : voici comme il s'y prit. « Comme Eugene demeure fort loin de » chez moi, je partis de bonne heure, » & j'arrivai chez lui entre cinq & six. » Il étoit absent. Je fus reçu par son » épouse. C'est la fille de ce riche né» gociant qui a rapporté tant de bien du » Nouveau Monde. Je voudrois me rap» peller son nom : certainement vous le » connoissez aussi bien que moi. On dit » que cette femme est haute, & d'une » humeur difficile. Cependant elle me » fit politesse. En entrant, j'avois admiré » la beauté de la maison. Elle a été » bâtie par Chrysolite, qui a dépensé, » dit-on, cent mille écus à la décorer, » & qui a été obligé de la vendre trois » ans après. Lorsqu'Eugene fut arrivé, » je lui exposai ma demande; &, pen» dant que nous faisions un moment de

» conversation, on expédia la lettre ; il » la signa, & me la remit. C'étoit préci» sément le jour que vous vintes me » demander à souper, ajouta-t-il, en » s'adressant à une personne de la com» pagnie. » Tout cela fut encore entrecoupé de plusieurs pauses qui paroissoient l'effet d'une distraction presque continuelle. Vous avouerez sans doute avec moi qu'après un pareil récit, on n'est pas plus instruit qu'auparavant. L'objet principal, qui est la recommandation d'Eugene dans une affaire qu'on seroit curieux de connoître, est celui sur lequel on passe le plus légérement. Ne sentez-vous pas combien il est intéressant de savoir que la maison d'Eugene a été bâtie par Chrysolite, qui s'est ruiné ; que sa femme est haute ; qu'elle est fille d'un negociant dont on a oublié le nom ? Ajoutez qu'on ne songe à nous décrire la maison, que quand on est prêt d'en sortir ; qu'on ne donne la date de l'événement qu'après l'avoir raconté : encore ne l'indique-t-on qu'à une personne de la compagnie. N'est-ce pas là du désordre ?

Oui, sans doute, répondit Timagene ; & je ne crois pas qu'il soit un effet de l'art. Je me rappelle d'avoir entendu

reprocher autrefois à Homere ces digreſſions déplacées. En voici un exemple. (1) Neſtor, pour animer les Grecs au combat, leur rappelle ſa victoire ſur Ereuthalion, revêtu des armes d'Areïthous. A l'occaſion de ces armes, il raconte la maniere dont cet Areithous combattoit, avec une maſſue d'airain, & comment il fut tué par Lycurgue, qui le ſurprit, le perça de ſa lance, & le dépouilla de ſes armes. Toute la vieilleſſe de Neſtor ne ſuffit pas pour excuſer cet écart : celle d'Homere lui-même y ſuffiroit à peine.

Il faut donc, continua Euphorbe, pour qu'un récit ſoit clair, non pas ſimplement que le lecteur puiſſe l'entendre au prix d'une application longue & pénible, mais qu'il ſoit, comme dit (2) Quintilien, dans une eſpece d'impoſſibilité de ne pas concevoir ce qu'on lui raconte. Le vrai ſecret, pour produire cet effet, conſiſte à ne point s'écarter de ſon objet principal; à éviter les digreſſions trop longues & trop fréquentes;

(1) Il. liv. 7.

(2) *Non ut intelligere poſſit (auditor) ſed ne omnino poſſit non intelligere curandum.* Quint. liv. 8, c. 2.

à faire un usage modéré des figures ; à se servir d'expressions propres, & à donner à ses phrases l'arrangement le plus naturel qu'il est possible. Rien ne contribue davantage à ce bel ordre que les transitions. Elles conduisent l'esprit doucement, &, pour ainsi dire, sans secousse, d'un objet à l'autre : elles aident la mémoire à les retenir l'un & l'autre ; c'est un lien réciproque qui rapproche & réünit les idées les plus différentes ; car toute bonne transition doit avoir une liaison également sensible avec ce qui a été dit & avec ce que l'on va dire. Cet art des transitions est aussi précieux dans le stile, que la dégradation des couleurs dans la peinture, & ces demi-teintes qui font passer insensiblement de la lumiere aux ombres.

Je pense comme vous, interrompit Timagene, & je crois qu'un récit dépourvu de transitions ne ressemble pas mal à un pays coupé de fossés & de ravines, qu'il faut franchir à chaque instant ; mais je crois aussi qu'il faut beaucoup de réserve dans l'usage que l'on en fait. Lorsqu'elles sont trop fréquentes, elles jettent dans le stile une monotonie ennuyeuse. Je m'indigne contre un Auteur qui veut toujours me conduire par la main. Je découvre son artifice, &

je lui en ſais mauvais gré. C'eſt peut-être un tour de l'amour-propre : mais il faut ménager cette paſſion dans les autres.

Ménageons-là dans ces objets indifférens, pourſuivit Euphorbe : j'en ſuis d'accord ; & quand je dis qu'il faut des tranſitions, je n'entends point qu'elles ſoient prodiguées ſans goût & ſans meſure. Je mets même ſur ce ſujet une grande différence entre le ſtile oratoire & celui de la narration. La pompe & l'appareil de l'éloquence ſemble exiger que toutes ſes parties ſoient enchâſſées, pour former un tout capable de plaire & de perſuader. L'art s'y déploie & s'y laiſſe appercevoir. La ſimplicité du récit ne lui permet point d'ornemens trop étudiés. S'il a recours aux tranſitions, il faut qu'elles ne ſoient pas trop multipliées. Lorſqu'elles ſont rares & heureuſes, elles raniment l'attention, & rendent le ſujet plus intéreſſant. Dans nos bons Auteurs il s'en trouve beaucoup qui ont ces qualités. Je me contente de vous en citer deux, tirées de l'hiſtoire des révolutions d'Angleterre. L'hiſtorien, après avoir raconté la conquête que fit Edouard I du pays de Galles, & la mort de Léolyn, paſſe à la paix qui ſuivit cette guerre, &

s'exprime ainſi : (1) « La gloire que le » Roi s'étoit acquiſe par l'heureux ſuc- » cès de la guerre de Galles, reçut un » nouvel éclat par l'emploi qu'il fit de » la paix, dont elle fut ſuivie. » Quelques lignes après, pour nous conduire de cette même paix au mariage qui fut conclu entre le fils de ce même Edouard I & l'héritiere d'Ecoſſe, & à la guerre qui fut occaſionnée par ce mariage, il emploie cette belle tranſition. (2) « Pen- » dant que la prudence d'Edouard lui » faiſoit prévoir cette guerre (avec la » France,) ſa bonne fortune lui en pré- » paroit une autre bien plus avantageuſe » pour lui, puiſqu'avec beaucoup de » gloire, il y acquit une nouvelle cou- » ronne. »

Il faut avouer, répartit Timagene, que ces ſortes de phraſes ſervent tout-à-la-fois d'ornement au ſtile, & de liaiſon à des événemens détachés par eux-mêmes. Mais je crois qu'il faut non-ſeulement les bannir du récit familier, mais que, dans les grands ſujets mêmes, ſi elles ſont trop répétées, elles rendent la diction languiſſante & affectée.

---

(1) Révol. d'Angl. liv. 4.
(2) *Ibid.*

Ajoutez, dit Euphorbe, qu'elles nuisent à la brièveté, autre qualité néceſſaire au récit. Une des louanges qu'Horace donne à Homere, c'eſt de s'avancer toujours à grands pas vers ſon but :

Semper ad eventum feſtinat. (1)

Aſſurément, répliqua Timagene, voilà un éloge qui me paroit bien déplacé. Peut-on faire un mérite de ſa brièveté à un écrivain qui a compoſé deux poëmes de vingt-quatre livres chacun ? J'accorderois encore plus volontiers cette gloire à Virgile, qui a ſu les renfermer tous deux dans les douze livres de ſon Énéide. Je ne vois pas bien clairement ce qu'on entend par cette qualité. Peut-on la trouver dans un ouvrage de longue haleine ?

N'en doutez pas, répondit Euphorbe ; comme elle peut manquer dans un écrit d'une heure de lecture. Cette qualité, plus néceſſaire encore au récit qu'aux autres genres d'écrire, ſe trouve, comme toutes les vertus, placée entre deux vices : d'un côté, l'obſcurité ; de l'autre, la prolixité. Nous avons examiné quels moyens

(1) Hor. Art. Poët. v. 148.

il falloit prendre pour ne pas tomber dans le premier écueuil : on évite le second, lorſqu'on ne dit rien qui n'ait rapport au ſujet qu'on traite, lorſqu'on retranche tous les détails inutiles, & qui ne contribuent point à faire mieux connoître l'objet dont il s'agit. Je ne dirai point qu'un tel prit ſon fuſil, y mit de la poudre & une balle ; qu'il l'arma ; qu'il mit en joue ; qu'il déchargea ſon coup ſur tel autre, qui en fut renverſé & mis à mort : tandis que je puis dire, ſans tous ces détours, qu'il le tua d'un coup de fuſil. La briéveté conſiſte donc à dire tout ce qu'il faut, mais à ne dire que ce qu'il faut. Cette regle, toute ſévère qu'elle paroît, s'accommode fort bien quelquefois avec la longueur du récit. Elle n'exclut pas même les ornemens. Le plaiſir qu'ils nous procurent eſt une eſpece de charme qui nous fait paroître la narration moins étendue. Une route unie ſur un tapis de verdure, quelque longue qu'elle ſoit, nous fatigue moins qu'un ſentier plus court, mais rude & eſcarpé. Tout ce que je dis ici eſt emprunté de Quintilien, (1) dans un endroit où il conſeille même de ne point

1) Quint. liv. 4.

se proposer pour modèle le stile concis de Salluste. Il l'approuve dans cet historien; mais il craint, avec raison, qu'il ne fasse de mauvais imitateurs.

Je crois saisir votre pensée, reprit Timagene. Ne dire que ce qu'il faut, c'est élaguer tous les détails superflus, traînans, ennuyeux; ne point noyer dans une foule d'expressions, ce qui peut être renfermé dans un mot: dire tout ce qu'il faut, c'est n'omettre aucune des circonstances nécessaires ou utiles au sujet, & qui puisse contribuer à le faire connoître ou à l'orner. De-là, il est aisé de conclure qu'un récit peut être court, & renfermer grand nombre de circonstances. Vous me réconciliez avec la brièveté. Je m'imaginois qu'elle proscrivoit bien des morceaux d'histoire, dont la lecture me faisoit grand plaisir, & où je vois aujourd'hui qu'elle avoit beaucoup de part. Je veux vous en remettre un sous les yeux, qui me semble sur-tout dans ce genre. En disant ces mots, il prit, dans la bibliothèque, un volume de l'histoire de France, par le P. Daniel, & lut cet endroit où l'historien raconte la mort du fameux Henri, duc de Guise. (1) « Les

(1) Hist. de France, Henri III, an. 1588.

» mesures furent prises pour le 23 de
» Décembre. Le Roi fit dire au duc de
» Guise qu'il vouloit tenir conseil le ma-
» tin ce jour-là, & expédier beaucoup
» d'affaires, pour aller passer les fêtes à
» Notre-Dame de Cléry, où il préten-
» doit faire ses dévotions. Le soir du 22,
» Larchant alla trouver le duc de Guise,
» & lui dit que, pressé par les Officiers
» & par les Gardes de sa compagnie, il
» venoit le supplier d'employer son au-
» torité pour leur faire donner leur paye;
» qu'ils n'avoient rien reçu depuis long-
» temps; que, sans cela, les Gardes pour
» la plûpart, seroient obligés de se reti-
» rer, & plusieurs d'entr'eux contraints
» de vendre leurs chevaux, pour avoir de
» quoi faire leur voyage à pied: &, sur
» ce que le duc lui promit de faire ce
» qu'ils demandoient, il le supplia de
» trouver bon qu'il lui présentât un pla-
» cet lorsqu'il entreroit au conseil. Le
» lendemain dès le grand matin, le Roi
» fit venir dans son cabinet Ornano, Bo-
» nivet, la Grange Montigny & d'En-
» tragues, qui, depuis quelque temps,
» avoit quitté le parti du duc de Guise
» pour se donner au Roi, au prix du
» gouvernement d'Orléans: il étoit fort
» irrité contre le duc, qui, s'obstinant

» à vouloir que cette place fût du nombre
» des villes de sûreté qu'on lui avoit ac-
» cordées, empêchoit qu'il ne se mît en
» possession de ce gouvernement. Loi-
» gnac s'y rendit pareillement avec neuf
» des plus résolus des Quarante-cinq,
» qu'on y avoit fait entrer avant le jour
» par un escalier dérobé, & à qui ce
» seigneur dit alors de quoi il s'agissoit.
» Dès qu'ils furent tous assemblés, le
» Roi leur parla en peu de mots, sur le
» service qu'il attendoit de leur courage
» & de leur fidelité..... Ils l'assurerent
» tous de la disposition où ils étoient de
» se sacrifier pour Sa Majesté, & qu'ils
» répondroient parfaitement à la con-
» fiance dont il les honoroit. Il se fit ap-
» porter autant de poignards que Loi-
» gnac avoit choisi d'hommes dans sa
» compagnie, & leur dit, en les leur
» mettant en main : *C'est une exécution*
» *de justice que je vous recommande de*
» *faire sur l'homme le plus criminel de*
» *mon Royaume, & que les loix divines*
» *& humaines me permettent de punir :*
» *&, ne le pouvant faire par les loix*
» *ordinaires de la Justice, je vous autorise*
» *à le faire par le droit que me donne*
» *ma puissance royale.* Il les plaça, avec
» Loignac, à l'entrée d'un cabinet qui

» étoit à gauche en entrant dans la cham-
» bre, pour y attendre le duc de Guise,
» & se retira dans un autre plus avancé,
» suivi des seigneurs que j'ai nommés.

» Si le duc de Guise n'évita pas ce
» péril, ce ne fut point faute d'en avoir
» été averti : car, quelques précautions
» que le Roi eût prises, pour tenir son
» dessein caché, bien des gens s'en dé-
» fierent, soit qu'ils jugeassent que le
» Roi feroit enfin ce que son intérêt de-
» mandoit qu'il fît, soit qu'attentifs à
» tout ce qui se passoit, ils eussent en-
» trevu & deviné quelque chose qui
» leur eût donné cette pensée. Le sieur
» de Vins, chef de la Ligue dans la
» Provence, écrivit au duc, en désap-
» prouvant sa trop grande confiance,
» ayant tant de sujets de se défier du
» Roi, quelque bonne mine qu'il lui fît :
» à quoi il répondit, qu'il ne comptoit
» nullement sur la bonté du Roi, dont
» il connoissoit la dissimulation ; mais
» sur la crainte & le bon sens de ce
» prince, qui n'ignoroit pas que s'il en-
» treprenoit sur sa personne, il se per-
» droit lui-même sans ressource. »

« Après tout, il ne laissoit pas quel-
» quefois de faire ses réflexions sur ce
» sujet avec ses confidens ; & peu de

» jours avant ſon malheur, comme il » s'entretenoit avec le cardinal de Guiſe » ſon frere, l'archevêque de Lyon, le » ſieur de Mandreville, gouverneur de » S. Menehoult, le préſident de Neuilly, » & la Chapelle Marteau, prévôt des » marchands, chacun diſant ſes conjec- » tures ſur je ne ſais qu'elles apparen- » ces qui leur faiſoient juger qu'il ſe » tramoit quelque choſe, tous lui con- » ſeillerent de s'éloigner ſous quelque » prétexte. Il n'y eut que l'archevêque » de Lyon qui ſoutint que ce ſeroit » quitter la partie, & par conſéquent » la perdre, & que le Roi, du génie » dont il étoit, ne feroit jamais une » entrepriſe ſi haſardeuſe, où il cou- » roit lui-même riſque de ſa vie; ſur » quoi Mandreville s'emportant, traita » de folie un ſi mauvais raiſonnement, » dans une conjoncture où il s'agiſſoit » de tout perdre. »

» Mais le duc de Guiſe ne répondit » point autre choſe à tout cela, ſinon » qu'il étoit trop avancé pour reculer; » & que le Roi & lui étoient comme » deux armées en préſence, dont l'une » en ſe retirant, donnoit la victoire à » l'autre. »

« Le jour qui précéda l'exécution, ſe

» se mettant à table, il trouva sous sa » serviette un billet, par lequel on lui » donnoit avis de prendre garde à lui, » & qu'on lui préparoit un mauvais » tour. L'ayant lu, il prit son crayon & » écrivit au bas ; *on n'oseroit*, & le jetta » sous la table. C'est ainsi que ce mal- » heureux prince, dominé par son am- » bition, se cachant à lui-même tous les » dangers, ou les méprisant trop, s'o- » piniâtroit à sa perte, jusqu'à ce qu'en- » fin le moment fatal arriva. Le 23 de » Décembre, ceux qui étoient du con- » seil, suivant l'ordre du Roi, se trou- » verent de grand matin dans l'anti- » chambre. Les cardinaux de Vendôme » & de Gondi, les maréchaux d'Au- » mont & de Retz, les sieurs Nicolas » de Rambouillet & d'O s'y rendirent » les premiers, & un peu après vinrent » le cardinal de Guise & l'archevêque » de Lyon. »

« Le duc de Guise arriva le dernier, » & trouva au sortir de son appartement » Larchant, avec la plupart de sa com- » pagnie des Gardes, pour lui présen- » ter le placet dont il lui avoit parlé le » soir précédent, Ils le suivirent jusqu'à » la porte de l'anti-chambre, les Gar- » des s'étant rangés des deux côtés de

» l'escalier, selon l'ordre qu'ils en avoient
» de leur capitaine, comme pour faire
» honneur au duc de Guise, & rendre
» le passage libre. Le duc, avec son
» honnêteté & ses manieres ordinaires,
» leur promit de ne les pas oublier, &
» entra dans l'anti-chambre. Larchant
» demeura sur l'escalier avec les Gardes
» rangés comme ils étoient, & fit des-
» cendre dans la cour les pages, les
» valets-de-pied, & tous ceux de la
» suite du duc & des autres seigneurs
» qui étoient entrés. Le duc s'étant ap-
» proché du feu, sentit une espece de
» foiblesse qui le prenoit. Quelques-uns
» prétendent qu'elle ne venoit que d'u-
» ne débauche de la nuit précédente,
» qu'on dit qu'il avoit passée avec une
» maîtresse ; d'autres l'attribuerent à une
» peur subite qui le saisit, au sujet des
» fréquens avertissemens qu'on lui avoit
» donnés. Car à cela près, il s'étoit trouvé
» tant de fois sans Gardes dans cette anti-
» chambre pour le conseil qu'il n'y avoit
» rien de particulier qui dût plus l'effrayer
» qu'en un autre temps. Saint-Prix, valet-
» de-chambre du Roi, lui présenta des
» prunes de Brignoles, dont il goûta,
» & un mouchoir pour s'essuyer l'œuil,
» qui étoit souvent humide du côté de

» la plaie qu'il avoit reçue autrefois à » la joue. On dit, à cette occasion, » que Pericard, son secrétaire, ayant su » que Crillon, colonel du régiment » des Gardes, avoit fait fermer les por- » tes du château, entra dans une grande » appréhension, & lui envoya un page » pour lui porter son mouchoir qu'il » avoit oublié, & que dedans il mit un » billet, où ces mots étoient écrits : sau- » vez-vous, Monsieur, ou vous êtes » mort : mais on ne le laissa pas pas- » ser. »

« Sur les huit heures du matin, » Revol, secrétaire d'état, vint dire » au duc de Guise, que le Roi le de- » mandoit dans son cabinet ; il y alla & » entra dans la chambre par une courte » galerie qui la séparoit de l'anti-cham- » bre. La porte ayant été aussi-tôt fer- » mée, comme c'étoit la coutume, il » tourna vers le cabinet de la gauche, » où on lui avoit fait entendre que le » Roi étoit. Ayant levé la tapisserie, & » s'étant un peu penché, parce que la » porte étoit basse, il fut à l'instant at- » teint de six coups de poignards, qui » ne lui laisserent que le temps de crier, » mon Dieu, ayez pitié de moi. »

« D'autres disent que Saint-Malin, un

» des Quarante-cinq, fut celui qui lui » porta le premier coup, & que de crainte qu'il ne fût armé sous ses habits, » il s'étoit placé de telle sorte qu'il pût » de haut en bas lui plonger son poignard dans la gorge, au défaut de la » cuirasse, & que le duc ne poussa qu'un » grand soupir, sans dire mot; que tous » les autres se jetterent en même-temps » sur lui, & le percerent d'une infinité » de coups. »

« Il y en a qui racontent, qu'ayant ap» perçu Loignac assis sur un coffre, & jugé » à sa contenance, qu'il avoit un mau» vais dessein contre sa personne, il porta » la main à son épée, marchant droit à » lui; mais qu'ayant le bras embarrassé » de son manteau, & ayant été prévenu » par les coups qu'on lui porta, il ne » put la tirer qu'à moitié. »

« Quoi qu'il en soit de ces diverses » circonstances; car l'on en feint sou» vent dans ces sortes de rencontres, il » est certain que la chose fût faite en » un moment. Le Roi en étant averti, » sortit de son cabinet, & ayant fait jet» ter un tapis sur le corps, rentra pour » attendre qu'on eut achevé d'exécuter les » autres ordres qu'il avoit donnés. »

Assurément on pouvoit donner à ce

récit beaucoup moins d'étendue, & se contenter de dire avec l'Auteur de la Henriade :

« Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.
» De cent coups de poignard indignement
» percé
» Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
» Et ce front, que Valois craignoit encor peut-
» être,
» Tout pâle & tout sanglant sembloit braver
» son maître. »

Il semble même que le P. Daniel s'arrête à des circonstances petites en elles-mêmes : car, sans parler du détail de tous les avertissemens que reçut le duc, & qu'il mépriſa, des entretiens qu'il avoit eus avec ses confidens, & de ses craintes particulieres, quoi de plus inutile en apparence, que de nous dire qu'il arriva le dernier au conseil ; qu'il eut une foiblesse dans l'anti-chambre du Roi ; que son secrétaire lui envoya un page, qui ne put pas lui parler ; qu'on vint l'avertir que le Roi le demandoit ; qu'il passa par une galerie pour arriver au cabinet ; qu'il leva la tapisserie, & qu'il se pencha pour entrer ? Cependant cette description ne m'a jamais

cauſé le moindre ennui, & je ne puis diſconvenir qu'elle m'a toujours attaché plus puiſſamment, & ma cauſé un plaiſir bien plus vif, que le court & pompeux récit du poëte, malgré les ornemens dont il le charge.

Il eſt évident, dit alors Euphorbe, que cet eſpece d'enchantement eſt dû à l'adreſſe de l'écrivain, qui ſçait habilement ſe faire oublier, pour nous tenir attachés tout entiers à l'objet qu'il nous préſente. Il nous fait ſuivre pas à pas un homme fameux, dans un moment critique qui va décider de ſon ſort & de celui de l'Etat. Ce n'eſt plus une ſimple lecture; c'eſt un ſpectacle très-intéreſſant pour moi. L'expoſé des plus minces circonſtances favoriſe cette illuſion, & cet intérêt les ennoblit: il n'en eſt plus alors d'inutiles: uniquement attentif à l'événement qui ſe paſſe, pour ainſi dire, ſous mes ieux, je ne m'apperçois pas de la longueur d'un récit qui me charme. Le poëte ſe montre à découvert: il travaille à me plaire, ſans déguiſer l'envie qu'il a d'y réüſſir. Je penſe trop à lui, pour m'occuper beaucoup du héros qu'il chante.

Je m'étois imaginé, interrompit Timagene, que la petiteſſe de ces détails

n'étoit relevée que par l'importance des perſonnages qui ſont introduits ſur la ſcène. Tout paroît grand dans les gens d'un certain rang. L'éclat du trône réfléchi ſur eux frappe les ieux du peuple, & attire ſon admiration & ſes reſpects.

Vous avez raiſon, repliqua Euphorbe: cette grandeur attire l'admiration; mais elle ne forme pas le plaiſir & l'agrément. Au reſte, on ſe laſſe bientôt d'admirer; témoins ces récits pompeux de Lucain, qui fatiguent peut-être autant par leur continuelle magnificence, que par leur longueur. Mais pour vous convaincre que c'eſt moins la nobleſſe de l'action, & des acteurs, que l'intérêt qu'on ſçait y mettre, qui ſoutient l'attention dans un récit, qui en rend les détails agréables, & qui le fait paroître court, quelque long qu'il puiſſe être, je veux vous citer un morceau d'un ancien poëte, qui vous plaira aſſurément. Permettez que je vous liſe l'hiſtoire de Philémon, & Baucis, dans Ovide. Jupiter & Mercure voyageoient. Fatigués de la route, ils cherchent une retraite dans le premier bourg où ils ſe trouvent. Tous les habitans ferment leurs portes, excepté les deux heureux époux, que je viens

de nommer. Ecoutez maintenant le récit du poëte. (1)

Ergo ubi cælicolæ parvos tetigêre penates,
Summissoque humiles intrarunt vertice postes,
Membra senex posito jussit relevare sedili,
Quod super injecit textum rude sedula Baucis.
Inde foco tepidum cinerem dimovit, & ignes
Suscitat hesternos, foliisque & cortice sicco
Nutrit, & ad flammas animâ perducit anili:
Multifidasque faces, ramaliaque arida, tecto
Detulit, & minuit, parvoque admovit aheno.
Quodque suus conjux riguo collegerat horto,
Truncat olus foliis. Furcâ levat ille bicorni
Sordida terga suis, nigro pendentia tigno,
Servatoque diu resecat de tergore, partem

(1) Les deux Divinités abordent donc cette chétive demeure, & la porte trop basse, les oblige à courber la tête en y entrant. A l'instant le vieillard invite les Dieux à se reposer, & leur présente un siége, sur lequel Baucis, toujours attentive, jette un mauvais tapis. Delà, elle va écarter les cendres du foyer; elle ranime le feu de la veille; elle le nourrit avec des écorces & des feuilles bien sèches, & elle trouve encore assez d'haleine pour y faire naître la flamme. Elle apporte alors, du lieu le plus élevé de la maison, des éclats de bois, des branches desséchées; elle les brise en morceaux & les range sous une petite chaudiere,

Exiguam, sectamque domat ferventibus undis.
Interea medias fallunt sermonibus horas,
Sentirique moram prohibent. Erat alveus illic
Fagineus, durâ clavo suspensus ab ansâ.
Is tepidis impletur aquis, artusque fovendos
Accipit. In medio torus est de mollibus ulvis
Impositus lecto spondâ pedibusque salignis.
Vestibus hunc velant, quas non nisi tempore festo
Sternere consuerant, sed & hæc vilisque vetusque
Vestis erat, lecto non indignanda saligno.
Accubuere Dei. Mensam succincta tremensque
Ponit anus, mensæ sed erat pes tertius impar:

Cela fait, elle nettoye quelques légumes, que son mari avoit cueillis dans le jardin. Philémond lui-même prend une fourche; détache d'un pieu noirci par la vétusté, un quartier de lard bien enfumé & gardé depuis longtemps; il en coupe une légere tranche, & la met dans l'eau bouillante. Tous les deux cependant tâchent, par leurs propos, d'amuser leurs hôtes, & de faire disparoître la longueur de ces préparatifs. Dans la chambre, il y avoit un bassin de bois, suspendu par l'anse à un clou; on le remplit d'eau tiéde, & on donne à laver aux deux étrangers. Au milieu de ce réduit, une couchette de bois de saule portoit un matelas remplis d'herbages tendres & mol-

Testa parem fecit, quæ postquam subdita clivum
Sustulit, æquatam menthâ extersere virenti.
Ponitur hîc bicolor sinceræ bacca Minervæ,
Conditaque in liquidâ corna autumnalia fæce,
Intybaque & radix & lactis massa coacti,
Ovaque non acri leviter versata favillâ:
Omnia fictilibus. Post hæc cœlatus eodem
Sistitur argento crater, fabricataque fago
Pocula, quæ cava sunt flaventibus illita ceris.
Parva mora est, epulasque foci misere calentes.
Nec longæ rursus referuntur vina senectæ;
Dantque locum mensis paulum seducta secundis.

---

lets; on le couvre d'une housse, qu'on ne déployoit qu'aux jours de fêtes: elle étoit vieille & grossiere; mais elle alloit assez bien sur un lit de saule. Les Dieux y prirent leur place. Baucis se prépare au service, & d'une main tremblante, dresse la table. Mais l'un des trois pieds étoit plus court que les autres: le remède fut un éclat de brique glissé sous le pied inégal: il mit la table de niveau, & dans cet état, on l'essuye avec des herbes fraîches. Aussi-tôt, on la couvre de figues des deux couleurs, de cornouilles conservées dans la lie, de chicorée, de racines, de fromages & d'œufs passés légérement dans la cendre chaude. Tout cela est servi sur de la vaisselle de terre. Cette ar-

Hc nux, hîc mixta eſt rugoſis carica palmis,
Prunaque, & in patulis redolentia mala caniſtris,
Et de purpureis collectæ vitibus uvæ.
Candidus in medio favus eſt. Super omnia vultus
Acceſſere boni, nec iners pauperque voluntas.
Interea, quoties hauſtum cratera repleri
Sponte ſuâ, per ſeque vident ſuccreſcere vina,
Attoniti novitate pavent, manibuſque ſupinis
Concipiunt Bauciſque preces timiduſque Philemon,
Et veniam dapibus nulliſque paratibus orant.

---

genterie eſt accompagnée d'une coupe de même métal, & de deux taſſes de bois de hêtre enduites de cire en-dedans. Bientôt après, on voit paroître les mets chauds, & l'on remet ſur la table du vin dont la date n'étoit pas fort ancienne. Ce ſervice étant levé, fait place au deſſert. Il étoit compoſé de noix, de dattes de palmier, de pluſieurs corbeilles de différens fruits d'une odeur charmante, & de grappes de raiſin, qui auroient fait pâlir la pourpre. Au milieu, étoit un rayon de miel. A tout cela, ſe joignoit un air d'ouverture & de franchiſe, & une bonne volonté, qui ne ſe ſentoit en rien de leur âge & de leur pauvreté. Cependant, ils s'apperçoivent que la coupe n'eſt pas plutôt vuidée, qu'elle ſe remplit d'elle-même, & qu'une nouvelle liqueur

Unicus anser erat minimæ custodia villæ,
Quem diis hospitibus domini mactare parabant.
Ille celer pennâ tardos ætate fatigat,
Eluditque diu, tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos. Superi vetuere necari;
Dîque sumus, meritasque luet vicinia pœnas
Impia, dixerunt: vobis immunibus hujus
Esse mali dabitur: modo vestra relinquite tecta,
Ac nostros comitate gradus, & in ardua montis
Ite simul.

---

succéde toujours à la premiere. Ce prodige nouveau les surprend, les effraye l'un & l'autre. Ils ont recours aux prieres, & d'un air humble & timide, ils demandent grace pour un repas aussi mal apprêté. Il ne leur restoit qu'une seule oye, l'unique gardien de ce petit héritage. Déja ses maîtres se préparoient à l'immoler aux Dieux qui les avoient visités. L'animal, aidé de ses aîles, fatigue à la course les deux vieillards; il élude long-temps leurs poursuites; il semble même aller chercher un asyle sous les pieds des deux Divinités. Elles s'opposerent à sa mort; & prenant alors la parole, nous sommes des immortels, dirent-elles; vos voisins sont des impies; ils recevront le châtiment qu'ils méritent. Vous seuls serez exempts de ces maux. Abandonnez seulement ce séjour: suivez nos pas, & rendez-vous l'un & l'autre, au sommet de cette montagne.

Voilà un grand détail de circonſtances & même des plus minces. Quoi de plus frivole en apparence que cette remarque ; *Summiſſoque humiles intrarunt vertice poſtes*, & que celle-ci, *quod ſuper injecit textum rude ſedula Baucis ?* La peinture de cette table boiteuſe qu'il faut étayer pour lui donner ſon à-plomb, a quelque choſe qui approche du comique : la fuite de cette oye, qui va chercher un aſile ſous les pieds de Jupiter, ne paroît pas digne d'occuper un eſprit raiſonnable. Malgré tout cela, dites-moi quelle impreſſion a fait ſur vous cette lecture ?

Une impreſſion fort agréable, répondit Timagene ; mais bien différente de celle que j'ai éprouvée dans le récit de la mort du duc de Guiſe. Ici, le plaiſir étoit accompagné de trouble & d'allarmes : l'eſprit étoit inquiet ; & cette inquiétude avoit des charmes. Là, c'eſt un je ne ſçais quoi de doux & de paiſible, que je ne peux définir.

C'eſt-là préciſément, ajouta Euphorbe, l'effet de ces circonſtances détaillées à propos, & qui alongent le récit ſans nuire à ſa briéveté. Les unes plus ſérieuſes, m'attachent à un objet important, excitent ma curioſité & me donnent une agréable impatience de voir l'iſſue d'un évé-

nement intéreſſant par lui-même, ou par les perſonnages qui y figurent : les autres peignent la nature toujours belle, même lorſqu'elle eſt ſans ornemens, & cette vue fait naître un ſentiment délicieux, qui répand dans le cœur le calme & la joie. Dans ces ſuperbes jardins, où l'art déploye toutes ſes richeſſes, les compartimens des parterres, la beauté des terraſſes, le fini des ſtatues, l'abondance des eaux jailliſſantes ſous cent formes différentes, l'ingénieux tiſſu des boſquets obtiennent notre admiration & nos ſuffrages : dans un vallon tapiſſé d'un gazon émaillé de mille fleurs, fermé par des côteaux couronnés de verdure, rien ne nous ſurprend ; mais cette belle nature enchante nos ſens, & nous invite à goûter la fraîcheur & le repos ſur les bords d'un ruiſſeau dont l'onde claire diſparoît ſouvent ſous l'épaiſſeur de la pelouſe qui l'environne. Voilà l'image des deux eſpeces de récit dont nous parlons.

Je vois, repris Timagene, que la plus grande difficulté conſiſte ici à bien diſtinguer les occaſions ou ce détail peut faire un bon effet, d'avec celles où il deviendroit ennuyeux : c'eſt en quoi l'auteur doit conſulter & ſuivre ſon goût. Mais, outre cette briéveté qui regarde

plus particuliérement les faits qu'il faut décrire, n'en eſt-il point une autre qui n'appartient qu'à l'expreſſion?

Sans doute, repartit Euphorbe; & cette derniere eſt toujours belle, lorſqu'elle n'eſt point outrée. Quintilien nous en donne la définition, lorſqu'il nous dit que la perfection de la briéveté conſiſte à renfermer beaucoup de choſes dans peu de mots. *Pulcherrima brevitas eſt, cùm plura paucis complectimur.* Lorſque Tite-Live, en décrivant le combat des Horaces & des Curiaces, dit de ces ſix héros; *Magnorum exercituum animos gerentes;* qu'elle foule d'idées ne fait pas naître dans l'eſprit ce peu d'expreſſions, qui peint tout-à-la-fois leur contenance, leur réſolution, les grands intérêts dont ils ſont dépoſitaires, & les eſpérances même de ceux dont ils défendent la cauſe? C'eſt-là une de ces façons de parler fécondes, qui donnent à penſer plus qu'on ne dit.

S'il eſt beau de faire penſer plus qu'on ne dit, répliqua Timagene, il s'enſuit qu'il ne faut pas revenir à pluſieurs repriſes ſur ce que l'on a déja dit, & le répéter en différentes façons. Sur cela, j'ai une petite querelle à faire à l'auteur que vous venez de citer. Il n'eſt jamais content de ſa premiere expreſ-

sion : il revient sur ses pas, & retourne cent fois une même pensée. Selon lui, le chaos est une masse informe & grossiere ; il n'a d'autre force qu'une oisive pesanteur ; c'est un amas confus de principes désunis, sans ordre & sans harmonie (1).

Rudis indigestaque moles ;
Nec quidquam, nisi pondus iners, congestaque eòdem
Non bene junctarum discordia semina rerum.

Parle-t-il du Déluge ? Ce n'est pas assez d'avoir dit, que la terre & les eaux ne formoient plus deux élémens distingués. (2) « Il ajoute ; tout étoit mer ; & » cette mer n'avoit pas même de riva» ge. » Dans la belle description qu'il fait de cette peste, qui emporta tous les habitans de la petite Isle d'Œgine, il répéte encore jusqu'à trois fois la même idée. « Ces malheureux citoyens, » dit-il, dans leur désespoir fuyent les » lieux qui les ont vû naître ; chacun » d'eux regarde sa maison comme un sé» jour funeste, & ne pouvant découvrir » la cause de leurs maux, ils en accu» sent la demeure qu'ils habitent. »

(1) Métam. l. 1, v. 7.
(2) *Ibid.* l. 1, v. 291.

Fugiuntque penates
Quisque suos : sua cuique domus funcsta videtur :
Et quia causa latet, locus est in crimine.

Je pourrois citer une foule d'autres exemples.

Il me paroît, reprit Euphorbe, que vous n'avez pas oublié vos anciens Auteurs, & que vous les avez lus avec bien du goût. Au reste, sans parler des deux Sénéques, combien est il d'écrivains aussi verbeux qu'Ovide, & qui ne rachetent pas comme lui ce défaut par la richesse de leur diction & la beauté de leur esprit ? Un historien moderne, qui jouit d'une réputation bien méritée, tombe souvent dans le défaut que vous reprochez au poëte latin. Laissant à part ces dissertations & ces réflexions, soit morales, soit critiques, que l'on rencontre à toutes les pages de son ouvrage, voici quelques endroits où vous verrez qu'il prodigue les phrases & les expressions pour la même pensée (1). Il dit, « qu'un Roi, doit se regarder comme » un pasteur ; qu'il doit en avoir la vi» gilance, l'attention, la bonté ; veiller » afin que les peuples soient en sûreté, » se charger des soins & des inquiétudes, » afin que les autres en soient exempts ;

(1) Hist. Anc. t. 2, p. 309.

» choisir tout ce qui leur est salutaire ;
» écarter tout ce qui leur peut nuire ;
» mettre sa joie à les voir croître &
» multiplier, & s'exposer avec courage
» pour les défendre. » .... Et plus bas, il ajoute, « en effet, c'est la même cho-
» se d'être à la république & d'être
» Roi, d'être pour le peuple, & d'ê-
» tre souverain. On est né pour les au-
» tres, dès qu'on est né pour comman-
» der ; parce qu'on ne leur doit com-
» mander que pour leur être utiles. C'est
» le fondement & comme la base des
» princes de n'être point à eux : c'est le
» caractere même de leur grandeur,
» d'être consacrés au bien public. Il en
» est d'eux, comme de la lumiere, qui
» n'est placée dans un lieu éminent, que
» pour se répandre par-tout. » Quelques pages après, en parlant des conquérans, voici comme il les dépeint. (1) « Ces en-
» nemis publics du genre humain, qui
» ne connoissent d'autre droit que la
» force ; qui regardent les régles com-
» munes de la justice, comme des loix
» qui n'obligent que les particuliers, &
» qui aviliroient la Majesté Royale ; qui
» ne bornent leurs desseins & leurs pré-
» tentions, que par l'impuissance d'aller

(1) *Ibid.* p. 315.

» auſſi loin que leurs deſirs; qui ſacri-
» fient à leur ambition la vie d'un mil-
» lion d'hommes; qui mettent leur gloire
» à tout détruire, comme les torrens &
» les embraſemens, & qui regnent com-
» me le feroient les lions & les ours, s'ils
» étoient les maîtres. Voilà ce que ſont
» dans la vérité la plupart de ces pré-
» tendus héros que le ſiécle admire. »
Je n'apperçois que deux idées diſtinctes noyées dans cette profuſion de paroles; le mépris des loix & celui des autres hommes. Dans le premier morceau tout ſe réduit à dire, que le ſouverain eſt né pour travailler au bien public, comme le berger eſt fait pour veiller ſur ſon troupeau. C'eſt-là l'unique penſée qu'on répéte cent fois.

J'aime fort, interrompit Timagene, la repartie de ce bel eſprit, à qui on reprochoît la longueur d'un diſcours qu'il avoit compoſé à la hâte. Je n'ai pas eu, répondit-il, le temps de le faire plus court. Ce mot me fait comprendre qu'un homme de goût, en retouchant ſon ouvrage, fait main-baſſe ſur beaucoup d'inutilités dans l'expreſſion, que le feu de la compoſition & la fécondité de l'imagination avoient laiſſé échapper. L'Auteur de l'hiſtoire ancienne avoit pro-

fessé long-temps l'éloquence, avec les plus grands applaudissemens. Peut-être dans le cabinet trouva-t-il quelque peine à se débarrasser de ce stile classique, où l'on donne souvent des mots pour des choses. Mais je crois qu'on peut lui pardonner ce petit défaut, en faveur des bons ouvrages dont il a enrichi les belles-lettres.

Quand ils n'auroient, répliqua Euphorbe, d'autre mérite, que les excellentes maximes, qui s'y rencontrent, ils seroient toujours pour les belles-lettres des morceaux précieux. Mais, en traitant de la briéveté, je crains que nous ne tombions enfin dans le stile diffus. Si vous m'en croyez, nous profiterons du beau temps, & nous irons faire un tour dans le jardin.

TROISIEME ENTRETIEN.

Ornemens du Récit.

SUR LE SOIR, Euphorbe & Timagene, allerent se promener le long d'une terrasse qui dominoit sur une vaste prairie entrecoupée de quelques ruisseaux. Elle étoit partagée en deux, par une grande route. Dans le lointain des

collines médiocrement élevées, & parsemées de plusieurs villages, bornoient agréablement la vue. A droite & à gauche, l'œuil découvroit des jardins & des parterres émaillés de fleurs. Charmé de ce spectacle, Timagene se retourne vers son ami, & d'un air animé; en vérité, lui dit-il, attribuer au hasard cette superbe ordonnance, c'est bien parler & raisonner soi-même au hasard.

Dites plutôt, reprit Euphorbe, c'est parler le langage des passions & du vice. Mais permettez-moi ici une autre réflexion. Ces mêmes objets, qui nous enchantent, dans quelques mois d'ici, seront aussi tristes & aussi hideux qu'ils sont charmans aujourd'hui. Vous le voyez; tout dans la nature a besoin d'un peu d'ornement pour mériter l'attention des gens de goût, & les ouvrages d'esprit plus que toute autre chose.

Vous avez raison, lui dit Timagene: La bergere

En un beau jour de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête;
Mais elle
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens; (1)

(1) Boil. art. Poët. l. 2.

& ce négligé champêtre dans lequel elle se montre, ne laisse pas d'ajouter à ses graces naturelles. Que voulez-vous conclure de-là ?

Que le récit, répondit Euphorbe, ne peut se passer d'une certaine parure, qui fait son plus grand prix. Lorsque j'interroge mon jardinier sur une aventure du village ; c'est un homme de bon sens ; il m'expose fort bien le fait ; mais le ton maussade, qui accompagne tout ce qu'il dit, les répétitions éternelles des mêmes termes & des mêmes phrases, sont si fatiguantes, que j'aimerois mieux avoir toujours ignoré l'histoire qu'il me conte, que d'en avoir acheté la connoissance, au prix de l'ennui qu'il me cause.

Cependant, repartit Timagene, j'entends dire tous les jours, que la nature est belle dans sa simplicité : qu'elle l'emporte infiniment sur l'art. Cette maxime a même l'autorité d'une loi dans les belles-lettres & dans les arts.

Vous dites fort bien dans sa simplicité, interrompit Euphorbe ; mais non pas dans sa négligence & sa grossiéreté. La même Nature dont la main conduit dans la prairie un ruisseau plus transparent que le cristal, dépose dans le lac

de Camarine, ce limon fétide, ces eaux bourbeuſes qui portent l'infection dans tous les lieux d'alentour. L'art eſt vaincu par la nature, lorſqu'il eſt en guerre avec elle; lorſqu'il veut l'éclipſer, & prendre ſa place. C'eſt un rébelle alors, qui s'oublie. Né pour la ſervir, il ne doit point uſurper ſes droits. L'harmonie eſt parfaite, lorſqu'il ne cherche qu'à relever ſon prix. L'art ne réuſſit jamais mieux, que quand il ne ſe laiſſe point appercevoir. Semblable à ces reſſorts, qui font mouvoir les machines d'un grand théâtre, il eſt l'auteur de tout le jeu, dans le temps où il ſe cache avec le plus de ſoin. Le détail des ornemens qu'exige le récit, achevera de vous convaincre, qu'ils lui ſont néceſſaires. Un des premiers & des plus indiſpenſables, à mon avis, c'eſt la variété.

Je me ſouviens, reprit Timagene, de ce qu'a dit, je ne ſçais quel auteur,

L'ennui, naquit un jour de l'uniformité.

C'eſt elle qui vient enfin à bout de nous détacher des plus belles choſes. Le Monarque ſe dégoûte de la magnificence & des plaiſirs qui aſſiégent tous les jours ſon trône; le Financier ceſſe d'admirer

l'or qui l'environne, parce qu'il en eſt trop ſouvent ébloui : dans ces objets, comme dans mille autres, le terme de la nouveauté eſt le terme du plaiſir. Cette eſpece de contagion, s'étend juſqu'aux chef-d'œuvres de l'art. L'habitude nous rend inſenſibles à ceux qui ſont ſans ceſſe ſous nos ieux, tandis qu'ils font l'admiration de l'étranger, que notre indifférence irrite autant qu'elle l'étonne. Cette inconſtance me paroît prouver clairement que nous ſommes faits pour chercher toujours le vrai bien, ſans jamais le trouver ſur la terre.

Nous tombons inſenſiblement dans la morale, mon cher, interrompit Euphorbe, & nous oublions notre objet. Quoi qu'il en ſoit de cet amour du changement, un Auteur doit s'y conformer, s'il veut réuſſir, & jetter de la variété, ſoit dans les faits qu'il rapporte, ſoit dans le ſtile qu'il emploie.

Dans les faits, repartit vivement Timagene ? Comment l'entendez-vous ? Lorſque j'écris, ne ſuis-je pas obligé de rapporter les événemens tels qu'ils ſe ſont paſſés ? Et s'ils ont trop de reſſemblance, ſuis-je le maître de les dénaturer, pour les rendre plus variés ?

Non, ſans doute, répondit Euphorbe; mais,

Mais je penſe, que ſans cela, on peut encore y répandre de la variété. La nature ne ſuit-elle pas des régles inviolables dans la production des plantes ? Rien n'eſt plus varié néanmoins, que le ſpectacle qu'elle nous offre dans une riche campagne. Diſtinguez avec moi deux ſortes de récits ; l'un, fruit de l'imagination, eſt une pure fiction, ou s'unit avec elle ; l'autre, n'a de fondement que l'auſtere vérité. Dans la premiere eſpece, l'Auteur aſſurément eſt inexcuſable, s'il donne trop de conformité à des événemens qu'il eſt le maître d'inventer à ſon gré, en tout, ou du moins en partie. C'eſt à lui à raſſembler des matériaux qui ne préſentent pas toujours le même objet à la vue. Virgile eſt un modèle achevé dans ce genre. Quoi de plus uniforme en ſoi, que les voyages d'Ænée, depuis les côtes de la Troade, juſqu'aux rivages de Carthage. Le poëte cependant ſait donner à ce détail des graces, par les épiſodes qu'il y répand. C'eſt une riche broderie, ſous laquelle il déguiſe une étoffe commune. Dans la Thrace, l'avanture de Polydore nous cauſe une religieuſe horreur : dans les iſles des Strophades, les Harpies forment une ſcène plus amuſante : celle

d'Andromaque, qui lui succède, fait renaître ces sentimens de tendresse & de compassion, qui ont tant de charmes : enfin la terrible description du mont Etna & de Polyphême qui l'habite, trouve encore un ornement dans la triste situation d'Achemenides, abandonné sur ces rochers, & dans le discours pathétique qu'il adresse aux Troyens.

Puisque vous faites tant valoir le troisieme livre de l'Énéide, ajouta Timagene, en riant, je me déclare moi, pour le cinquieme ; & je prétends que le poëte n'y montre pas moins d'adresse & de goût, que dans le vôtre. Des voyages présentent naturellement des objets qui se succèdent, sans se ressembler ; mais dans des jeux & des combats, il en est tout autrement. Un vainqueur l'emporte sur un, ou plusieurs vaincus. Voilà en deux mots tout leur succès. L'imagination riche & féconde de notre poëte a fait disparoître cette monotonie. Dans le combat des vaisseaux, la victoire échappe à Gyas, par la timide précaution de son pilote, & par son propre emportement ; dans celui de la course, l'adresse de Nisus fait passer à Euryale, son ami, le prix qu'un

accident imprévu lui avoit enlevé à lui-même, & qu'il sembloit d'abord qu'on ne pouvoit lui disputer. Le prix du pugilat paroît assuré au Troyen Darès; il triomphe déja de ne point trouver d'adversaire, qui ose se mesurer avec lui; mais sa présomption est sévérement punie par le vieillard Entelle. Enfin l'exercice de la fleche a une issue encore plus singuliere: tous les combattans y ont part à la victoire: le premier, perce l'extrémité de l'arbre; le second, coupe la corde; & le troisieme, atteint l'oiseau dans les airs. Aceste, qui ne peut plus prétendre au prix, mérite d'être couronné à cause du prodige dont les Dieux récompensent ses efforts. Ces différens spectacles sont terminés par un autre moins pénible & plus amusant. C'est le magnifique carrousel de la jeune noblesse de Troye. Avouez que cela vaut bien vos Harpies & votre Polyphême.

J'avouerai tout ce qu'il vous plaira, répliqua Euphorbe, & bien loin de contester avec vous là-dessus, j'ajouterai à vos réflexions, que ce livre avec celui qui le précéde, & celui qui le suit, renferment tout ce qui ne nous enchante que trop sur

ſur nos théâtres. Dans le quatrieme, j'aſſiſte à une action tragique, qui m'arrache des larmes; le cinquieme, eſt une eſpece de comédie agréablement diverſifiée; & le ſixieme, par la magnificence de ſes machines, répond aſſez bien à nos Opéra. Comparez maintenant cette riche compoſition, avec celle du verſificateur de Cordoue. Son poëme, ſi vous en exceptez le huitieme & le neuvieme livre, n'eſt qu'un tiſſu de guerres continuelles, pompeuſement racontées. Mais ſans nous arrêter plus longtemps à un principe, qui n'eſt point conteſté par ceux qui ont du goût, il faut répondre à votre difficulté, ſur les faits hiſtoriques, dont la vérité eſt le ſeul fondement. Ici, je l'avoue, il eſt moins facile de prévenir les dégoûts d'un lecteur, qui veut toujours qu'on l'amuſe, ſans tenir aucun compte des obſtacles qu'il faut ſurmonter pour y parvenir. Privé du ſecours de l'invention, l'écrivain ne peut rejetter ce qui lui déplaît, & le remplacer par des objets plus propres à réveiller l'attention. Il faut donc qu'il y ſupplée par ſon adreſſe. L'abbé de S. Réal, dans l'hiſtoire de la conjuration contre Veniſe, entremêle habilement dans le cours des intrigues du

marquis de Bedmar, tantôt une courte description de la guerre que les Vénitiens soutenoient contre la Maison d'Autriche, tantôt le caractere du fameux capitaine Jacques Pierre, & l'artifice dont il se servit, pour obtenir de l'emploi sur la flotte de Venise; plus bas, l'épisode de Spinosa, envoyé par le viceroi de Naples, pour observer la conduite du capitaine. Ces especes d'intermédes soulagent l'attention du lecteur, qui n'est pas toujours appliquée au même objet. Un autre moyen, qui ne réussit pas moins, est de passer rapidement sur les faits qui ont trop de ressemblance, de n'en dire que ce qu'il faut pour les faire connoître, & de s'étendre davantage sur ceux qui forment des tableaux plus variés. C'est ce qu'a pratiqué avec succès l'abbé de Vertot dans son excellent ouvrage des Révolutions Romaines. Les guerres continuelles de la République avec les peuples voisins de son territoire, & par-là même jaloux de sa puissance, ne lui offroient que des événemens à-peu-près les mêmes; mais les dissentions du peuple & des Patriciens fomentées par les Tribuns, fournissoient des scènes toujours nouvelles & toujours différentes. Il s'arrête donc

avec complaisance à celles-ci, & se contente souvent d'indiquer les premieres. Je ne vous en citerai que deux exemples. L'an 322 de Rome, T. Quintius fut nommé dictateur pour faire la guerre aux Eques & aux Volsques, qui avoient défait les deux consuls. Voici tout ce que dit l'Auteur de cette expédition: (1) « Il sortit bientôt de Rome, marcha aux » ennemis, les défit dans une bataille » sanglante, prit leur camp, & ramena » son armée victorieuse à Rome. » Et plus bas, sous l'année 327 (2), il décrit ainsi la victoire d'un autre dictateur sur les Véiens. « Mamercus Emilius, en » moins de seize jours, tailla en pieces » une partie de l'armée des ennemis, fit » un grand nombre de prisonniers, qui » servirent de récompense aux soldats, » ou qui furent vendus comme des es- » claves au profit du trésor public. Le » Dictateur, après un triomphe solem- » nel, se démit de la Dictature. »

Ces derniers mots, reprit Timagene, me font souvenir de l'ennui que m'ont causé quelquefois, en lisant l'histoire

(1) Révol. Rom. L. 6.
(2) *Ibid.*

Romaine du P. Catrou, les descriptions fréquentes de ces pompes triomphales, avec la liste de tout ce qui les accompagnoit. Au reste, je crois que vous avez omis un autre moyen de varier un récit. Ce sont certaines digressions intéressantes. Il me semble qu'elles détournent un moment l'attention du lecteur, pour la ramener ensuite, avec un plaisir plus vif, à l'objet principal. Ces morceaux détachés produisent le même effet dans le récit, que dans un vaste jardin, font ces bosquets écartés, dont la vue est d'autant plus délicieuse, qu'elle est moins attendue. Le portrait de Coriolan, dans l'Auteur que vous venez de citer, me paroît sur-tout avoir ce mérite. Il ne m'est jamais sorti de l'esprit. (1) « Avant que de rapporter les suites de cette affaire, dit cet » historien, je ne crois pas que nous » puissions nous dispenser de faire connoître un peu plus particuliérement » un homme qui va jouer un si grand » rôle dans cet endroit de l'histoire, & » dont la fortune eut plus d'éclat que

(1) Révol. Rom. l. 2.

» de bonheur..... Coriolan étoit sa-
» ge, frugal, désintéressé, d'une pro-
» bité exacte, attaché inviolablement à
» l'observation des loix. Avec ces ver-
» tus paisibles, jamais on n'avoit vu une
» si haute valeur, & tant de capacité
» pour le métier de la guerre. Il sem-
» bloit qu'il fût né général. Mais il étoit
» dur & impérieux dans le commande-
» ment; sévere aux autres, comme à
» lui-même, ami généreux, implacable
» ennemi, trop fier pour un républicain.
» Content de la droiture de ses inten-
» tions, il alloit au bien sans ménage-
» ment, & sans ces insinuations si né-
» cessaires dans un état, dont l'égalité
» & la modération, faisoient le fonde-
» ment. » Voilà dans un seul exemple, une digression & un caractere. Je crois que vous devez être content de moi.

Assurément, repartit Euphorbe; je le suis autant que de l'Auteur. Le portrait qu'il nous donne, est bien fait; les couleurs en sont vives & brillantes; mais il a un mérite de plus; il forme un espece d'interméde, qui dégage un moment notre esprit des éternelles contestations entre le Sénat & les Tribuns du peuple, & le prépare admirablement bien aux

événemens qui vont être racontés. Larrey, dans son histoire de Louis XIV, auroit fait plus sagement de suivre cette route, que d'entasser l'un sur l'autre, à l'entrée de son ouvrage, tous les portraits de ceux qui devoient y paroître avec éclat, tels que la reine Anne, le prince de Condé, le cardinal Mazarin, le duc de Beaufort, l'abbé de la Riviere, & plusieurs autres. Il nous auroit épargné l'ennui que fait naître cette espece de galerie, trop uniforme, malgré la diversité des peintures qu'elle présente; & il se seroit réservé, pour ainsi dire, des pieces de rapport, qu'il auroit pu enchasser ensuite habilement, dans les endroits qui auroient eu besoin de ce secours. Les descriptions procurent le même avantage, quand elles sont bien placées. Nous avons remarqué avec quelle précipitation l'abbé de Vertot passe sur les guerres des Romains avec les peuples voisins: le même Auteur néanmoins ne manque pas de décrire avec plus d'étendue celles qui renferment quelque chose de singulier & d'intéressant, & qu'il juge capables de soulager l'attention du lecteur, trop longtems fixée sur le même objet. Pour

s'en convaincre, il suffit de lire, le détail de l'expédition de Sempronius (1), contre les Volsques, ou l'armée du consul fut sauvée par la résolution & l'habileté d'un simple capitaine de cavalerie, nommé Tempanius. Sa précision dans le premier cas, & son abondance dans le second, ont le même but, de prévenir le dégout, dont l'uniformité fut toujours la mere, comme dit l'Orateur Romain. (2) Mais dans cette espece d'ornement, il faut éviter de se jetter dans des lieux communs, si vagues, si généraux, qu'on pourroit les faire entrer dans toutes sortes de sujets. Vos digressions produisent encore un très-bon effet dans le récit, si elles ne sont ni trop longues, ni trop fréquentes. Par exemple, celle du phœnix, que nous lisons au sixieme livre des annales de Tacite, se trouve bien placée pour interrompre le spectacle odieux du sang que Tibere fait couler dans Rome.

---

(1) Révol. Rom. t. 2, l. 6, p. 157.

(2) *De invent. l. 1°. n°. 59. omnibus in rebus similitudo est satietatis mater.*

A propos de ce que vous venez de condamner dans l'hiſtoire de Louis XIV, dit alors Timagene, penſez-vous qu'il ne ſoit jamais permis de débuter, dans un récit, par quelques portraits? Il me ſemble cependant, que Salluſte commence ſon hiſtoire de la guerre de Catilina, par le portrait de ce fameux ſcélérat, & que ce beau morceau n'ouvre pas mal la ſcène.

J'en conviens, répondit Euphorbe; mais vous remarquez ici, auſſi bien que moi, une grande différence entre les deux ouvrages dont il s'agit. Le portrait que l'Auteur Latin met à la tête du ſien, eſt celui du principal perſonnage, qui doit figurer dans toute l'action, &, pour ainſi dire, du héros de la piece. Par-tout il agit; par-tout il ſe préſente. Il n'étoit donc pas à craindre que des objets étrangers fiſſent oublier dans la ſuite au lecteur les traits ſous leſquels on l'avoit peint. Rien de plus utile, & même de plus néceſſaire, avant d'entrer dans le récit d'un complot fameux, que de faire connoître les inclinations & les talens de celui qui en a été l'ame. Mais dans l'Auteur François, lorſque les événemens viennent ſe ranger à leurs places, je ſuis obligé de faire un effort de

mémoire, pour me rappeller les caracteres de chaque perſonnage, qu'il a raſſemblés, comme dans une eſpece de préface, ou de revenir ſur mes pas, pour les conſulter; & cette pénible diſtraction n'eſt dédommagée par aucun agrément. Au reſte, c'eſt la nature de l'ouvrage, & le goût de l'Auteur qui décident de quelle façon il doit débuter dans ſon récit. Nous en avons des exemples de différente eſpece. Sans parler de Salluſte, Céſar commence ſa guerre des Gaules, par la deſcription de ces provinces: Tite-Live entre dans le récit de la guerre des Romains contre Philippe, (1) par le détail des cauſes qui ont fait naître l'action, & il a été imité en cela, par l'abbé de S. Réal, dans ſa conjuration contre Veniſe. Notre fabuliſte pourroit lui ſeul ſervir de modèle en ce genre. Souvent il vient tout de ſuite au fait; quelquefois, il met en avant une réflexion morale:

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.

Dans un autre endroit, une remarque phyſique.

Les loups mangent gloutonnement.

(1) Dec. 1, l. 4.

Enfin il a répandu sur cette partie du récit, une admirable variété. Mais en parlant des digressions, je ne m'apperçois pas que j'en fais une ici moi-même ; & j'allois oublier de rapporter un dernier moyen, fort propre à bannir une trop grande uniformité dans les ouvrages dont nous parlons. Il consiste à ne pas suivre trop servilement l'ordre des temps. Il est bon quelquefois de laisser en arriere certains événemens, pour y revenir dans la suite ; de paroître les avoir oubliés, pour les rappeller au lecteur, dans une circonstance plus avantageuse.

Ces jours derniers, ajouta Timagene, je relisois les révolutions Romaines. Il me semble que l'Auteur a mis en usage l'adresse dont vous venez de parler, particuliérement au commencement de son dixieme Livre (1). Après avoir raconté l'expédition de Marius, contre les Cimbres & les Teutons, & sa conduite dans Rome, depuis cette victoire, il retourne sur ses pas, pour nous apprendre la part qu'avoit eue Sylla à cette guerre fameuse, ses déportemens dans

(1) Rév. Rom, l. 10, p. 22.

le camp de Catulus, & sa contestation avec le vainqueur des Cimbres, au sujet des statues d'or de Bocchus. Je m'aperçois que cette transposition forme une agréable diversité, & que ces objets font un meilleur effet rapprochés de la guerre civile, que s'ils étoient à leur place naturelle; & je conçois par-là, que la variété peut trouver place même dans les faits historiques, & qui ne sont point soumis à la volonté de l'écrivain. Il ne lui reste plus que de la répandre dans son stile, & cela n'est pas fort difficile.

Pas si facile que vous vous l'imaginez peut-être, reprit Euphorbe. C'est ici qu'on peut appliquer en particulier la pensée d'Horace; (1) écrivons de maniere que chacun se flatte de nous égaler, & qu'il commence à en désespérer, après des efforts aussi longs qu'inutiles.

Mais, après tout, repartit Timagene, il me semble que, pour obtenir l'effet

---

(1) *Ut sibi quivis*
Speret idem; multum sudet frustraque laboret,
Ausus idem.
Hor. de Art. Poët. v. 241.

que nous desirons, il suffit d'être attentif à ne pas répéter les mêmes pensées, & à mettre en usage différentes expressions, & différens tours de phrases.

Et c'est-là, précisément, répliqua Euphorbe, ce qui demande beaucoup de goût & de délicatesse. Est-il donné à tout le monde de se métamorphoser, pour ainsi dire, comme un Protée, & de prendre, selon les circonstances, la façon de penser, & le langage de toutes les conditions, de tous les âges & de tous les pays ? Voilà cependant ce qu'exige le récit. On ne raconte point un fait historique de la même maniere qu'une fable ; le stile de la narration dans la poësie, n'est pas le même, que dans une lettre. Le sujet est-il une fiction ? Il faut que le stile soit proportionné à l'état & aux mœurs des personnages qu'on introduit. Agamemnon doit agir & parler avec hauteur & fierté, comme le souverain de cent Rois ; Achille, en guerrier violent & emporté ; Ulysse, en homme fin & rusé. Le lion ne doit pas penser comme le renard, ni le singe comme l'âne (1). « Ne met-

(1) *Ne quicumque Deus quicumque adhibebitur heros*,

» tons point, dit Horace, dans la bou-
» che des Dieux & des héros, le ſt e
» de la vile populace; il s'accorde mal
» avec l'éclat qui les environne. Mais
» auſſi, dans la crainte de ramper, n'al-
» lons point nous perdre dans les nues. »
Chaque âge à ſes idées & ſes affections particulieres. On les trouve raſſemblées dans les beaux portraits que nous a tracés le même poëte que je viens de citer (1). S'agit-il de l'hiſtoire? Il n'eſt pas permis de faire la deſcription d'une bataille, de la même façon que le détail d'une négociation. Une anecdote entre des particuliers, demande plus de ſimplicité que les délibérations d'un conſeil ſouverain. De tout cela, je crois qu'on peut conclure avec Quintilien, que le récit n'a point de ſtile qui ſoit à lui, mais qu'il doit les adopter tous. Voici comment s'exprime ce ſavant Rhéteur, en parlant de la narration

---

Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas;
Aut, dum vitat humum, nubes & inania captet.
De Art. Poët. v. 227.

(1) De Art. Poët. v. 156.

oratoire (1). « Le ſtile grand & ma-
» gnifique n'eſt pas plus particulier à
» la narration, que le ſtile pathétique,
» que celui qui nous arrache des lar-
» mes, que celui qui rend odieux nos
» adverſaires, que le ſtile ſérieux, le
» ſtile plaiſant, le ſtile gracieux. Cha-
» cun d'eux mis à ſa place, fait un ef-
» fet admirable; mais aucun n'eſt telle
» ment affecté à cette partie du diſcours,
» qu'il ſoit pour ainſi dire ſon appanage.»
Ne peut-on pas appliquer cette maxime à toute eſpece de narration, auſſi-bien qu'à celle de l'orateur?

Je ſuis charmé, pourſuivit Timagene, que Quintilien admette dans le récit le ſtile plaiſant. Les bons mots, les plaiſanteries produiſent une eſpece de variété qui déride le front; & je vous avoue que j'ai peine à ſoutenir longtemps la lecture d'un Auteur, toujours auſſi ſérieux qu'un magiſtrat ſur les fleurs de lys.

Vous voulez qu'on vous égaye, re-

---

(1) *Non magis proprium eſt narrationis magnifice dicere, quam miſerabiliter, invidioſe, graviter, dulciter, urbane, quæ cum ſuo quæque loco ſint laudabilia, non ſunt huic parti propriè aſſignata & velut dedita.* Quint. l. 4, c. 2.

partit Euphorbe? Il faut vous l'accorder, pourvu que ce soit à propos. Remarquez, s'il vous plaît, ces mots de notre Auteur, *Suo quæque loco.* La plaisanterie contribue à varier le récit; mais elle a sa place marquée, hors de laquelle elle ne doit point être admise. Elle peut figurer dans une fable, dans une lettre, dans une conversation; mais elle doit communément être bannie des sujets grands & majestueux, tels que sont l'histoire, la narration oratoire, épique, ou tragique. Si Quintilien permet de l'associer quelquefois à l'éloquence, il faut que la singularité des conjonctures excuse cette liberté. Vous me répondrez, peut-être, que le personnage de Thersites, dans l'Iliade, vaut bien une plaisanterie. Je vous avoue, que quand ce portrait ridicule seroit retranché, je crois que ce beau poëme n'y perdroit rien. Peut-être est-ce un ombre qu'Homere a voulu jetter sur son tableau, pour en faire mieux sortir les parties saillantes; mais cette ombre est un peu chargée. Virgile, qui fait son profit de tout ce qu'il y a de beau dans ce prince des poëtes, n'a pas jugé à propos de s'approprier cet épisode; & Virgile avoit du goût.

Pour le coup, interrompit Timagene, je crois vous trouver en défaut. Virgile ne plaisante-t-il pas dans l'avanture de Gyas, qui jette son pilote dans la mer, dans celle des Troyens, qui mangent leurs tables? L'abbé de Vertot, votre ami, ne se permet-il pas des bons mots dans ses révolutions Romaines? Témoin, celui que Sertorius dit à l'occasion de Métellus, qui l'avoit empêché de défaire les troupes de Pompée, près de Sucrone (1): *Que si cette vieille n'eût retiré ce jeune enfant de ses mains, il alloit le renvoyer à Rome à ses parens, après l'avoir corrigé comme il le méritoit.* Enfin l'Orateur Romain lui-même, a cru pouvoir les allier avec la plus sublime éloquence. Tout le monde sait que, profitant de la consonnance du nom de Verrès avec le mot latin, *Verrere*, qui signifie balayer, il nomme cet honnête préteur, le balai de la Sicile.

Permettez-moi, reprit Euphorbe, de répondre par ordre à vos difficultés, & vous conviendrez, peut-être, que je n'ai pas tout-à-fait tort. En vous accordant que les deux endroits de l'Æ-

(1) Révol Rom. l. 11.

néide, dont il eſt queſtion, ſont des plaiſanteries, obſervez, s'il vous plaît, où le poëte les a placées. La premiere, eſt dans un ſpectacle, qui forme une eſpece de ſcène comique & amuſante; l'autre, dans un repas: encore ſe trouve-t-elle dans la bouche d'un enfant, à qui ſon âge peut permettre des réflexions pareilles. Ce n'eſt point ici un conſeil de cent Rois, qui déliberent ſur les objets les plus importans. Ainſi, la poëſie épique peut ſe relâcher de ſa ſévérité ordinaire, dans certaines circonſtances fort rares, qui naiſſent du ſujet; & cette exception ſert à confirmer la régle, en la faiſant mieux remarquer. L'hiſtoire interdit les bons mots, mais ſeulement à l'écrivain qui la compoſe, ſans lui défendre de rapporter ceux des différens acteurs qu'il fait paroître ſucceſſivement. Souvent ils ſont fort utiles pour dévoiler le caractere de ceux qui agiſſent. Celui que vous venez de rapporter, eſt de ce genre. Nous voyons dans ce peu de mots, ce qu'un capitaine conſommé, tel que Sertorius, penſoit alors du jeune Pompée. Pour Cicéron, je vous l'abandonne ſur cet article. Il aimoit à plaiſanter, & n'y réüſſiſſoit pas toujours également bien. Il a employé très-ra-

rement les jeux de mots dans ſes harangues ; mais il y en a encore trop. En général, le ſérieux ne ſimpatiſe point avec les penſées puériles, les jeux de mots, les bouffonneries. Peut-on pardonner à un Auteur de dire, (1) que *Deſcartes, qui exclut le vuide de la nature, en met quelquefois dans ſes écrits ?* Que, *pour peu qu'on ſoit délicat, on n'aime point à voir les paſſions en déshabillé ?* Que *la république de S. Marin, ſemble garder l'in-cognito ; mais que les plus petites boëtes renferment ſouvent les meilleurs onguents ?* N'eſt-ce pas là prêter à la raiſon le perſiflage d'Arlequin ?

Je vois bien, répliqua Timagene, que vous me forcerez toujours d'être de votre avis ; mais je me conſole, puiſque vous laiſſez encore quelque place à la plaiſanterie, dans les ſujets les plus graves : & je crois, comme vous, qu'il faut uſer rarement de cette permiſſion. C'eſt un aſſaiſonnement ; il déplait, s'il eſt répandu avec trop de profuſion.

Ne vous eſt-il point arrivé, dit alors Euphorbe, de lire l'Ænéide traveſtie ?

Sans doute, répondit Timagene ; & ce poëme m'a beaucoup amuſé dans ma jeuneſſe.

(1) Voyage de la raſon, 1771.

Eh bien, continua Euphorbe, dites-moi franchement, combien vous en pouviez lire à chaque fois.

J'avois bien de la peine à fournir deux cent vers, repartit Timagene; encore les derniers m'ennuyoient-ils à périr.

Vous éprouviez, ajouta Euphorbe, l'effet infaillible de toute plaisanterie continuelle, sur-tout quand elle devient bouffonne & triviale. Les Auteurs burlesques prétendent s'excuser, en se donnant pour les imitateurs des anciens, tels que Plaute & Aristophane; mais ils ne leur ressemblent qu'en ce qu'ils ont de défectueux, au jugement des gens de bon goût; pareils à cet empereur Romain, qui ne copioit dans Alexandre le grand, que la mauvaise habitude de porter la tête de côté. Revenons donc: la variété seule a le droit de plaire. Elle doit regner par-tout dans les faits, dans les pensées, & dans l'expression; & cette derniere n'est pas moins nécessaire, ni moins difficile, peut-être, que celle dont nous venons de parler. Le lecteur ne s'apperçoit pas combien il en a coûté à l'écrivain, pour lui présenter cent fois le même objet, sous des livrées différentes: mais ce travail

n'en eſt pas moins réel ; & il n'y a que dans les procès-verbaux, où il ſoit permis de répéter ſans ceſſe le même terme, accompagné de l'épithète *ſuſdit*.

Il eſt vrai, reprit Timagene : j'ai ſouvent éprouvé la difficulté dont vous parlez. Si je veux écrire une lettre, le même mot vient toujours ſe préſenter ſous ma plume ; & ſi je n'y fais une ſérieuſe attention, je ſuis ſurpris de voir, en reliſant, que je me ſuis répété pluſieurs fois. Je me rappelle à cette occaſion, qu'un homme de beaucoup de goût me fit remarquer autrefois dans une fable de Phedre, cette variété d'expreſſions, qui ne m'avoit jamais frappé juſqu'alors. C'eſt dans la fable des grenouilles, qui demandent un Roi. Le poëte ſe ſert d'abord du mot ordinaire, *ranæ ;* bientôt après, il déſigne, ces animaux, ſous l'expreſſion de *pavidum genus ;* & plus bas, il les appelle, *turba petulans.*

Permettez-moi, dit Euphorbe, de vous faire ici une demande. Puiſque ces deux façons de parler, *pavidum genus*, & *turba petulans*, ſignifient également les Grenouilles, pourroit on les ſubſtituer l'une à l'autre, & les employer indifféremment & ſans choix dans les

deux endroits de la fable que vous citez ?

Non assurément, répondit Timagene. Ce seroit choquer le bon sens, que d'appeller troupe insolente, les grenouilles effrayées par la chute d'un soliveau : & il ne seroit pas moins ridicule de leur donner le titre de nation timide & peureuse, dans le moment où elles ont l'audace de sauter sur l'épaule de leur nouveau Roi. Je comprends par-là ce que vous voulez dire : que ces différentes dénominations doivent se rapporter aux temps, aux lieux, au sujet & à l'action dont on parle, & qu'on ne doit pas s'en servir au hasard. Il ne seroit pas plus raisonnable d'appeller Mahomet, un *Apôtre armé*, dans le temps où il se déroba aux poursuites du magistrat de la Méque, que de le traiter de *Prophète fugitif*, lorsqu'il emporta cette même ville l'épée à la main.

Il ne suffiroit pas que les termes fussent différens, ajouta Euphorbe, si le tour de la phrase étoit le même. J'ai toujours admiré avec quelle fécondité inépuisable, Virgile nous peint les replis de ces affreux serpens qui déchirerent Laocoon & ses enfans.

D'abord

D'abord, il exprime ainſi leur arrivée; *immenſis orbibus angues incumbunt pelago* (1). Bien-tôt après, il ajoute, *pars cætera ..... ſinuat immensa volumine terga* (2). Plus bas, il préſente encore le même objet, en ces termes, *corpora natorum ſerpens amplexus uterque, implicat* (3). Lorſqu'il s'agit du pere, ce ſont encore de nouveaux tours, pour la même idée. Ici, *ſpiris ligant ingentibus* (4). Là, *manibus tendit divellere nodos* (5). Il faut aſſurément bien poſſéder ſa langue, pour ſuffire à une abondance pareille, & dans cette conformité d'idées n'admettre aucun mot qui ſoit répété deux fois, à l'exception d'une ſeule épithère.

Je ne crois pas, repliqua Timagene,

---

(1) Ils chargent les flots de leurs immenſes contours.

(2) L'extrémité de leur corps ſe recourbe en tortueux replis.

(3) L'un & l'autre monſtre ſaiſit & enveloppe ſes malheureux enfans.

(4) Leur énormes corps, forment des chaînes redoublées qui le ſerrent.

(5) Il fait effort pour ſe dégager de ces horribles nœuds.

qu'il y ait plus de variété dans ce morceau de Virgile, que dans celui d'un poëte de nos jours, que vous me permettrez de vous rappeller ici. Le sujet est badin, & je pense que c'est un nouveau mérite pour l'Auteur, qui s'est trouvé obligé de relever la bassesse de sa matiere, par l'élégance de sa diction. C'est du Lutrin vivant, que je veux vous parler. Il s'agit de décrire l'invention de dame Barbe, qui s'avise d'employer les feuillets de l'antiphonier, pour réparer le haut de chausses d'un enfant de chœur. Cet objet trivial revient sans cesse, & toujours le poëte le dépeint avec des graces nouvelles. Il entre ainsi en matiere.

« L'enfant de chœur Lucas
» Avoit usé l'étui des pays-bas. »

Il falloit y remédier, & l'enfant trop pauvre, n'avoit pas les moyens nécessaires pour cela. Dame Barbe devient sa ressource.

« Enfin, pourtant, l'habile gouvernante
» Sçut lui forger une armure décente. »

Elle détache quelques pages d'un vieux antiphonier,

« Et les coud proprement,
» Pour relier un volume vivant. »

Ces feuillets renfermoient l'office du Patron. Le jour de la fête, le chantre, après avoir inutilement cherché dans le livre, apperçoit par hasard l'enfant de chœur,

« Qui de grimauds renforçant une troupe,
» Sans le sçavoir, portoit l'office en croupe.

Voilà de suite quatre façons de parler différentes, aussi élégantes que nobles, pour exprimer un même objet, qui ne l'est assurément pas par lui même. Elles ont encore l'avantage d'être placées, chacune dans l'endroit qui lui convient. Je crois que Virgile lui-même accorderoit son suffrage à cette riante fécondité ?

Quel homme de lettres, repartit Euphorbe, ne goûte pas dans l'Auteur que vous citez, cette facilité de stile, ce beau négligé, & cette aimable paresse qui semblent caractériser ses poësies ? Mais sur-tout la variété & l'abondance des expressions y sont admirables ; il sçait déguiser si parfaitement son travail, qu'on seroit tenté de lui appliquer,

ce qu'Ovide dit de lui-même, *& quidquid tentabam dicere, versus erat.* Je n'ouvrois la bouche, que pour parler en vers.

Par ce déguiſement, reprit Timagene, ne court-on pas riſque de faire des ingrats? La plupart des lecteurs s'imaginent que rien n'eſt plus aiſé que d'écrire ainſi, & n'en ſçavent aucun gré à l'Auteur. Il me ſemble qu'il vaudroit mieux imiter ces anciens écrivains du temps de François I, ou de Henri II, qui chargeoient leurs ouvrages de citations Latines & Grecques. Cela avoit un air ſçavant, & annonçoit beaucoup d'étude & de lecture.

Cette méthode pouvoit être bonne, interrompit Euphorbe, dans des ſiécles où l'on liſoit & où l'on étudioit. Nous en ſommes diſpenſés aujourd'hui. Nous avons des dictionnaires & des abrégés: cela nous ſuffit. Je ne prétends pas juſtifier le mauvais goût de ces temps reculés. On citoit trop & trop ſouvent; le prédicateur dans la Chaire, s'appuyoit ſur Ariſtote & Sénéque; l'avocat au Barreau, alléguoit S. Chryſoſtôme & S. Thomas. Mais ne donnons-nous pas dans l'excès contraire? & ne renonçons-nous pas à être ſçavans, dans la crainte

de le paroître ? Notre siécle est éclairé, & se flatte beaucoup de l'être : s'il se trouvoit aujourd'hui un nouvel Amiot, qui s'avisât de présenter à quelque grand seigneur, une épigramme Grecque, croyez-vous qu'il eût une réponse différente, de celle que Henri II fit au premier ; *c'est du Grec : à d'autres ?* Quoiqu'il en soit, si nous voulons plaire dans le récit, évitons toutes les citations qui ne sont pas indispensables, ou d'une utilité évidente.

Vous mettez, sans doute, dans ce dernier genre, repliqua Timagene, celles qui se rencontrent dans nos meilleurs historiens, lorsqu'ils rapportent les faits dans les mêmes termes, & dans le vieux langage où ils ont été écrits par les Auteurs qu'ils consultent, tels que Joinville, Philippes de Comines & autres. Il y en a quelques-unes de cette espece dans le président Hénault, quoiqu'il n'écrive qu'un abrégé.

De ces citations, répondit Euphorbe, si elles sont distribuées avec prudence, on retire un double avantage. Elles servent de preuve à ce que l'on avance, en montrant les sources où l'on a puisé ; & elles répandent dans le récit une variété qui plaît, en nous remettant sous

les ieux les expreſſions ſimples, naïves & énergiques de nos ancêtres. Mais il me ſemble qu'elles doivent toujours renfermer quelque choſe de frappant, ſoit pour l'expreſſion, ſoit pour la penſée, qui puiſſe excuſer la liberté qu'on prend de changer, pour ainſi dire, de langage. Telle eſt celle par où débute la Fontaine, dans la fable du rat & de la grenouille.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
Qui ſouvent s'engeigne ſoi même.
J'ai regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui,
Il m'a toujours ſemblé d'une énergie extrême.

Telles ſont les paroles que Comines met dans la bouche de Louis XI, pour excuſer ſa familiarité, & que rapporte le préſident Hénault : *Lorſque orgueil chemine devant, honte & dommage ſuivent de bien près.* Dans le fabuliſte, la force d'une expreſſion ſurannée, & dans l'hiſtorien, la richeſſe de la penſée, préſentée ſous un air ſimple & naïf, ſurprennent agréablement le lecteur.

Il faut convenir, ajouta Timagene, que dans les ouvrages d'eſprit, comme

dans toutes les autres productions de l'art, la variété contribue beaucoup à prévenir le dégoût & l'ennui. Mais je trouve cependant, que par elle-même, elle n'a pas un certain je ne ſçais quoi qui nous attache. Ce parterre émaillé de mille fleurs différentes, charme les ieux : pourroit-on les tenir fixés un quart-d'heure ſeulement ſur cet objet, tout agréable qu'il eſt ? Il en eſt de même, ſelon moi, de ces livres intitulés : *Penſées Diverſes, Recueils de Pieces Fugitives.* Il y règne une prodigieuſe diverſité : cependant, on en abandonne la lecture, avec autant de facilité qu'on l'avoit commencée. Je crois en appercevoir la cauſe dans le défaut d'intérêt. Ces ſortes d'ouvrages parlent toujours à l'eſprit & jamais au cœur. C'eſt un bouquet qui flatte un moment l'odorat, & qui ſe fane auſſi-tôt. Tout ce qui nous intéreſſe, au contraire, a des graces conſtantes, & qui ne fatiguent jamais. Je vous avoue mon foible ; c'eſt l'intérêt qui me plaît dans un ouvrage. C'eſt un charme divin, un art magique, qui s'empare de notre ame, & la conduit à ſon gré. Plus puiſſant que la baguette des Fées, tantôt il arrache des larmes, tantôt il répand dans les cœurs

la joie, la triſteſſe, ou l'horreur. Envain prétendroit-on lui réſiſter: plus on fait d'efforts pour combattre, plus on eſt aſſuré d'être vaincu.

C'eſt cela préciſément, interrompit Euphorbe, qui rend les ſpectacles dangereux, ſur-tout à la jeuneſſe. Un poëme dramatique, ſans intérêt, eſt une eſpece d'automate: on n'en ſoutient pas même la lecture. Ce ſont donc ceux qui intéreſſent le plus, qu'on recherche avec le plus d'empreſſement. Jugez maintenant quel effet ces repréſentations doivent faire ſur un cœur jeune encore & qui n'eſt point en garde. Que l'illuſion théâtrale ne produiſe point le plaiſir que nous y éprouvons, comme le prétend M. l'abbé Dubos, & qu'il ne ſoit dû qu'à l'émotion qu'excite en nous l'imitation d'un objet intéreſſant, c'eſt une queſtion qu'il eſt inutile d'examiner ici. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que pour nous attacher, il faut mettre en jeu des paſſions, qui tout artificielles qu'on les ſuppoſe, reſſemblent ſi bien aux véritables, qu'on peut s'y tromper. L'intérêt ſeul peut faire jouer ces reſſorts, & s'il ne s'attachoit qu'à réveiller des paſſions légitimes, telles que l'horreur pour le vice & la compaſſion pour les

innocens malheureux, ſon utilité égaleroit ſes charmes. Au reſte, pour nous former une idée juſte de ce qu'on appelle intérêt, on peut dire, je crois, que c'eſt un penchant ſecret du cœur, qui nous rend ſenſibles aux événemens heureux ou malheureux que nous entendons raconter, ou dont nous ſommes les témoins.

Je vous paſſe aiſément la définition, repartit Timagene, pourvu que nous examinions comment on le fait naître.

Tout l'artifice, reprit Euphorbe, conſiſte à faire agir le ſentiment. La variété dont nous nous entretenions tout-à-l'heure, fait les délices de l'eſprit; & le ſentiment eſt l'ame de l'intérêt, qui l'augmente à ſon tour & le fortifie. L'imagination eſt une faculté vive & impétueuſe; bien-tôt elle ceſſe de s'occuper de ce qui lui plaiſoit le plus; ſon feu demande ſans ceſſe un nouvel aliment. Le ſentiment eſt conſtant & durable; & plus l'émotion qu'il éprouve eſt forte & bien ménagée, plus il ſe fixe à l'objet qui en eſt la cauſe. On lit avec plaiſir, pendant un quart-d'heure, un ode pleine de chaleur, & bien verſifiée; mais tout un peuple, pendant plus de deux heures, demeure

attentif à la repréſentation d'Athalie ; il y verſe des larmes ; il en ſort à regret. L'un & l'autre de ces ouvrages attache par l'attrait du plaiſir ; mais le premier n'a que des charmes, & le ſecond met en mouvement les paſſions ; & par-là même, il intéreſſe. Car tout ce qui produit en nous une vive émotion, a le droit de nous attacher.

Sur ce principe, ajouta Timagene, je ne vois rien de ſi contraire à l'intérêt, que cette affectation d'eſprit trop familiere à beaucoup d'écrivains. L'éclat des penſées, la richeſſe du ſtile, l'harmonie même & la cadence des phraſes occupent l'eſprit preſque tout entier, & nuiſent à l'impreſſion qu'auroit fait l'objet lui-même, ſans tout cet appareil étranger. Vous vous rappellez, peut-être, l'éloge funèbre du cardinal de Fleury qui fut fait, il y a quelques années, dans la capitale de ce Royaume. Tout y étoit au profit de l'orateur, & rien, ou preſque rien, pour le miniſtre. Les portraits, les penſées ingénieuſes, les deſcriptions brillantes, les antithèſes recherchées y étoient prodiguées. Après la lecture de cet ouvrage, on s'écrioit, quel ſtile ! quelle abondance ! que d'eſprit ! Mais preſque perſonne ne

ſongeoit à dire, quelle perte a fait la France ! Le ſentiment, ſans doute, étoit étouffé ſous les ornemens de l'éloquence. Cherchons donc, s'il vous plaît, quels ſont les moyens les plus propres pour exciter cette douce émotion du ſentiment, dont les chaînes, pour être de roſes, n'en ſont pas moins invincibles.

On peut bien dire ici, avec l'abbé du Bos, repartit Euphorbe, que le goût décide mieux du mérite d'un ouvrage, que les raiſonnemens les plus exacts. La règle la plus sûre pour ſçavoir ſi l'on a réuſſi, eſt d'examiner ſi le récit nous affecte nous-mêmes, & fait impreſſion ſur les autres. Eſſayons néanmoins d'analyſer, le moins mal qu'il ſera poſſible, ces affections de notre ame, qui produiſent l'intérêt. Le reſſort le plus puiſſant & le plus général de nos actions eſt cet amour de nous-mêmes qui veille à notre conſervation particuliere & à notre bien être. Nous démêlons encore dans notre cœur une inclination ſecrette qui nous attache à nos ſemblables, & qui fait le lien de la ſociété. L'aſſaſſin, qui dans les détours d'une forêt poignarde le voyageur pour lui ravir ſon argent, en travaillant à ſon propre bien, eſt obligé de vain-

cre la répugnance naturelle qu'il éprouve pour ce crime affreux. De ces divers ſentimens, naît dans tous les hommes un double intérêt. L'un eſt général : nous le connoiſſons ſous le nom d'humanité : il nous rapproche de tous les êtres raiſonnables, & nous rend citoyens de l'univers. Le Huron le plus farouche, à la vue d'un étranger qu'on égorge, devient ſenſible, & ſe porte machinalement à le ſecourir. L'autre eſt particulier, & varie ſelon nos paſſions, nos caracteres, nos habitudes & les différentes ſituations où nous nous trouvons. Parmi tous les hommes, il nous donne plus d'inclination pour ceux d'un certain état, d'un certain pays, d'une certaine ville, d'une certaine condition : il nous affectionne à nos parens, à nos amis, à notre argent même, à nos poſſeſſions & à tout ce qui peut avoir rapport à ces objets.

Que de gens, interrompit Timagene, que l'intérêt particulier rend les fléaux de l'univers, dont ils devroient être les citoyens !

C'eſt l'abus de l'amour-propre ; j'en conviens, continua Euphorbe : mais c'eſt dans cet abus même que l'Auteur d'un récit peut trouver de quoi rendre intéreſſant ſon ouvrage.

Fort bien, reprit Timagene, je vous entends : nous mettrons sous les ieux du lecteur, un héros qui périt de douleur de voir l'objet de sa passion engager sa foi à un autre, & nous nous efforcerons de le rendre sensible à ce malheureux sort : nous l'intéresserons pour un scélérat adroit, qui vient à bout, à force d'artifices, de détrôner son Souverain, & de se faire un grand nom : nous obtiendrons son estime, pour un jeune libertin qui emploie son esprit & son habileté à tromper un pere crédule, afin de satisfaire une passion aveugle, & qui se trouve enfin réduit à la plus honteuse misere. Je suis votre serviteur. J'aimerois mieux ne lire jamais, que de m'intéresser pour de pareils événemens.

Vous me faites injure, repartit Euphorbe, si vous croyez que ce soit là ma façon de penser. Quand je dis qu'un Auteur doit profiter des scènes que donnent les passions & les vices des hommes, afin de rendre son ouvrage intéressant, j'entends bien que cet intérêt sera tout en faveur de la vertu. Si la fidélité de l'histoire l'oblige à rendre justice aux talens & à l'habileté d'un scélérat, l'adresse du récit doit inspirer

de l'horreur pour l'abus qu'il en fait ; & je condamne avec vous ces écrivains malheureux qui font goûter à leurs lecteurs le poison le plus funeste, en les prenant par leur foible ; je veux dire en flattant leurs penchans déréglés. Mais avec cela, il n'en est pas moins vrai que l'écrivain le plus jaloux d'être utile, trouve dans ces désordres même une source inépuisable d'intérêt. S'intéresse-t-on autant pour la vertu, lorsqu'elle est libre & sans obstacle, que quand elle gémit sous les coups du crime heureux & puissant ? Pour être utile aux hommes, il faut leur plaire ; & pour leur plaire, il faut les intéresser.

Pourvu qu'on s'y prenne de cette maniere, repliqua Timagene, je suis d'accord avec vous. Ainsi, en mettant à part tout ce qui peut flatter la malignité où les affections déréglées du cœur humain, je crois que dans le genre d'écrire dont nous parlons, pour s'assurer du succès, il faut préférer l'intérêt particulier au général. Ce qui nous touche personnellement a sur notre ame un tout autre empire, que ce qui nous est commun avec le reste des hommes. Cet empire est si puissant, qu'il nous fait trouver du plaisir dans le spectacle des

dangers les plus affreux, où les autres sont exposés, par l'assurance où nous sommes d'en être nous-mêmes exempts. Vous connoissez ces vers fameux d'un Poëte Latin. (1)

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ alterius magnum spectare laborem.

« C'est un objet charmant, pour un » homme placé sur le rivage, d'apper- » cevoir un vaisseau battu de la tem- » pête, & d'être témoin du péril & du » désespoir de tout l'équipage. »

Tout le monde n'est pas du même avis que Lucrece, interrompit Euphorbe. Le poëte rejette ce sentiment sur la malignité du cœur humain, jointe à la persuasion où l'on est que le péril ne nous regarde point; mais d'autres l'attribuent à l'émotion vive & animée qu'excite en nous la vue d'un objet aussi pittoresque, qui s'empare de toutes les facultés de notre ame, & les tient en suspens. Je me rangerois volontiers du coté de ceux-ci: car enfin, personne ne s'avise de réfléchir dans cette circonstance, s'il est à couvert des maux aux-

(1) Lucr. de Nat. Rer. Lib. 2°.

quels les autres ſont en proie. On y penſe même ſi peu, que quand un intérêt vif & particulier vient alors ſe joindre à ce trouble, où l'on trouve des charmes, on ne balance pas à s'expoſer ſoi-même aveuglément à la mort la plus certaine. Une épouſe, un pere, ſe précipiteront au milieu des eaux ou des flammes, pour en arracher un époux où un fils, & ne s'appercevront pas qu'ils vont périr eux-mêmes, ſans pouvoir ſecourir ceux dont le danger les effraye.

Tout cela eſt fort bon, reprit Timagene : mais pouvez-vous en dire autant de ce plaiſir barbare que goûtoient les Romains, en voyant des Gladiateurs s'égorger ſous leurs ieux, & l'arêne baignée de leur ſang ?

Sans doute, continua Euphorbe. Un Romain, dès l'âge le plus tendre, accoutumoit ſa vue à ces ſpectacles ſanglans ; dans des combats preſque continuels il fortifioit cette habitude, & la peinture où la ſimple deſcription de ces jeux cruels, qui ſuffiroit pour vous émouvoir avec plaiſir, n'auroit effleuré que la ſuperficie de ſon ame, & l'auroit trouvé inſenſible. Ne commençons-nous pas nous-mêmes à nous apprivoiſer avec ces

objets ? Nos tragiques du siécle dernier avoient grand soin de ne point mettre sous les ieux du spectateur, des héros expirans. Nous devenons plus intrépides aujourd'hui ; nous imitons nos voisins, & nous voulons voir par nous-mêmes l'effet du poison & du fer. Le grand art, pour rendre un récit intéressant, est donc d'examiner avec soin, quelle impression feroit l'objet lui-même sur ceux qui doivent en lire ou en entendre le détail : ce qu'on ne peut découvrir qu'en étudiant leur caractere, leurs usages & leurs mœurs. Les Grecs, plus délicats & plus sensibles que les Romains, & moins faits aux horreurs du carnage, ne se prêterent que fort tard aux divertissemens de l'arêne. En adoptant les usages de leurs vainqueurs, ils en prirent la férocité. Ainsi, ce qui amusera tout un peuple, en révolteroit un autre. C'est à quoi le narrateur doit faire une sérieuse attention, en observant d'ailleurs, que la représentation d'un objet a bien moins de force pour émouvoir l'esprit & le cœur, que n'auroit la présence de l'objet lui-même. Nous entendons avec un sentiment de compassion, mêlé de plaisir, la description de la mort de Mithridate ou de Pompée ; si nous eus-

sions été dans le sénat aux Ides de Mars; le corps de César percé de vingt-deux coups de poignard, & couvert de sang, nous eût causé de l'horreur. En un mot, c'est le mouvement que l'on donne à nos passions qui nous captive & nous intéresse, pourvû que cette agitation ne soit pas assez violente pour devenir désagréable. L'action du feu est douce & gracieuse à une certaine distance; si l'on s'en approche de trop près, elle divise, elle déchire & produit la plus vive douleur.

De tout ce que vous venez de dire, poursuivit Timagene, il est aisé de conclure qu'il y a certaines personnes plus difficiles à ébranler que d'autres; ce qui me persuade encore davantage, qu'il faut préférer l'intérêt particulier au général. Le Tartare le plus sauvage, s'il a des enfans, ne pourra refuser des larmes au sort de Brutus, forcé d'immoler ses deux fils à la liberté publique. Les Romains, tout insensibles qu'ils étoient aux spectacles les plus barbares, ne voyoient qu'avec la plus vive émotion, un de leurs citoyens traîné dans les prisons pour dettes, parce que cet objet les intéressoit tous en particulier.

Il est inconteſtable, reprit Euphorbe,

que ce qui nous touche personnellement, agit avec bien plus de force que tout ce qui n'a que des rapports généraux & communs avec nous. Mais reconnoissez aussi que dans cette circonstance, on perd, pour ainsi parler, en largeur, ce que l'on gagne en profondeur. On fait une impression plus forte & plus durable : mais il y a moins de personnes qui en éprouvent les effets. La mort d'un Visir étranglé à la Porte, met en mouvement ses parens, ses amis, peut-être une bonne partie de Constantinople ; au-delà, elle sert seulement d'entretien aux nouvellistes.

Eh bien, repliqua Timagene, pour terminer le différend, unissons l'un & l'autre intérêt, autant qu'il nous sera possible. Sans doute, alors vous serez content. Il est peu de poëtes, selon moi, qui les ait mieux rapprochés tous les deux, que Virgile dans son Énéide. Un héros de la plus illustre naissance, vertueux, aussi intrépide qu'il est humain & généreux, capable d'une foiblesse, mais incapable d'un crime, éprouve tous les malheurs & tous les revers qui semblent devoir être réservés aux scélérats. Il en triomphe enfin par sa constance, & fonde un grand empire. Il

n'eſt point d'homme, quand on le ſuppoſeroit né dans l'épais climat de la Bœotie, qui ne prenne part aux dangers que court le fils d'Anchiſe, ſoit dans ſes longs voyages, ſoit dans les guerres qu'il eſt obligé de ſoutenir en Italie. Mais pour les Romains, l'intérêt étoit encore bien plus vif. Dans Ænée, Auguſte retrouvoit l'auteur de ſa race, ſon propre caractere, & juſqu'à ſes défauts. Le peuple de Rome voyoit avec plaiſir dans l'avanture de Didon la naiſſance de Carthage, cette fiere rivale qu'il avoit vaincue, & la ſource de ſes démêlés avec elle. Quel objet plus flatteur pour les Patriciens & les grands, que d'appercevoir leurs noms & leurs familles annoncés ſi long-temps auparavant, tantôt par les oracles, tantôt dans les champs Eliſées, tantôt ſur le bouclier d'Ænée, & le ciel tout entier, occupé de leur grandeur? Par-tout, l'empire du monde, promis par les deſtins à la ville que devoit bâtir le prince Troyen, appuyoit merveilleuſement l'opinion favorite de ces Républicains. Aſſurément, Madame Dacier avoueroit ici elle même, que le chantre de Mantoue l'emporte ſur ſon modèle.

Je ſuis fort de votre avis, pourſuivit

Euphorbe ; ces deux attraits réunis agiſſent puiſſamment ſur l'ame, & d'ailleurs, nous aſſurent les ſuffrages de tous les lecteurs tels qu'ils puiſſent être. (1) «Rien n'eſt plus propre, dit Cicéron, » à faire ſur un lecteur une impreſſion » agréable, que la variété des événe- » mens & les viciſſitudes de la fortune. » A-t-on été malheureux ? Le ſouvenir » de ces maux dont on eſt délivré, a des » charmes. Ceux mêmes qui n'ont ja- » mais éprouvé de revers, lorſqu'ils » ſont les tranquilles témoins des mal-

(1) *Nihil eſt aptius ad delectationem lectoris, quam temporum varietates, fortunæque viciſſitudines..... Habet enim præteriti doloris ſecura recordatio delectationem. Cæteris verò nullâ perfunctis propriâ moleſtiâ, caſus alienos ſine ullo dolore intuentibus etiam ipſa miſericordia eſt jucunda. Quem enim noſtrûm ille moriens apud Mantineam Epaminondas non cum quadam miſeratione delectat : qui tum denique ſibi avelli jubet ſpiculum, poſtea quam ei percontanti dictum eſt, clypeum eſſe ſalvum ; ut etiam in vulneris dolore æquo animo cum laude moreretur..... Viri ſæpè excellentis ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. Cic. ep. l. 5. ep. ad Lucceium.*

» heurs d'autrui, trouvent du plaisir dans » la compassion que ces infortunes font » naître. Qui de nous, n'éprouve pas » ce sentiment tout-à-la-fois triste & » gracieux, en voyant Epaminondas » blessé à mort, à la journée de Man- » tinée, ne permettre qu'on arrachât le » fer de sa blessure, qu'après avoir ap- » pris que son bouclier étoit retrouvé, » & avec cette tranquillité au milieu » des plus vives douleurs, mourir sans » peine en emportant toute sa gloire » dans le tombeau? Les hasards, ajou- » te-t-il, que court un homme d'un » mérite distingué, enfantent la sur- » prise, la curiosité, la joie, l'in- » quiétude, l'espérance, la crainte: & » si la catastrophe a quelque chose de » frappant, l'esprit goute alors un plai- » sir parfait dans la lecture de ces » événemens. » L'Orateur Romain, comme vous voyez, s'accorde avec vous, & renferme sous un seul coup-d'œuil, ce double intérêt dont nous parlons: il veut que notre récit affecte non-seule-ment ceux qui se sont trouvés dans des circonstances à-peu-près semblables à celles que nous décrivons, mais qu'il puisse faire impression sur les-cœurs les plus indifférens.

Je vois parfaitement, reprit Timagene, ce qu'il exige de nous. Mais quel moyen, s'il vous plaît, d'agir également sur tant de caracteres différens dans les différens hommes, & même dans les différens peuples. L'Espagnol est fier jusque dans la misere; il demande l'aumone, du ton dont il exigeroit une dette. L'Anglois est profond, froid & réservé jusque dans ses plaisirs; il rit sérieusement. Le François est délicat & léger, même dans sa sensibilité: pour peu qu'on ne s'y prenne pas bien, en voulant lui arracher des larmes, on le porte à rire, où l'on excite ses dégoûts.

Je l'avoue, répondit Euphorbe, il n'est pas aisé d'intéresser tout le monde. Cependant, pour y réussir, autant qu'il est possible, je voudrois, dans les ouvrages de pure fiction, imaginer des événemens analogues, d'abord aux sentimens que la nature a gravés dans le cœur de tous les hommes, & d'ailleurs capables de faire une impression plus particuliere encore, sur telle ou telle société pour laquelle je me proposerois d'écrire. Dans les récits où l'exactitude de la vérité ne laisseroit plus de liberté à mon choix, je rapprocherois certai-

nes circonſtances frappantes ; j'entrerois dans certains détails intéreſſans ; je m'étendrois plus volontiers ſur certains faits de l'eſpece de ceux dont vous venez de parler. Ces faits ſont ceux qui ont plus de rapport, non ſeulement avec les idées de tout ce qui penſe, mais qui ſont plus conformes aux goûts, à la ſituation, aux uſages d'un grand peuple, & propres à les affecter par les conſéquences qu'ils peuvent avoir pour lui. La vie des hommes en préſente toujours un grand nombre de ce genre. C'eſt à l'habileté de l'écrivain d'en faire ſon profit.

Voilà préciſément, interrompit Timagene, ce que j'admirois, il n'y a qu'un moment, dans Virgile. J'avois douté long-temps s'il convenoit à un Auteur, ſur-tout dans la carriere ſérieuſe de l'hiſtoire, d'étudier les goûts de ſes lecteurs ; mais je vois maintenant que, ſans bleſſer la vérité, on peut flatter certains préjugés légitimes, ou innocens, pour rendre la vertu plus aimable, & peindre le vice ſous les couleurs odieuſes qu'il mérite. Les Inſulaires, nos voiſins & nos rivaux, ſont jaloux de la liberté plus qu'aucun autre peuple. C'eſt peut-être un fantome ; mais enfin, ils en ſont épris. Seroit-il défendu de chercher

cher à leur plaire, en peignant avec plus de force les hauts faits de ceux qui ont combattu pour elle? Ne peut-on pas même les faire convenir adroitement des malheureux effets que produit cet enthousiasme, lorsqu'il est aveugle, & qu'il n'a plus de régle? Nous naissons avec l'amour pour nos Souverains : ne doit-on pas savoir gré à un Auteur, qui s'attache à rapprocher sous les ieux des François, ces prodiges de dévouement dont leur histoire fait mention? L'héroïsme des anciens habitans de Calais a produit sur la scène un espece d'enchantement; il a rendu des milliers de spectateurs émules de leur gloire, & leur a fait sentir qu'ils étoient disposés à agir comme eux, si leur fidélité étoit mise à la même épreuve. Passer légérement sur des détails de cette espece, ce seroit dérober au lecteur la partie la plus agréable & la plus utile de l'histoire. Ce fut-là, je n'en doute pas, l'espece de magie qu'employa Tyrtée, pour ramener au combat les Spartiates découragés, & leur faire effacer, par une victoire éclatante, leurs premieres défaites. En effet on se passionne alors, on prend parti dans des objets dont on est séparé par les temps & par

lieux, & l'on conçoit une vive impatience d'apprendre le succès d'un événement qu'on regarde comme sa propre affaire.

Cette impatience dont vous parlez, reprit Euphorbe, & qui naît de l'intérêt, peut quelquefois tenir sa place, & le suppléer. Elle a même souvent une origine différente de la sienne : elle est produite par la curiosité naturelle à l'homme. Si l'écrivain sçait bien ménager cette passion, elle attache ; elle produit presque tous les effets que vous venez de détailler avec complaisance ; on la prendroit pour l'intérêt lui-même.

C'est, sans doute, pour exciter cette curiosité, poursuivit Timagene, que la plupart des Auteurs font des préfaces, des prologues, des avant-propos ; & qu'ils annoncent leur sujet le plus magnifiquement qu'il est possible ; tel que cet écrivain du dernier siécle, qui débute dans une histoire Romaine à-peu-près par cette phrase : Je vais suivre dans son vol cet aigle rapide, qui couvrit l'univers entier de ses aîles. Un mauvais plaisant auroit pu dire, qu'il faisoit bon alors : qu'on avoit rien à craindre de la pluye, ni du soleil.

Vous avez raison de dire un mauvais plaisant, repliqua Euphorbe ; car la plaisanterie ne seroit pas des meilleures.

Au reste, la pensée giganteſque de l'Auteur mérite bien une raillerie. Il eſt bon, ſans doute, d'expoſer le ſujet qu'on traite: mais, ſelon le précepte d'Horace, (1) il faut le faire avec modeſtie. C'eſt ſe ruiner d'avance, que de prendre de trop grands engagemens. Le lecteur ſe met en garde contre ces magnifiques promeſſes; ils devient plus difficile, ou peut-être il conçoit une ſi haute idée du ſujet, qu'il eſt preſque impoſſible à l'Auteur d'y répondre dans la ſuite. En effet, avoir à remplir l'attente du public trop prévenu en faveur d'un ouvrage, & ſuccéder dans une place éminente à un homme du premier mérite, ſont deux ſituations à-peu-près pareilles: l'une & l'autre demande des efforts extraordinaires. Il eſt, je crois, un moyen plus adroit & moins dangereux d'exciter la curioſité. Il conſiſte à imiter ces peintres, qui d'un beau morceau d'architecture ne laiſſent appercevoir qu'une partie de l'entablement & quelques colonnes, & jettent ſur tout le reſte un grand voile. Un objet qui ne ſe découvre qu'à moitié, irrite les deſirs, & met en jeu l'imagination, qui ſe figure dans

(1) Art. Poët. v. 136.

ce qu'elle ne voit pas, plus de beautés, peut-être, qu'il n'en renferme. Ainſi, je conſeillerois à un écrivain, d'expoſer ſon ſujet de maniere à en donner une idée générale, mais qui faſſe deſirer beaucoup plus que ce qu'on en dit: ſurtout d'être très-attentif à ne point préſenter trop tôt le ſuccès des grands événemens, le dénouement d'une intrigue importante, l'iſſue d'un projet intéreſſant. Si on les laiſſe entrevoir, ce doit être à travers un nuage épais, & dans un point de vue ſi éloigné, que ce coup d'œuil augmente l'impatience qu'avoit déja le lecteur de les examiner à loiſir & de plus près.

N'eſt-ce point là, reprit Timagene, ce que les rhéteurs appellent ſuſtentation, ou ſuſpenſion?

Préciſément, répondit Euphorbe.

Ainſi, pourſuivit Timagene, ce que l'orateur doit pratiquer dans quelques endroits de ſon diſcours, ou même dans quelques phraſes en particulier, le narrateur eſt tenu de l'obſerver dans tout le cours de ſon ouvrage?

N'en doutez pas, reprit Euphorbe, s'il veut fixer l'attention toujours volage & ſujette à l'ennui. C'eſt-là ce qui nous tient en ſuſpens, en liſant un récit ſorti de la plume d'un bon Auteur. Puiſque

nous voici arrivés près du logis, entrons dans mon cabinet; nous y verrons, dans différens Auteurs, des exemples qui confirmeront cette régle.

Euphorbe étant entré, prit dans sa bibliothéque un volume de Sénéque, & poursuivit de la sorte. Voici une lettre que le fameux précepteur de Néron écrit à un de ses amis. (1) *Omnis dies, omnis hora, quàm nihil simus ostendit, & aliquo argumento recenti admonet fragilitatis oblitos, cùm æterna meditantes respicere cogit ad mortem. Quid sibi istud principium velit quæris? Senecionem Cornelium equitem Romanum splendidum & officiosum noveras: ex tenui principio se ipse promoverat, & jam illi de-*

(1) Chaque jour, chaque heure nous démontre notre néant, & nous donne quelque nouvel avertissement qui nous rappelle notre fragilité, en nous portant au-delà du temps, & nous foçant de fixer les ieux sur la mort. Que signifie ce début, direz-vous? Vous connoissiez Sénécion Cornélius, ce généreux Chevalier Romain, cet ami toujours prêt à rendre service: il se devoit à à lui-même tout ce qu'il étoit; & la carriere qui lui restoit encore à fournir, étoit aisée; car les premiers pas vers les honneurs sont toujours les plus difficiles. Il semble aussi que,

civis erat cursus ad cætera. Facilius enim crescit dignitas, quam incipit. Pecunia quoque circa paupertatem plurimam moram habet, dum ex illâ ereptat. Hic etiam Senecio divitiis imminebat, ad quas illum duæ res ducebant efficacissimæ, & quærendi & custodiendi scientia. Quarum vel altera locupletem facere potuisset. Hic homo summæ frugalitatis, non minus patrimonii quam corporis diligens, cum me ex consuetudine mane vidisset, cum per totum diem amico graviter affecto, & sine spe jacenti, usque in noctem assedisset, cum hilaris cœnasset, genere valetudinis præcipiti abreptus, anginâ,

---

pour enrichir un homme, la Fortune est obligée de faire de plus grands efforts aux premiers momens où il sort de l'indigence. Senécion pouvoit espérer un jour de grandes richesses. Il en avoit pour garans, deux moyens infaillibles; une adresse merveilleuse, pour acquérir du bien, & un talent rare pour le conserver. L'un de deux eut suffi, pour en faire un homme opulent. Eh bien! ce citoyen de la plus grande sobriété, aussi attentif au soin de sa santé, qu'à celui de ses biens, après m'avoir rendu visite le matin, à son ordinaire, après avoir passé tout le jour auprès du lit d'un ami griévement malade & sans espérance, après avoir soupé d'un air gai, a été attaqué d'une esquinancie subite & cruelle, qui lui a laissé à pei-

vix compressum arctatis faucibus spiritum traxit in lucem. Intra pauci simas ergo horas, postquam omnibus erat sani ac valentis officiis functus, decessit. Dites moi, je vous prie, que pensez-vous de ce morceau ?

Ce que j'en pense, répondit Timagene ? D'abord, je vous avoue que si vous ne m'eussiez pas nommé l'Auteur, j'aurois eu peine à le reconnoître. Je n'aurois pas imaginé que la premiere phrase fut sortie de la plume d'un payen.

Votre réflexion, repartit Euphorbe, me donne occasion d'en faire une autre. Lucrece & Sénéque ont paru à soixante ans l'un de l'autre ; tous deux sont philosophes ; tous deux ont quelque obscurité dans leur stile. On ne peut refuser au dernier beaucoup d'esprit, peut-être trop, un raisonnement plus suivi, & une grande abondance. Lucrece est traduit, est lu avec avidité, avec enthousiasme ; & Sénèque trouve à peine quelques lecteurs. C'est que l'un est le chantre de la volupté, & l'autre, l'orateur

---

ne assez de respiration pour aller jusqu'au jour. Il s'étoit acquitté des devoirs d'un homme plein de santé ; dans l'espace de quelques heures, il a été étouffé. Ep. 101.

de la raiſon & de la vertu. Mais revenons à notre objet. De quelle maniere vous ſentiez-vous affecté, pendant la lecture de cette lettre ?

De façon, répondit Timagene, que j'ai été ſur le point de vous interrompre, pour vous demander où aboutiroit enfin tout ce détail.

Vous voyez donc, continua Euphorbe, que cette impatience eſt un eſpece d'éguillon qui pique la curioſité, & fait prendre un intérêt plus vif à l'événement, qui vient enfin la ſatisfaire, pourvu cependant qu'il mérite par lui-même cet appareil ; car s'il n'avoit rien que de bas & de commun, nous ſerions indignés qu'on nous eût fait acheter ſi cher une bagatelle.

Pourquoi donc admirons-nous, reprit Timagene, la fameuſe épigramme de Scarron, connue de tout le monde, qui commence par une apoſtrophe pompeuſe à tous les monumens de l'antiquité, pour nous apprendre à la fin, que le pourpoint de l'Auteur eſt percé par le coude ? Fut il jamais rien de ſi trivial ?

Dans ces ſortes d'occaſions, répliqua Euphorbe, l'ironie eſt ſenſible. On s'apperçoit aiſément que le poëte n'a prétendu que nous amuſer & nous faire

rire. Alors plus la chûte eſt éloignée de ce qu'on avoit imaginé, plus la ſurpriſe eſt agréable. C'eſt une de ces allées de jardin qui ſemble s'alonger à perte de vue : on s'avance, & l'on rencontre à quarante pas un foſſé qu'on n'avoit pas découvert, & à qui l'expreſſion de l'étonnement ordinaire en pareil cas, a fait donner ſa dénomination. L'abbé de Saint-Réal nous fournit un exemple de cette derniere eſpece de ſuſpenſion, en rapportant un jugement ſingulier de l'empereur Charles-Quint. Ecoutez comme il raconte ce fait (1). « Pour comprendre toute l'étendue » du ſens de cette action de Charles-» Quint, il faut ſe repréſenter la magni-» ficence & la majeſté ſans égale de la » cour de cet empereur à Bruxelles, c'eſt-» dire, dans le lieu de tous ſes états, où » elle étoit plus belle, plus libre & plus » nombreuſe : qui étoit comme le centre » de ſa puiſſance, & où les Allemands, » les Italiens & les Eſpagnols ſe trou-» voient tous en égale conſidération & » ſans aucune prééminence. Dans cette » cour, ſi qualifiée, & ſi remplie de

(1) S. Réal. Diſc. 6.

» courtisans d'un rang dont il ne s'en
» trouve plus, depuis le temps qu'à
» Rome on comptoit des Rois parmi
» ce nombre, il faut encore s'imaginer
» deux femmes de la premiere qualité,
» qui sont en différend pour le pas dans
» une église, & dont l'empereur,
» apparemment pour empêcher les
» querelles que cette contestation pou-
» voit faire naître, voulut être l'arbitre.
» Qui pourroit se figurer les brigues,
» les cabales, les sollicitations, les re-
» commandations, les titres, les mémoi-
» res, les préjugés, & enfin tous les
» moyens qu'on a coutume d'employer
» de part & d'autre dans ces occasions,
» & en même-temps la patience & la
» sage tolérance de l'empereur, de laiſ-
» ser évaporer toutes ces fumées à loisir,
» sans en être aveuglé, bien éloigné de
» s'en entêter lui-même, comme la plû-
» part des princes font de ces sortes de
» choses? Qu'on se figure donc le jour
» qu'il devoit juger cette importante
» affaire, arrivé; l'attente générale de
» tout le monde, les desirs & les espé-
» ces opposés des divers partis, les
» gageures des fols & les prédictions des
» prétendus sages, le lieu & la solem-
» nité de l'assemblée, les cérémonies qui

» l'accompagnerent, la préſence & l'in-
» quiétude des parties, & la gravité de
» l'empereur : il n'eſt aſſurément per-
» ſonne, à préſent non plus qu'alors, qui
» s'attendit que ce prince pour tout
» réglement dût ordonner comme il
» fit, *que la plus folle des deux paſsât*
» *devant*. Ce fut tout le contenu de ſon
» arrêt ». Il eſt difficile, aſſurément, de mieux préparer l'eſprit à une cataſtrophe auſſi plaiſante.

Il me ſemble, dit alors Timagene, qu'entre nos hiſtoriens, un de ceux qui a le mieux réuſſi à mettre en mouvement cette curioſité, dont nous parlons, eſt l'Auteur des Révolutions d'Angleterre. Il laiſſe attendre l'iſſue des événemens, ſans l'annoncer trop tot. Permettez qu'entr'autres, je vous faſſe la lecture d'un endroit, qui m'a toujours attaché ſinguliérement. C'eſt la conjuration du comte de Derby, depuis duc de Lancaſtre, contre Richard II. Le comte, alors exilé, s'étoit retiré en France. Voici comment s'exprime l'hiſtorien « Le
» comte étoit vœuf, quoiqu'il n'eût en-
» core que trente ans. Il étoit aimé à la

(1) Révol. d'Angl. l. V.

» cour de France, pour ſes manieres
» douces & polies ; de ſorte que le duc
» de Berry, oncle du Roi Charles, &
» puiſſant dans l'état, penſoit à lui faire
» épouſer la princeſſe Marie, ſa fille,
» jeune veuve de deux maris. L'affaire
» alloit être conclue, lorſque Richard
» en fut averti. Comme toute la politi-
» que de ce prince alloit à empêcher
» que le comte ne retoutnât en Angle-
» terre, où ſa préſence rendoit encore
» redoutable les reſtes de la faction de
» Gloceſtre, qui ne pouvoient nuire
» ſans lui, il appréhenda que cette al-
» liance ne l'engageât à le rappeller, &
» réſolut d'y mettre obſtacle. Pour cela,
» il envoya en France le comte de Sa-
» liſbery, avec ordre de repréſenter au
» Roi le préjudice que ce mariage ap-
» porteroit à ſes affaires & au repos de ſon
» état..... Le comte de Saliſbery s'ac-
» quitta ſi bien de ſa commiſſion, que
» Charles, qui aimoit tendrement la
» jeune Reine d'Angleterre, ſa fille, &
» avec qui le Roi, ſon gendre, en avoit
» toujours bien uſé, ſe réſolut de rom-
» pre ce mariage. Il le ſignifia au duc
» de Berry, & en avertit le duc de
» Bourgogne, qui, ayant pris la com-
» miſſion de répondre au comte de

» Derby, quand il viendroit demander
» la princesse, lui dit, que le Roi & les
» princes de son sang ne pouvoient se
» résoudre à donner leur parente en ma-
» riage à un traître, ajoutant, pour se
» disculper de la dureté de cette parole,
» qu'elle étoit venue d'Angleterre. Ce
» fut aussi contre le Roi d'Angleterre
» que le comte de Derby tourna tout
» le chagrin qu'il en conçut. Il attendoit
» l'occasion de s'en venger, lorsqu'un
» contre-temps de Richard lui ouvrit un
» chemin facile à quelque chose de plus
» que la vengeance.

Ne voilà-t-il pas, interrompit Euphorbe, ce tableau dont nous parlions il n'y a qu'un instant, où l'objet ne se montre qu'à demi, pour se faire désirer davantage?

Après ce peu de mots, Timagene poursuivit sa lecture.

« Les Irlandois s'étoient révoltés, &
» avoient tué le comte de la Marck,
» héritier présomptif de la couronne.
» Richard en fut si offensé, qu'il résolut
» de marcher en personne contre les ré-
» belles d'Irlande, ne faisant pas réfle-
» xion que les factieux d'Angleterre,
» que sa personne tenoit en bride, ne
» manqueroient pas de profiter de son

» éloignement, pour fortifier leur cabale,
» & pour prendre des mesures contre lui,
» qu'il pouvoit aisément prévenir ; mais
» qu'il lui seroit difficile de rompre. C'est
» ainsi qu'il en arriva..... Richard passa
» en Irlande ; dompta les Irlandois, &,
» sans les tristes nouvelles qu'il reçut
» d'Angleterre, il auroit imposé le joug
» aux plus sauvages de ces insulaires. Ce
» fut pendant qu'il les poursuivoit, que
» la faction de Gloceſtre, trompant aisé-
» ment les vues médiocres du duc
» d'York, travailla à faire passer le scep-
» tre Anglois en d'autres mains.....
» L'archevêque de Cantorbery fut char-
» gé de la part de tous les factieux,
» d'aller proposer, de leur part, au com-
» te de Derby de monter sur le trône,
» & la commission ne lui déplut pas. Il
» partit, lui septiéme, sous prétexte d'un
» pélerinage à S. Maur-des-Fossés, &,
» s'étant déguisé en moine, il arriva à
» Paris sans être connu. Ses lettres de
» créance le firent connoître au comte,
» qui demeuroit alors à Billêtre, maison
» de campagne de campagne du duc
» de Berry, où il eut toute la liberté &
» tout le loisir de l'entretenir. Soit con-
» science, soit timidité, le comte fut
» d'abord effrayé de la proposition du
» prélat : il n'avoit pas l'ame naturelle-

» ment mauvaise, &, pour commettre
» un aussi grand crime que celui qu'on
» lui proposoit, il avoit besoin d'être
» poussé par quelque chose de plus fort
» que son ambition. De plus, quoiqu'il
» fut brave, les périls qui accompagnent
» ces sortes d'entreprises, ne laissèrent
» pas de lui faire craindre l'issue de celle
» dont il s'agissoit ; &, comme il étoit
» sensible à la gloire, il eut peine à s'em-
» barquer dans une affaire, dont il n'y
» a que le succès, toujours hazardeux &
» incertain, qui puisse épargner quel-
» que chose de l'éternelle infamie qui
» la suit. On peut penser que l'archevê-
» que n'oublia pas son éloquence, pour
» réussir dans une négociation, où il
» cherchoit à venger la mort d'un frere,
» & à finir son exil. Il représenta vive-
» ment au comte, le mauvais gouver-
» ment de Richard, la haine qu'on avoit
» pour lui, l'oppression des grands & du
» peuple, l'injure faite aux princes du
» sang, par la mort du duc de Gloce-
» stre, par son propre exil, par l'injuste
» confiscation de la duché de Lancastre,
» l'opiniâtreté qu'on avoit à lui fer-
» mer l'entrée de l'Angleterre, qui
» lui tendoit les bras pour le recevoir,
» & qui lui ouvroit un chemin sûr &

» facile pour monter au trône : que l'af-
» faire étoit concertée d'une maniere à
» ne pouvoir manquer : que le monar-
» que étoit abſent : que le Régent ne ſe
» doutoit de rien : qu'il parût ſeule-
» ment, & que bien-tôt il verroit fon-
» dre autour de lui tout ce qu'il y avoit
» de capitaines & de ſoldats dans le
» royaume, qui lui compoſeroient une
» armée, devant laquelle celle de Ri-
» chard, à demi-ruinée dans un pays où
» elle avoit beaucoup ſouffert, n'auroit
» pas l'audace de ſe montrer. Quelque
» impreſſion que ces raiſons fiſſent ſur le
» comte de Derby, quelque piqué qu'il
» fût, quelque charme qu'eut pour lui
» la couronne, il fit voir qu'au moins
» juſques-là, il n'avoit jamais penſé à
» s'en emparer, puiſque tout ce que lui
» put dire l'archevêque, ne fit autre
» choſe que l'ébranler, & qu'il voulut,
» pour ſe déterminer, communiquer
» l'affaire à un eſpece de conſeil qu'il
» s'étoit fait d'un petit nombre de do-
» meſtiques & d'amis qui avoient ſuivi
» ſa fortune. Ce conſeil ne balança pas,
» &, tout d'une voix, on fut d'avis qu'il
» profitât d'une occaſion qu'il ne recou-
» vreroit jamais, ſi elle lui échappoit
» une fois, de relever ſa Maiſon oppri-

» mée, & de monter sur le trône, où
» les vœux des peuples qui l'y appel-
» loient, ne faisoient qu'anticiper de
» quelque tems les prétentions qu'il y
» avoit. Le comte n'avoit pas assez de
» vertu, pour résister à tant de mauvais
» conseils & à de si douces espérances.
» Il se détermina enfin, & ayant pris
» de justes mesures pour l'exécution de
» son dessein, dont une des plus sages,
» fut de le cacher à la cour de France,
» sous prétexte d'aller rendre une visite
» au duc de Bretagne, son ami, de l'as-
» sistance duquel il avoit besoin, il prit
» congé du Roi, & alla trouver le duc.
» Il en fut si favorablement reçu, qu'il
» crut pouvoir avec sûreté lui faire con-
» fidence d'une partie de son secret, &
» lui demander du secours pour rentrer
» dans ses biens paternels, ne s'étant
» ouvert de rien de plus. En effet, le
» duc lui donna des vaisseaux & des
» hommes même, sous la conduite de
» Pierre de Craon; mais en petit nom-
» bre, l'un & l'autre jugeant bien que
» le succès de l'entreprise ne dépendoit
» pas du plus ou du moins d'hommes
» qu'on pourroit mener de dehors, mais
» de ce qu'on en trouveroit au-dedans. Ce
» fut le commencement de Juin, que le

» comte de Derby, qui prit alors le nom
» de duc de Lancastre, partit de Vannes
» avec trois navires, & qu'après deux
» jours de trajet, ayant un peu rodé
» les côtes, pour découvrir si on ne
» se préparoit point à s'opposer à
» son débarquement, il prit paisible-
» ment terre à Plymouth. L'archevê-
» que, son guide fidèle, ne perdit point
» de temps, & dépêcha à Londres aver-
» tir les chefs du parti, que le duc les
» alloit trouver. Les mesures étoient si
» bien prises, & la faction en étoit si
» sûre, qu'à peine se donnât-on la con-
» trainte de garder quelques heures le
» secret, jusqu'à ce qu'on eût fait une
» assemblée chez le maire, à qui l'ar-
» chevêque avoit adressé son paquet. Il s'y
» trouva tant de monde, & les esprits
» parurent dans un si grand mouvement,
» qu'en un moment toute la ville fut
» remplie de cette nouvelle. La joie
» qu'elle causa fut extrême. On cria par-
» tout, Vive Lancastre. Le maire mon-
» ta à cheval à la tête de cinq cens che-
» vaux, pour aller au-devant du duc,
» & cette troupe fut suivie de tant d'au-
» tres, qui, de moment en moment,
» sortoient de la ville, pour aller sur le
» même chemin, que le prince se trou-

» va insensiblement à la tête d'une petite
» armée, avant que d'arriver à Londres.
» Quand il fut plus près de la ville, tout
» le peuple sortit en foule, dans l'impa-
» tience de le voir; & d'aussi loin qu'on
» le vit, on recommença les acclama-
» tions & les cris de joie, qu'il fit redou-
» bler par sa bonne mine, par l'air affa-
» ble dont il les saluoit en passant, &
» par les espérances qu'il leur donnoit
» d'un gouvernement plus à leur gré.
» Comme toutes choses étoient concer-
» tées, on ne perdit point de temps en
» délibérations; & le duc voulant pro-
» fiter du mouvement où étoient les es-
» prits, se prépara à se mettre en mar-
» che, pour s'assurer du reste du royau-
» me, & combattre Richard, s'il osoit
» paroître..... Ce prince avoit reçu ces
» nouvelles en Irlande, & étoit repassé
» dans la principauté de Galles. Les histo-
» riens contemporains ne disent point de
» quel côté: les nouveaux le devinent; les
» uns & les autres parlant si diversement
» des mesures que l'infortuné monarque
» avoit prises pour résister à l'usurpa-
» teur, qu'on n'en peut rien dire de
» sûr. Ce qui est de vrai, c'est qu'elles
» lui manquerent toutes par la désertion
» de ses sujets, même de la plupart de

» ceux qui, jusques-là, avoient paru lui
» être attachés. Le duc d'Yorck même,
» selon son génie, & ne croyant pas être
» obligé de pousser sa fidélité, jusqu'à
» troubler plus long-temps son repos,
» qu'il aimoit par-dessus toutes choses,
» s'acccommoda avec le vainqueur. Quel-
» ques-uns disent que Richard, voyant
» cette désertion générale, congédia la
» meilleure partie de sa Maison, leur
» faisant dire par Thomas Percy, duc de
» Vorcheſtre, son sénéchal, qu'ils se ré-
» servassent à une meilleure fortune.
» D'autres écrivent que ce seigneur,
» qui étoit frere du comte de Northum-
» berland, étant entré dans les sentimens
» de sa famille, rompit publiquement
» le bâton, qui étoit la marque de sa
» charge, & alla trouver l'usurpateur,
» auprès duquel le comte, son frere,
» s'étoit rendu tout des premiers. Quoi
» qu'il en soit, le malheureux Roi se
» voyant ainsi abandonné, s'abandonna
» aussi lui-même. Sa disgrace l'abattit tel-
» lement, que, ni ce noble désespoir
» qui est la derniere ressource des grands
» courages, ni cette espérance héroïque
» qui tente tout avant que de rien dé-
» sespérer, ne trouva place dans son
» cœur. Il ne sçut ni périr en Roi, ni se

» conſerver en homme ſage, pour re-
» monter ſur le trone dans un meilleur
» temps. Il pouvoit repaſſer en Irlande,
» de-là ſe retirer en France, où le Roi
» Charles, ſon beau-pere, qui l'aimoit
» véritablement, & qui étoit même in-
» terreſſé, à cauſe de ſa fille, à le main-
» tenir, lui eût ouvert un aſyle honnête,
» en attendant qu'il le pût rétablir, ou
» par une négociation, ou par les armes.
» Au lieu de prendre ce parti, il prit celui
» de s'aller renfermer avec un aſſez petit
» nombre de ſoldats, dans le château
» de Flint, proche Cheſter, où on lui
» dit qu'il pourroit tenir juſqu'à ce que
» le duc d'Exceſter, ſon frere, & quel-
» ques autres de ſes amis diperſés lui
» amenaſſent du ſecours. Pendant ce
» temps là le duc approchoit. Il avoit
» déja pris Briſtol, où il avoit fait tran-
» cher la tête au grand tréſorier de Ri-
» chard, & à quelques autres de ſes mi-
» niſtres qui s'y étoient réfugiés. Enſuite
» de quoi, ayant appris que le prince
» fugitif étoit à Flint, il marcha de ce
» côté-là avec toute ſon armée. Il n'en
» étoit plus qu'à deux lieues, lorſque
» faiſant réflexion que l'eſprit des An-
» glois étant envenimé au point qu'il
» l'étoit contre le Roi, il ſeroit difficile

» de le garantir de leur fureur à leur
» arrivée, s'il n'avoit pris quelques de-
» vans; & ce prince ne voulant pas souil-
» ler sa réputation d'un crime aussi affreux
» que celui-là, il fit faire halte à son ar-
» mée, déclara que son dessein étoit de
» la précéder de quelques momens, pour
» engager le Roi à sortir volontaire-
» ment de sa forteresse, & à n'attendre
» pas qu'on l'y forçât. Il ajouta qu'il ne
» pouvoit se dispenser de garder ces me-
» sures de modération en cette rencon-
» tre, & qu'il y étoit résolu. Ce ména-
» gement ne fut pas désapprouvé de
» ceux à qui le duc le proposa; mais
» il leur donna de la défiance, &
» ils ne purent s'empêcher de lui dire,
» avec plus de liberté que ne sembloit
» permettre leur aveugle dévouement,
» qu'il y auroit du danger pour lui à rien
» relâcher en faveur du Roi, des desseins
» que l'on avoit pris pour son empri-
» sonnement, & pour sa déposition; qu'il
» falloit le mener à Londres, & le ren-
» fermer dans la tour: que l'armée l'en-
» tendoit ainsi, & qu'elle ne souffriroit
» jamais qu'on lui donnât le change là-
» dessus. Ces remontrances étoient si con-
» formes aux intentions du duc de Lan-
» castre, qu'il n'eut pas de peine à pro-

» mettre d'y avoir une entiere déférence. Ainſi, ayant raſſuré les eſprits, & » ordonné que l'armée continuât ſa marche ordinaire, il prit deux cent chevaux avec lui, & ſe rendit aux portes » de Flint. Il les trouva fermées; mais » ſon nom, qui portoit la terreur partout, les lui eut bien-tôt fait ouvrir, » avec une condition néanmoins qu'il » accepta imprudemment, & qui lui devoit être funeſte, ſi le Roi eût été » auſſi capable d'une réſolution hardie, » qu'il l'avoit été d'une précaution ſage: » car il fut arrêté entr'eux, que le duc » entreroit lui douzieme. Que n'avoit-il » point à craindre d'un homme, qui » étant ſur le point de tout perdre, ne » voyoit de ſalut qu'à ne rien ménager? » Le même principe qui l'avoit rendu téméraire, le rendit fier. Etant entré » où étoit le Roi, qui ſortoit de la chapelle, après avoir oui la Meſſe, ſans » autre préparation de diſcours, il lui » demanda s'il étoit à jeun, & lui conſeilla de manger, parce qu'il falloit » inceſſamment partir pour Londres où » on l'alloit mener. Le Roi fut ſaiſi à cette » parole, & ſa frayeur redoubla beaucoup, quand, après quelque temps d'entretien, il vit paroître l'armée du duc,

» qui couvroit toute la campagne. Le Roi
» demanda ce que c'étoit ; à quoi le
» duc ayant répondu, que c'étoit des
» troupes la plûpart composées des ha-
» bitans de Londres, qui le cherchoient
» pour l'emmener & le renfermer dans
» la tour. *Ignorez-vous*, répliqua le Roi,
» *la haine qu'ils ont contre moi ? Si je*
» *me mets entre leurs mains, qui me ga-*
» *rantira de leur fureur ? hé quoi ne ſça-*
» *vez-vous point de moyen de me tirer*
» *de ce danger ?* Le duc, qui n'étoit pas
» fâché d'avoir le Roi en ſa diſpoſition
» par plus d'un titre, répartit, qu'il ne
» ſçavoit qu'une voie de le mettre à
» couvert des inſultes de ce peuple ſi
» irrité, qui étoit qu'il ſe rendît à lui,
» & qu'il ſe fît ſon priſonnier ; que par-
» là acquérant ſur ſa perſonne un droit
» que les loix de la guerre avoient tou-
» jours rendu inviolable, il ſeroit maî-
» tre d'empêcher qu'on n'entreprît rien
» ſur ſa vie. L'amour de la vie étoit de-
» venue la ſeule paſſion du foible mo-
» narque ; &, ce qui eſt un exemple
» mémorable de la bizarrerie de l'eſprit
» humain, ce prince, qui plus d'une fois
» l'avoit expoſée lorſqu'elle étoit heu-
» reuſe, ſacrifia tout pour la conſerver
» lorſqu'elle devint miſérable. Ainſi, fer-

» mant

» mant les ieux à sa gloire, & oubliant » qu'étant né Roi, il ne pouvoit, sans » avouer qu'il étoit indigne de l'être, » renoncer à sa liberté, il prit les fers » qu'on lui proposoit, & trouva en » effet sous la protection du duc, la » triste & honteuse sûreté qu'il avoit si » cherement achetée ? »

Je ne sçais si vous pensez comme moi, continua Timagene; mais il me semble que, pendant tout ce récit, le lecteur est dans une douce émotion, qui lui fait desirer ardemment l'issue de cette intrigue. La vengeance que médite le comte de Derby n'est point expliquée trop clairement: ses délibérations & son incertitude aux propositions de l'archevêque de Cantorbéry éloignent l'idée d'une usurpation : lorsqu'il s'est enfin décidé & qu'il s'avance vers Londres, on s'attend que son débarquement ne sera point tranquille; que Richard, de retour d'Irlande, lui opposera une armée victorieuse : la résolution que prend l'usurpateur de devancer son armée, & la défiance que cette démarche inspire à ses officiers tient encore en suspens; enfin l'imprudence même avec laquelle il entre, lui douzieme, dans le château de Flint, fait naître un nouveau

rayon d'espérance en faveur du malheureux monarque. Au reste, j'aurois volontiers dispensé l'Auteur de la réflexion qu'il insere dans cet endroit, que l'imprudence du duc lui devoit être funeste, *Si le Roi eût été aussi capable d'une résolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution sage.* Elle m'instruit trop tôt, que Richard ne profita point de l'occasion qui se présentoit de se défaire d'un rebelle.

Ce morceau est fort intéressant, reprit Euphorbe, & peut-être ne laisseroit-il rien à désirer, si on en retranchoit quelques réflexions trop fréquentes, & quelques négligences de stile. Mais cet intérêt que vous y trouvez avec raison, & qui naît de la curiosité, devient infiniment plus vif, lorsqu'on peut faire au lecteur la confidence d'un secret important, ignoré des autres principaux personnages. Vous vous rappellez l'effet surprenant de cette belle scène de Corneille, où Auguste délibere avec Cinna & Maxime, pour sçavoir s'il abandonnera ou s'il retiendra la souveraine authorité. Quelle en est la principale cause ? L'ignorance où est l'empereur du complot de ces deux conseillers, & la connoissance qu'en a le spectateur. On

voit avec une inquiétude mêlée de charmes un prince consulter sur un pouvoir usurpé, ceux qui en sont les ennemis déclarés ; & la surprise redouble lorsqu'on les voit se partager sur ce point, & l'un des deux lui conseiller de s'en dépouiller, tandis que l'autre veut qu'il le conserve. Le simple récit peut quelquefois produire la même impression. Je n'en veux d'autre témoin que nos livres saints, dans l'histoire de Joseph. Ce Patriarche, dans son enfance, avoit été vendu à des marchands Ismaélites par des freres acharnés à le perdre. Cette épreuve l'avoit conduit au comble des honneurs. Il étoit devenu le premier ministre d'Egypte, & pendant un temps de stérilité, sa sage prévoyance fournissoit des bleds, non-seulement à tout ce vaste empire, mais encore aux etats voisins. La disette amene à ses pieds ces mêmes freres qui autrefois ont voulu le faire périr. Il les reconnoît, sans en être reconnu lui-même. Quelle situation plus délicate ! Suivra-t-il le desir d'une vengeance qui paroît aussi juste qu'elle est facile ? C'est ce que le lecteur brûle de sçavoir, & ce qu'il n'apprendra que par la suite des événemens ; & ces événemens le tiendront encore long-temps

en ſuſpens. Pendant tout ce temps il jouira, d'un côté, de l'embarras des fils de Jacob, qui ne peuvent rien comprendre à la conduite du premier miniſtre ; & de l'autre, du plaiſir de Joſeph, & de ces retours de tendreſſe qui le mettent ſouvent en danger de trahir ſon ſecret. Les freres de Joſeph ſont donc traités d'abord fort durement : on retient priſonnier l'un d'entr'eux : pour lui rendre la liberté, on exige d'eux qu'ils amenent leur jeune frere, qu'ils ont laiſſé auprès de Jacob : mais ils retrouvent dans leurs ſacs l'argent qu'ils avoient apporté pour acheter des bleds. L'année ſuivante ils reviennent, accompagnés de Benjamin leur jeune frere ; le viceroi les reçoit avec bonté & les fait manger avec lui. Ces procédés honnêtes ſont bien-tôt ſuivie d'une ſupercherie cruelle. On gliſſe furtivement dans le ſac de Benjamin la coupe de Joſeph, & on les fait tous arrêter au ſortir de la ville, comme des voleurs. On les ramene aux pieds du miniſtre, qui veut retenir Benjamin priſonnier & renvoyer les autres. Juda, qui avoit répondu de ce jeune frere à ſon pere Jacob, entreprend ſa défenſe avec la plus grande vivacité. On ſent bien que le dénouement approche. Voyons,

si vous voulez, comment il est traité par un Auteur dont le stile romanesque est indécent dans une histoire sainte, mais chez qui cependant l'on rencontre souvent des morceaux dignes de la noblesse de son sujet, tels que celui-ci. « Joseph » ne refusa pas à son frere de l'écouter. » Seigneur, reprit Juda, dans le premier » voyage que nous fîmes en Egypte, » vous ordonnâtes à vos serviteurs de se » présenter devant vous. Vous nous de- » mandâtes si notre pere vivoit encore, « & si nous n'avions point de frere. In- » capables de déguisement, nous répon- » dîmes à Monseigneur que le ciel » nous avoit conservé notre pere, & » qu'il étoit d'un âge très avancé. Que » nous avions laissé auprès de lui le plus » jeune de nos freres, que le bon vieil- » lard chérit aussi tendrement que s'il » étoit encore un enfant, parce qu'il lui » est né dans sa vieillesse, & que c'est le » seul qui lui reste de deux garçons qu'il » a eus de celle de ses épouses qu'il avoit » le plus aimée. L'aîné des deux, frere » utérin de celui-ci, ne vit plus; du moins son pere le pleure comme mort,

(1) Hist. du Peuple de Dieu, t. 4.

» & Benjamin eſt aujourd'hui toute ſa
» conſolation. Vous nous avez témoigné
» que vous ſeriez bien-aiſe de voir cet
» enfant, & vous nous avez ordonné de
» vous l'amener. Nous repréſentâmes
» reſpectueuſement alors à Monſeigneur,
» que notre pere ne pourroit ſe réſou-
» dre à ſe voir éloigné de ſon fils, &
» que ſi on l'en ſéparoit, il lui en coû-
» teroit la vie. Nous ne ſçavons point
» quel attrait pouvoit avoir pour vous
» ce jeune inconnu; mais nous ne pû-
» mes vous faire changer de réſolution.
» Vous dîtes ſévérement à vos ſerviteurs,
» que ſi nous manquions à conduire no-
» tre jeune frere en Egypte, nous n'euſ-
» ſions jamais la hardieſſe de nous pré-
» ſenter devant vous. Nous partîmes
» avec ces ordres; & étant auprès de
» notre pere, nous lui rendîmes compte
» de tout ce que Monſeigneur nous avoit
» ordonné. Nous avions prévu combien
» il nous ſeroit difficile de vous obéir
» au ſujet de Benjamin. Mais nos pro-
» viſions étant épuiſées, notre pere nous
» dit de retourner en Egypte, pour en
» faire de nouvelles. Nous ne pouvons
» deſcendre en ce royaume, lui dîmes-
» nous, ſi vous ne nous confiez notre
» jeune frere pour nous y accompagner.

» Mais si vous vous faites cette violence,
» nous sommes prêts de partir. Autre-
» ment qu'irons-nous faire dans ce pays,
» où, sans cet enfant, nous n'oserons seu-
» lement nous présenter à celui qui y
» commande. Notre remontrance péné-
» tra notre pere de la plus vive dou-
» leur. Il nous répondit, les larmes aux
» ieux : Vous sçavez, mes enfans, que
» j'avois deux fils d'une épouse qui m'é-
» toit bien chere. J'eus l'imprudence
» d'envoyer l'aîné à la campagne : vous-
» mêmes me fites dire, qu'une bête fé-
» roce l'avoit dévoré, & depuis ce temps
» en effet, ce cher fils a disparu, sans
» que j'en aie pu avoir la moindre nou-
» velle. Si vous emmenez celui qui me
» reste, & qu'il lui arrive quelqu'acci-
» dent, suis-je dans un âge à survivre à
» sa perte ? Ne voyez-vous pas que j'en
» mourrai de douleur ? Nous l'avons
» forcé, malgré ses inquiétudes, à nous
» confier Benjamin. Et de quel front pour-
» rais-je, Seigneur, aller me présenter
» à ce tendre pere, sans lui rendre un
» fils au retour duquel je sçais que sont
» attachés ses jours ? Il en mourra, Sei-
» gneur, s'il ne le voit pas le premier à
» la tête de la troupe. Nous aurons à
» nous reprocher d'avoir avancé la mort

» du meilleur de tous les peres. Moi,
» votre ſerviteur, je me ſuis chargé per-
» ſonnellement de Benjamin : j'ai ré-
» pondu en mon nom que je le recon-
» duirois en Chanaan, ſous peine d'en-
» courir pour toujours l'indignation de
» mon pere. C'eſt donc à moi, Seigneur,
» d'être votre eſclave, & vous me voyez
» prêt à toutes les rigueurs où vous vou-
» drez me condamner. Accordez-moi
» ſeulement la grace de Benjamin, &
» qu'il retourne avec mes freres. Mais
» quoique vous ordonniez, ſi Benjamin
» demeure en Egypte, jamais je ne
» verrai la terre de Chanaan. Je ne puis
» me réſoudre à retourner auprès de mon
» pere, ſans lui rendre ſon fils; & vous-
» même, Seigneur, me croyez-vous le
» cœur aſſez dur, pour pouvoir être le
» témoin de ſon déſeſpoir, & bien-tôt
» après de ſa mort? Joſeph n'eût il eu
» pour les enfans de Jacob que des ſen-
» timens d'humanité, il n'eût pu ſe dé-
» fendre de ce qu'il y avoit de touchant
» dans un récit ſi ſimple & dans des diſ-
» poſitions ſi généreuſes. Mais Juda,
» ſans le ſçavoir, parloit à un frere; il
» lui racontoit ſes propres avantures; il
» attaquoit ſon cœur par tous les en-
» droits ſenſibles; & certes il étoit bien

» difficile que Joseph pût soutenir plus
» long-temps le personnage de juge,
» avec des hommes qu'il aimoit, qu'il
» sçavoit innocens, & qu'il connoissoit
» pour ses freres. Il lui en coûtoit trop
» pour se faire violence. Juda s'étant
» prosterné le visage contre terre, en
» attendant sa réponse, il ordonna à tous
» les Egyptiens de se retirer de son ap-
» partement & de le laisser seul avec ces
» étrangers. Sa premiere réponse, dès
» qu'il fut en liberté, furent des soupirs,
» des sanglots & des larmes. Les seules
» paroles qu'il put dire, en élevant la voix
» dans sa langue maternelle, furent ces
» trois mots: Mes freres, je suis Joseph:
» est-il donc vrai que mon pere vive
» encore? A cette déclaration, les freres
» de Joseph, frappés tout-à-la-fois d'un
» sentiment confus de surprise, de joie,
» de frayeur, demeuroient comme des
» hommes interdits. Ils n'osoient seule-
» ment lever les yeux, pour s'assurer si
» ce n'étoit point un phantôme. Durant
» quelques momens, un silence profond
» regna entr'eux, sans que Joseph, qui
» avoit le cœur serré, pût rien dire de
» plus, ou que ses freres, tous trem-
» blans, pussent lui répondre un seul mot.»

Assurément, si l'historien nous eût prévenu dès le commencement de son récit, que Joseph étoit résolu de se faire connoître à ses freres, il nous auroit enlevé une grande partie du plaisir que nous laisse cette incertitude : d'un autre côté, s'il nous eût laissé ignorer jusqu'à la fin, que le viceroi d'Egypte étoit Joseph, la surprise peut-être eût été plus grande ; mais que seroient devenues tant de situations intéressantes que renferme cet événement ? Par exemple, celle où les freres de Joseph maltraités à leur arrivée, se reprochent la cruauté dont ils ont usé à l'égard d'un frere innocent, & font ces réflexions dans leur langue maternelle, en présence de Joseph, de qui ils croyoient n'être pas entendus. Les endroits où Juda, dans son discours, rappelle à son frere, sans le connoître, sa propre histoire, & lui peint la tendresse de son pere, feroient ils sur nous la même impression ? Nous y reconnoîtrions la voix de l'éloquence, & non pas le cri de la nature.

Heureux l'écrivain, répliqua Timagene, à qui l'histoire fournit des faits susceptibles de pareils ornemens. S'il est adroit, il peut mettre en pratique le précepte que Vida ne donne que pour

la poëſie. Il expoſe en beaux vers tout ce que nous venons de dire. Quoique ce morceau ne ſoit pas nouveau pour vous, je crois que vous en entendrez encore la lecture avec plaiſir.

Primus (1) at ille labor, verſu tenuiſſe legentem
Suſpenſum, incertumque diu, qui denique rerum
Eventus maneant, quo tandem durus Achilles
Munere placatus regi, rurſum induat arma
In Teucros, cujuſve dei Laërtius heros
Auxilio, Polypheme, tuis evadat ab antris.
Lectores cupidi expectant, durantque volentes,
Nec perferre negant ſupereſt quodcunque laborum,
Inde licet feſſos ſomnus gravis avocet artus,

(1) Le premier ſoin (du poëte) doit être de tenir long-temps ſon lecteur en ſuſpens; de lui laiſſer ignorer quelle ſera l'iſſue des événemens; quel préſent ſera capable de fléchir la colere de l'implacable Achille contre Agamemnon, & de l'engager à reprendre les armes contre Troye: quelle Divinité dégagera le fils de Laërte de l'antre du Cyclope. Le lecteur curieux attend avec impatience ces éclairciſ-

Aut epulis placanda fames, Cererisque libido.
Hoc studium, hanc operam serò dimittimus ægri.

. . . . . .

Haud tamen omninò incertum metam usque sub ipsam
Exactorum operum lectorem in nube relinquunt.
Sed rerum eventus nonnulli sæpè canendo
Indiciis porrò ostendunt in luce malignâ,
Sublustrique aliquid dant cernere noctis in umbrâ.
Hinc pater Æneam, multique instantia vates
Fata docent, Latio bella, horrida bella manere,

---

semens : dans cet espoir, il parcourt volontiers le reste de la carriere, quelque pénible qu'elle soit : la fatigue, la douceur d'un sommeil accablant, les éguillons de la faim, les ardeurs de la soif, ne peuvent l'arracher à sa lecture : c'est une occupation agréable, qu'il n'abandonne qu'avec peine, & le plus tard qu'il est possible .... Cependant un Auteur habile ne nous laissera pas dans une entiere incertitude, jusqu'à la conclusion de tout l'ouvrage. Plusieurs répandent dans leur récit certains indices éloignés qui se montrent sous un jour équivoque, quelques foibles rayons de lumiere, échappés à travers ces ténébres épaisses, laif

Atque alium partum Trojanis rebus Achillem.
Spem tamen incendunt animo, firmantque labantem,
Spondentes meliora & res in fine quietas.
Ipse quoque agnovit per se, cum in limine belli
Navibus egressus turmas invasit agrestes,
Atque (omen pugnæ) prostravit morte Latinos,
Occiso, ante alios, qui sese objecerat hoste.
Fata Menœtiades etiam prædixerat olim
Victori moriens majori instare sub hoste,

---

sent entrevoir les objets. Ainsi Ænée apprend de la bouche de son pere & de plusieurs oracles sa destinée future, les guerres sanglantes que lui prépare le Latium, & l'obstacle que Troye renaissante rencontrera dans un nouvel Achille. Au milieu de ces funestes prédictions, on rassure le héros, on lui fait concevoir les espérances les plus flatteuses, on lui promet un sort plus heureux, on lui montre l'orage enfin terminé par un calme profond. Le fils d'Anchise reconnut lui-même la vérité de ces promesses, lorsqu'après son débarquement, il commença la guerre en attaquant les paysans attroupés, & que la victoire qu'il remporta sur les Latins, & la mort du premier ennemi qui s'étoit offert à ses coups, furent pour lui le préfage des combats & des succès futurs. Pa-

Quamvis haud fuerit res credita : tu quoque, Turne,
Prævidiſſe tuos poteras, heu perdite, caſus
Longe ante exitium, cum crebrò obſcœna volucris,
Per clypeum, perque ora volans ſtridentibus alis,
Omnem turbavit mentem, admonuitque futuri.
Hinc tibi tempus erit, magno cum optaveris emptum
Intactum Pallanta, & cum ſpolia aurea balthei

---

trocle en mourant, annonça de même à ſon vainqueur la triſte deſtinée que lui réſervoit le bras d'un ennemi plus redoutable. Mais l'aveugle fils de Priam n'ajouta aucune foi à cet oracle. Et toi, malheureux Turnus, ne pouvois-tu pas prévoir ton triſte ſort long-temps avant le moment fatal, lorſqu'un oiſeau ſiniſtre, voltigeant ſans ceſſe autour de ton bouclier & devant tes ieux, porta le trouble dans ton ame, & t'annonça un avenir affreux ? L'inſtant approche, où tu racheterois à grand prix la vie de Pallas, où tu maudiras cent fois cet éclatant baudrier, dont tu te fais un trophée, & où tu payeras bien cher ta funeſte victoire. C'eſt une adreſſe utile de donner au lecteur ces connoiſſances anticipées, bien qu'elles ſoient

Oderis, atque tibi haud ſtabit victoria parvo.
Nam juvat hæc ipſos inter præſciſſe legentes,
Quamvis ſint & adhuc confuſa & nubila portò.
Haud aliter longinqua petit qui forte viator
Mœnia, ſi poſitas altis in collibus arces,
Nunc etiam dubias, oculis videt, incipit ultro
Lætior ire viam, placidumque urgere laborem,
Quàm cum nuſquam ullæ cernuntur, quas adit, arces,
Obſcurum ſed iter tendit convallibus imis

En vérité, pourſuivit Euphorbe, je ſuis ravi que vous ayez quelque amitié pour le poëte de Crémone. Ce bon prélat ſe délaſſoit des fonctions du miniſtere avec la muſe de Virgile, dont il étoit preſque compatriote. Il me paroît, qu'à ſon exemple, ſes vers vous ont

---

confuſes & enveloppées d'un nuage épais. Il en eſt de lui, comme d'un voyageur qui porte ſes pas vers une ville éloignée. Lorſqu'il apperçoit dans le lointain ſur le haut d'une colline le ſommet des édifices, qu'il ne diſtingue encore qu'à demi, il s'avance d'un air plus content, & continue ſa route avec plus de tranquillité, que quand il marche dans une vallée obſcure & profonde, qui ne lui découvre rien du terme de ſon voyage. *Poët. lib.* 2.

ſervi à égayer les travaux de Bellone. Mais je m'apperçois que le jour s'avance. Vous vous propoſiez, je crois, d'aller ſurprendre quelque lapin. Il eſt temps d'exécuter votre projet ; & je compte que vous ne reviendrez pas les mains vuides.

Si je reviens les mains vuides, repartit Timagene, j'aurai du moins la tête bien garnie.

QUATRIEME ENTRETIEN.

Suite des ornemens du Récit.

LE LENDEMAIN le ſoleil s'étant levé dans un nuage aſſez épais, ſembloit annoncer de la pluie. Timagene en profita, pour ſe rendre de bonne heure dans le cabinet de ſon ami. Voilà, lui dit-il en entrant, un temps favorable pour continuer nos converſations. Mais, avant d'entamer la matiere, dites-moi, je vous prie, quel eſt ce jeune agréable qui fit hier au ſoir preſque tous les frais de la converſation. Je ne l'ai point encore vu chez vous. Le connoiſſez-vous depuis long-temps ?

Non, répondit Euphorbe, je l'ai peut-

être vu cinq ou six fois chez moi. Il vient passer la belle saison dans la terre de ce gentilhomme voisin, près de qui il étoit à table, & qui me l'amena hier à souper. C'est un de ces hommes qui font métier d'esprit, qu'on appelle aimables, qu'on recherche dans les compagnies pour animer & soutenir la conversation. Vous voyez qu'il s'en est assez bien acquité.

Assez mal, selon moi, reprit Timagene. Il parle beaucoup, il a tout vu, tout connu; mais, malgré cela, tous les contes qu'il nous a faits n'ont pas eu le don de me plaire; & je vous déclare que je n'en crois pas un mot.

Je pense, répliqua Euphorbe, qu'il ne s'est pas flatté lui-même d'un meilleur succès, s'il a réfléchi sur le ton faux & affecté dont ses récits étoient accompagnés, & sur cette profusion d'esprit, plus propre à fatiguer qu'à persuader. Je n'aime point un homme, qui, dans une conversation, veut avoir plus d'esprit que moi, & m'oblige à en avoir beaucoup pour l'entendre. Ce n'est point là le langage de la vérité & de la nature, de qui la narration doit emprunter son plus bel ornement.

Rien n'eſt beau que le vrai ; (dit Boileau) le
vrai ſeul eſt aimable : (1)
Il doit regner par-tout, & même dans la fa-
ble. . . . .
Le faux eſt toujours fade, ennuyeux, languiſ-
ſant ;
Mais la nature eſt vraie & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on
aime :
Un eſprit né chagrin, plaît par ſon chagrin
même.
Chacun, pris dans ſon air, eſt agréable en
ſoi.

Je ne comprend pas trop, interrompit Timagene, comment vous allez accorder tout ceci. Nous avons admis, il y a quelques jours, une eſpece de récit qui ne vit que de fiction. Les poëtes, par exemple, les fabuliſtes ont, en cela, autant de liberté que les peintres.

Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas. (2)

---

(1) Boileau, Ep. IX.
(2) Horat. Art. Poët.

Ils inventent & l'action & ſes circonſtances, ſans s'embarraſſer beaucoup de cacher leur jeu. Comment donc voulez-vous leur impoſer le joug de la vérité ? Fût-il jamais rien de plus contraire au vrai, que la fiction ?

Le vrai dont je parle, répartit Euphorbe, peut ſe trouver, & ſe trouve tous les jours uni à la fiction. Un moment de patience, & vous allez en convenir. Diſtinguons deux eſpeces de vérités ; l'une, que je nommerai vérité de faits, & l'autre, vérité de nature. La premiere, eſt cette loi inviolable qui oblige l'hiſtorien à ne point altérer, ni en eux-mêmes, ni dans leurs circonſtances eſſentielles, les événemens qu'il rapporte, & dont il eſt garant. Ce n'eſt point de celle-là dont il s'agit ici : elle n'appartient qu'à l'hiſtoire, & tout au plus, au récit de l'orateur. Sur cet objet, le peintre & le poëte peuvent tout oſer, lorſqu'ils ne ſe ſont pas eux-mêmes enfermés dans des bornes étroites. La ſeconde, n'eſt autre que la conformité & la reſſemblance avec la belle nature, qui doit nous ſervir de modèle dans tous les ouvrages d'eſprit. C'eſt cet air naturel, cette ingénuité, qui dans un récit hiſtorique montre le vrai, & qui dans

la fiction même, a des attraits plus aisés à sentir, qu'à exprimer. Nos livres saints offrent mille endroits qui portent ce caractere ennemi de l'artifice & du mensonge, & qui renferment ces deux especes de vérités, dont je viens de parler. Tel est, par exemple, ce court entretien de Gédéon avec l'Ange du Seigneur (1). « L'Ange du Seigneur, dit » l'Auteur sacré, apparut à Gédéon, & » lui dit : Le plus vaillant des hommes, » le Seigneur est avec vous : & Gédéon » lui dit ; Dites-moi, s'il vous plaît, Seigneur, si le Seigneur est avec nous, » pourquoi sommes-nous livrés à tous » ces maux ? où sont les merveilles qu'il » a faites, & que nous ont raconté nos » peres, lorsqu'ils nous disoient, le Seigneur nous a tirés de l'Egypte ? Aujourd'hui le Seigneur nous a abandonnés, & nous a livrés dans les mains » de Madian. Le Seigneur jetta un regard sur lui, & lui dit : Allez avec ce » courage qui vous anime, & vous délivrerez Israël des mains de Madian : » sçachez que c'est moi qui vous envoie. » Comment, je vous prie, Seigneur, ré-

(1) Liv. des Juges, ch. 6.

» pliqua Gédéon, délivrerai-je Israël ?
» ma famille n'est rien dans la tribu de
» Manassé, & je suis le dernier de la
» maison de mon pere. L'Ange du Sei-
» gneur répondit : Je serai avec vous,
» & vous battrez les Madianites comme
» s'ils n'étoient qu'un seul homme. »
Cette simplicité, amie de la droiture, se fait encore remarquer dans l'apparition d'un Ange à la mere de Samson & à Manué son pere, dans l'histoire de Tobie, & dans presque toute l'écriture sainte. N'est-ce pas la vérité & la nature elle-même qui parle dans cet endroit du Nouveau Testament, où Marie-Magdeleine, prenant Jesus ressuscité pour le propriétaire du jardin où cet Homme-Dieu avoit été enseveli, lui dit, dans le trouble où elle est : Seigneur, si c'est vous qui l'avez ôté du tombeau, dites-moi où vous l'avez mis, & j'irai l'enlever ? Personne ne doit ignorer quel est l'objet qui l'occupe toute entiere & dont elle veut parler, même sans qu'elle le nomme. Voilà la vérité que j'attribue au récit, & qui en fait le plus bel ornement. Au reste, elle rejette l'artifice & l'affectation ; mais elle n'est pas incompatible avec la fiction. Quelquefois simple & sans art, comme vous venez de la voir,

elle admet, dans d'autres circonſtances, un ſtile plus riche & plus étudié : mais elle ne perd jamais de vue la nature. Enfin l'art n'a de mérite, qu'à proportion de la reſſemblance qu'il a avec elle.

Si c'eſt là le vrai dont il eſt queſtion, ajouta Timagene, je conviens qu'il peut ſe trouver dans un ſujet de pure invention : mais il faut, aſſurément, une main de maître, pour atteindre cette reſſemblance que vous exigez. Virgile, par exemple, n'y réuſſit pas mal ordinairement. Je l'appellerois volontiers le peintre de la nature. Quoi de plus riche & cependant de plus naturel, que ce beau portrait du roſſignol ?

Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbrâ
Amiſſos queritur fœtus, quos durus arator
Obſervans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque ſedens miſerabile carmen
Integrat, & mœſtis late loca queſtibus implet. (1)

(1) Telle gémit à l'ombre d'un peuplier Philomèle, inconſolable de la perte de ſes petits. Un barbare laboureur les a découverts & arrachés de leur nid, à peine revêtus d'un léger duvet. La mere déſolée, paſſe les nuits dans l'amertume : triſtement fixée ſur une branche, elle répète ſes lugubres accens, & fait redire à tous les échos d'alentour ſes plaintes douloureuſes. Georg. l. 4.

Quel coloris plus vrai, que celui qu'il emprunte pour nous peindre le saisissement de la mere d'Euriale, à la nouvelle de la mort de son fils!

Excussi manibus radii, revolutaque pensa.

« La navette lui échappe des mains, » & l'étoffe tombe en roulant à ses pieds. » Cette idée me rappelle toujours celle de Boileau, dans la satyre du festin.

L'assiette volant
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.

Dans les sujets de pure invention, il n'appartient qu'aux écrivains d'un goût exquis, de saisir ces nuances délicates: mais dans les monumens que l'histoire consacre à la postérité, je pense qu'elles sont le fruit de la probité & de la franchise. Qui soupçonnera jamais d'imposture Philippe de Comines, ou le Sire de Joinville? Si le mensonge veut contrefaire la vérité, il faut qu'il nous prévienne de son dessein; autrement sa ruse se trahit bientôt elle-même. Heureusement nous n'avons pas beaucoup à craindre aujourd'hui, qu'on nous surprenne par ce déguisement. L'esprit a pris par-tout la place du naturel. Tout le monde veut en

avoir; & c'eſt un meuble auſſi néceſſaire pour tenir quelque rang dans la république des lettres, qu'une épée ou des manchettes de dentelles, pour être admis dans la ſociété du beau monde. Je vous avoue cependant, que quand je rapproche nos écrivains des deux hiſtoriens que je viens de nommer, j'éprouve des effets biens différens. Les derniers m'inſpirent un eſpece de reſpect; ils m'inſtruiſent; & les faits qu'ils me rapportent, ſe gravent profondément dans ma mémoire: les autres m'éblouiſſent & me tourmentent: de tout ce qu'ils m'ont dit, il ne me reſte que quelques penſées brillantes, ou quelques portraits éclatans, qui ont abſorbé preſque toute mon attention, & je m'en prends à moi-même de n'avoir retenu rien de plus.

De l'humeur dont je vous vois, reprit Euphorbe, ſi vous aviez à rapporter les dernieres paroles d'un guerrier expirant, qui veut envoyer ſon cœur à ſa maîtreſſe après ſa mort, par les mains d'un confident, vous ne lui feriez pas dire, avec tout l'eſprit imaginable,

Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur.
Tu frémis? S'il t'es cher, eſt-ce un objet d'horreur?

Quitte

Quitte un vain préjugé : que le cœur de ton maître,
A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
Une amante, un ami l'occupoient tour-à-tour ;
Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.

Et vous ne feriez pas répéter froidement mot pour mot, par cet ami, l'ordre qu'il a reçu, devant celle à qui se fait l'envoi.

Ce Messager, interrompit Timagene, a dû repasser souvent, pendant sa route, ce qu'il devoit dire, pour ne pas oublier des expressions aussi recherchées. N'est-il pas vrai que Mitridate & Hyppolite meurent avec bien moins d'esprit que cela, dans Racine ? Le premier se contente de dire :

. . . . . C'est assez, cher Arbate ;
Le sang & la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.

L'autre n'a pas l'adresse d'envoyer son cœur à Aricie ; il se borne à la recommander à son ami.

Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.

Cher ami : ſi mon pere un jour déſabuſé,
Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé,
Pour appaiſer mon ſang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite ſa captive.

Tout cela eſt fort bon, pourſuivit Euphorbe ; mais il faut bien entremêler un peu de ces gentilleſſes, pour égayer ce tragique *ſombre*, qui eſt à la mode & dont on nous raſſaſie aujourd'hui. Ce n'eſt plus ce ſentiment délicieux que fait naître la clémence d'Auguſte, lorſqu'il pardonne à Cinna & à ſes complices, & ne punit la conjuration qu'ils ont formée contre ſa vie, que par les bienfaits dont il les accable ; ce n'eſt plus cette douce inquiétude qu'excite en nous le danger du vainqueur d'Albe, prêt à ſubir l'ignominie du ſupplice, pour un crime dont l'emportement & un amour aveugle pour ſa patrie ſont la premiere ſource : ce ne ſont plus ces larmes que nous arrache le triſte ſort d'Hyppolite, & ce trépas affreux que le héros eût évité, ſi ſa vertu eût pu ſe laiſſer fléchir aux ſollicitations d'une femme paſſionée, ou redouter ſa cruelle vengeance. Le feſtin même de Thieſte, le parricide Idomenée ſont peu capables d'émou-

voir nos esprits *forts & sensibles*, comme les appelle un écrivain : n'auroit-il pas mieux fait de dire, durs & insensibles ? Il leur faut donc des objets plus vigoureux. Un spectacle ensanglanté par le meurtre de presque tous les personnages ; une scène tendue de noir ; une action qui se passe dans un caveau sépulchral, au milieu des tombeaux éclairés par la lumiere obscure d'une lampe funèbre ; un furieux qui fait manger à son épouse le cœur de son amant : Voilà ce qui attire la curiosité d'une foule de spectateurs & de lecteurs.

Il semble, en effet, répliqua Timagene, qu'on veut nous rendre un peu Cannibales. Mais j'ai peine à croire que ce genre atroce ait un succès constant au milieu d'un peuple doux & poli, qui a toujours fait ses délices de la belle nature. C'est un songe d'un moment, après lequel on reviendra à la méthode de nos peres, qui avoient grand soin d'écarter, ou d'adoucir les circonstances capables de révolter le goût délicat de ceux pour qui ils écrivoient. En effet, le choix des circonstances me paroît le grand art, pour jetter de l'ornement dans un récit. En rapprochant ce que nous disions avant-hier à l'occasion de la briéveté, de ce

que vous venez d'expoſer ſur la vérité, j'en conclus que les circonſtances doivent avoir deux qualités indiſpenſ bles : d'abord elles doivent être vraiſemblables; enſuite elles doivent être utiles au ſujet que l'on traite. Il faut donc un choix dans celles que l'on admet, ſoit qu'elles ſoient enfantées par l'imagination, ſoit qu'elles aient pour fondement des monumens dignes de foi.

Je ſuis bien aiſe, repartit Euphorbe en riant, de vous voir convenir enfin, que les hiſtoriens ont encore d'autres regles à ſuivre, que la ſimple vérité, s'ils veulent ſe faire lire avec agrément. Cependant, lorſque les circonſtances ſont eſſentielles au fait qu'on raconte, ou qu'elles ſont connues, je ne doute point qu'on ne doive préférer celles qui ſont véritables, quand elles choqueroient la vraiſemblance. Etoit-il vraiſemblable que la paſſion d'Antoine pour Cléopatre, lui fit oublier ſa gloire, au point d'abandonner ſes troupes à la journée d'Actium ? Etoit-il naturel que Néron, après avoir témoigné tant de répugnance pour ſigner la condamnation d'un criminel, devint enſuite le plus cruel des tirans ? Ce ſont néanmoins deux choſes conſtantes dans l'hiſtoire. Je pourrois en citer bien d'autres. Mais, excepté dans ces

conjonctures, où l'hiſtorien doit même s'appuyer ſur des preuves inconteſtables, un écrivain ſage ne s'écartera jamais de la vraiſemblance. Caton & Néron ſe donnent tous deux la mort, pour éviter de tomber entre les mains de leurs ennemis. Les circonſtances de ce double ſuicide, doivent être auſſi différentes, que le ſont les caracteres de ces deux hommes fameux. La crainte, le trouble, les pleurs conviendroient auſſi peu, dans ce moment, à l'ennemi de Céſar, que la réſolution & l'intrépidité au fils d'Agrippine. Pour juger ſainement de cette vraiſemblance, il faut ſe défaire des préjugés nationaux, de ceux des temps & lieux où l'on vit. Parmi nous, on croit à peine qu'un guerrier puiſſe s'intéreſſer pour une princeſſe, ſi la paſſion ne s'en mêle; & l'on ne fait pas attention, que dans les mœurs anciennes, faire une déclaration d'amour à une perſonne diſtinguée par ſon rang & ſa vertu, c'étoit lui faire une inſulte. Il en eſt des uſages anciens & des nôtres, comme de deux objets, dont l'un ſeroit à dix pas de nous, & l'autre à un quart de lieue. Dans cette perſpective, le dernier s'efface & diſparoît preſque à nos ieux. Il faut ſe tranſporter au temps où vivoient

ceux que l'on prétend juger, ou du-moins ſe placer dans une diſtance convenable, pour décider avec connoiſſance de cauſe ſur leur maniere d'agir. Revenons donc au précepte d'Horace. (1)

Reſpicere exemplar morum vitæque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Etudions les caracteres que la nature met ſous nos ieux, & que ce même poëte a ſi bien peint en racourci; (2) & nous y emprunterons ces traits reſſemblans qui frappent tous les hommes. Nous peindrons la légéreté, l'impatience, la préſomption de la jeuneſſe; l'ambition, les ſoins, la politique de l'âge mûr; l'avidité & l'humeur chagrine du vieillard. Dans l'apologue, on ne donnera point à l'âne une fineſſe qui ne convient qu'au renard; au cerf, l'intrépidité naturelle au lion; au bœuf, l'étourderie qui caractériſe le papillon. On ne repréſentera point un homme aſſez ſtupide, pour ajouter foi, ſans examen, à tous

(1) Art. Poët. v. 317.
(2) Ibid. v. 158.

les mensonges que lui fait un valet dont il doit se méfier, & pour se laisser à la fin enfermer dans un sac, où ce même valet l'assomme de coups de bâton en déguisant sa voix.

Permettez-moi d'ajouter, interrompit Timagene, on n'imaginera pas non plus, qu'un général Romain, devenu aveugle, s'entretient long-temps avec un empereur qu'il a servi pendant bien des années, avec qui il a conversé cent fois, sans le reconnoître du moins à la voix; & cela, pour se réserver le plaisir de lui faire dire de prétendues vérités plus singulieres qu'intéressantes, plus audacieuses que libres. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* Mais s'il est nécessaire que les circonstances soient vraisemblables, il ne l'est pas moins, qu'elles soient utiles au sujet. Je ne puis me lasser d'admirer l'adresse avec laquelle Tite-Live raconte la maniere dont Annibal traversa les Alpes. Il entre dans un détail qui paroîtroit & qui seroit minutieux par-tout ailleurs : mais il ne dit rien qui ne contribue à rendre intéressante cette fameuse expédition. Il ne s'amuse point à nous peindre les curiosités du pays, les fruits qu'il porte, les animaux qui y naissent, la figure, les

mœurs, les uſages des habitans. Tout ce qu'il décrit, ne tend qu'à nous montrer la conſtance inébranlable du général Carthaginois au milieu des obſtacles ſans nombre qu'il rencontre. (1) « La renommée, dit-il, qui, d'ordinaire, exagere les objets qu'on ne connoît pas » à fond, avoit déja prévenu les Carthaginois des difficultés de ce paſſage. » Mais lorſqu'ils furent à portée de découvrir la hauteur des montagnes, les » neiges élevées preſque juſqu'au ciel, » quelques chaumines groſſieres placées » ſur les rochers, des troupeaux deſſéchés par le froid, des hommes hideux » & dégoûtans, tous les êtres animés & » inſenſibles engourdis par un air tou» jours glacé, & mille autres objets dont

(1) Quanquam famâ priùs (qua incerta in majus vero ferri ſolent) præcepta res erat; tamen ex propinquo viſa montium altitudo, niveſque prope cœlo immixtæ, tecta informia poſita rupibus, pecora jumentaque torrida frigore, homines intonſi & inculti, animali ainanimaque omnia rigentia gelu, cætera viſu quàm dictu fœdiora, terrorem renovarunt. Erigentibus in primos agmen clivos apparuerunt imminentes tumulos inſidentes montani . . . . Annibal conſiſtere ſigna jubet, Galliſque ad viſenda loca præmiſſis, poſtquam

» l'horreur se sent mieux qu'on ne peut
» la peindre, leur frayeur redoubla. A
» peine les premiers rangs eurent-ils
» fait quelques pas en montant sur les
» collines, qu'ils apperçurent au-dessus
» de leurs têtes les montagnards cam-
» pés sur les hauteurs.... Annibal fait
» faire alte, & détache un corps de Gau-
» lois pour examiner les lieux : on lui
» rapporta que le chemin étoit imprati-
» cable. Alors ayant choisi le vallon le
» plus spacieux, il y plaça son camp en-
» tre des précipices & des rochers escar-
» pés. Comme les Gaulois de son armée
» avoient à-peu-près le même langage
» & les mêmes mœurs que les monta-
» gnards, il les engagea à lier conver-
» sation avec eux ; & par ce moyen, il
» apprit qu'ils ne tenoient leur poste

---

comperit transitu ea non esse, castra inter confragosa omnia præruptaque, quàm extentissimâ potest valle, locat. Tum per eosdem Gallos, haud sane multum linguâ moribusque abhorrentes, cum se immiscuissent colloquiis montanorum, edoctus interdiù tantum obsideri saltum, nocte in sua quemque dilabi tecta ; ..... die simulando aliud, quam quod parabatur, consumpto ; ..... ubi primum degressos tumulis montanos, laxatasque sensit custodias, pluribus ignibus quàm pro

» dans les bois que pendant le jour, &
» que la nuit chacun se retiroit chez soi.
» ..... Il passa le jour suivant à feindre
» toute autre chose que ce qu'il médi-
» toit ; ... & dès qu'il s'apperçut que les
» montagnards avoient abandonné la
» cîme des collines, & que les sentinel-
» les s'étoient retirés, il fit allumer dans
» son camp un plus grand nombre de
» feux que ne l'exigeoit la quantité des
» troupes qui devoient y demeurer,
» pour tromper l'ennemi par cette appa-
» parence : il y laissa ses gros bagages,
» sa cavalerie & la plus grande partie
» de son infanterie : il prend avec lui
» l'élite de ses troupes, franchit rapide-
» ment les défilés, & va se placer sur
» ces mêmes hauteurs qu'avoient occupé
» les ennemis. A la pointe du jour, le

---

numero manentium in speciem factis, impedimentisque cum equite relictis, & maximâ parte peditum, ipse cum expeditis, acerrimo quoque viro, raptim angustias evadit; iisque ipsis tumulis, quos hostes tenuerant, consedit: primâ deinde luce castra mota, & agmen reliquum incedere cœpit. Jam montani, signo dato, ex castellis ad stationem solitam conveniebant; cum repente conspiciunt alios, arce occupatâ suâ, super caput imminentes,

» reſte de l'armée décampa & ſe mit en
» marche. Déja les montagnards, au pre-
» mier ſignal, ſortoient de leurs bour-
» gades, & ſe rendoient à leur poſte
» ordinaire, lorſqu'ils s'apperçurent
» qu'une partie des Carthaginois avoit
» pris leur place & dominoit ſur eux, &
» que l'autre continuoit ſa route. A ces
» deux objets qui les frapperent tout-à-
» la-fois, ils demeurerent un moment
» interdits; mais ayant obſervé que les
» défilés jettoient de la confuſion dans
» l'armée ennemie, qu'elle s'embarraſ-
» ſoit elle-même dans ſa marche, & que
» la frayeur des chevaux ſurtout y
» cauſoit beaucoup de trouble, ils cru-
» rent que la moindre épouvante qu'ils
» pourroient ajouter, ſuffiroit pour la
» mettre en déroute. Accoutumés à gra-

---

alios viâ tranſire hoſtes. Utraque ſimul objecta res oculis, animis immobiles parumper eos defixit. Deinde ut trepidationem in anguſtiis, ſuoque ipſum tumultu miſceri agmen vidêre, equis maxime conſternatis, quidquid adjeciſſent ipſi terroris ſatis ad perniciem fore rati, perverſis rupibus, juxta invia ac devia aſſueti diſcurrunt. . . . . Tum vero ſimul ab hoſtibus, ſimul ab iniquitate locorum Pœni oppugnabantur; pluſque inter ipſos, (ſibi quoque tendente ut periculo prius evaderet) quàm cum

» vir dans ces gorges tortueuſes & im-
» praticables, ils font rouler ſur les en-
» nemis d'énormes rochers, & fondent
» ſur eux de tous côtés. Alors les Car-
» thaginois ſe trouverent obligés de ré-
» ſiſter tout-à-la-fois & aux aſſauts qu'on
» leur livroit, & à la difficulté du ter-
» rein. Ils avoient même moins à ſe dé-
» fendre contre l'ennemi, que contre
» leurs propres ſoldats ; chacun étant
» diſpoſé à ſacrifier ſon voiſin pour échap-
» per plutôt au danger. Les chevaux cau-
» ſoient le plus grand déſordre. Effrayés
» par des cris lamentables, dont l'hor-
» reur étoit encore multipliée par les
» échos des bois & des vallées, ils s'agi-
» toient violemment. S'il arrivoit qu'ils
» fuſſent frappés ou bleſſés, ils s'empor-

---

hoſtibus certaminis erat. Equi maximè infeſtum agmen faciebant, qui & clamoribus diſſonis, quos nemora etiam repercuſſæque valles augebant, territi trepidabant; & icti forte aut vulnerati, adeo conſternabantur, ut ſtragem ingentem ſimul hominum ac ſarcinarum omnis generis facerent, multoſque turba, cum præcipites deruptæque utrinque anguſtiæ eſſent, in immenſum altitudinis dejecit; quoſdam & armatos. Inde ruinæ maximæ modo jumenta cum oneribus devolvebantur. Quæ quamquam fœda viſu erant, ſtetit parumper

» toient avec une telle fureur, qu'ils » renverſoient les hommes & jettoient » leur charge à droite & à gauche. Au » milieu d'un pareil tumulte, dans des » ſentiers bordés des deux côtés de pré- » cipices eſcarpés, pluſieurs tomberent » dans des gouffres profonds, & quelques- » uns avec leurs armes. C'étoit un ſpe- » ctacle affreux, de voir rouler dans ces » abîmes les bêtes de ſommes avec leurs » fardeaux. La vue de ces objets étoit » bien triſte pour Annibal. Cependant » il ne quitta point ſon poſte, & con- » tint quelque temps ſes troupes, de peur » d'augmenter le trouble & la confu- » ſion. Mais enſuite, s'appercevant que » la communication étoit coupée entre » les deux lignes de ſon armée, il vit

---

tamen Annibal, ac ſuos continuit, ne tumultum ac trepidationem augeret. Deinde poſtquam interrumpi agmen vidit, periculumque eſſe ne exutum impedimentis exercitum nequicquam incolumem traduxiſſet, decurrit ex ſuperiore loco; & cum impetu ipſo fudiſſet hoſtem, ſuis quoque tumultum auxit. Sed is tumultus momento temporis, poſtquam liberata itinera fugâ montanorum erant, ſedatur; nec per otium modo, ſed prope ſilentio mox omnes traducti. . . . . Nono die in jugum Alpium perventum eſt, per invia ple-

» qu'il étoit en danger de perdre ſes
» bagages, & qu'alors, inutilement le
» reſte de ſes troupes échapperoit à
» ces défilés. Il partit donc de ſes hau-
» teurs, vint tomber ſur l'ennemi, le
» mit en fuite, & en même-temps aug-
» menta le déſordre des ſiens. Mais un
» moment après, les chemins étant de-
» venus libres par la retraite des mon-
» tagnards, tout ſe calma, & ils ſorti-
» rent de ces lieux paiſiblement & preſ-
» que ſans bruit. .... Le neuvieme jour
» on arriva au ſommet des Alpes, par
» des chemins la plûpart inconnus juſ-
» qu'alors, &, après bien des marches
» inutiles, occaſionnées, tantôt par la
» mauvaiſe foi des guides, tantôt par
» l'incertitude où l'on ſe trouvoit lorſ-

---

raque & errores, quos aut ducentium fraus, aut ubi fides iis non eſſet, temere initæ valles à conjectantibus iter, faciebant.... Feſſis tædio tot malorum, nivis etiam caſus, occidente jam ſidere Vergiliarum, ingentem terrorem adjecit. Per omnia nive oppleta cum, ſignis primâ luce motis, ſegniter agmen incederet, pigritiaque & deſperatio in omnium vultu emineret, prægreſſus ſigna Annibal, in promontorio quodam, unde longe ac late proſpectus erat, conſiſtere juſſis militibus, Italiam oſtentat, ſubjectoſque Alpinis montibus

» qu'on refuſoit de ſe fier à eux, & qu'on
» étoit obligé de s'engager aveuglément
» dans ces vallons, & d'y ſuivre de ſim-
» ples conjectures.... Les ſoldats étoient
» dégoûtés & excédés de tant de fati-
» gues. On étoit déja au mois de No-
» vembre : la neige qui tomba alors, fut
» un nouveau ſujet d'effroi pour eux.
» On décampa au point du jour : l'ar-
» mée s'avançoit lentement à travers des
» ſentiers couverts de neige ; & comme
» le déſeſpoir & le découragement pa-
» roiſſoient ſur tous les viſages, Annibal
» s'avance aux premiers rangs, fait faire
» alte ſur une élévation, d'où l'on dé-
» couvroit un horiſon immenſe ; montre
» à ſes ſoldats l'Italie, les campagnes arro-
» ſées par le Pô & qui s'étendent au pied

---

circumpadanos campos; mœniaque eos tum tranſcendere, non Italiæ modò, ſed etiam urbis Romanæ. Cæterà plana, proclivia fore, uno, aut ſummum altero prælio arcem & caput Italiæ in manu ac poteſtate habituros. Procedere inde agmen cœpit.... Ventum deinde ad multo anguſtiorem rupem, atque ita rectis ſaxis, ut ægre expeditus miles tentabundus, manibuſque retinens virgulta ac ſtirpes circa eminentes, demittere ſe poſſet. Naturâ locus jam ante præceps, recenti terræ lapſu, in pedum mille admodum altitudinem abrup-

» des Alpes; & il ajoute, que c'étoient » moins les remparts de l'Italie qu'ils » franchiſſoient alors, que ceux de Rome » même; que ce qui reſtoit à faire n'é- » toit qu'un jeu; qu'une ou deux batail- » les leur mettroit entre les mains la ca- » pitale de l'Italie. Après cette exhorta- » tion, on ſe remit en marche.... On » arriva bien-tôt à un ſentier beaucoup » plus étroit, & où les rochers étoient » tellement coupés à pic, qu'un ſoldat, » ſans armes, n'y ſeroit deſcendu qu'a- » vec bien de la peine, avec de grandes » précautions, & en ſaiſiſſant avec la » main les brouſſailles & les racines qui » ſortoient du rocher. Ce lieu étoit eſ- » carpé par lui-même: mais un éboule- » ment de terre tout récent, en avoit

---

tus erat. Ibi cum velut ad finem viæ equites conſtitiſſent, miranti Annibali quæ res moraretur agmen, nunciatur rupem inviam eſſe. Digreſſus deinde ipſe ad locum viſendum. Haud dubia res viſa, quin per invia circa, nec trita antea, quamvis longo ambitu circumduceret agmen. Ea vero via inſuperabilis fuit. Nam cum ſuper veterem nivem intactam nova modicæ altitudinis eſſet, molli, nec prealtæ nivi facile pedes ingredientium inſiſtebant. Ut vero tot hominum jumentorumque inceſſu dilapſa eſt, per nudam infra gla-

» fait un précipice de mille pieds de
» profondeur. La cavalerie s'arrêta à ce
» pas, comme au terme de sa route.
» Annibal surpris, demande ce qui re-
» tarde sa marche : on lui dit, que le
» sentier dans le roc n'est plus pratica-
» ble. Sur cela, il va lui-même exami-
» ner les lieux. Il crut aussi-tôt qu'il n'y
» avoit pas à balancer de faire prendre
» un long circuit à son armée, par des
» chemins qui n'avoient été ni battus ni
» frayés jusqu'alors. Mais cette route lui
» fut aussi bientôt fermée. Sur la neige
» ancienne & qui n'avoit jamais été en-
» tamée, il en étoit tombé quelques pou-
» ces de nouvelle. D'abord le pied s'ar-
» rêtoit facilement sur ce duvet encore
» mol & peu profond ; mais lorsqu'il eut
» été mis en fusion sous les pas de tant
» d'hommes & d'animaux, il fallut mar-

---

ciem, fluentemque tabem liquescentis nivis ingrediebantur. Tetra ibi luctatio erat : ut à lubricâ glacie non recipiente vestigium, & in prono citius pede se fallente, & seu manibus in assurgendo, seu genu se adjuvissent, ipsis adminiculis prolapsi si iterum corruissent, nec stirpes circa radicesve, ad quas pede aut manu quisquam eniti posset, erant ; ita in levi tantum glacie tabidaque nive volutabantur jumenta : secabant interdum etiamtum insi-

» cher sur la glace humectée par le li-
» mon de cette neige fondue. Ce fut alors
» qu'ils éprouverent les peines les plus
» grandes. La glace unie n'offroit au
» fantassin qu'un sol glissant, où ses pieds
» se dérobant sous lui le renversoient à
» chaque instant ; &, dans cette situa-
» tion, s'il faisoit effort des mains & des
» genoux pour se relever, ces nouveaux
» soutiens le trahissoient encore: il retom-
» boit, sans rencontrer autour de lui ni
» branches ni racines qui pussent lui don-
» ner un point d'appui. Les bêtes de
» charge n'étoient pas plus assurées sur
» cet enduit solide & couvert d'une neige
» détrempée : quelquefois il cédoit
» sous leurs pas; & ces animaux, pour
» se relever ou se soutenir, frappoient
» si pesamment la terre, qu'ils péné-
» troient jusqu'aux dernieres couches de
» ces neiges éternelles : plusieurs alors

---

mam ingredientia nivem, & prolapsa jactandis gravius in continendo ungulis, penitus perfringebant: ut pleraque velut pedicâ capta hærerent in duratâ & alte concretâ glacie. Tandem nequicquam jumentis atque hominibus fatigatis, castra in jugo posita, ægerrimè ad idipsum loco purgato : tantum nivis fodiendum atque egerendum fuit. Inde ad rupem muniendam per quam unam via esse poterat,

» ne pouvoient plus dégager leurs pieds » & ſe trouvoient arrêtés, comme par » des entraves, dans ces glaces épaiſſes & » durcies depuis long-temps. Enfin, » après bien des fatigues inutiles, on » campa ſur le ſommet de la montagne. » On eut même bien de la peine à net- » toyer un eſpace de terrain ſuffiſant pour » cela ; tant il fallut creuſer & tranſ- » porter de neige. Annibal ramena en- » ſuite ſes ſoldats, pour percer le rocher » à travers duquel ſeul il pouvoit s'ou- » vrir un chemin. Comme il falloit tail- » ler dans le roc vif, on abattit & on » mit en éclats de grands arbres qui ſe » trouverent aux environs, on en for- » me un énorme bûcher, on y mit le » feu, & il ne tarda pas à s'enflammer, » à l'aide d'un vent violent qui s'étoit » élevé ; & lorſque la pierre fut bien » embraſée, on acheva de la diſſoudre » avec du vinaigre. La roche étant ainſi

---

milites ducti, quum cædendum eſſet ſaxum, arboribus circa immanibus dejectis detruncatiſque, ſtruem ingentem lignorum faciunt; eamque (cum & vis venti apta faciendo igni coorta eſſet) ſuccendunt, ardentiaque ſaxa infuſo aceto putrefaciunt. Ita torridam incendio rupem ferro pandunt, molliuntque amfractibus modicis clivos, ut non jumenta ſolum, ſed elephanti etiam deduci poſſent. Quatri-

» calcinée, on l'ouvre avec le fer, on » adoucit les pentes par de légers dé- » tours, & l'on conduit des sentiers assez » faciles pour donner passage, non-seu- » lement aux bêtes de somme, mais » aux éléphans. Quatre jours furent em- » ployés à ce travail. Les chevaux étoient » prêts à périr de faim sur ces monta- » gnes dépouillées & arides, & où le » peu de fourage qui pouvoit se ren- » contrer, étoit couvert par la neige...» Voilà, sans doute, un récit bien circon- stancié, dont je vous ai même épargné une partie, pour ne pas abuser de votre complaisance. S'il s'agissoit ici de dé- crire un simple voyage, fut-ce celui d'un souverain, l'Auteur en auroit dit beau- coup trop : mais il est question d'une entreprise qui mit Rome dans le plus grand danger. Tout ce qui tend à mon- trer la fermeté & la résolution du héros de Carthage, est utile au but qu'on se propose, & doit trouver ici sa place. En lisant les campagnes d'un Turenne,

---

duum circa rupem consumptum, jumentis prope fame absumptis : nuda enim fere cacu- mina sunt, & si quid est pabuli, obruunt ni- ves. *Liv. l.* 21. *c.* 32.

d'un Montecuculli, je m'arrête avec plaisir à un buisson, à une ravine. Ce sont de petits objets : mais ils cachent de grandes choses.

Nous trouvons dans le judicieux Tacite, reprit Euphorbe, un fait qui revient à ce que vous venez de dire (1). Messaline, femme de Claude, avoit porté l'effronterie jusqu'à épouser publiquement un certain Silius. Pendant un voyage que l'empereur fit à Ostie, & où il apprit ce désordre, elle célébra dans sa maison de Rome une fête des Bacchanales. Entre les extravagances auxquelles se livra cette infâme compagnie, & que l'historien nous décrit, un certain Vectius Valens s'avisa de monter sur un grand arbre ; & comme on lui demanda ce qu'il découvroit de si haut, « Un orage affreux, répondit-il, qui se » forme du côté d'Ostie. » Cette circonstance, assurément, n'étoit pas digne du sujet, si elle n'eût contribué à annoncer d'avance la catastrophe sanglante de cette espece de comédie.

Cette utilité des circonstances suffit seule, pour ennoblir & rendre précieuses

(1) Annal. L. 11. c. 31.

celles qui, par elles-mêmes, semblent avoir quelque chose de bas. Il n'en faudroit point d'autre preuve que le détail que fait Cicéron du départ de Milon, dans sa narration du plaidoyé qu'il fit pour ce sénateur. » Milon, dit-il, après » avoir assisté au sénat, tout le temps » qu'avoit duré l'assemblée, revient chez » lui, change de chaussure & d'habit, » attend un moment que sa femme ait » fait tous les préparatifs qui sont alors » d'usage, & il part ensuite » Quoi de plus vil, que ces peintures de ménage & de toilette, si l'on s'arrête au premier coup-d'œuil ? Mais toute cette bassesse disparoît auprès du grand avantage que retire l'orateur de cet exposé simple & naif.

Dites-moi, je vous prie, répliqua Timagene, de quelle utilité peut être à un homme accusé d'un meurtre, le changement de sa chaussure, & la toilette de sa femme ? Je n'ai jamais bien saisi l'adresse de Cicéron dans cet endroit.

Cette utilité consiste, répondit Euphorbe, à établir une des preuves les plus favorables à l'accusé, parce qu'elle est tirée de la nature. Dans la cause présente, l'orateur ne pouvoit nier que Claudius eût été mis à mort, & qu'il

l'eût été par Milon, ou du moins par ſes gens. Le fait étoit certain : Rome toute entiere en étoit convaincue. Que devoit donc faire l'avocat dans cette conjoncture, pour défendre l'innocence de ſa partie ? Prouver que Milon n'avoit formé aucun projet criminel, qu'il n'étoit point un aſſaſſin, mais un brave homme, qui avoit ſçu défendre ſes jours dans une attaque imprévue, & faire tomber un ſcélérat dans le piége qu'il lui avoit tendu à lui-même. Pour remplir cet objet, Cicéron fait uſage de ce principe univerſellement reconnu, que la tranquillité n'habite point dans un cœur qui médite un grand crime. Il s'attache à montrer, que la paix la plus profonde régnoit dans l'ame de Milon, au moment de ſon départ de Rome, c'eſt-à-dire, quelques heures avant la mort de Clodius ; & pouvoit-il mieux le prouver, que par le choix de ces circonſtances ſi minces en elles-mêmes, & qu'il rapporte avec tant d'ingénuité ? Un eſprit occupé, ou plutôt troublé par la diſpoſition d'un grand forfait, a-t-il aſſez de ſang-froid pour examiner quel habilleſment il doit prendre, pour ſe prêter aux ajuſtemens & aux longueurs d'une femme ? De pareilles minuties ſont à peine ſup-

portables, quand on se propose une simple promenade.

Admirez mon peu d'attention, poursuivit Timagene. En lisant Cicéron, j'avois toujours éprouvé l'effet de cette espece de preuve. Milon me paroissoit le plus tranquille, & dès-lors le plus innocent des hommes; & je n'avois jamais réfléchi sur l'adresse de l'orateur. C'est apparemment par la même raison que Philippe de Comines, pour nous prouver la terreur qui régnoit dans les deux armées de Louis XI & du Comte de Charolois, à la journée de Montlhery, s'arrête sur deux circonstances qui, par elles-mêmes, ont peu de dignité, & qu'il accompagne même d'une réflexion plaisante. (1) « Du côté du Roi, dit-» il, fuit un homme d'état, qui s'enfuit » jusqu'à Lusignan, sans repaître; & du » côté du comte, un autre homme de » bien, jusqu'au Quesnai-le-Comte. Ces » deux n'avoient garde de se mordre » l'un l'autre. » Cette aveugle frayeur de deux seigneurs de marque, nous fait

(1) Chroni. de Louis XI, chap. VI. Ed. de 1576.

conjecturer

conjecturer quelle étoit celle des officiers subalternes & du soldat.

Puisque vous parlez des sentimens intérieurs de l'ame, reprit Euphorbe, un bon narrateur ne se contente pas toujours de les abandonner à nos conjectures; souvent il les peint lui-même: & ces peintures peuvent être mises au même rang que celles des circonstances, puisqu'elles ont les mêmes qualités, & qu'elles n'embellissent pas moins le récit. Tite-Live est inimitable dans ces sortes de tableaux, qu'il a répandus en plusieurs endroits de son histoire. Par-tout ils animent & échauffent son stile. Ce n'est pas assez pour lui de nous exposer les actions, les faits & les choses sensibles qui frappent les ieux: il nous ouvre, pour ainsi dire, l'esprit & le cœur de ses personnages, & nous y montre le jeu des passions, qui sont les vrais ressorts des exploits éclatans, comme des grands crimes. Choisissons-en quelques exemples dans le grand nombre de ceux qu'il nous présente. Voici les couleurs dont il peint les Horaces & les Curiaces prêts d'en venir aux mains. (1) « Ces jeunes

(1) Terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his nec illis

» héros, renfermant dans leurs cœurs » tout le courage de deux grandes ar- » mées, s'avancent l'épée à la main, sans » penser à leur propre danger: les uns » & les autres ne s'occupent que de l'es- » clavage ou de l'empire réservé à leur » patrie. Ils se représentent qu'elle n'au- » ra désormais d'autre sort, que celui » qu'ils vont lui assurer par leur victoire » ou leur défaite ». Avec quel art & » quelle vérité ce même Auteur décrit-il les réflexions que firent les Romains, après avoir nommé le jeune Scipion pour succéder, en Espagne, à son pere & son oncle (1)? « Tout étant terminé, lors- » que les premiers transports furent cal- » més, à cette ardeur succéda un pro- » fond silence. Chacun réfléchit sur ce » qu'il venoit de faire. On se reprochoit » d'avoir plus écouté la faveur que la » raison, dans cette nouveauté. La jeu-

---

periculum suum; publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipsi fecissent. *Liv. lib.* 1. *n.* 25.

(1) Post rem actam, ut jam resederat impetus animorum ardorque, silentium subito ortum & tacita cogitatio, quidnam egissent

» neſſe ſur-tout de leur général les » allarmoit : ſon nom même, qu'il em- » pruntoit de deux familles malheureu- » ſes, ſembloit avoir quelque choſe de » ſiniſtre, & ne lui annoncer que des » revers dans un pays où il alloit com- » mander au milieu des tombeaux de ſon » pere & de ſon oncle. » C'eſt avec la même force qu'il dépeint le déſeſpoir des Romains, enfermés dans les défilés de Caudium ; (1) leur conſternation & leurs allarmes à l'arrivée des Gaulois prêts de s'emparer de Rome. (2) Par-tout, en le liſant, on voit non-ſeulement combattre & agir, mais penſer.

Croyez-vous, interrompit Timagene, que vos Auteurs latins l'emportent ſur les nôtres dans cette partie ? Pour moi, je ne crains point de mettre en parallèle avec tout ce que vous venez de citer, le

---

novi, quod favor plus valuiſſet quàm ratio. Ætatis maxime pœnitebat. Quidam fortunam etiam domûs horrebant, nomenque ex duabus funeſtis familiis, in eas provincias, ubi inter ſepulchra patris patruique res gerendæ eſſent, proficiſcentis. *Lib.* 26, *n.* 18.

(1) Lib. 9, n. 2, 3 & 4.

(2) Lib. 5, n. 39.

bel endroit de Corneille sur la mort de Pompée ;

« Aucun gémissement à son cœur échappé
» Ne le montre, en mourant, digne d'être
» frappé.
» Immobile à leurs coups, en lui-même il
» rappelle
» Ce qu'eut de beau sa vie, & ce qu'on dira
» d'elle,
» Et tient la trahison que le roi leur prescrit
» Trop au-dessous de lui, pour y prêter l'es-
prit.
» Sa vertu dans leur crime augmente ainsi
» son lustre,
» Et son dernier soupir est un soupir illustre,
» Qui de cette grande ame achevant les des-
» tins,
» Etale tout Pompée aux ieux des assassins. »

C'est bien penser, assurément, que de faire penser ainsi un héros ; & je ne puis m'empêcher d'appliquer à l'Auteur lui-même son derniers vers, & de dire, que ce magnifique morceau étale tout Corneille aux ieux de ses lecteurs.

Pour vous prouver, continua Euphorbe, que je reconnois tout le mérite des modernes, j'ajouterai à l'exemple que vous apportez, celui de M. Fléchier,

dans l'oraison funèbre du vicomte de Turenne. » Turenne meurt, tout se con-» fond, la fortune chancelle, la victoi-» re se lasse, la paix s'éloigne, les bon-» nes intentions des alliés se rallentis-» sent, le courage des troupes est abattu » par la douleur & ranimé par la ven-» geance; tout le camp demeure immo-» bile; les blessés pensent à la perte qu'ils » ont faite, & non pas aux blessures » qu'ils ont reçues; les peres mourants » envoient leurs fils pleurer sur leur gé-» néral mort ». . . . . Rien n'est plus curieux, pour un lecteur, que de découvrir ainsi tous les sentimens qui partagent un grand peuple. Nous apprendre ce qu'ont fait les hommes, c'est nous instruire à demi; il faut les faire connoître eux mêmes.

Si les historiens, répliqua Timagene, sont tenus de nous faire connoître ceux dont ils parlent, ils ont pour cela, ce me semble, un moyen bien facile : ce sont les caracteres & les portraits. Ils y rencontrent le double avantage de plaire & d'instruire. Mais à propos de cette question, je voudrois bien connoître la différence exacte de ce qu'on appelle portraits, caracteres & descriptions.

On peut avoir à peindre, répartit

Euphorbe, une action, un lieu, un être raisonnable ou supposé tel. Le détail d'un fait particulier, par exemple, d'une bataille, d'une tempête, d'un voyage, l'énumération de ce qui compose un pays ou un canton, s'appelle description. Le portrait & le caractere ne conviennent qu'aux êtres raisonnables, ou du moins animés; & dans cette derniere espece, le portrait expose les qualités extérieures & intérieures; au lieu que le caractere, pris à la rigueur, doit se borner à celle de l'ame: mais souvent on le confond avec le portrait, comme vous le pouvez voir dans la Bruyere. Un rhéteur vous feroit d'autres divisions, qui ne sont admises que dans les écoles.

Quelque nom qu'on leur donne, reprit Timagene, avouez que les uns & les autres font un bel effet dans le récit, & y jettent beaucoup d'ornement. D'ailleurs, ces morceaux saillans ont l'avantage de faire une impression plus vive sur l'esprit, & par-là se gravent plus aisément dans la mémoire. Je n'oublierai jamais la description du combat de Télémaque avec Hyppias. « A peine Télémaque eut tiré son épée, qu'Hyppias, qui vouloit profiter de l'avanta-

» ge de sa force, se jetta sur le jeune fils
» d'Ulisse pour la lui arracher. L'épée se
» rompt dans leurs mains: ils se saisissent
» & se serrent l'un l'autre ; les voilà,
» comme deux bêtes cruelles qui cher-
» chent à se déchirer : le feu brille dans
» leurs ieux ; ils se raccourcissent, ils
» s'alongent, ils se baissent, ils se rele-
» vent, ils s'élancent, ils sont altérés de
» sang. Les voilà aux prises pieds con-
» tre pieds, mains contre mains ; ces
» deux corps entrelacés paroissent n'en
» faire qu'un : mais Hyppias, d'un âge
» plus avancé, sembloit devoir accabler
» Télémaque, dont la tendre jeunesse
» étoit moins nerveuse. Déjà Téléma-
» que, hors d'haleine, sentoit ses ge-
» noux chanceler. Hyppias le voyant
» ébranlé, redouble ses efforts. C'en étoit
» fait du fils d'Ulisse, il alloit porter la
» peine de sa témérité & de son empor-
» tement, si Minerve, qui veilloit de
» loin sur lui, & qui ne le laissoit dans
» cette extrémité de péril que pour
» l'instruire, n'eût déterminé la victoire
» en sa faveur. » N'êtes-vous point en-
chanté, comme moi, de la vivacité de
cette peinture? *Les voilà, comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer.* On suit tous leurs mouvemens. *Ils se rac-*

courciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent..... Voilà ce que le pinceau ne peut exprimer ſur la toile. C'eſt moins une lecture, qu'un ſpectacle intéreſſant.

J'admire encore plus que tout cela, ajouta Euphorbe, la ſageſſe & le naturel qui regnent dans l'ordonnance de ce tableau. Point d'idée giganteſque, point de confuſion, point d'expreſſions outrées ou inutiles. Au reſte, n'avez-vous pas un petit intérêt particulier, qui vous rend plus cher encore ce morceau vraiment beau par lui-même? Meſſieurs les militaires ont cela de commun avec les jeunes gens; ils ſe paſſionnent pour tout ce qui a quelque rapport avec la guerre & les combats.

Tout comme il vous plaira, répliqua Timagene; mais vous ne pouvez diſconvenir que cet intérêt ne ſoit bien légitime, quand l'écrivain a le talent de le faire naître. Il y a une eſpece d'adreſſe dans le récit, qui le transforme, pour ainſi dire, en drame, & qui lui donne toute la vivacité d'une action, lorſqu'on ſçait ne préſenter au lecteur que ce qui pourroit être apperçu par un ſpectateur, & lui laiſſer deviner tout le reſte. Il me ſemble que c'eſt-là le plus grand art de

Tite-Live dans le fameux combat des Horaces & des Curiaces. (1) « Les deux armées, dit-il, s'étoient placées devant » leurs retranchemens, pour être témoins » d'un combat, où, sans partager le » danger, elles avoient grande part aux » craintes & aux allarmes. Il ne s'agissoit » de rien moins que de l'empire, & leur » sort dépendoit de la bravoure & du » bonheur d'un petit nombre de com- » battans. Ainsi, dans l'agitation & l'in- » certitude, tous portent leur atten- » tion vers un spectacle qui n'avoit pour » eux rien d'agréable. On donne le si- » gnal.... au premier choc, le bruit » des armes, l'éclat effrayant des épées » jettent une secrette horreur dans l'ame » des spectateurs. Tandis qu'un égal » avantage tient l'espoir en suspens, l'in-

(1) Confederant utrimque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm curæ expertes. Quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortunâ positum. Itaque ergo erecti suspensique in minime gratum spectaculum animo intenduntur. Datur signum. . . . Ut primo statim concursu increpuêre arma, micantesque fulsêre gladii, horror ingens spectantes perstringit: & neutro inclinatâ spe, torpebat vox spiritusque. Consertis

» quiétude & le silence regne des deux
» côtés. Bien-tôt le combat s'anime : alors
» ce ne sont plus seulement les diverses
» attitudes des combattans, le mouve-
» ment irrégulier des traits & des armes
» qui frappent les ieux : on apperçoit
» des blessures ; on voit couler du sang.
» Aussi-tôt deux des champions Ro-
» mains tombent morts sous les coups
» des Albains, qui demeurent blessés
» tous les trois. A cette vue, l'armée
» d'Albe pousse de grands cris de joie.
» Les légions Romaines, en perdant
» toute espérance, étoient encore dans
» les plus cruelles allarmes sur le sort du
» dernier des Horaces environné de ses
» trois ennemis. Heureusement il étoit
» sans blessure, & comme il ne pouvoit

---

deinde manibus cum jam non motus tantum corporum agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent, duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, exspirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Forte is integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus sin-

» tenir seul contr'eux tous, aussi étoit-il » supérieur en forces à chacun d'eux en » particulier. Ainsi, pour diviser leurs » efforts, il prend la fuite, prévoyant » bien que leurs blessures ne leur per- » mettroient pas de le suivre d'un pas » égal. A peine étoit-il à quelque distance » du lieu où s'étoit livré le combat, qu'il » se retourne & voit derriere lui ses en- » nemis séparés les uns des autres par » un assez grand intervalle. Il vient ra- » pidement tomber sur le premier, qui » n'étoit pas fort éloigné ; & pendant » que les Albains crient aux autres Cu- » riaces de secourir leur frere, Horace » l'a déja renversé à ses pieds, & vole à » une seconde victoire. Les Romains » alors animent leur champion par ces » clameurs que produit ordinairement » un succès inespéré dans des hommes

---

gulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse : in eum magno impetu redit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis, ut opem ferant fratri, jam Horatius cœso hoste victor

» qui y prennent le plus grand intérêt. » Le héros de Rome se hâte de terminer ce nouveau combat. » N'y a-t-il pas là dedans une espece de magie qui nous transporte successivement dans l'une & dans l'autre armée, & qui met sous nos ieux tout ce que pouvoit découvrir un soldat Romain ou Albain? On ne s'arrête point à nous peindre les regards menaçans de ces guerriers, les coups qu'ils se portent; on ne nous dit point de quelle maniere les trois Albains furent blessés, par quelle adresse ou par quel bonheur, bien-tot après ils firent mordre la poussiere à deux Horaces. Tout cela ne peut être apperçu que par les combattans eux-mêmes. Mais nous entendons le bruit des armes, nous voyons briller les épées, nous suivons des ieux les mouvemens confus de ces héros, leurs blessures, leur sang qui rougit la terre; objets plus propres encore à exciter l'inquiétude que les premiers. Bien-tôt la scène change; deux

---

secundam pugnam petebat. Tum clamore, qualis ex insperato faventium solet, Romani adjuvant militem suum, & ille defungi prælio festinat. *Dec.* 1. *Lib.* 1. *n.* 25.

Romains succombent, & un seul se trouve exposé aux assauts de trois adversaires. Quelle est l'ame assez insensible pour n'être point émue par des objets aussi frappans?

Je ne m'aviserai plus, reprit Euphorbe, de plaisanter Messieurs les militaires : je vois qu'ils sçavent se défendre autrement que l'épée à la main. Au surplus, je voulois vous dire, que si les descriptions de combats font un bel effet dans le récit, il en est d'autres plus riantes, qui n'y répandent pas moins d'ornement. J'en prends à témoin ce joli morceau que l'on trouve dans la Lettre où Mad. de Sévigné décrit le passage du Rhin. « Le chevalier de Nan» touillet étoit tombé de cheval; il va » au fond de l'eau, il revient, il retour» ne, il revient encore; enfin il trouve » la queue d'un cheval, il s'y attache; ce » cheval le mene à bord, il monte sur le » cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, & revient gaillard. » Quel tableau plus agréable, que cette description de la Bétique? « Le » fleuve Bétis coule dans un pays fertile, » & sous un ciel pur qui est toujours » serein. Le pays a pris son nom du fleu» ve qui se jette dans l'Océan assez près

» des colonnes d'Hercule, & de cet » endroit où la mere furieuse, rompant » ses digues, sépara autrefois la terre de » Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce » pays semble avoir conservé les délices » de l'âge d'or : les hivers y sont tiédes ; » les rigoureux aquilons n'y soufflent ja- » mais ; l'ardeur du soleil y est toujours » tempérée par des zéphirs rafraîchis- » sans, qui viennent adoucir l'air vers » le milieu du jour : ainsi, toute l'année » n'est qu'un heureux hymen du prin- » temps & de l'automne, qui semblent » se donner la main. » Toutes ces pein- tures, sans être essentielles à l'objet prin- cipal, l'enrichissent beaucoup. Ainsi, la superbe architecture qui remplit le fond d'un tableau, est indépendante de l'ac- tion qu'il représente ; mais elle forme un ensemble qui attire les regards des connoisseurs.

De votre comparaison, interrompit Timagene, il s'ensuit que la description doit être propre au sujet que l'on traite. Je ne peindrai pas Adam & Eve dans un riche palais, ni les Peres du désert dans de magnifiques jardins. Que de lieux communs où l'on décrit une cam- pagne, un torrent, une tempête, & qui peuvent convenir à toutes sortes de su-

jets ? Ce ſont des eſpeces de pieces de rapport qu'on déplace à ſon gré & qu'on enchâſſe où l'on veut. On pourroit en faire un répertoire diſpoſé par lettres alphabétiques en forme de dictionnaire, pour la commodité des plagiaires. Je voudrois, pour moi, qu'il n'y eût point de deſcription qui ne fût attachée à la place qu'elle occupe par quelques traits particuliers & néceſſaires, comme celles que vous venez de rapporter.

Votre régle eſt un peu ſévere, répartit Euphorbe. L'exactitude de la proſe ne ſouffre point, il eſt vrai, ces peintures générales & communes. La ſévérité de l'hiſtoire ne permet pas non plus qu'on y répande les fleurs avec prodigalité, comme fait l'hiſtorien latin d'Alexandre-le-Grand, dans la deſcription du Fleuve Marſyas, (1) dans l'avanture d'Abdalomine, (2) dans les regrets de Siſygambis à la mort d'Alexandre, & dans quelques autres endroits. Mais la poëſie étant plus ſuſceptible d'ornemens, elle eſt plus indulgente. Elle admet ces détails où l'imagination ſe joue & diſtrait un moment ſon lecteur, pourvu qu'ils ne ſoient point copiés & qu'ils aient des bornes convenables. Dans l'un &

(1) Quint. Curc. l. 3.
(2) *Ibid. l.* 4.

dans l'autre genre, faire une description trop longue est un écart, mais surtout, lorsqu'elle n'a que peu ou point de rapport à la matiere dont l'écrivain doit être occupé.

Vous voulez que ces descriptions ne soient pas copiées, répliqua Timagene; cela, en vérité, ne me paroît pas commun. Je vais vous en rassembler sur un même sujet quelques-unes tirées des meilleurs Auteurs anciens & modernes, où vous remarquerez précisément les mêmes idées, & quelque différence seulement dans l'expression. Je trouve la premiere dans Ovide. (1)

Aspera crescit hyems, omnique à parte feroces
Bella gerunt venti, fretaque indignantia miscent.
Ipse pavet, nec se, quis sit status, ipse fatetur
Scire ratis rector, nec quid jubeatve, velitve:

(1) La tempête devient affreuse : les vents déchaînés de tous côtés se font la guerre, & soulevent les mers indignées. Le pilote lui-même effrayé, avoue qu'il ne fait plus dans qu'elle situation il est, ni ce qu'il doit décider

Tanta mali moles, tantòque potentior arte
est.
Quippe sonant clamore viri, stridore rudentes,
Undarum incursu gravis unda, tonitribus æther.
Fluctibus erigitur, cœlumque æquare videtur
Pontus, & inductas aspergine tangere nubes....
Ecce cadunt largi resolutis nubibus imbres,
Inque fretum credas totum descendere cœlum,
Inque plagas cœli tumefactum ascendere pontum.
Vela madent nimbis, & cum cœlestibus undis
Æquoreæ miscentur aquæ: caret ignibus æther;

---

ou commander: tant le danger est pressant, & l'emporte sur tout son art. Les cris des hommes se mêlent aux sifflemens des cordages, aux fracas des vagues qui se brisent, au bruit affreux du tonnerre. Les flots amoncelés semblent s'élancer vers l'olympe, & porter leurs cimes humides jusqu'aux nues. En même-temps des torrens de pluie tombent de la voûte céleste; on croiroit que tout le ciel descend dans la mer, & que l'océan irrité veut prendre la place de l'empirée. Les voiles sont trempées d'eau: les flots se confondent avec les nuages: les ténébres épaisses de la nuit sont redoublées par celles de la tempête: les éclairs & le tonnerre les dissipent pourtant de temps en

Cæcaque nox premitur tenebris hyemisque suisque.
Discutiunt tamen has, præbentque micantia lumen
Fulmina, fulmineis ardescunt ignibus undæ.
Deficit ars, animique cadunt; totidemque videntur
Quot veniunt fluctus, ruere atque irrumpere mortes.

Voyons maintenant ce que dit Virgile sur le même objet : (1)

Incubuere mari, totumque à sedibus imis
Unâ Eurus Notusque ruunt creberque procellis
Africus, & vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum :
Eripiunt subito nubes cœlumque diemque

---

temps, & donnent une lumiere effrayante ; les eaux sont embrâsées par la foudre. L'art est sans ressource ; le désespoir s'empare de tous les cœurs, & chacun des flots qui s'élancent, semble apporter avec soi la mort. *Métam. Lib.* 12.

(1) L'Eurus, le Notus, l'Africus fécond en orages s'étendent sur la mer, la bouleversent jusque dans ses abîmes, & poussent sur le rivage des vagues énormes. De tous côtés les

Teucrorum ex oculis; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, & crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem. . . . .
Hi summo in fluctu pendent, his unde dehiscens
Terram inter fluctus aperit: furit æstus arenis.

Rapprochons de ces deux poëtes, Homere, traduit par Boileau.

Comme l'on voit les flots soulevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

---

cris des hommes se mêlent au sifflement des cordages. A l'instant, les nuages dérobent le ciel & le jour aux ieux des Troyens: une nuit affreuse couvre les flots. Le tonnerre gronde; l'air est embrâsé de mille éclairs, & tout offre à ces infortunés une mort présente. Les uns sont suspendus au sommet d'une vague; les autres voyent un gouffre s'ouvrir sous leurs pieds & découvrent la terre à travers les flots. L'onde bouillonne au fond de ses sables. *Æn. Lib.* 1. *v.* 84.

Voici comme s'exprime l'Auteur de la Henriade.

L'astre brillant du jour à l'Instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin
gémit :
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

Enfin ce tableau tracé par Oreste dans la tragédie d'Electre, peut figurer à côté de ceux-là.

La mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde,
Et comme un tourbillon, embrassant nos
vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les
eaux.
Les vagues quelquefois nous portent sur leurs
cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblent nous plon-
ger tous.

Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.

Il ne s'agit point d'examiner ici si la majesté énergique de Virgile l'emporte sur l'ingénieuse fécondité d'Ovide ; qui des François ou des Latins, ont la touche plus mâle ou le coloris plus frappant ; je veux seulement vous faire observer que l'on rencontre ici par-tout les mêmes idées, & qu'il n'y a de variété que dans l'expression. Chez les Latins, comme chez les François, tout se réduit à nous représenter les vents déchaînés, les vagues soulevées jusqu'aux cieux, les cris & le desespoir des matelots, le bruit du tonnerre, le feu des éclairs, enfin le pilote sans ressource, qui s'abandonne à la merci des flots.

Avant de vous répondre, reprit Euphorbe, souffrez que je vous fasse une petite remarque. Sans cet étalage de poësie, l'Auteur des Pseaumes en a dit en quatre mots, autant que tous les Auteurs que vous avez cités (1). « Dieu parle :

(1) *Dixit, & stetit spiritus procellæ, & exaltati sunt fluctus ejus. Ascendunt usque ad*

» les vents & la tempête se déchaînent; » les flots se soulevent, ils montent jus- » qu'aux cieux, & descendent jusqu'aux » abimes. Le trouble & l'agitation des » matelots, les rendent semblables à un » homme ivre. Toute leur habileté s'est » évanouie. » Ne croiroit-on pas que ces versets ont servi de modèle à vos descriptions? Je reviens maintenant à votre difficulté. Lorsqu'on fait un portrait d'après nature, on est renfermé dans un cercle de circonstances qu'on ne peut franchir, sans tomber dans le défaut qu'Horace reproche à certains poëtes, de mettre les dauphins dans les forêts & les sangliers dans les eaux, pour répandre du merveilleux & de la variété dans leurs compositions:

(1) *Qui variare cupit rem prodigialiter unam, Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.*

Il n'est donc pas étonnant que plusieurs grands Auteurs se rencontrent dans les

---

cœlos, & descendunt usque ad abissos... Turbati sunt, & moti sunt sicut ebrius, & omnis sapientia eorum devorata est. Ps. 106.

(1) Art. Poët. v. 29.

tableaux qu'enfante leur imagination. Plus ils ont de goût, plus ils doivent se rapprocher, parce qu'ils copient le même modèle, c'eſt-à-dire, la nature, qui eſt une. Puiſer dans cette ſource féconde, ce ne fut jamais être plagiaire. On ne l'eſt que quand on s'attribue, comme un bien propre, les expreſſions, les penſées, ou le plan d'un Auteur. Par exemple, je ne puis voir, ſans peine, un bon hiſtorien de nos jours, tranſcrire mot pour mot, avec quelques légers changemens, juſqu'à huit pages du Céſarion de l'abbé de Saint-Réal, au ſujet du rétabliſſement de Ptolomée Auletes. (1) Mais peut-on trouver mauvais que, dans la deſcription d'un combat, on nous mette ſous les ieux des morts, des mourans, le bruit des armes, la fuite des uns, la pourſuite des autres? ce ſont les parties eſſenrielles de l'objet qu'on traite. Tout ce que je voudrois conclure du petit inconvénient, que vous venez de remarquer, c'eſt qu'il faut employer rarement ces eſpeces de lieux communs, ſur-tout dans la proſe. On n'a point cet écueil à craindre dans les portraits & les

(1) Hiſt. Anc. l. 21, art. 2, §. 1.

caracteres. Ils ont tous des traits qui leur ſont propres, & que le peintre doit ſaiſir. Il ſeroit inexcuſable, ſi ſon tableau convenoit également à pluſieurs perſonnes différentes.

Il y a pourtant, interrompit Timagene, des portraits qu'on appelle généraux ; tels que ſont ceux de l'avare, du prodigue, de l'ambitieux & pluſieurs autres. N'en eſt-il pas de ces morceaux, comme des deſcriptions ? Si toutes les batailles ſe reſſemblent, tous les avares ont quelque choſe de commun.

Cela eſt vrai, juſqu'à un certain point, continua Euphorbe ; mais quelque généraux que ſoient ces caracteres, ils empruntent des lieux, des temps, des uſages, des inclinations différentes, certaines nuances particulieres qui les diſtinguent. L'avare de nos jours a quelques teintes que n'avoit pas celui des Grecs & des Romains : comme le Petit-Maître Anglois n'eſt pas celui de Paris.

J'ajouterois à ce que vous dites, répliqua Timagene, que ces caracteres généraux me paroiſſent compoſés comme la Vénus de ce fameux ſculpteur Grec, qui réunit dans ce ſeul chef-d'œuvre les plus beaux traits qu'il apperçut dans toutes les femmes de la ville. D'où il s'enſuit

fuit qu'ils ſont moins des peintures particulieres, qu'un aſſemblage de différens portraits : & cela eſt ſi vrai, que leur mérite eſt plus grand, à proportion qu'ils reſſemblent à un plus grand nombre de perſonnes dans le même genre.

Votre raiſon, pourſuivit Euphorbe, eſt encore meilleure que la mienne, pour prouver, qu'il ne faut pas leur appliquer à la rigueur ce que je diſois tout-à-l'heure des traits qui leur ſont propres; qu'ils ont quelque reſſemblance avec les deſcriptions; & que ma réflexion ne peut regarder que les portraits proprement dits, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont particuliers. Arrêtons-nous donc à ceux-ci, & contentons-nous d'y chercher ce que la peinture ſe preſcrit à elle-même, dans ceux qu'elle nous offre, une reſſemblance exacte, un riche coloris, une attitude naturelle & gracieuſe. Si, pour peindre tel ou tel général d'armée, je me contentois de dire, qu'il étoit d'une naiſſance illuſtre, qu'il avoit étudié l'art de la guerre & toutes les parties qui en dépendent, qu'il connoiſſoit toutes les reſſources des ennemis & les ſiennes, que, dans l'action, il commandoit en grand capitaine & ſe battoit en ſoldat,

j'en donnerois une idée magnifique ; mais qui peut convenir à plusieurs de ceux dont nous trouvons les noms dans l'histoire. Ce n'est-là qu'un modèle dégrossi & qui n'est point caractérisé, ou, tout-au-plus, un de ces portraits généraux dont nous venons de parler.

Pensez-vous donc, dit alors Timagene, qu'il en soit d'un portrait, comme d'une énigme, & qu'on doive en deviner l'objet, sans qu'il soit nommé?

Non, répondit Euphorbe; mais je crois qu'il doit avoir certains traits particuliers à la personne qu'il représente. Voyez, par exemple, celui-ci, tracé de la main de M. Bossuet (1). « Un homme » s'est rencontré d'une profondeur d'es- » prit incroyable, hypocrite raffiné au- » tant qu'habile politique, capable de » tout entreprendre & de tout cacher, » également actif & infatigable dans la » paix & dans la guerre, qui ne laissoit » rien à la fortune de ce qu'il pouvoit » lui ôter par conseil & par prévoyance : » d'ailleurs si vigilant & si prêt à tout, » qu'il n'a jamais manqué aucune des » occasions qu'elle lui a présentées : enfin » un de ces esprits remuants & audacieux

(1) Or. Fun. de la reine d'Angleterre.

» qui semblent être nés pour chan-» ger le monde. » La profondeur d'esprit & l'hypocrisie, l'audace & la dissimulation dans un homme ambitieux & sans naissance, mais capable de troubler l'univers, tout cela fait un ensemble, qui feroit connoître suffisamment le fameux Cromwel, quand l'endroit d'où ce morceau est tiré, ne le montreroit pas plus clairement.

Je suis persuadé, comme vous, poursuivit Timagene, que c'est cet ensemble de plusieurs qualités rarement unies l'une avec l'autre, qui forme la ressemblance du portrait. Si l'on avoit fait attention à cette vérité, on se seroit épargné la peine de chercher les modèles des caracteres de la Bruyere, & on ne se seroit pas imaginé y reconnoître telles ou telles personnes, parce qu'ils offroient quelques traits détachés qui pouvoient leur convenir. Pour se convaincre que cet assemblage est nécessaire, il suffit d'examiner le célèbre portrait de Catilina, fait par Salluste. (1) « Catilina étoit d'une naissance illustre, & » joignoit à une grande force d'esprit &

(1) Catilina nobili genere natus, fuit ma-

» de corps, un caractere méchant & per-
» vers : les diſſentions inteſtines, le meur-
» tre, le pillage, les diſcordes civiles
» eurent des charmes pour lui dès ſes
» plus tendres années : il en fit les exerci-
» ces de ſa jeuneſſe : un tempérament
» plus robuſte qu'on ne peut s'imaginer,
» le mettoit à l'épreuve de la faim, du
» froid, des veilles & des fatigues. Gé-
» nie audacieux & ruſé, c'étoit un vrai
» Prothée, capable de tout feindre &
» de tout diſſimuler. Avide du bien d'au-
» trui, prodigue du ſien, il étoit ardent
» & emporté dans ſes paſſions : il par-
» loit avec facilité, mais avec peu de
» diſcernement. Cet eſprit vaſte & am-
» bitieux ne voyoit rien d'impoſſible &
» de trop relevé pour lui, & ne ſe re-

---

gna vi animi & corporis, ſed ingenio malo pravoque. Huic ab adoleſcentiâ bella inteſtina, cædes, rapinæ, diſcordiæ civilis grata fuêre ; ibique juventutem ſuam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ ſupra quam cuiquam credibile eſt. Animus audax, ſubdolus, varius, cujuſlibet rei ſimulator ac diſſimulator ; alieni appetens, ſui profuſus, ardens in cupiditatibus ; ſatis loquentiæ, ſapientiæ parum. Vaſtus animus immoderata, incredibilia, ni-

» paiſſoit que de chimeres & de pro-» jets inouis. » On peut trouver, ſans doute, dans différens particuliers pluſieurs parties de ce caractere; Alexandre étoit violent & ne connoiſſoit point de bornes dans ſes projets; Céſar étoit ambitieux & prodigue; Annibal étoit robuſte & ruſé; Antoine étoit l'eſclave de ſes paſſions: mais il ſeroit bien difficile de rencontrer ailleurs l'éclat de l'origine, la force du corps au milieu des débauches, l'ambition la plus aveugle avec des talens médiocres, preſque tous les vices ſans aucune vertu, réunis dans un même homme.

L'orateur Romain, reprit Euphorbe, en traitant le même ſujet, entre dans un plus grand détail. Il explique, il développe, avec ſon abondance ordinaire, ce que Salluſte avoit renfermé dans ce peu de mots, *C'étoit un Prothée capable de tout feindre & de tout diſſimuler*; & il nous fait concevoir comment ce fameux ſcélérat avoit pu ſéduire ou tromper un ſi grand nombre

---

mis alta ſemper cupiebat. *Sall. de bell. Catil.*

de citoyens. (1) « Catilina, dit Cicéron; » eut tous les dehors des plus belles ver- » tus ; mais ce n'étoit qu'une écorce lé- » gere & sans fond : engagé avec une » foule de scélérats, il feignoit des liai- » sons avec tous les honnêtes gens : le » violent attrait qui le portoit au désor- » dre, lui laissoit encore quelque incli- » nation pour le travail & l'application : » au milieu des débauches auxquelles il » se livroit sans mesure, il avoit du goût » pour l'art militaire. Je crois que jamais » l'univers ne vit un monstre réunir en » lui seul des passions & des penchans » aussi différens & aussi incompatibles. » Qui fut plus cher que lui, pendant » un temps, à tout ce qu'il y avoit de » grand dans la république ? Qui fut » jamais mieux avec tous ceux qui étoient

(1) Habuit ille permulta maximarum, non expressa signa, sed adumbrata virtutum : utebatur hominibus improbis multis ; & quidem optimis se viris deditum esse simulabat. Erant apud illum illecebræ libidinum multæ ; erant etiam industriæ quidam stimuli, ac laboris. Flagrabant vitia libidinis apud illum ; vigebant etiam studia rei militaris. Neque ego unquam fuisse tale monstrum in terris ullum puto tam ex contrariis diversisque inter se pug-

» perdus d'honneur & de réputation ? » Quel citoyen plus zélé, quelquefois, » pour la patrie ? Quel ennemi plus funeste pour Rome ? Quels infâmes excès dans les plaisirs ? Quelle patience » dans le travail ? Quelle avidité dans » les rapines ? Quelle profusion dans les » largesses ? C'est un espece de prodige » inconcevable, qu'un tel homme ait pu » se faire beaucoup d'amis ; les conserver par ses soins & ses égards ; partager avec eux ce qu'il possédoit ; se prêter aux contre-temps & aux besoins de » tous ceux qui lui étoient attachés ; employer pour eux ses biens, son crédit, » son travail, l'audace même & le crime, s'il le falloit ; changer son caractere, le gouverner, le fléchir à son

---

nantibus naturæ studiis cupiditatibusque conflatum. Quis clarioribus viris quodam tempore jucundior ? Quis turpioribus conjunctior ? Quis civis meliorum partium aliquando ? Quis tetrior hostis huic civitati ? Quis in voluptatibus inquinatior ? Quis in laboribus patientior ? Quis in rapacitate avarior ? Quis in largitione effusior ? Illa vero in illo homine mirabilia fuerunt, comprehendere multos amicitiâ, tueri obsequio, cum omnibus communicare quod habebat, servire temporibus suorum omnium pecuniâ, gratiâ, labore corporis, scelere

» gré, & l'accommoder à toutes les cir-
» constances ; être sérieux avec les gens
» tristes, plaisant avec les gens déréglés
» grés, grave avec les vieillards, amu-
» sant avec la jeunesse, hardi parmi les
» scélérats & débauché parmi les liber-
» tins. » Il faut avouer que c'est un objet bien satisfaisant, de voir deux grands maîtres travailler au même tableau, & d'observer leur maniere particuliere, la diversité de leur ordonnance, & les teintes différentes que chacun donne à son coloris. Catilina me semble plus hideux dans l'historien, & je le hais davantage dans l'orateur.

C'est, sans doute, répliqua Timagene, que ce dernier s'étend particuliérement sur son hypocrisie & sa dissimulation ; & que ces vices ont quelque chose de plus odieux dans la société, que les autres. Je trouve néanmoins que le consulaire Romain ménage ici son ennemi. Il nous montre chez lui quelque

---

etiam, si opus esset, & audaciâ : versare tuam naturam, & regere ad tempus, atque huc & illuc torquere & flectere : cum tristibus severè, cum remissis jucundè, cum senibus graviter, cum juventute comiter, cum facinorosis audacter, cum libidinosis luxuriosè vivere. *Orat. pro Cœlio.*

chose de bon, du moins dans certaines occasions & en apparence. Dans Salluste, je ne vois rien de semblable.

La véritable raison, repartit Euphorbe, est que l'un fait un plaidoyé, & l'autre écrit une histoire. L'historien doit nous montrer les hommes tels qu'ils sont ; l'orateur, tels qu'il est avantageux pour sa cause qu'ils paroissent. Il peut imiter ces peintres qui ont l'art de déguiser certaines difformités du corps, sous une ample draperie. Cœlius, que défendoit Cicéron, étoit accusé de liaisons étroites avec Catilina. L'avocat s'attachoit à prouver que ce jeune Romain avoit eu cela de commun avec beaucoup d'autres gens de bien, & qu'il avoit été trompé pendant quelque temps, comme eux. Il falloit donc établir que Catilina avoit trouvé, soit dans ses talens naturels, soit dans sa dissimulation, de quoi les séduire ; & le montrer du côté le moins odieux. Au reste, ce portrait n'est pas moins ressemblant que le premier.

Je ne sçais, poursuivit Timagene ; vos orateurs me semblent toujours aller à côté de la vérité. Mais je ne veux point me faire de querelle avec eux : leur ressentiment est à craindre. Je vous demande seulement si cet artifice n'est point

ce que vous appellez le coloris du portrait ?

Non, répondit Euphorbe. Je n'entends par-là que le ſtile & l'expreſſion dont il doit être revêtu, & qui font l'effet des couleurs dans la peinture.

Je conçois ce que vous voulez dire, reprit Timagene ; il faut que les penſées y ſoient belles, ſans être trop recherchées ; que les vices du perſonnage contraſtent adroitement avec ſes talens ou ſes vertus ; que l'expreſſion ſoit claire & conciſe ; qu'elle ſoit noble, ſurtout dans les grands ſujets ; telle que celle-ci, par exemple, dans le portrait du grand Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance ;
Je porte dans les ieux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance :
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant :
Rien n'eſt comparable à ma gloire :
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'hiſtoire,
Ne me le ſauroit diſputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

Il eſt difficile, pourſuivit Euphorbe, de trouver un exemple mieux aſſorti à ce que nous diſons. Le ſtile en eſt riche & naturel; l'expreſſion claire & ſerrée; & quoiqu'il ſemble que l'Auteur ſe propoſe de flatter ſon héros, il laiſſe pourtant entrevoir le ſeul défaut, peut-être, qu'avoit le grand Condé, la hauteur & l'emportement. Si je n'avois pas déja cité le portrait de Cromwel par l'illuſtre évêque de Meaux, je voudrois qu'il figurât ici auprès du vôtre. Mais je trouverai de quoi me dédommager dans le poëme en proſe de l'archevêque de Cambrai. Entre pluſieurs autres endroits que je pourrois choiſir, je ne vous rapporterai que celui de Télémaque preſque vaincu par la paſſion de l'amour. Vous y découvrirez, à-coup-ſûr, toutes les qualités que vous venez de détailler vous-même. « Télemaque demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage » de la mer; ſouvent dans le fond de » quelque bois ſombre, verſant des larmes ameres & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il » étoit devenu maigre; ſes ieux creux » étoient pleins d'un feu dévorant: à le » voir pâle, abattu & défiguré, on auroit dit que ce n'étoit plus Télémaque.

» Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble » fierté s'enfuyoient loin de lui : il pé- » riſſoit. Telle qu'une fleur qui, étant » épanouie le matin, répand ſes doux » parfums dans la campagne, & ſe flé- » trit peu à-peu vers le ſoir; ſes vives » couleurs s'effacent, elle languit, elle » ſe deſſéche, & ſa belle tête ſe pan- » che, ne pouvant plus ſe ſoutenir; ainſi » le fils d'Uliſſe étoit aux portes de la » mort. » Que de netteté, que de nobleſſe dans ces idées! Rapprochons de ce morceau, le caractere de Jules-Céſar tracé par Lucain. Il eſt diſpoſé comme celui-là, & ſe termine auſſi par une comparaiſon : nous appercevrons la différence des deux pinceaux. Le voici.

(1) Acer & indomitus; quò ſpes, quòque ira vocaſſet,
Ferre manum, & nunquam temerando parcere ferro.
Succeſſus urgere ſuos : inſtare favori
Numinis, impellens quidquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret, gaudenſque viam feciſſe ruinâ.
Qualiter expreſſum ventis per nubila fulmen

(1) Pharſ. lib. 1. v. 146.

Ætheris impulsi sonitu, mundique fragore
Emicuit, rupitque diem, populosque paventes
Terruit, obliquâ perstringens lumina flammâ:
In sua templa furit; nullâque exire vetante
Materiâ, magnamque cadens magnamque revertens
Dat stragem latè, sparsosque recolligit ignes.

Brebeuf a prétendu rendre ainsi ces vers.

. . . . Esprit bouillant, enflé d'ambition,
Toujours dans les desseins, toujours dans l'action;
Pour qui la gloire même auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit pas au pouvoir de ses armes;
Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher;
Mais qui veut les cueillir, moins que les arracher;
Prêt à faire servir & le fer & la flamme
Aux fortes passions qui regnent dans son ame;
Qui laisse aveuglément tyranniser son cœur,
Tantôt à son espoir, tantôt à sa fureur;
Esprit impétueux, que l'audace commande,
Plus le destin lui donne, & plus il lui demande,
Et la faveur des Dieux, trop prompte à le servir,

Irrite ſon orgueuil, au lieu de l'aſſouvir.
Il n'eſt, pour s'agrandir, point de ſang qu'il
ne verſe,
De pouvoir qu'il n'abatte, ou de ſein qu'il
ne perce,
Et pour lui la grandeur n'eſt pas d'aſſez haut
prix,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.
Telle, au choc furieux du vent & des orages,
Déchirant ſa priſon & crevant les nuages,
La foudre fait briller ſes éclairs en tous lieux,
Fait pâlir la nature, & fait trembler les cieux.
Ce torrent enflamé, cette ardeur pénétrante,
Cet orage fumant, cette vague brûlante
Perce, enfonce, dévore & traîne fiérement
Le ravage & l'horreur avec l'embrâſement,
Conſume les autels, auſſi-bien que la fange,
Et tourne ſa fureur ſur les Dieux qu'elle venge;
Des plus nobles forêts fait de triſtes bûchers,
Déſerte la campagne, & briſe les rochers.

Que vous ſemble-t-il maintenant de ces deux portraits?

On ne peut nier, répliqua Timagene, qu'il n'y ait dans le dernier de la grandeur & de la poëſie: mais quelle dépenſe d'eſprit & d'expreſſions pour faire concevoir une ſeule paſſion de Céſar!

j'y voudrois d'ailleurs plus de clarté. Il faut que je travaille pour saisir la pensée de l'Auteur, dans bien des endroits que le traducteur lui-même a omis, tels que ceux-ci ; *successus urgere suos, expressum ventis per nubila fulmen, rupitque diem, in sua templa furit, sparsosque recolligit ignes.* Mon amour propre, au lieu de s'en prendre à sa propre ignorance, en accuse le poëte. Mais ce qui me frappe le plus, dans le portrait de Télémaque, c'est que ce coloris, ces images si agréables en elles-mêmes, sont employés à peindre un objet triste & lugubre.

Et voilà précisément, interrompit Euphorbe, cette attitude naturelle & gracieuse, dont je vous parlois il n'y a qu'un moment, & qu'il faut donner à tout ce qu'on nous met sous les ieux. Un habile pinceau prête des graces à l'objet le plus révoltant. Pour vous en faire convenir, je ne veux que vous rappeller le portrait de Boccoris mourant, tiré de ce même poëme de Télémaque. « Je me souvien-» drai toute ma vie d'avoir vu cette tête » qui nageoit dans le sang, ces ieux fer-» més & éteints, ce visage pâle & défi-» guré, cette bouche entr'ouverte qui » sembloit vouloir encore achever des

» paroles commencées, cet air superbe & » menaçant, que la mort même n'avoit » pu effacer. »

Toute hideuse que la mort est par elle-même, reprit Timagene, elle se montre ici sous un appareil plus noble & plus satisfaisant, que dans le poëte Saint-Amand, lorsqu'il nous dit,

Là branle le squelette
D'un pauvre amant qui se pendit.

Mais à propos de portraits difformes, je voudrois bien savoir comment vous défendrez celui de Thersite (1), qu'Homere nous représente bossu, boiteux, la poitrine enfoncée, la tête pointue & parsemée de quelques cheveux.

Je ne prétends le défendre, repartit Euphorbe, non plus que celui des Harpies, dans Virgile, que par ces vers d'Horace (2):

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis.

---

(1) Il. l. 2. v. 216.

(2) Lorsqu'un poëme est plein de beautés, je lui fais grace de quelques imperfections. De Art. Poët. v. 351.

Mais je ne ferai pas l'injuſtice au chantre d'Ænée de mettre ſur ſon compte cette peinture que lui prête Segrais, en parlant des ſerpens qui dévorerent Laocoon, (1)

Et leurs langues ſifflantes
Léchent les ſales bords de leurs gueules béantes.

Il eſt toujours néceſſaire d'écarter ou de déguiſer tout ce qui peut avoir quelque choſe de rebutant. Longin reproche avec raiſon à Héſiode d'avoir dit en peignant la triſteſſe,

Une puante humeur lui couloit des narines.

Il vaudroit mieux ſupprimer tous les portraits, que d'en préſenter d'auſſi dégoûtants. Un Auteur eſt-il donc obligé de tout dire ?

Au contraire, répliqua Timagene, loin d'épuiſer ſa matiere, il doit laiſſer à ſon lecteur quelque choſe à penſer. Je me rappelle toujours, avec plaiſir, l'artifice de ce peintre qui repréſentoit ſur la toile le ſacrifice d'Iphigénie. Il avoit épuiſé ſon adreſſe & ſon art à rendre la dou-

(1) Æn. liv. 2.

leur d'Iphigénie & de Clytemneſtre. Ne ſachant plus comment exprimer le déſeſpoir d'Agamemnon, il s'aviſa de lui mettre à la main un mouchoir, dont il ſe couvroit le viſage. C'étoit appeller à ſon ſecours la nature & l'imagination du ſpectateur. A la vue de cette attitude, que ne ſe figure-t-on point dans un pere préſent aux autels, où va couler le ſang de ſa fille ?

Homere, que nous avons pris la liberté de cenſurer tout-à-l'heure, repartit Euphorbe, employe à peu-près le même moyen pour peindre le courage de ſon héros. Il nous donne d'abord une grande idée de la bravoure d'Ajax, de Diomede, d'Agamemnon, qu'il place les uns au-deſſus des autres par degrez ; puis il ſe contente de nous dire qu'Achille étoit plus brave encore que ces guerriers (1). Il ne faut ſouvent qu'un mot, un épithete, un coup de crayon pour faire un portrait, d'autant plus agréable au lecteur, qu'il croit avoir deviné l'objet qu'on lui préſente, & qu'il ſe ſait gré de ſa découverte, qu'on ne lui fait point acheter d'ailleurs par une longue digreſſion.

(1) Il. lib. 2. v. 769.

Dans ce genre, interrompit Timagene, je n'ai rien vu de plus énergique que ces quatre mots de Velleius Paterculus, pour peindre Maroboduus, chef des Marcomans, à qui Tibere faiſoit la guerre ſous l'empire d'Auguſte, *natione*, *non ratione barbarus*; barbare par ſa naiſſance, mais non par ſa conduite. Que d'idées préſente à l'eſprit cette petite phraſe!

J'aurai bien la hardieſſe, reprit Euphorbe, de mettre à coté de Velleius Paterculus notre inimitable fabuliſte, la Fontaine. Il donne quelque-fois une certaine étendue à ſes tableaux, comme dans la fable du chat, de la belette & du petit lapin (1).

« C'étoit un chat vivant comme un dévot
» hermite,
» Un chat faiſant la chatemite,
» Un ſaint homme de chat, bien fourré, gros
» & gras,
» Arbitre expert ſur tous les cas. »

Mais ſouvent il peint en raccourci, & ne fait, pour ainſi parler, que des

(1) Fable 139.

miniatures, telles que celles-ci; *Dame Belette au corps long & fluet. La cicogne au long bec.*

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Ces héros ne sont point des conquérans ni des généraux d'armée; mais ils n'en sont pas moins bien représentés. Ce sont des tableaux de Teniers qui empruntent leurs plus beaux ornemens de la nature.

A propos de tableaux, dit alors Timagene, vous savez que je dois aller voir chez votre voisin ce beau morceau, qu'il a fait placer au-dessus de l'autel de sa chapelle. Je me suis engagé d'y souper aujourd'hui. Je ne vous dis point adieu: demain, je me rendrai ici le plutôt qu'il me sera possible.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Suite des ornemens du Récit.

EUPHORBE se promenoit dans une allée sombre, lorsqu'il apperçut Timagene qui venoit à lui. Eh bien! lui dit-il en

l'abordant, votre curiosité est-elle satisfaite? Ce chef-d'œuvre répond-il à l'idée qu'on vous en avoit donnée? Je sais que vous ne prodiguez pas vos éloges.

Tout difficile que vous me supposez, répondit Timagene, je puis vous dire que j'ai vu un bel ouvrage. Le sujet est la résurrection du Lazare. Le coloris en est riche, le dessein correct, les contours gracieux, l'ordonnance bien entendue; mais j'aurois desiré un peu plus de feu dans l'action: la dégradation des objets est trop étudiée; tout y semble fait à la régle & au compas; ce qui jette un peu de froid dans cette belle composition.

Les talens sont partagés, repartit Euphorbe; & il est bien rare qu'un même homme atteigne la perfection dans toutes les parties de son art. Cette reflexion nous ramene assez naturellement à notre sujet; car on peut l'appliquer aux ouvrages d'esprit, comme à la peinture, à la sculpture; en un mot, à tout ce qui peut occuper notre raison. Dans le récit, par exemple, l'un est plein de chaleur, & dans son enthousiasme, néglige tout le reste. Quel Ecrivain plus animé que le P. Maimbourg, dans la description d'une bataille; mais en même temps, moins solide & moins judicieux: L'autre est

exact; mais ne saisit jamais ces traits hardis & ce beau désordre, qui caractérisent souvent la nature. Il est des occasions, où c'est une espece de régle de négliger les régles. Une grande passion, un mouvement violent doit porter dans le stile le trouble, dont l'ame est agitée. Pacuvius, ami & partisan d'Annibal, soupe avec son fils chez le général Carthaginois. Il sort un moment de la salle; son fils le suit; & c'est pour lui apprendre qu'il va, pendant son absence, poignarder le vainqueur des Romains, pour faire sa paix avec Rome. Le temps presse: le jeune-homme paroît déterminé. *Per ego te fili*, s'écrie le pere éperdu (1), *quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque* ..... Le désordre de ces expressions ne convient-il pas merveilleusement au tumulte qu'excitoient dans le cœur de ce malheureux pere, la reconnoissance pour un ami, la tendresse pour un fils, le danger pressant de l'un & de l'autre? Pour réussir dans de pareilles peintures, il faut que l'Auteur se place dans les mêmes circonstances, & ressente les mêmes émo-

(1) Tit. Liv. l. 23, c. 9.

tions que ſes Acteurs. *Si vis me flere dolendum eſt primum ipſi tibi* (1), diſoit Horace : ſi vous voulez m'arracher des larmes, commencez par en verſer vous-même.

Sur ce pied-là, reprit vivement Timagene, l'imagination de Virgile devoit être dans une belle agitation, lorſqu'il compoſoit l'épiſode de Niſus & d'Euryale. Jamais ſituation ne fut plus violente. Euryale eſt déjà entre les mains des ennemis. Niſus, pour dégager ſon malheureux ami, profite des ténébres qui le cachent, & de deux coups de traits renverſe deux des plus diſtingués de la troupe. Volcens, qui la commandoit, furieux de ne pouvoir découvrir la main d'où partent ces coups, veut s'en venger ſur Euryale, & fond ſur lui l'épée haute. Niſus, à ce ſpectacle, n'eſt plus maître de lui même : il ſe jette à travers l'eſcadron des Rutules : il s'écrie *me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum* (2). Dans tout autre circonſtance, cette façon de parler, ſeroit aſſurément un phébus inintelligible ; ici c'eſt l'ex-

(1) Hor. de Arte Poët. v. 102.

(2) Æn. lib. 9, v. 427.

plosion naturelle d'une passion impétueuse, dont le poëte devoit éprouver lui-même alors tous les symptomes. Ce sont là de ces beautés si particulieres à une langue, qu'on ne peut les faire passer dans l'autre; & je ne sais ce qui pourroit remplacer dans la nôtre, cette admirable confusion.

Il est vrai, poursuivit Euphorbe, que la sévere exactitude de notre françois, donne quelquefois des entraves à l'imagination. Elle permet à peine quelques inversions dans la poëtie. Pour peindre de grands mouvemens, nous n'avons presque d'autre ressource que ces phrases interrompues, & coupées par des points, dont nos écrivains aujourd'hui usent, ou plutôt abusent bien souvent. Racine s'en est servi dans Athalie. (1) Le grand prêtre Joad avoit fait les reproches les plus sanglans à Mathan, pontife de Baal: celui-ci, dans l'impuissance de se venger, entre dans un espece de délire furieux, & balbutie ces mots:

Avant la fin du jour..... on verra qui de nous.....
Doit.... mais sortons, Nabal.

(1) Acte 3, sc. 5.

Au

Au milieu de ces phrases entrecoupées, vous voyez que les termes sont toujours dans leur ordre naturel.

Je crois, que pour rendre en françois le vers de Virgile, reprit Timagene, on pourroit faire dire à Nisus, en suivant ce principe; *c'est moi... Rutules... je suis l'auteur du forfait.... vangez-vous sur moi...* Tout cela est cependant bien moins animé que l'expression du poëte latin; & il faut avouer que chaque langue a des beautés qui lui sont propres. La notre, par exemple, réussit admirablement dans ce stile coupé, qu'on emploie si souvent avec succès dans le récit. Un Auteur ingénieux du siécle passé trouve le principe de cette qualité, dans le caractere même de notre nation. (1) « Les François, dit-il, qui » ont beaucoup de vivacité & de feu, » ont un langage court & animé. Aussi » nos ancêtres, qui étoient plus prompts » que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la » langue latine... Au reste, ajoute-t-il, » nous avons trouvé le secret de joindre la » briéveté, non-seulement avec la clarté,

(1) Bouhours, Entr. sur la Lang. Franç.

» mais encore avec la pureté & la po-
» litesse. » En effet, dans nos bons Auteurs, la rapidité de l'expression égale celle de l'action. M. Bossuet semble avoir tout le feu du grand Condé, lorsqu'il dit de lui (1): « Le voyez-vous
» comme il vole, ou à la victoire, ou
» à la mort? Aussi-tôt qu'il eut porté
» de rang en rang l'ardeur dont il étoit
» animé, on le vit presque en même-
» temps, pousser l'aîle droite des enne-
» mis, soutenir la notre ébranlée, rallier
» les François à demi-vaincus, mettre en
» fuite l'Espagnol victorieux, porter
» par-tout la terreur, & étonner de
» ses regards étincelans, ceux qui échap-
» poient à ses coups. » Quelle vivacité l'abbé de Vertot ne met-il pas dans le récit de la mort du fameux Vasconcellos gouverneur de Portugal, pour le Roi d'Espagne (2)? Aussi-tôt les conjurés en-
» trerent en foule dans la chambre du
» secrétaire: on le cherche par-tout; on
» renverse lits, tables, on enfonce les
» coffres pour le trouver: chacun vou-
» loit avoir l'honneur de lui donner le

(1) Or. Fun. du Pr. de Condé.

(2) Révol. de Port. pag. 179.

» premier coup. » Ces phraſes courtes & détachées forment un eſpece d'enchantement, qui me tranſporte ſur les lieux : j'y partage tous les mouvemens des différens perſonnages : j'y prends part au tumulte, à l'agitation, au déſordre même qui y regne.

Penſez-vous, interrompit Euphorbe, que nos Auteurs ayent ſeuls la baguette des fées ? Ils l'ont peut-être empruntée des latins. Du moins ceux-ci ſavent-ils l'employer dans l'occaſion. Un ou deux exemples vont vous en convaincre. Dans l'Andrienne de Terence, ne trouve-t-on pas ce récit, auſſi naturel qu'il eſt concis ?

(1) Funus interim
Procedit ; ſequimur : ad ſepulchrum venimus ;
In ignem impoſita eſt : fletur.

Y a-t-il moins de préciſion dans ce beau morceau, où Ciceron décrit la maniere dont Verrès s'empara d'un ſuperbe candelabre, qu'Antiochus avoit fait porter chez ce prêteur, pour ſatisfaire ſa

(1) Cependant le convoi s'avance ; nous ſuivons : on arrive au lieu de la ſépulture ; on la met ſur le bûcher : on pleure.

curiosité : (1) *Jubet Verres illos discedere ; & candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum revertuntur. Rex primò nihil metuere, nihil suspicari. Dies unus, alter, plures ; non referri. Tum mittit ad ipsum si sibi videatur ut reddat. Jubet ipse posterius ad se reverti. Mirum illi videri. Mittit iterum. Non redditur.* Quelle rapide énergie dans ces vers de Boëce, au sujet de la descente d'Orphée aux enfers ?

Heu noctis prope terminos
Orpheus Euridicem suam
Vidit, perdidit, occidit.

Pour bien rendre cette précision, notre langue est en défaut.

A la bonne-heure, répondit Timagene : mais il est certain que les latins

(1) Verrès ordonne aux députés de se retirer & de laisser le candelabre : ainsi, ils retournent vers Antiochus les mains vuides. Le Roi d'abord n'a ni crainte ni soupçon. Un jour, deux jours, plusieurs jours se passent. On ne le rapporte point. Alors le prince envoye demander au préteur s'il veut bien le lui remettre. Celui ci répond, qu'on revienne dans quelque temps. Le roi surpris, renvoye de nouveau. On ne rend rien.

employent, moins souvent que nous, cette espece de stile, sur-tout dans les grands sujets. Vous ne disconviendrez pas que celui de Tite-Live, par exemple, dans la description du combat des Horaces, ne soit nombreux & périodique.

Je l'avoue, répartit Euphorbe. D'un autre coté, les latins ont une façon de s'exprimer, même dans les récits les plus nobles, que nous n'osons mettre en usage que dans le badin ou le naif, & presque jamais dans la prose. C'est ce que les grammairiens appellent l'infinitif. Ciceron, dans le récit qu'il fait du repas donné à Verrès par le Roi Antiochus, dépeint ainsi l'empressement du prêteur Romain à considérer les vases magnifiques qui ornoient la table : (1) *Ille unumquodque vas in manus sumere, laudare, mirari: Rex gaudere.* Vous voyez qu'ils ont en cela un avantage sur nous, qui les met à portée de donner à leur stile plus de légereté.

Il est vrai, reprit Timagene, qu'on ne passeroit pas à un François cette façon de parler, si ce n'est peut-être dans

(1) In Verrem de signis.

la converſation la plus familiere. Je ne m'en rappelle pas même d'autre exemple, que celui de la fable du lièvre & des grenouilles dans la Fontaine.

Grenouilles auſſi-tôt de ſauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.

Mais je crois que l'on peut ſe dédommager de ce petit inconvénient par les moyens que détaille Longin, dans ſon traité du ſublime, tels que ſont, le changement de temps, de nombre, de perſonnes, la ſuppreſſion des liaiſons & des tranſitions. Aux exemples que cite ce rhéteur, on en peut ajouter pluſieurs, empruntés même de nos Auteurs. En liſant ces jours-ci Philippes de Commines, j'en rencontrai un qui me parut figurer fort bien au milieu de ſon vieux langage. Il s'agit de l'entrevue du Duc Charles de Bourgogne, avec le Roi Edouard d'Angleterre, après que ce dernier eut conclu une trêve de neuf ans avec Louis XI. (1) « Ledit duc ſe courrou-

(1) Chron. de Louis XI, ch. 75.

» ça, dit-il .... & blâma fort cette trè-
» ve, disant qu'il n'avoit point cherché
» à faire passer les Anglois, pour besoin
» qu'il en eût ..... & afin qu'ils connus-
» sent qu'il n'avoit nul besoin de leur
» venue, qu'il ne prendroit trève avec no-
» tre Roi, jusqu'à ce que le Roi d'Angle-
» terre eût été trois mois de-là la mer:
» &, après ces paroles, part & s'en va
» de-là où il venoit. » Ce temps pré-
sent me semble aussi brusque que l'in-
cartade du duc. Le stile de l'historien
auroit-il la même chaleur, s'il s'étoit con-
tenté de dire, *après ces paroles, il partit & s'en alla?*

Ce tableau, ajouta Euphorbe, peut faire le pendant de celui que Clément Marot nous a laissé dans l'épître, où il décrit à François I la maniere dont son valet l'avoit volé. Le présent dont il se sert, exprime très-bien la précipitation d'un filou, à qui les momens sont précieux.

Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, ou deux chevaux trouva:
Laisse le pire, & sur le meilleur monte;
Pique, & s'en va.

Ces changemens de temps, ainsi que

ceux de nombres & de perſonnes, ſont très-propres, non-ſeulement à donner de la vivacité à la narration, mais auſſi à en bannir la monotonie, eſpece de langueur qui ne lui eſt que trop ordinaire.

N'eſt-il pas encore, reprit Timagene, un moyen auſſi efficace de produire ce double effet? Il conſiſte à ſupprimer les tranſitions & les liaiſons, qui ralentiſſent le diſcours lorſqu'elles ſe préſentent trop fréquemment. Dans le ſecond livre de l'Énéide, Ænée raconte à Didon, que dans le déſordre ſubit de la priſe de Troye, Panthée accourut à ſon palais, & il ajoute immédiatement, *quo res ſumma loco Pantheu? quam prendimus arcem?* Où en ſommes-nous, Panthée? quel poſte occuperons-nous; N'eſt-il pas vrai que vous ſuppléez aiſément, *je lui adreſſai la parole, je lui dis;* & que vous ſçavez bon gré au poëte d'avoir ſupprimé ces phraſes traînantes? Eſt il rien de plus léger que ce morceau de la Fontaine, dans la fable de la grenouille & du bœuf?

Regardez bien, ma ſœur:
Eſt-ce aſſez? dites-moi; n'y ſuis-je point encore?

Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?

Vous n'en approchez point.

Rempliſſez les vuides de ce Dialogue par ces mots, *dit-elle*, *répondit-elle*, & le récit devient auſſi ridicule que les efforts de la grenouille.

Vous voulez ſupprimer les liaiſons, pourſuivit Euphorbe, & moi je veux les multiplier. Un ſeul exemple ſuffira pour vous montrer, qu'on ajoute des graces au récit par la ſimple répétition d'une conjonction. Rappellez-vous ces vers de Racine dans Eſther.

On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la ſœur & le frere,
Et la fille & la mere....

Mettez à la place de cela, *la ſœur*, *le frere*, *la fille*, *la mere*, on n'eſt plus ſi vivement frappé.

Voilà, interrompit Timagene, ce qui m'impatienteroit volontiers. Comment concevoir que deux cauſes diamétralement oppoſées, produiſent un même effet ? Je ſuis moins ſurpris de voir couler d'une même ſource une eau froide & une eau bouillante.

Pour calmer votre impatience, répartit Euphorbe, on peut dire, que l'effet ici n'eſt pas exactement le même. On retranche les liaiſons, pour donner plus de rapidité au ſtile, pour rendre la diction auſſi vive que l'action, ou pour raſſembler ſous un ſeul coup-d'œuil un grand nombre d'objets, que la multitude des expreſſions rendroient trop iſolés & moins capables, par-là, de faire impreſſion. On les multiplie, pour fixer l'attention de l'eſprit plus particuliérement ſur certains objets propres à l'intéreſſer & à l'émouvoir.

J'entends, reprit Timagene : on ſe ſert du premier artifice, lorſqu'il faut réunir les forces pour produire un grand effet. On emploie le ſecond, lorſque chaque objet eſt aſſez puiſſant par lui-même pour ébranler, & qu'on veut lui conſerver tout ſon avantage. Vous voyez que je rapproche toujours vos idées de celles qui me ſont familieres ; mais les rapports me paroiſſent ici fort juſtes, & je crois qu'ils donnent un nouveau jour à votre penſée.

Aſſurément, pourſuivit Euphorbe ; & c'eſt-là le véritable but de toute comparaiſon, & le plus grand fruit qu'elle puiſſe produire.

Comptez-vous donc pour rien, répliqua Timagene, l'ornement qu'elle ajoute au ſtile ? Eſt-il rien de plus beau que la comparaiſon dont ſe ſert Télemaque, pour peindre le déſordre & le trouble que l'amour portoit dans ſon ame ? « Mon cœur, dit-il, enivré d'un folle » paſſion, ſecouoit preſque toute pu» deur ; puis je me voyois plongé dans un » abîme de remords : pendant ce trouble, » je courois errant çà & là dans le ſacré » bocage, ſemblable à une biche qu'un » chaſſeur a bleſſée : elle court a travers » de vaſtes forêts pour ſoulager ſa dou» leur ; mais la fleche, qui l'a percée » dans le flanc, la ſuit partout ; elle por» te partout avec elle le trait meurtrier. » Ainſi je courois en vain pour m'ou» blier moi-même, & rien n'adouciſſoit » la plaie de mon cœur. » Si j'ai bonne mémoire, ce morceau eſt imité, ou pour mieux dire, traduit de Virgile, qui dit quelque part :

(1) *Qualis conjectâ cerva ſagittâ,*
Quam procul incautam nemora inter Creſſia fixit
Paſtor agens telis, liquitque volatile ferrum

(1) Æn. l. 4, v. 69.

Nescius ; illa fugâ silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri lethalis arundo.

Ce n'est pas la seule occasion, reprit Euphorbe, où le prélat ait profité des comparaisons du poëte de Mantoue. Ce dernier avoit dit, en parlant de la mort d'Euryale,

(1) *Purpureus veluti cum flos succisus aratro*
Languescit moriens :

Le poëte François, en décrivant la mort d'Idamante, emprunte la même idée. « Tel qu'un beau lis au milieu des champs, » coupé dans sa racine par le tranchant » de la charrue, languit & ne se soutient » plus; il n'a point encore perdu cette vive » blancheur & cet éclat qui charme les » ieux ; mais la terre ne le nourrit plus, » & sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Ido- » menée, comme une jeune & tendre » fleur, est cruellement moissonné dès » son premier âge. » Vous voyez que le françois n'est que la paraphrase du latin. Au reste, je conviens volontiers avec vous, que les comparaisons sont un

(1) Æn. l. 9, v. 435.

des plus beaux ornemens du récit, pourvu que vous reconnoissiez aussi que leur agrément dépend du nouveau jour qu'elles donnent aux pensées. C'est ce qui rend si nécessaire à toute comparaison, la justesse. Sans cette qualité, elle embarasse l'esprit loin de l'éclairer; & dès-lors elle ne peut plaire. Il ne faut pas même qu'elle soit puisée dans des objets trop éloignés, difficiles & peu connus. Sa fin est d'éclaircir ma vue : qu'en penserai-je, si elle répand elle-même un nuage devant mes ieux? Une belle comparaison emprunte des couleurs étrangeres, pour mieux exprimer des traits qu'on eût désespéré de bien rendre sans ce secours ; & la variété de ces divers tableaux a toujours des charmes. Le sublime Bossuet a souvent recours à ce moyen, pour donner à son stile une force qui réponde à la grandeur de ses idées. Pouvoit-il mieux nous faire concevoir la fermeté inébranlable de la Reine d'Angleterre, que par cette comparaison, aussi juste qu'elle est noble. « Comme une colonne, dont la masse » solide paroît le plus ferme appui d'un » temple ruineux, lorsque ce grand édi» fice qu'elle soutenoit, fond sur elle, » sans l'abattre ; ainsi la Reine se montre

» le ferme soutien de l'état, lorsqu'a-
» près en avoir long-temps porté le faix,
» elle n'est pas même courbée sous sa
» chûte. » Je ne sçais si vous remarquez ici, comme moi, quelque chose de négligé, peut-être même de rude, dans l'expression. Ce morceau est pourtant de la plus grande beauté. C'est que les seuls objets suffisent pour nous frapper & nous ravir. On est vraiment grand, quand on l'est ainsi par soi-même. Cette idée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque, qui compare un grand homme dans sa chûte, avec ces temples démolis, dont les personnes religieuses révèrent jusqu'aux ruines. *Si magnus vir cecidit .... non magis illum contemni (respondebo) quam cùm ædium sacrarum ruinæ calcantur, quas religiosi æque ac stantes adorant.* (1)

Dans ces deux exemples, poursuivit Timagene, je trouve quelque chose de plus que de la justesse. J'y vois des rapports naturels, & une comparaison qui n'est point amenée de trop loin. Qui eût jamais imaginé, par exemple, de com-

(1) Lib. de consol. ad Helviam, cap. 19.

parer la mort avec Tarquin le ſuperbe, comme le fait Strada dans ſon hiſtoire, lorſqu'il dit, à l'an 1559: (1) « Dans ce » tems, la mort, en moiſſonnant tant » d'hommes diſtingués par leur rang & » par leur naiſſance, ſembla imiter Tar- » quin, lorſqu'il abattoit la tête des pa- » vots de ſon jardin. » Le même Auteur, dans un autre endroit fait uſage d'une comparaiſon encore moins juſte que celle-là, & qui ne me ſemble pas moins alambiquée. (2) « Tant il eſt vrai, » dit-il, comme on l'a obſervé, que » Dieu prend un ſoin particulier de la » vie des princes, comme ſi c'étoit le » privilége du général dans une ar- » mée, ainſi que du cœur dans le corps » humain, de mourir le dernier. » Je me rappelle d'avoir lu dans une piece de vers ſur la bataille de Fonte-

(1) *Plane ut eâ tempeſtate mors demetendo majorum gentium capita atque hominum apices, Superbum illum ſumma papavera decutientem imitari viſa ſit.*

(2) *Adeo non ex vano obſervatum curæ eſſe Deo principum vitam; quaſi non magis cordi in homine, quàm imperatori in exercitu, noviſſimum mori datum ſit.* De bello Belg. Dec. 2. lib. 3.

noi, donnée par un Auteur qui vit encore, deux comparaisons bien différentes de celles-là, & qui m'ont paru de la plus grande justesse. Dans la premiere, le poëte déplore ainsi le malheur de la Flandre :

De meurtres affamé le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour ;
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Dans la seconde, il console cette même province, par l'espérance des biens que cette guerre va lui procurer, & il se reprend ainsi :

Que dis-je ? Contre toi quand Louis se déclare,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Ces applications sont, assurément, des plus heureuses. Elles ont même un

autre mérite, dont nous n'avons point encore parlé; c'eſt leur nobleſſe. Notre bon évêque de Crémone, Jérôme Vida, n'a pas oublié dans ſa poëtique, de remarquer cette qualité de la comparaiſon. Selon lui (1), quoiqu'on puiſſe y faire jouer un rôle à certains inſectes, tels que les abeilles & les fourmis, il ne convient point d'y employer des animaux, qui ont quelque choſe de vil & de mépriſable par eux-mêmes. A cette occaſion, il ne ménage point le divin Homere. Sans le nommer, il lui reproche d'avoir comparé un des héros Grecs dans ſa retraite, à ce quadrupede patient & entêté, dont le nom eſt l'emblême de l'ignorance & de la ſtupidité (2). Il remarque que Virgile, dans la même conjoncture, nous peint plus noblement Turnus, ſous l'idée d'un lion forcé par les chaſſeurs de reculer (3). Je vous avoue que ſa critique ne me paroît pas trop déraiſonnable.

Duſſiez-vous m'accuſer, reprit Euphorbe, d'être partiſan d'Homere juſ-

(1) Poët. lib. 2.

(2) Il. lib. 11. v. 557.

(3) Æn. lib. 9.

ques dans ſes défauts, j'eſſaierai de l'excuſer, même en admettant le principe établi par votre prélat, que la comparaiſon doit avoir de la nobleſſe. Il y a une baſſeſſe qui vient de la nature des choſes, & une autre qui n'eſt fondée que ſur l'opinion. Cette derniere varie ſelon les temps & les lieux. Dans le ſiécle où écrivoit Homere, les hommes n'eſtimoient encore les objets qu'à proportion de leur utilité, & non de leur éclat. Suivant cette régle, l'animal employé dans la comparaiſon du poëte Grec, loin d'être mépriſable, devoit tenir un rang diſtingué parmi ſes ſemblables. Cela devient encore plus ſenſible, quand on réfléchit qu'Homere, quatre vers plus haut, avoit comparé le même Ajax, dans la même circonſtance, au roi des animaux. Il ne penſoit donc pas que l'un fût plus ignoble que l'autre : il trouvoit ſeulement les rapports plus parfaits dans le dernier. Du temps de Virgile, les idées, comme les mœurs, étoient changées déja. Il a dû ſe plier à la façon de penſer de ſes lecteurs.

En vérité, répliqua Timagene, Madame Dacier n'auroit pas mieux défendu le chantre d'Achille. Mais permettez-moi ici une réflexion, que je ne crois

pas déplacée. Je rencontre fort peu de comparaisons dans les bons historiens anciens & modernes. D'où vient, s'il vous plaît, sont-ils si avares de cette espece de richesse ?

La marche de l'histoire, répondit Euphorbe, est toujours sage & modeste ; & la comparaison n'ayant d'autre effet que de donner plus d'éclat, ou plus de nerf à la pensée, elle porte avec elle un air de prétention, qui s'accorde rarement avec la gravité de ce genre d'écrire. On passe à un jeune militaire un équipage, qui siéroit mal à un ancien magistrat. Par cette raison, les comparaisons sont plus fréquentes & figurent mieux dans la narration poëtique, que dans les récits en prose.

Mais, reprit Timagene, dans ceux-ci on admet souvent le parallele, qui n'est qu'une comparaison continuée.

D'accord, répartit Euphorbe ; mais, dans le premier, l'utilité l'emporte sur l'agrément ; &, dans la seconde, l'agrément sur l'utilité. Si vous y faites attention, vous verrez que le parallele tient beaucoup du portrait & du caractere. Que se propose, en effet, l'Auteur, dans ces comparaisons suivies ? De donner une connoissance claire & parfaite d'un ob-

jet, par sa ressemblance, ou sa différence avec un autre. Ce sont, à proprement parler, deux portraits qu'il rapproche & & qui se communiquent mutuellement une nouvelle lumiere. Le parallele a donc les mêmes droits que le portrait, puisqu'il procure les mêmes avantages. En conséquence, nos bons Auteurs en fournissent plusieurs modèles. Tel est celui du Roi de Suéde & de Pierre-le-Grand, dans la vie de Charles XII. « Charles » étoit illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz, par neuf » années prises pour former des troupes » égales aux troupes Suédoises; l'un, glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre, » d'avoir civilisé les siens; Charles, aimant les dangers, & ne combattant » que pour la gloire, Alexiowitz, ne » fuyant point les périls, & ne faisant » la guerre que pour ses intérêts; le monarque Suédois, libéral par grandeur » d'ame, le Moscovite, ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là, » d'une sobriété & d'un continence sans » exemple, d'un naturel magnanime, & » qui n'avoit été barbare qu'une fois; » celui-ci, n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, » aussi terrible à ses sujets qu'admira-

» ble aux étrangers, & trop adonné à
» des excès qui ont même abrégé ſes
» jours. Charles avoit le titre d'Invinci-
» ble, qu'un moment pouvoit lui oter :
» les nations avoient déja donné à Pierre
» Alexiowitz le nom de Grand, qu'une dé-
» faite ne pouvoit lui faire perdre, parce-
» qu'il ne le devoit pas à des victoires. »
Vous m'avouerez que ces traits ainſi oppoſés & réunis dans un même tableau, deviennent plus ſaillans, & nous donnent une idée plus nette des perſonnages qu'on veut nous faire connoître.

L'Auteur qui vous a fourni ce parallele, continua Timagene, nous en a donné un autre dans la Henriade, qui m'a toujours paru bien frappé. C'eſt celui des deux fameux miniſtres, Richelieu & Mazarin.

(1) « Richelieu, grand, ſublime, implaca-
» ble ennemi ;
» Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami :
» L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
» L'autre, aux flots irrités oppoſant ſon cou-
» rage :
» Des princes de mon ſang ennemis déclarés :

(1) Henr. ch. 7.

» Tous deux haïs du peuple, & tous deux ad-
» mirés :
» Enfin par leurs efforts ou par leur industrie
» Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie. »

J'admire, avec vous, répartit Euphorbe, la richesse & l'exactitude de ce parallele ; mais, en vérité, je ne sçaurois vous passer le dernier vers. Il me paroît choquer toutes les idées reçues. Que veut dire, être utile à son Roi, & cruel à sa patrie ? Quand il s'agit des devoirs, Roi, état, patrie, sont des termes synonimes. Un royaume est une grande famille, dont le souverain est le pere ; &, comme tel, il en est le représentant & en possède tous les droits. Voilà la source de l'obligation où sont les sujets de donner leur vie pour leur souverain. S'il cessoit de l'être, cette obligation ne subsisteroit plus, parce qu'il ne seroit plus un même objet avec la patrie, qui a sur nous des droits naturels & inviolables. Au reste, quoi qu'il en soit de cette question, elle n'excuse point votre Auteur. Par malheur pour lui, il s'agit dans l'endroit que nous discutons de deux princes, dont l'un a mérité de la postérité le surnom de Juste, & l'autre, celui

de Grand. Si l'Auteur eût dit ; utiles aux tyrans, cruels à la patrie, la penſée auroit bleſſé la vérité de l'hiſtoire ; mais elle auroit été plus aiſée à concevoir. D'ailleurs, la plupart des Auteurs qui ont parlé de ces deux grands miniſtres, nous en ont laiſſé une idée bien différente. Sans diſſimuler leurs vices, ils louent leurs projets, & les ſervices qu'ils ont rendus à l'état. Amelot de la Houſſaye n'étoit pas prodigue de louanges, vous le ſçavez. Voici ce qu'il dit du cardinal de Richelieu, dans ſes notes ſur Tacite. (1) « Qu'un miniſtre ſoit ambi-» bieux, jaloux, vindicatif, & quelque-» fois trop rigoureux, ainſi qu'on l'a re-» proché à M. le cardinal de Richelieu, » il ſera néanmoins digne de ce poſte, » & même préférable à tout autre, s'il a » toutes les qualités qu'avoit ce mini-» ſtre, l'intelligence, la fermeté, la vi-» gilance, l'activité, le diſcernement des » eſprits, la prévoyance, enfin la même » promptitude à récompenſer les ſervi-» ces rendus à l'état, qu'à punir, ſans » miſéricorde, les trahiſons, les conſpi-» rations, les révoltes & les autres cri-

(1) Ann. de Tac. l. 6.

» mes de lèze-majeſte. » Dans la vie de Louis XIII, par le P. Griffet (1), vous trouverez, ſur le miniſtere de ce fameux cardinal, le ſuffrage de deux hommes éclairés dans cette matiere. L'un eſt le comte-duc d'Olivarès, qui avoua à l'ambaſſadeur de France « avoir ſouvent déclaré au Roi d'Eſpagne, que ſon plus » grand malheur venoit de ce que le Roi » de France avoit le plus habile miniſtre qui eût paru depuis mille ans dans » la chrétienté; &, que pour lui, il conſentiroit volontiers, que l'on imprimât » tous les jours des bibliothèques entieres contre lui, pourvu que les affaires de ſon maître fuſſent auſſi-bien conduites que celles du Roi très-chrétien. » Le ſecond, eſt le Czar Pierre-le-Grand, qui à la vue du tombeau de ce miniſtre s'écria : « Grand homme, » ſi tu étois encore vivant, je te donnerois tout-à-l'heure la moitié de mon » empire, à condition que tu m'apprendrois à gouverner l'autre. ». De pareils éloges laiſſent-ils ſoupçonner que Richelieu ait été nuiſible à la France ? Ce

(1) Troiſieme vol. an. 1642.

qu'en

qu'en dit le président Hénault, est encore plus décisif. (1) « Qu'il puisse y avoir » un homme, né assez grand & assez en» nemi de lui-même pour s'occuper » tout entier de l'administration d'un » royaume, où il est également craint » & de celui qu'il sert & de ceux qu'il » soumet; en vérité, c'est un problême » qu'il n'appartient qu'aux passions de » résoudre, ou un amour du bien public » fort au-dessus de l'humanité. » Venons au cardinal Mazarin. L'Auteur de la vie de Louis XIV termine ainsi le portrait de ce ministre étranger. (2) « Les per» sonnes sensées le regretterent sincére» ment & de bonne foi, comme un » homme qui avoit rendu de très» grands services à l'état, & dans le» quel, à tout prendre, il y avoit » beaucoup plus de bien, que de mal. » Enfin M. de Fénelon fait, en un seul trait, la critique la plus juste & l'éloge le plus vrai de ces deux hommes illustres, lorsqu'il met ces mots dans la bouche du cardinal de Richelieu, parlant au cardinal Mazarin dans les champs Eli-

(1) Abr. Chr. an. 1642.

(2) Reboulet, troisieme vol. p. 262.

sées : (1) « Nous servions tous deux l'é-» tat : en le servant, nous voulions l'un » & l'autre tout gouverner. » Dans tout cela, je vois de l'ambition & d'autres vices condamnables ; mais je n'y vois point de cruauté envers la patrie.

Peut être, interrompit Timagene, le poëte veut-il dire seulement par ces expressions, que tous deux ils abaissèrent les grands, & qu'ils furent haïs du peuple.

Tenir les grands dans les bornes légitimes, répondit Euphorbe, c'est assurer la tranquillité de l'état ; & un homme sensé ne prend point pour régle la haine d'un peuple aveugle, qui souvent déchire la main qui le défend, & bénit celle qui l'opprime, en le flattant.

Pour le coup, reprit Timagene, vous vous échauffez à votre tour, & jusqu'à vous écarter de l'objet de notre conversation. Je suis bien aise de voir que vous me ressembliez quelquefois.

Il est vrai, répartit Euphorbe, je suis François : j'aime mon souverain ; & je ne puis me persuader que l'aimer, ce ne soit pas aimer ma patrie. C'est-là ce qui m'a un peu indisposé contre les vers que vous m'avez récités, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs : car l'exactitude &

(1) Dialogue des morts.

la délicateſſe des ſentimens l'emporteront toujours ſur les graces du ſtile & ſur le brillant des penſées. Ces dernieres ſont cependant un des plus beaux ornemens du récit. Elles enrichiſſent la diction, réveillent l'attention, & préviennent le dégoût & l'ennui. La belle verdure de ce boullaingrain ſeroit moins agréable à l'œuil, ſans ces milliers de fleurs dont elle eſt émaillée.

Je crois, dit alors Timagene en riant, que vous devez être content de nous ſur ce point. Tous nos écrits ſont abondamment pourvus de penſées brillantes : on en trouve juſques dans les annonces des livres. Nous en faiſons commerce, & nous ne donnons point lieu de craindre la banqueroute.

Ce commerce a pourtant ſes dangers, reprit Euphorbe : on court de grands riſques, ſi on les prodigue inutilement & ſans goût. Dans tel endroit une penſée délicate figure bien, où une penſée grande & noble ſeroit déplacée : celui-là en veut de naturelles & de ſimples. Il eſt même des récits qui n'en admettent que d'une ou de deux eſpeces, & rejettent les autres.

Les penſées délicates, dont vous venez de parler, pourſuivit Timagene, ſi

je ne me trompe, ſont celles qui renferment un grand ſens en peu de mots, & qui font concevoir à l'eſprit plus d'objets qu'elle n'en expriment; par exemple, ce vers de Virgile ſi connu,

(1) *Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes,*

Ce ſeul vers produit en nous la compaſſion pour Orphée, la terreur par rapport aux Dieux, & nous fait conclure, qu'il n'eſt point de faute légere, quand il s'agit de leur déſobéir.

Vous pourriez ajouter à cette penſée, répartit Euphorbe, celle de M. de la Rochefoucaud, lorſqu'il dit dans ſes maximes, *que le ſoleil & la mort ne ſe peuvent regarder fixement.* Ne concevez-vous pas, dans cette ſeule phraſe, que, d'un côté, les feux éclatans du ſoleil bleſſent notre prunelle; que, de l'autre, le ſpectre hideux de la mort jette l'horreur & l'effroi dans notre ame; mais que, comme l'aigle arrête un œuil immobile ſur l'aſtre du jour, auſſi quel-

(1) Faute pardonnable, ſi les Dieux des enfers ſçavoient pardonner. 4. *lib. Georg.*

ques ames privilégiées voient avancer le trépas, sans s'allarmer. Je sçais que les rapports ici ne sont pas tout-à-fait exacts; mais ce léger défaut ne nuit point à la fécondité de la pensée.

Je ne vois rien de plus délicat, répliqua Timagene, que la réponse d'un payſan à Louis XIV, rapportée par Rouſſeau, dans ſon Ode au comte de Sinzindorf. Vous rappelleriez-vous les vers? ils m'ont échappé.

Oui, répondit Euphorbe: les voici.

Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos Rois.
Pour la troiſieme fois du ſuperbe Verſailles
Il faiſoit aggrandir le parc délicieux:
Un peuple haraſſé, de ſes vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux.
Un ſeul contre un vieux chêne appuyé, ſans mot dire
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part:
A quoi rêves-tu là? dit le prince. Hélas, Sire,
Répond le champêtre vieillard,
Pardonnez; je ſongeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins:

Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

Quelle foule de reflexions, s'écria Timagene, offre à l'esprit ce seul dernier vers, sur la vaine gloire des princes, sur ses effets par rapport aux peuples, sur l'inutilité de leur luxe & sur leur foiblesse au milieu de tant de puissance!

Cette pensée, reprit Euphorbe, joint à la délicatesse un autre avantage. Elle est naturelle; & la simplicité de l'expression met cette belle nature dans tout son jour. C'est sur-tout dans les anciens que nous en trouvons de ce genre. Ils cherchoient moins l'esprit, & par-là ils arrivoient plus sûrement à la perfection. J'admire toujours cette reflexion de Tite-Live, à l'occasion de Brutus qui condamne à mort ses enfans (1): « la fortune voulut qu'il ordonnât un supplice, dont il n'auroit pas dû être même le spectateur. » Nous trouvons dans

(1) Qui spectator erat amovendus, eum ipsum fortuna exactorem supplicii dedit. *T. Liv. Dec. I. lib.* 2.

notre ame un témoin qui applaudit à la vérité de cette penſée : & c'eſt là la pierre de touche du naturel. L'affectation eſt le vice le plus oppoſé à cette eſpece de mérite. Elle nous conduit aux penſées froides & recherchées. On veut dire quelque choſe de ſingulier, & on tombe dans le ridicule : témoin cette penſée du cardinal de Rets (1), « Vous ne » ſerez pas ſurpriſe de ce qu'on le fut » de la priſon de M. de Beaufort ; » & cette autre du Taſſe, qui dit des pleurs d'Armide : (2) « Ces larmes, quoi- » que froides & humides, produiſirent » un effet pareil à celui de la flamme : » elles embraſerent le cœur de mille » guerriers. L'amour eſt fécond en pro- » diges : il fait brûler dans l'onde, & » tirer des flammes de la glace. » Fut-il jamais rien de plus froid que tout cela ?

Cette derniere idée, répliqua Timagene, a bien du rapport avec celle d'un poëte François, qui dit de S. Louis lorſqu'il débarqua près de Damiette ;

(1) Mém. chant. 2.

(2) Jer. déliv. chant. 4.

Louis impatient saute de son vaisseau :
Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

C'est-là, à coup sûr, du stile précieux ; & j'aime bien mieux cette pensée de la Fontaine, en parlant d'un mort qu'on alloit mettre en terre ;

..... Vêtu d'une robe, hélas, qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.

Voilà, sans contredit, du naturel & du vrai. Mais vous venez de dire, il n'y a qu'un moment, que certains récits n'admettoient pas toutes sortes de pensées. Il me semble néanmoins que les exemples qui se sont présentés à notre esprit, sont à peu près dans tous les genres.

Aussi est-il vrai, repartit Euphorbe, que les pensées naturelles & délicates sont bien venues par-tout. Il n'en est pas de même de celles qui sont nobles & grandes. Comme elles doivent être proportionnées à la matière qu'on traite, elles ne trouvent point de place dans les récits badins, simples, ou plaisans, tels que ceux de la fable, de la conversation, de la comédie, & autres sembla-

bles. Je ne reconnois plus le ſage & naif la Fontaine, lorſqu'en parlant de deux chevres qui s'obſtinent à paſſer enſemble ſur un pont trop étroit, il ajoute,

Je m'imagine voir avec Louis-le-Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'iſle de la Conférence.

Prodiguer ces grandes idées pour un objet auſſi mince, c'eſt revêtir un nain de l'armure d'un géant.

Vous ne porterez pas, ſans doute, le même jugement, pourſuivit Timagene, d'une autre refléxion du même fabuliſte, lorſqu'au ſujet d'une poulle qui mit la diſcorde entre deux coqs, il s'écrie,

Amour, tu perdis Troye, & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Il y a une grande différence entre ces deux exemples, reprit Euphorbe. Dans celui-ci la refléxion ſemble naître tout naturellement du ſujet; ce qui n'eſt pas dans l'autre. Par cette raiſon, le ton de grandeur que l'on donne à cette pen-

sée, que vous avez rapportée, se trahit au premier coup-d'œuil, & l'on reconnoît aisément un sublime affecté, qui ne contribue qu'à rendre la narration plus plaisante. La premiere, au contraire, paroît amenée dans cet endroit malgré elle, & l'on est porté à croire que l'Auteur compare sérieusement des objets si disproportionnés. Jamais il n'y eut aucune analogie, même plaisante, entre la démarche de deux chevres, & l'entrevue de deux grands monarques.

Ce que vous dites ici, continua Timagene, me rappelle d'avoir vu autrefois beaucoup de ces allusions dans Ciceron. Il y en a une, entr'autres, où il compare les festins de Verrès à la journée de Cannes, & qui est tout-à-fait propre à peindre l'indécence & la grossiéreté de ces plaisirs familiers au préteur Romain (1). « Telle étoit, dit-il, » l'issue de ces repas. On emportoit » celui ci de table, comme on em» porte de la mêlée un soldat blessé : » celui-là étoit laissé pour mort : plu-

(1) Itaque exitus erant ejusmodi, ut alius inter manus è convivio, tanquam è prelio auferretur, alius tanquam occisus relinqueretur,

» sieurs demeuroient étendus sur la place,
» sans connoissance ni sentiment. Enfin,
» si vous étiez entré dans cette salle,
» vous n'auriez jamais cru voir le festin
» d'un préteur, mais une nouvelle ba-
» taille de Cannes, où l'on faisoit assaut
» de débauches. Je ne vois rien qui
réussisse mieux à égayer le stile, que
cet artifice qui rapproche un objet grand
& noble, d'un autre petit, ou même
méprisable. Je m'imagine voir un enfant
monté sur des échasses. Avec ce secours,
il paroît plus grand que ceux qui l'en-
vironnent ; mais cette élévation fait
mieux remarquer sa petite taille, & la
rend encore plus ridicule.

Vous avez assurément raison, ajouta Euphorbe : mais il faut être sobre & réservé dans l'usage de ce sublime ironique. C'est une exception qui confirme la régle générale, en vertu de laquelle le sublime & le grand sont bannis des petits sujets.

Puisque vous parlez du sublime, répliqua Timagene, je ne sais si je m'en

---

pletique fuit sine mente ac sine ullo sensu jacerent, quivis ut cum aspexisset, non se prætoris convivium, sed Cannensem pugnam nequitiæ videre arbitraretur. *In Ver. lib.* 5, *n.* 28.

ſuis formé une idée juſte. C'eſt, ſelon moi, une penſée, un ſentiment, une image qui m'éléve au-deſſus de moi-même, & qui m'avertit de ma propre grandeur. Ainſi, lorſqu'Horace dit de l'homme juſte, *ſi l'univers s'écrouloit, ſes débris le frapperoient, ſans l'étonner*, je lors, pour ainſi dire, de moi-même; je me place à coté de ce juſte, & je deviens le rival de ſa fermeté.

Je voudrois ajouter à votre définition, reprit Euphorbe, que cette penſée, ce ſentiment, cette image doivent être revêtus de l'expreſſion qui leur convient. Le verbiage eſt ennemi du ſublime. Plus l'expreſſion eſt ſimple & ſerrée, moins elle obſcurcit ſon éclat. Un poëte latin moderne a imité cette belle penſée d'Horace, ou plutôt il l'a paraphaſée. Voici comme il s'exprime.

Seu pelagus ſuper,
Seu fulminantis porta tonet poli,
Stabis, repentinamque mundi immobilis excipies ruinam.

---

(1) Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ. *Hor. l. 3. od. 3.*

(1) Au milieu des flots irrités, ſous les coups de la foudre, vous ſerez immobile, & la chûte ſubite du monde entier ne vous ébranlera pas. *Sarbievius, l. 2. od. 16.*

Lequel de ces deux morceaux, je vous prie, a l'avantage sur l'autre ?

Je vois dans le dernier, répondit Timagene, bien de la pompe & des prétentions; mais je vous avoue qu'il me frappe moins que le premier; peut-être parce qu'on s'efforce trop de le faire. Il y a bien moins d'appareil dans ce mot de l'Ecriture Sainte, cité par Longin lui-même, *fiat lux, & facta est lux* (1); Dieu dit, que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite: dans cet autre, *mare vidit & fugit* (2); la mer vit le Seigneur, & prit la fuite; enfin, dans cette courte phrase, qui nous donne une si grande idée des conquêtes d'Alexandre (3), *siluit terra in conspectu ejus*; la terre se tut en sa présence. Cependant, quoi de plus magnifique & de plus sublime que tout cela?

Telle est l'idée qu'ont eu du sublime, poursuivit Euphorbe, tous les gens de goût, & en particulier la Bruyere (4). » Le sublime, dit-il, ne peint que la

(1) Gen. c. 1. v. 3.
(2) Psal. 113. v. 3.
(3) 1. Machab. c. 1. v. 3.
(4) Caract. ch. 1.

» vérité, mais en un sujet noble : il la » peint toute entiere, dans sa cause & » dans son effet; il est l'expression, ou » l'image la plus digne de cette vérité. » Les esprits médiocres ne trouvent point » l'unique expression, & usent de sy- » nonymes. Les jeunes gens sont éblouis » de l'éclat de l'antithèse, & s'en servent. » Les esprits justes, & qui aiment à faire » des images qui soient préciſes, donnent » naturellement dans la comparaison & » la métaphore. Les esprits vifs, pleins » de feu, & qu'une vaste imagination » emporte hors des régles & de la juſ- » teſſe, ne peuvent s'assouvir de l'hy- » perbole. Pour le sublime, il n'y a, même » entre les grands génies, que les plus » élevés qui en soient capables. »

J'ai pourtant une petite difficulté à vous faire ici, répliqua Timagene. Tout le monde connoît & admire le sublime endroit où Racine a traduit ce verſet d'un Pſeaume (1), *Vidi impium ſuper-exaltatum & elevatum ſicut cedros Libani; & tranſivi, & ecce non erat;*

(2) J'ai vu l'impie adoré ſur la terre,

(1) Pſ. 36.

(2) Eſther, ſc. dern.

Pareil au cèdre il cachoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer, il n'étoit deja plus.

Voilà, ce me semble, bien de la magnificence, & même de l'abondance, dans l'expression. Ces vers n'en sont cependant pas moins sublimes.

C'est-à-dire, le dernier, repartit Euphorbe. Ceux qui le précédent, ne sont qu'une espece de préparation faite pour nous amener à cette pensée. *Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus*, dans qui réside principalement le sublime. Aussi voyez-vous qu'elle est renfermée dans un seul vers: & s'il étoit permis d'enchérir sur un aussi grand poëte, j'ajouterois, qu'il pouvoit peut-être lui donner plus de force, en resserrant encore son expression, & en disant simplement, *je passe, il n'étoit plus.*

Mais enfin, interrompit Timagene, n'est-il donc jamais permis d'employer dans le sublime, la richesse du stile? L'exorde de l'oraison funèbre du vicomte de Turenne, semble prouver le contraire. Rien de plus sublime & de plus orné en même-temps que ce morceau:

« (1) Au premier bruit de ce funeste acci-
» dent, toutes les villes de Judée furent
» emues; des ruisseaux de larmes cou-
» lerent des ieux de tous ses habitans;
» ils furent quelque temps saisis, muets,
» immobiles : un effort de douleur rom-
» pant enfin ce long & morne silence,
» d'une voix entrecoupée de sanglots,
» que formoient dans leurs cœurs la tris-
» tesse, la pitié, la crainte, ils s'écrie-
» rent : comment est mort cet homme
» puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël?
» A ces cris, Jérusalem redoubla ses
» pleurs; les voutes du temple s'ébran-
» lerent; le Jourdain se troubla, & tous
» ses rivages retentirent du son de ces
» lugubres paroles : comment est mort
» cet homme puissant, qui sauvoit le
» peuple d'Israël? » Peut-on dire que ce coloris brillant soit ici déplacé?

Je n'ai point prétendu, reprit Euphorbe, que les ornemens du stile fussent incompatibles avec toute sorte de sublime; mais seulement qu'il ne faut pas les y admettre toujours, & sans réserve. Permettez-moi d'expliquer ma pensée. L'objet du sublime doit être grand

(1) Fléchier, Or. Fun.

& noble. Rappellez-vous ce que nous avons dit, il n'y a qu'un moment, de la baſſeſſe, que nous avons partagée en deux claſſes. Nous diſtinguons auſſi, dans les objets, deux eſpeces de grandeur; l'une qui leur eſt naturelle, & qui fait impreſſion ſur tout homme, parce qu'il eſt homme; l'autre qui eſt fondée ſur une opinion aſſez générale, & qui peut changer avec les temps & les lieux. Dans le premier rang, je place tout ce qui a rapport à Dieu, aux vertus, ſur-tout à la généroſité, à la clémence, aux mépris de la mort, à l'amour de la patrie, &c. Lorſque le ſublime s'éléve ſur de pareils fondemens, je ſuis convaincu qu'il doit négliger tous les ornemens de l'art; ou du moins en employer ſi peu, qu'ils ne puiſſent lui nuire. Ainſi, dans ces quatre beaux vers de l'Athalie,

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Peut auſſi des méchans arrêter les complots:
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte,

la métaphore qui s'y rencontre n'a point aſſez d'éclat, pour nous empêcher d'admirer l'inébranlable fermeté de Joad,

établie sur sa confiance en Dieu. Partout ailleurs, vous verrez une expression simple & sans figures, comme dans ce vers de Corneille, en parlant de Pompée;

Il s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnoit des états.

La seconde classe renferme des objets que la plupart des hommes admirent par une espece de convention. Tels sont le trône & tout ce qui lui appartient, les combats, certaines passions à qui on a donné des titres de noblesse, comme l'ambition, la vengeance, la fierté, certains crimes même, tels que les conjurations, &c. Comme il n'y a dans tout cela qu'une grandeur empruntée, pour la porter au sublime, on peut, on doit même implorer le secours du stile. L'exemple que vous avez cité de Racine me servira de preuve. Ces vers,

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cédre, il portoit dans les cieux
Son front audacieux;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus,

n'expriment que cette pensée, vraie &

belle, mais simple, *j'ai vu l'impie fier & insolent dans la prospérité.* Pour l'élever, il a donc fallu l'orner de tout ce que la diction a de plus riche. C'est ce qui m'a fait dire, que le sublime de ce morceau résidoit dans le dernier vers. En effet, la promptitude avec laquelle s'évanouit ce colosse, par le souffle de Dieu, voilà ce qui attire mon admiration; & il suffit de me le dire, sans aucune recherche dans les termes. Appliquons la même régle à l'exorde de M. Flechier. La désolation qu'entraîne la mort d'un grand homme est un objet triste & intéressant, mais qui n'est point sublime. Delà cette espece de décoration, dont l'orateur l'a revêtu, pour le rendre digne de notre admiration. J'espere que vous me pardonnerez maintenant ma façon de penser.

Vous pardonner, lorsque vous m'éclairez, répliqua Timagene! eh bien, je m'appliquerai donc ce dernier vers de Cinna;

Auguste à tout appris, & veut tout pardonner.

Vous voyez que je plaisante dans le genre sublime. Car si quelque sentiment le fût jamais, c'est celui-ci. En l'examinant, selon les régles que nous venons de détailler, j'y trouve une expression naturelle & con-

cise : & la pensée fait naître en moi cette admiration tendre, qui n'est dûe qu'à l'héroïsme porté à son comble. Delà il est aisé de conclure que cette admiration est la vraie différence entre le sublime & le simple pathétique, qui fait couler des pleurs, sans élever l'ame au-dessus d'elle-même.

Elle ne distingue pas moins le sublime, ajouta Euphorbe, d'avec la pensée noble. Celle-ci a de la grandeur; mais elle ne produit point cette surprise ravissante, qui ne peut venir que du premier. Lorsque Velleius Paterculus dit, en parlant de Ciceron: « Nous devons » à ce grand orateur, de n'avoir point » cédé la gloire du génie à ceux que » nos armes avoient vaincus; (1) » cette pensée assurément a de la noblesse : elle est digne du sujet qu'on veut louer; mais elle n'a rien qui étonne l'esprit. Ce n'est donc qu'une pensée grande & ingénieuse.

Si les pensées nobles & grandes, comme vous l'avez remarqué, continua

(1) Vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur.

Timagene, ne ſont point admiſes dans les ſujets ſimples & badins, à plus forte raiſon le ſublime doit en être banni, à moins qu'il ne ſoit ironique & burleſque. Je croirois même que le ſtile grave & modéré de l'hiſtoire, devroit l'exclure auſſi de cet eſpece de récit.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre avis, reprit Euphorbe. Nous avons dit, il y a quelques jours, que l'hiſtorien doit accommoder ſon ſtile au ſujet qu'il traite. Si l'on exige que celui de l'hiſtoire ſoit ſimple, c'eſt dans les ſujets ordinaires & communs. Lorſque la matiere l'exige, il doit s'échauffer & s'élever : il peut même atteindre le ſublime. Ces circonſtances ſont rares, j'en conviens ; mais elles ne ſont pas ſans exemple. L'écriture ſainte pourroit ſeule nous en fournir aſſez : mais comme ce livre divin eſt plus fait pour régler notre conduite & nos mœurs, que nos écrits, cherchons en ailleurs. M. Boſſuet, dans ſon hiſtoire univerſelle, eſt preſque ſublime partout ; témoin, cette phraſe (1) : « La terre » commence à ſe remplir, & les crimes » s'augmentent. Caïn, le premier enfant

(1) Premiere époq. p. 9.

» d'Adam & d'Eve, fait voir au monde » naissant la premiere action tragique; » & la vertu commence dès-lors à être » persécutée par le vice : » Et cette autre, où parlant d'Auguste & de ses victoires, » il dit (1); La Pannonie le reconnoît; » la Germanie le redoute; & le Véser » reçoit ses loix. Victorieux par mer & » par terre, il ferme le temple de Janus. » Tout l'univers vit en paix sous sa puis- » sance, & Jésus-Christ vient au monde. N'est-ce pas atteindre le sublime, que de dire avec Tacite, en racontant ce qui suivit la mort de Germanicus (2); ses » funérailles n'eurent point d'autre ap- » pareil ni d'autre pompe que sa gloire » & le souvenir de ses vertus? Y a-t-il moins de grandeur dans l'endroit où l'abbé de Vertot décrit la retraite de la régente de Portugal, mere d'Alphonse VI? « Désabusée alors, dit-il, des vaines » grandeurs de la terre, elle ne parut » plus occupée que de celles que les » hommes ne peuvent ôter..... Prin-

(1) Neuvieme épo. p. 101.

(2) Funus sine imaginibus & pompâ, per laudes & memoriam virtutum ejus celebre fuit. Ann. l. 2.

» ceſſe d'un génie ſupérieur, & qui eut les » vertus de l'un & l'autre ſexe. Elle fit » éclater ſur le trône toutes les gran- » des qualités d'une ſouveraine ; & il » ſembla qu'elle eut oublié dans ſa re- » traite, qu'elle eût jamais regné (1). » Je pourrois vous rapporter cent autres traits du même genre.

Il y en a un dans la vie de S. Baſile, ajouta Timagene, qui m'a toujours ſemblé admirable. Ce grand homme interrogé ſur ſa foi par le prefet Modeſte, lui parla avec une fermeté digne de ſa religion & de ſon caractere. *Je n'ai jamais trouvé perſonne*, dit le prefet étonné, *qui m'ait répondu de la ſorte : peut-être auſſi*, répondit le ſaint prélat, *n'avez-vous jamais rencontré un évêque.* Si ce n'eſt pas là du ſublime, je me trompe fort.

Il eſt aiſé à reconnoître, repartit Euphorbe : & quand le dialogue l'accompagne, comme dans l'exemple que vous apportez, il lui donne encore plus de ſaillie. En effet, il y a certains traits frappans où l'Auteur d'un récit doit laiſſer parler ſes acteurs, pour conſerver aux penſées toute leur force & leur grace ; ou du moins rapporter leur entretien,

(1) Révol. de Portugal ; pag. 359.

& même leurs expreſſions, par le moyen du dialogue indirect.

Je dois à Horace, reprit Timagene, de m'avoir fait connoître la différence du dialogue direct, & de l'indirect. La ſatyre troiſieme du ſecond livre eſt un dialogue direct entre le poëte & le philoſophe Damaſippe ; & celui-ci emploie l'indirect, pour raconter la fable du bœuf & de la grenouille. (1) Au reſte, ce dernier me paroît plus difficile que l'autre, à cauſe de la répétition éternelle des liaiſons, qui embaraſſe ſouvent l'écrivain, & fatigue le lecteur. C'eſt ſans doute par cette raiſon, qu'Horace les a ſupprimées, ainſi que la Fontaine qui a imité de lui cette fable.

Si le dernier eſt plus difficile, pourſuivit Euphorbe, c'eſt l'affaire de l'Auteur : mais il eſt certain qu'il a quelque que choſe de plus naturel, & qu'il eſt plus commun que le premier, ſur-tout dans les récits ſérieux. Un ſeul exemple, que nous fournit Quinte-Curſe, peut nous faire concevoir quel ornement il leur prête. Abdalonyme, tiré par Alexandre du ſein de la miſere, pour mon-

(1) Lib. 2. Sat. 3. v. 313.

ter

ter sur le trône de Sidon, paroît devant ce conquérant. L'historien pouvoit dire, que ce prince lui ayant demandé comment il avoit supporté son infortune, le nouveau Roi lui avoit témoigné qu'il craignoit bien plus de plier sous le poids de la couronne, que sous celui de la pauvreté. Ce fait, qui paroît ainsi dans sa simplicité, a quelque chose de bien plus piquant lorsqu'on nous rapporte l'entretien de ces deux personnages, & que nous assistons, pour ainsi dire, à leur conversation (1). *Libet scire, inquit Alexander, inopiam quâ patientiâ tuleris. Tum ille; utinam, inquit, eodem animo regnum pati possim! hæ manus sufficêre desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit.* M. Rollin traduit ainsi ce dialogue. « (2) Je voudrois bien savoir, » dit Alexandre, avec quelle patience » tu as porté ta misere. Plaise aux Dieux, » répondit-il, que je puisse porter cette » couronne avec autant de force. Ces » bras ont fourni à tous mes desirs, & » tandis que je n'ai rien eu, rien ne » m'a manqué. »

(1) Q. Curt. l. 4.

(2) Hist. Anc. l. 14. sec. 6.

Si le dialogue indirect réussit bien dans les sujets sérieux, répliqua Timagene, vous m'accorderez aussi que le direct a des graces infinies, sur-tout dans un genre d'écrire plus gai & plus léger. Pour moi, je ne vois rien de plus délicat, que le dialogue d'Acanthe & de Pegase. L'Auteur, au lieu de détailler gravement les vertus & les victoires de Louis-le-Grand, & de célébrer la rapidité de ses conquêtes, saisit l'occasion d'un voyage qu'il devoit faire avec le Roi: &, dans la nécessité où il étoit de trouver un cheval, il imagine un entretien entre lui & le coursier des muses. Cette fiction ingénieuse répand dans l'éloge qu'il fait, tout le sel & tout l'agrément imaginable. J'ai transcrit ces jours-ci sur mes tablettes, ce joli morceau.

ACANTHE.

A mon secours, Pégase, en ce besoin extrême:
Il me manque un cheval; il faut suivre le Roi.

PEGASE.

Le suivre! Et quel moyen? Je ne le puis moi-même,

Non plus que ton bidet, ou ton grand palefroi.

ACANTHE.

Tu suivis toutefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

PEGASE.

D'accord : mais en dix ans il prenoit une ville :
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois ?

ACANTHE.

Et le fameux César, qui presque sans combattre,
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le suivois-tu pas ?

PEGASE.

Jamais il n'eut quitté la belle Cléopâtre,
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi-gras.

ACANTHE.

» Mais Alexandre enfin, vite comme un tonnerre,
Toujours à ses côtés te voyoit galopper.

PEGASE.

Je le perdois souvent : il alloit tant que terre :
Mais quand il s'enivroit, on pouvoit l'attraper.

ACANTHE.

Je t'entens : rien ne suit un Roi que rien n'arrête,
Ni plaisirs, ni douleurs, ni brouillards, ni beaux jours ;
Ni calme decevant, ni terrible tempête ;
Ni le froid des hivers, ni le feu des amours.
Comme toi je l'admire, & ne m'en sçaurois taire :
Sur un si grand sujet on ne peut achever.
Mais, adieu ; pour ce coup tu n'es pas mon affaire ;
Je veux un vrai cheval, que je puisse crever.

Vous citez là un homme, reprit Euphorbe, que j'appellerois volontiers le héros du récit. Le moindre mérite de Pelliſſon-Fontanier est d'avoir donné une histoire de l'Académie, parfaitement bien écrite. La délicateſſe de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur, le dédommageoient abondamment de la difformité de ſes

traits. Mais puisque vous faites registre des dialogues ingénieux, vous pourriez joindre au premier, celui où Patrix raconte un songe qu'il prétend avoir eu. Il est indirect; & néanmoins vous avouerez qu'il peut servir de modèle dans la narration badine. Le voici.

Je rêvois cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage.
Retire toi, coquin; va pourrir loin d'ici:
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin toi-même.
Ici tous sont égaux: je ne te dois plus rien:
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Voilà une leçon, dit alors Timagene, plus capable peut-être de faire impression sur les grands, que le meilleur sermon. Cette pensée, que la mort égale les conditions, avoit été repétée cent fois: mais le tour de cette conversation lui rend un air de jeunesse, qu'elle avoit perdu depuis long-temps. Vous

plaisanterez tant qu'il vous plaira; je veux donner place à cette petite piece, à la suite de celle que je viens de vous rapporter.

Eh-bien! répliqua Euphorbe, pour le faire plus aisément, rendons-nous dans mon cabinet. Vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire pour cela.

SIXIEME ENTRETIEN.

NARRATION HISTORIQUE.

Qualités de cette Narration.

APRÈS le dîner, les deux amis voulant laisser passer la grande chaleur, allerent goûter le frais dans la bibliothéque d'Euphorbe. Avouez, dit en y entrant Timagene, qu'il est bien gracieux de se trouver quelquefois débarrassé de ces compagnies, avec qui on ne peut s'entretenir que de frivolités, de modes, de spectacles, ou tout au plus de nouvelles vraies ou fausses, & qui n'intéressent que médiocrement des particuliers.

Ce plaisir, reprit Euphorbe, doit être

plus piquant pour vous que pour moi. J'y suis fait : je l'éprouve la plus grande partie de l'année ; tandis que vous êtes dans ce grand monde, où l'on court après une félicité, qui vient me chercher dans ma retraite. Je ne suis pas cependant un misantrope : je suis informé de tout ce qui se passe de notre temps, & j'y prends part.

C'est-à-dire, poursuivit Timagene, que vous êtes en rélation avec tous les âges. Vos amis vous transmettent les événemens présents ; & les siécles passés, vous les trouvez ici. Voilà une assez belle compagnie, pour un homme seul. Mais, dites-moi, laquelle de ces deux sociétés a pour vous plus de charmes ?

Le cœur, répondit Euphorbe, est plus satisfait dans le commerce de l'amitié : mais l'esprit fait plus de fond sur les récits de ces morts, dont la plupart, comme Tacite, étoient exempts de tout motif de haine & d'intérêt (1). Ce sont les deux plus cruels ennemis de la vérité ; & la vérité est la qualité la plus essentielle de tout récit, soit grave & sérieux,

(1) Sine irâ & studio ; quorum causas procul habeo. Ann. lib. 1. c. 1.

soit badin & amusant; si nous en exceptons ceux qui vivent de fiction, pour m'exprimer comme Despréaux. Dans ces derniers même, le vrai se déguise sous le masque d'un mensonge ingénieux, qui ne peut induire personne en erreur.

Entre les récits dont le ton est grave & sérieux, ajouta Timagene, l'histoire est sans doute un de ceux à qui cette vérité est plus essentielle. Personne n'aime à être dupe. Lorsqu'on lit un historien, on est, & on doit être persuadé qu'il ne veut point tromper: en conséquence, on est disposé à le croire. N'est-il pas cruel alors de se voir abusé par sa propre bonne foi? C'est une lâcheté d'attaquer un homme qui n'est point en garde. D'où je conclus, avec notre ami Lucien, que le plus léger mensonge n'est pas mieux reçu dans l'histoire, que la moindre goute d'eau dans la trachée-artère (1).

Le prince des orateurs latins, repartit Euphorbe, regarde cette maxime, comme un de ces principes inconteста-

---

(1) ἡ δὲ οὐκ ἄν τι ψεῦδος ἐμπέσοι ἡ ἱστορία, οὐδ' ἀκαριαῖον ἀνέσχητο, ἀ μᾶλλον, ἡ τὴν ἀρτηριακὴν ἰατικὸν σωλῆνα φασι, τὴν τραχεῖαν παρὰ δέξασθαι ἀντὶ ἐς αὐτὴν καταπόσιν. *Quomodo Scrib. Hist.*

bles avoués de tout l'univers. (1) « Qui ne » sait, dit-il, que le premier devoir » d'un historien est de ne rien dire de » faux, & le second, d'oser dire la vé» rité quelle qu'elle puisse être ? Malheureusement il arrive ici le même inconvénient que dans la morale. Tout le monde convient de la régle, & bien peu de gens la réduisent en pratique.

Que voulez-vous, répliqua Timagene ? un écrivain n'a pas tout le temps nécessaire ; il n'est pas à portée de se procurer des mémoires fidèles : un autre dépend de certaines personnes en place : à titre de reconnoissance, à titre d'intérêt, il doit ménager leur délicatesse ; & il ne peut le faire qu'en déguisant ou passant sous silence certains faits qui pourroient les blesser. Voulez-vous qu'un historien se perde sans ressource ?

Non, reprit Euphorbe ; mais je veux qu'il se taise, s'il est dans ces circonstances, plutôt que d'altérer la vérité. Je ne vois point de loi qui le mette dans la nécessité d'écrire ; & s'il se détermine

(1) Quis nescit primam esse historiæ legem ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid verè non audeat ? De orat. lib. 2. c. 15.

à le faire, il ne doit jamais oublier ce qu'a dit M. de Fenélon (1): « La reconnoissance n'est pas ce qu'on cherche » dans l'histoire; c'est ce qui la rend » suspecte. » Aurez-vous d'ailleurs la même indulgence pour ceux que la malignité où la flatterie porte à déchirer des particuliers, un prince, une nation toute entiere, même aux dépens de la vérité?

(2) *Hic nigræ succus loliginis, hæc est Ærugo mera,*

répondit Timagene. C'est une noirceur d'attacher à la calomnie le sceau de l'immortalité. Ainsi, puisque vous le voulez, nous condamnerons les premiers au silence, & ceux-ci à un déshonneur éternel; & nous nous en tiendrons à la regle de Ciceron, qui oblige l'historien, non-seulement à ne rien dire de faux, mais encore à dire tout ce qui est vrai.

Avec votre permission, interrompit Euphorbe, vous faites dire à l'orateur

---

(1) Dial. 6. t. 2.

(2) Hor. Sat 3. lib. 1. v. 99.

un peu plus qu'il ne dit en effet. Il veut qu'on ne craigne pas d'exposer la vérité ; mais il ne prétend pas qu'on doive raconter tout ce qui est vrai. Il y a des vérités inutiles : & si nous en croyons Velleius Paterculus, il vaudroit presque mieux omettre des faits nécessaires, que de nous arrêter à ceux qui n'ont aucune espece d'utilité « Que m'importe (remarque agréablement Lucien), la forme » du bouclier que portoit le général, les » ornemens & la richesse de son baudrier ? » A quoi bon me décrire la caverne où il » s'est réfugié, couverte de lierre, de mirte & de laurier ? Tout cela ne contribue » point à me faire connoître l'action principale. » (1) Mais ce défaut est léger en comparaison de la fausseté. Celui-ci a bien des sources différentes. Les uns disent faux par ignorance, ou par un excès de crédulité : ils ne s'en doutent pas. Les autres blessent la vérité de propos délibéré, par haine, par flatterie, par esprit de parti.

Que d'écueuils pour un historien, s'écria Timagene ! Pour éviter le seul reproche d'ignorance, ce n'est pas assez qu'il con-

(1) Quomodo scrib. Hist.

ſulte d'excellens mémoires. Il lui faut une étendue de connoiſſances, qui le rende preſque univerſel. Sans parler de la chronologie & de la géographie, qu'on nomme les deux ieux de l'hiſtoire, combien d'événemens exigent qu'il ſoit verſé dans la phyſique! Il détaille une négociation, un traité de paix. Peut-il ignorer les reſſorts de la politique? Dans le récit d'une guerre, il doit être au fait de la tactique, de la diſpoſition & de l'approviſionnement d'une armée, des campemens, de l'attaque & de la défenſe des places; enfin il faut qu'il connoiſſe les intérêts des puiſſances, qui jouent les plus gands roles dans ſon hiſtoire. Et quand il a acquis tout cela, il n'a encore que la premiere partie de ſes proviſions.

Vons avez bien raiſon, reprit Euphorbe: car s'il ne joint à ces ſciences un jugement ſain, & une critique ſage, il tombera dans une crédulité puérile; à tout moment, il prendra le vraiſemblable pour le vrai; enfin, il admettra ſans examen, tout ce que le haſard lui préſentera. Je ſuis fâché que l'éloquent Tite Live nous rapporte ſi ſouvent des prodiges incroyables, & dont, ſans doute, il n'avoit pas toujours bien examiné la ſource & la nature.

Vous supposez, ce me semble, interrompit Timagene, que l'historien est obligé quelquefois de raconter des faits contraires à la vraisemblance. Comment, s'il vous plaît, pourra-t-on ajouter foi à son récit?

Etoit-ce une chose bien vraisemblable, repartit Euphorbe, que le barbare Sylla mourut paisiblement au sein d'une patrie, qu'il avoit cruellement déchirée? Il y a trois cents ans, auroit-on pu prévoir, qu'un moine vindicatif & apostat entraîneroit à sa suite des souverains, des peuples, des royaumes entiers, & mettroit en armes toute l'Europe? ce sont là néanmoins des faits incontestables. La vérité n'est donc pas toujours accompagnée de la vraisemblance. Mais, dans tout ce qui s'écarte de la nature, de l'usage, & des loix ordinaires, l'Auteur doit être attentif à s'appuyer des preuves les plus claires, & les moins équivoques. Ce n'est qu'à ce prix qu'il évitera le soupçon d'être trop crédule.

J'aurois volontiers quelque indulgence pour cette espece de défaut, poursuivit Timagene. Il a communément sa source dans un fonds de probité. Pour n'être jamais dupe de l'imposture, il faut en avoir été le partisan ou la victime. Mais

je ne puis pardonner à ceux qui me trompent de gaité de cœur, & dont la plume eſt conduite par l'averſion ou l'intérêt. Ils mériteroient bien qu'on leur fît le même traitement que les Scythes firent aux Grecs (1), dont ils détruiſirent tous les monumens, parce qu'ils n'y célébroient que leurs exploits, aux dépens même de leurs ennemis.

Si votre avis étoit ſuivi, dit Euphorbe, & ſi l'on réformoit tous les hiſtoriens, qui flattent leur patrie ou leurs princes, il reſteroit bien de la place dans nos bibliothèques. Pollion reprochoit autrefois, à Tite-Live, *la Patavinité*; s'il n'avoit pas été Romain, il lui auroit reproché, peut-être avec plus de juſtice, une partialité décidée pour Rome. Ce penchant l'aveugle à un tel point, qu'il paroît approuver la ruſe indigne dont la république uſa contre les Samnites, aux fourches Caudines. Il s'efforce d'abord de prouver que les conſuls n'avoient point fait de traité, mais une ſimple promeſſe; ſans doute, pour en conclure, qu'ils étoient ſeuls reſponſables de cet engagement. Après avoir raconté

(1) Bodin, Method, c. 3.

l'admirable expédient trouvé par l'un de ces deux magistrats, de se faire livrer à l'ennemi, pour dégager le peuple Romain de ses obligations, & le refus que fit le général Samnite de les recevoir, il ajoute; (1) « Les consuls revinrent de » Caudium dans le camp, sans avoir » éprouvé aucun mauvais traitement, » ayant ainsi pleinement satisfait à leurs » propres engagemens, & peut-être à » ceux de la république. » Ce mot *peut-être*, est un reste d'hommage que l'historien semble rendre à la justice, malgré son inclination. Bien d'autres après lui ont eu le même foible, & sont plus condamnables encore en ce qu'ils ont osé déguiser la vérité. Ainsi, Velléius Paterculus est le panégyriste de Tibere, & même de l'odieux Séjan. Paul Jove n'épargne pas les mensonges pour flatter les Médicis. Eginard & Eusebe font sentir qu'ils attendoient, ou qu'ils avoient reçu des bienfaits, l'un de Charlemagne, l'autre de Constantin.

A ce que je vois, répliqua Timagene,

(1) Et illi quidem, forsitan & publicâ, suâ certe liberatâ fide, ab Caudio in castra Romana inviolati redierunt. *Liv. l. 9, c. 11.*

les historiens contemporains ne sont pas toujours les plus fidèles. J'aimerois mieux m'en rapporter à ceux qui n'ont paru que quelques années après les princes dont ils ont écrit l'histoire. Assez voisins des événemens qu'ils détaillent, pour en être parfaitement instruits, ils n'ont pu se flatter que des éloges menteurs seroient bien payés.

Si l'on doit moins appréhender la flatterie de leur part, reprit Euphorbe, peut-être aussi sont-ils plus exposés à écouter la haine & la vengeance. La distance des temps, plus encore que celle des lieux, met à couvert du ressentiment d'un homme puissant, qu'on diffame impunément. C'est ainsi que le Vassor se livre hardiment & avec complaisance à toute sa passion contre le cardinal de Richelieu & contre Louis XIII lui-même, dans l'histoire qu'il a écrite de ce prince plus de quarante ans après sa mort & celle de son ministre. L'historien véritablement digne de foi, est donc celui qui se trouve à portée de vérifier les faits qu'il avance, & dont la vertu se sent assez de fermeté pour braver un injuste courroux, & pour mépriser une faveur qui seroit le prix d'une lâcheté criminelle. Tel qu'un ma-

giſtrat intégre, il condamnera le vice ſous la pourpre, & rendra hommage à la vertu, même dans ſes ennemis. Le ſeul amour de la vérité l'élevera au-deſſus des préjugés, & ſur-tout de l'eſprit de parti, qui nous repréſente les objets tout autres qu'ils ne ſont en eux-mêmes.

Il eſt vrai, continua Timagene; preſque toujours notre amour-propre rejette ſur les autres les défauts qui ne ſont qu'en nous. Nous reſſemblons tous à ce vieillard qui, ne voulant point avouer l'affoibliſſement de ſa vue, ſe plaignoit que tous les appartemens étoient mal éclairés, & prétendoit qu'on auroit dû y ouvrir des fenêtres plus grandes: ou à cet autre, à qui ſon grand âge avoit rendu l'oreille un peu dure: je ne ſais, diſoit-il, pourquoi depuis quelque temps les gens ont pris la mauvaiſe habitude de parler ſi bas. Chaque écrivain voit les choſes ſous le rapport qui l'affecte le plus. Par exemple, vous connoiſſez le fameux trait de ce ſoldat qui fendit d'un coup de hache, en préſence de Clovis, un vaſe que ce prince vouloit ſéparer du butin, pour le rendre à l'égliſe de Reims, qui le redemandoit. J'ai été bien ſurpris, je l'avoue, en

voyant quelques Auteurs modernes prétendre prouver par ce fait, que le gouvernement françois avoit alors quelque chose de républicain, ou du moins tenoit beaucoup de l'aristocratie. J'avois cru y appercevoir au contraire le pouvoir le plus absolu & le plus indépendant dans le souverain. Car enfin, je crois qu'on peut raisonner ainsi : un prince qui, de l'aveu des seigneurs de sa cour, peut disposer du butin, par le droit de propriété ; qui est tellement le maître de ses sujets, qu'aucun n'est en droit de résister à sa puissance, est assurément un monarque absolu, s'il n'est pas quelque chose de plus. Voilà cependant ce que reconnoissent ouvertement dans Clovis les principaux officiers de son armée, s'il en faut croire la réponse qu'ils firent au Roi, (1) selon

(1) Omnia, gloriosè Rex, quæ cernimus tua sunt : sed & nos ipsi tuo sumus dominio subjugati. Nunc quod tibi beneplacitum videtur, facito : nullus enim potestati tuæ resistere valet. *Lib.* 2. *c.* 27.

Tout ce qui est ici sous nos ieux, grand Roi, vous appartient : nous-mêmes nous sommes soumis au joug de votre empire. Faites tout ce qui vous semblera bon : car personne ne peut s'opposer à votre puissance.

Grégoire de Tours, qui nous a transmis cet événement. La suite du récit confirme encore cette idée. Le prince outragé par la brutalité du soldat, fut assez maître de lui-même alors pour modérer son ressentiment, & se contenta de prendre le vase & de le remettre entre les mains du député de l'église de Reims. Il est évident qu'il use ici de son droit, malgré l'opposition de ce particulier, & sans demander un nouveau consentement, parce qu'il n'en avoit jamais eu besoin. Quelque temps après, dans une revue générale, Clovis renverse à ses pieds, d'un coup de hache d'armes l'insolent qui lui avoit manqué, en lui disant, *Souviens-toi du vase de Soissons :* & l'historien ajoute (1), *par-là il se fit respecter & craindre de ses sujets.* Cette façon de se faire justice par ses mains, sans autre forme de procès, a bien quelque chose de barbare & d'indécent dans un Roi : mais elle n'en prouve pas moins que le soldat étoit criminel de lèse-majesté dans l'occasion dont il s'agit, comme l'insinuent ces

(1) Magnum sibi per hanc causam timorem statuens. *Ibid.*

mots, *souviens-toi du vase de Soissons.* Il n'est pas dit que cette punition imprévue ait produit aucune plainte, aucun murmure dans l'armée; mais seulement qu'elle rendit ce prince plus redoutable. Quelle preuve donc pourroit-on appuyer sur l'emportement aveugle d'un sujet qui perd tout respect pour son souverain? Grégoire de Tours remarque que toute l'assemblée fut étonnée de son audace. *Stupefactis omnibus.* Qui pouvoit donner lieu à cet étonnement, si le soldat ne faisoit qu'exercer un droit légitime & établi sur la constitution même de l'état? Ainsi, lorsque Clovis demande qu'on mette à part le vase en question, c'est assurément une condescendance de sa part, qui ne peut former aucun titre pour ses sujets. La politique exigeoit qu'il ménageât des caracteres farouches dont il avoit besoin pour achever ses conquêtes: en conséquence, il vouloit bien avoir certains égards, & se soumettre à quelques usages dont il pouvoit s'affranchir; mais aussi-tôt qu'on parut lui en faire une loi, aux dépens de son autorité, il fut la venger par un châtiment, qui n'avoit rien de condamnable que dans la forme.

Je suis ravi, mon cher, repartit Eu-

phorbe, que vous deveniez dissertateur. Mais il me semble que vous avez mis en oubli une petite objection. Qui pouvoit porter un homme de néant, sans titres, sans naissance, à une semblable violence, si ce n'est qu'il se croyoit autorisé par les loix ?

L'historien latin nous l'apprend encore, reprit Timagene. Dans les ames basses, sans principes & sans éducation, la passion ne respecte aucunes bornes. Tel étoit l'homme dont il s'agit ici. Il est qualifié *levis & invidus.* C'étoit une tête mal organisée. D'ailleurs il s'étoit peut-être flatté que le sort le rendroit maître de ce vase précieux ; il le desiroit violemment. Il devint furieux quand il vit son espérance évanouie. C'en fut assez pour lui faire commettre l'attentat qui nous surprend, & dans lequel on a cru voir une liberté que Grégoire de Tours n'y a point vue lui-même.

La raison de cette différence est sensible, poursuivit Euphorbe. Les auteurs dont vous vous plaignez, n'avoient pas les mêmes ieux que le prélat historien. Celui-ci ne pensoit qu'à écrire une histoire ; ceux-là vouloient faire servir l'histoire de preuve à un système en faveur duquel leur esprit étoit déja prévenu.

Dans cette disposition, ils ont cru apercevoir partout l'objet qui leur plaisoit, & n'ont donné qu'une attention très-légere à ce qui pouvoit lui nuire. Aussi, voyez-vous qu'ils s'arrêtent avec complaisance sur la demande du Roi, sur l'usage de partager le butin, sur l'audacieuse conduite du soldat, sans dire un mot de la réponse des seigneurs, de la vengeance éclatante du souverain, enfin, de la soumission & de la tranquillité de ceux qui en furent les témoins. Tel est le malheureux effet du préjugé. On rapproche certaines circonstances; on en omet d'autres; on entremêle le tout de quelques réflexions. Par cet artifice, le même événement, sous la plume de deux écrivains différemment passionnés, semble changer de nature; & si la haine & la malignité s'en mêlent, on réussit à décrier des souverains, des corps, des nations entieres. Ainsi, la conduite de Marie Stuart, reine d'Ecosse, est aussi odieuse dans quelques Auteurs protestans, qu'elle est digne d'estime & de vénération dans les écrits des catholiques. On en pourroit citer mille autres exemples; mais je me contenterai de vous en rapporter un seul, dont j'ai la mémoire encore toute fraîche. En lisant,

ces jours-ci, les recherches de Pasquier, je rencontrai un fait concernant Yves de Chartres, que j'allai chercher aussitôt dans l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury. Vous aurez du plaisir à voir ces deux récits rapprochés. Lisons d'abord celui de l'avocat-général de la chambre des comptes. (1) « Lorsque Philippes I » de ce nom régnoit en France, il se » présenta une question entre Yves & » Geoffroi, tous deux prétendans devoir » être évêques de Chartres. De vous » dire par quels moyens, ce me sont » lettres closes. Bien vous dirai-je que » Yves s'étant présenté devant Richer, » archevêque de Sens, il refusa de le » consacrer, estimant qu'en ce faisant, » il eût fait tort à Geoffroi. A ce refus, » la voie ordinaire étoit d'avoir recours » à un concile provincial. Mais Yves, » pour abréger la matiere, voulut pren- » dre un plus long chemin, qui fut celui » de Rome, où, sans ouir Geoffroi, on » consacra Yves en cet évêché..... Ri- » cher porta cela impatiemment. Au » moyen de quoi le pape Urbain, s'en

(1) Rech. l. 3, ch. 13,

» excuse à lui par lettres. Ce nonobstant » Richer assembla un concile provincial » dans Estampes, où il fit condamner » tout ce qui s'étoit passé à Rome, com- » me préjudiciant aux droits du Roi & » de sa couronne. Yves en écrit à Urbain, » & le prie vouloir soutenir sa que- » relle, se donnant tel jeu qu'il lui plaît » dans sa lettre, pour favoriser sa cause : » mais, quant à moi, il me suffit que l'hi- » stoire soit telle, comme je recueuille » de lui. Voire que pour couvrir son » fait, il dit, en quelque lieu, que son » élection avoit été ratifiée par le Roi. » Voilà comment il employa la grandeur » extraordinaire de Rome, au préjudice » de nos anciennes libertés. » Faites-moi le plaisir de me dire maintenant quelles idées vous a laissé ce récit?

J'en conclus, répondit Timagene, que votre Yves de Chartres est un ambitieux, & même un fourbe. Je plains le malheureux Geoffroi, à qui tout le zèle de son métropolitain & les suffrages d'un concile deviennent inutiles. Mais, ce que je ne conçois pas, c'est la conduite du pape. Il consacre Yves de Chartres, & ensuite en fait des excuses à l'archevêque de Sens. Dans la premiere démarche,

che, il me ſemble voir une injuſtice ; dans la ſeconde, une inconſéquence mêlée de baſſeſſe.

Il faut donc maintenant, reprit Euphorbe, vous éclaircir tout cela, & vous réconcilier avec Yves de Chartres : car il eſt bon de vous faire obſerver, que ce prélat étoit un homme du premier mérite, zélé pour la diſcipline, ferme, quand il le falloit, contre les abus de la cour de Rome, & à qui le P. Pétau, dans ſon *rationarium temporum*, donne le double éloge de la ſainteté & de la ſcience. Ainſi, liſons ce même événement dans l'abbé Fleuri. Il n'eſt pas ſuſpect ſur nos libertés, & ſur les entrepriſes des papes. « (1) Geoffroi, » évêque de Chartres, deux fois dépoſé » par le légat Hugues de Die, & deux » fois rétabli par le pape Grégoire VII, » fut encore accuſé devant le pape Ur» bain II, de ſimonie, de concubinage, » d'adultere, de parjure & de trahiſon. » Le pape ayant ſoigneuſement examiné » la vérité, obligea Geoffroi à renoncer » entre ſes mains purement & ſimple» ment à l'épiſcopat, dont il ſe recon-

(1) Hiſt. Eccleſ. l. 64, n. 1.

» nut indigne. Alors le pape exhorta le » clergé & le peuple de Chartres à faire » une élection canonique, & à choisir » Yves, prêtre & prevôt de S. Quentin » de Beauvais, dont il connoissoit le » mérite depuis long-temps. Il écrivit à » Richer, archevêque de Sens, pour lui » faire connoître la procédure faite con- » tre Geoffroi, & le prier de favoriser » l'élection, & sacrer celui qui seroit élu. » Le clergé & le peuple de Chartres, » suivant l'intention du pape, élurent » Yves, & le présenterent au roi Phi- » lippe, de qui il reçut le bâton pasto- » ral en signe d'investiture. Ensuite ils » requirent l'archevêque Richer de le sa- » crer : mais il le refusa, prétendant » que la déposition de Geoffroi n'étoit » pas légitime, &, qu'avant que d'aller » au pape, on avoit dû se pourvoir de- » vant lui, comme métropolitain. Yves » écrivit au pape, se plaignant du far- » deau dont il le vouloit charger, & dé- » clarant qu'il n'auroit jamais consenti à » son élection, si l'église de Chartres » ne l'avoit assuré que le pape le vou- » loit, & l'avoit ainsi ordonné. Il alla » donc à Rome avec les députés de cette » église, qui s'y plaignirent du refus de » l'archevêque de Sens ; & le pape, pour

» éviter le préjudice qu'un plus grand » retardement pouvoit faire à l'église de » Chartres, sacra Yves lui-même . . . & » le renvoya avec deux lettres ; l'une au » clergé & au peuple de Chartres ; l'au- » tre à l'archevêque Richer. . . . . Dans » la lettre à l'archevêque, il dit : Nous » avons sacré Yves, sans préjudice de » l'obéissance qu'il doit à votre église, » & nous vous prions d'étouffer tout res- » sentiment, de le recevoir avec la bonté » convenable, & lui donner votre se- » cours pour la conduite de son diocèse. »

Plus bas, l'historien continue ainsi : (1) « L'archevêque Richer tint un concile à » Etampes, par le conseil de Geoffroi, » évêque de Paris, homme de grand » crédit. Il étoit frere d'Eustache comte » de Boulogne, & oncle de Godefroi » de Bouillon, depuis si fameux . . . . . » L'évêque de Chartres, Geoffroi, étoit » aussi son neveu ; & c'est ce qui exci- » toit l'évêque de Paris à prendre cette » affaire à cœur. Il assista donc au concile » d'Etampes, avec les évêques de Meaux » & de Troies, de la même province,

(1) *Ibid.* n. 3.

» ce qui agissoient par le même esprit.
» En ce concile, l'archevêque accusa
» Yves de Chartres de s'être fait ordon-
» ner à Rome, prétendant que c'étoit
» au préjudice de l'autorité royale. Il
» vouloit le déposer & rétablir Geof-
» froi : mais Yves appella au pape, &
» arrêta ainsi la procédure du concile. »
Eh bien, plaignez-vous encore Geoffroi? êtes-vous encore indisposé contre celui qu'on lui a donné pour successeur?

Tout le ressentiment que j'avois contre lui, répliqua Timagene, se tourne contre le premier de vos deux historiens qui nous en impose. Car enfin, c'est en imposer, que de cacher les désordres & les crimes d'un homme qu'il s'agit de déposer, afin de le faire paroître innocent, ainsi que ceux qui le protégent : & l'écrivain n'en peut être quitte pour dire ; *ce sont pour moi lettres closes.* C'est un mensonge d'assurer que Geoffroi ne fut point entendu : c'en est un, de passer sous silence la circonstance du bâton pastoral donné par le Roi, preuve du consentement de ce prince : enfin, c'est tromper ses lecteurs, que de leur laisser ignorer les dispositions & les intérêts des prélats qui composoient le concile d'Etampes ; puisque ces affec-

tions particulieres suffisoient pour autoriser Yves de Chartres à récuser leur jugement.

C'est une autre espece d'imposture ; poursuivit Euphorbe, de ne prêter à l'archevêque de Sens que des vues d'équité & de justice, tandis qu'il n'écoutoit que son intérêt particulier & les conseils de l'évêque de Paris, parent, & partisan de Geoffroi. « Car, selon le P. d'Orléans (1), il n'est pas plus permis de falsifier les pensées & les motifs de ceux » dont on écrit l'histoire, que leurs actions. »

Si ce principe est vrai, comme je n'en doute pas, interrompit Timagene, je crains fort pour la fameuse pensée de Lucain au sujet de César, qui versa des larmes en voyant la tête de Pompée. (2)

Lachrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto,
Non aliter manifesta putans abscondere mentis
Gaudia, quàm lachrymis : meritumque immane tyranni
Destruit, & generi mavult lugere revulsum,
Quam debere caput.

(1) Préf. des Révol. d'Angl.
(2) Luca. civ. Belli. lib. 9, v. 1038.

Je ne ſçais pourquoi le poëte veut que les larmes de Céſar n'aient été qu'un artifice pour cacher ſa joie, ou même, ce qui eſt plus infâme encore, pour ſe décharger du poids de la reconnoiſſance que cet affreux préſent lui impoſoit. Pour attribuer à un ſi grand homme des ſentimens ſi bas, il faut des preuves très-fortes; & je n'en vois ici aucune. Les hiſtoriens même, tels que Plutarque, Valere-Maxime, ne s'accordent point avec lui là-deſſus.

Lucain étoit un partiſan outré de la liberté républicaine, répartit Euphorbe, & dès-lors un ennemi mortel de Céſar, qui l'avoit détruite. Cette haine empoiſonne chez lui toutes les actions du héros, même les plus naturelles & les plus louables. Comme les défauts de ceux qu'on aime ont des charmes, auſſi les vertus de ceux qu'on hait paroiſſent des vices. On peut bien appliquer ici ce que la Bruyere dit des ouvrages d'eſprit en général (1). « L'on a cette incommo-» dité à eſſuyer dans la lecture des livres » faits par des gens de parti & de ca-» bale, que l'on n'y voit pas toujours la

(1) Caract. ch. 1.

» vérité. Les faits y ſont déguiſés ; les » raiſons réciproques n'y ſont point rap- » portées dans toute leur force, ni avec » une entiere exactitude. » Ce n'eſt pas même aſſez, pour s'aſſurer de la vérité dans un hiſtorien, d'examiner quel intérêt perſonnel il pouvoit avoir : il faut encore rechercher quel étoit l'eſprit dominant du temps où il écrivoit. Un auteur s'accommode au goût de ſon ſiécle. Dans des jours de révolte ou d'anarchie, toutes les plumes célebrent l'indépendance : ſous un gouvernement ferme & jaloux de ſon autorité, on a peine à ſe défendre de la flaterie : &, dans cette eſpece d'épidémie, les meilleurs écrivains ſe copient preſque toujours les uns les autres. Bien plus, un certain penchant, une certaine trempe de génie ſuffiſent pour écarter un Auteur de la route du vrai. Tacite eſt impartial & profond ; mais, comme le remarque fort bien le P. Bouhours, il rafine ſouvent & raiſonne beaucoup. Son goût décidé pour la politique lui fait appercevoir partout des intrigues cachées, des vues ſecretes ; & malheureuſement il voit preſque toujours les objets du côté le plus odieux. Il eſt incapable de rien changer dans les faits ; mais il les pré-

ſente quelquefois ſous un jour deſavantageux. Je crois, pour moi, qu'un hiſtorien doit expoſer & raconter, mais non pas deviner.

Vous me paroiſſez un peu difficile, dit alors Timagene : cependant, en prenant acte de vos derniers mots, je crois avoir trouvé des hiſtoriens dignes de votre ſuffrage. Céſar, par exemple, n'a-t-il pas droit à toute votre eſtime ? ſon élégante ſimplicité ſemble être le garant de ſa droiture & de ſon impartialité. Il ne va point chercher dans le cœur de ceux qu'il fait agir, des motifs ſinguliers & ſouvent imaginaires. Il raconte ſes propres exploits, ſans chercher à les faire valoir, ni à diminuer la gloire des ennemis qu'il a vaincus, même dans une guerre civile, où les haines perſonnelles ſeroient permiſes, ſi elles pouvoient jamais être légitimes. Je peux bien placer à côté de lui le ſeigneur d'Argenton. L'aimable naïveté de ſon ſtile n'eſt point un maſque qui ſerve à cacher la flatterie ou l'animoſité ; c'eſt l'expreſſion d'une belle ame, ennemie du déguiſement. Comblé des bienfaits de Louis XI, il n'en eſt pas plus indulgent pour ſes vices & ſes foibleſſes. Maltraité par Charles VIII, le reſſentiment ne le rend

point injuſte. Il détaille les bonnes qualités de ce prince, & tâche d'excuſer ſes fautes. Cette conduite de Philippes de Commines me fournit une réflexion. J'en conclus qu'un hiſtorien peut ſe déclarer pour ou contre les perſonnages qui paroiſſent ſur la ſcène, ſelon qu'il le juge à propos.

Dites mieux, interrompit Euphorbe: il le doit. L'hiſtoire n'eſt point une ſimple gazette; elle n'eſt pas même une compilation de faits rangés par ordre de dates, telles que ſont les chroniques & les annales. Son but principal eſt de nous inſtruire. Pourra-t-elle jamais y parvenir, ſi on lui interdit tout jugement ſur les actions qu'elle préſente à ſes lecteurs? Il en eſt de la lecture de l'hiſtoire, comme des voyages; on peut y perdre ou y gagner beaucoup. Celui qui parcourt l'univers, s'il n'eſt accompagné d'un guide ſage, dont les conſeils & les lumieres puiſſent l'éclairer, remporte ſouvent chez lui les vices de tous les peuples qu'il a vus. Le même inconvénient eſt à craindre dans la connoiſſance des temps. Il eſt bien peu de gens qui ſoient en état, par eux-mêmes, de tirer les véritables concluſions des faits qu'ils liſent. Il faut donc que l'écrivain ſupplée à cette

incapacité, pour donner à son ouvrage l'utilité qui lui convient.

Je sçais, continua Timagene, que Lucien regarde l'utilité, comme la propriété la plus essentielle à l'histoire; mais il me semble qu'il ne la fait naître que de la vérité. Il déclame même avec force contre les louanges que les historiens donnent à ceux dont ils détaillent les actions. (1)

Quels éloges condamne Lucien, répartit Euphorbe? ceux qui sont outrés, fabuleux, déplacés. Mais il n'a jamais entendu proscrire les louanges données à propos à des hommes de mérite. Dans l'endroit même que vous citez, il prévient votre objection par ces mots: (2) » Je ne prétends pas dire par-là, qu'il ne » faut jamais louer dans l'histoire; mais » seulement qu'il faut le faire dans des » circonstances convenables, & se pres- » crire des bornes sur cet objet » C'est dans ce même sens, que l'auteur des

(1) Quomodo scrib. sit hist.

(2) Καὶ ὰ τοῦτό φημι ὰς ὐχὶ καὶ ἐπαινετέον ἐν ἱστορίᾳ ἐνιοτε· ἀλλ' ἐν καιρῷ τῷ προσήκοντι ἐπαινετέον, καὶ μέτρα ἐπακτέον τῷ πράγματι.

caracteres de ce siécle, a dit (1) « Amas » d'épithetes, mauvaises louanges : ce » sont les faits qui louent, & la maniere » de les raconter. » En observant ces régles, l'écrivain s'acquitte du double devoir qui lui est imposé. Le premier est de nous instruire de ce qui s'est passé avant nous ; connoissance plus capable que toute autre de former notre esprit. En effet, si nous avions vécu depuis la naissance du monde, nous aurions aujourd'hui une expérience consommée. Mais notre vie est renfermée dans un cercle étroit, qui nous laisse à peine la liberté de tirer quelques conséquences des révolutions qui frappent rapidement nos ieux. L'histoire supplée à cette brièveté de nos jours : elle nous fait vivre dans tous les siécles passés : elle nous rend contemporains avec tous les hommes. Dans ses fastes, le général d'armée apprend, que c'est s'assurer la victoire, que d'éviter à propos le combat, & qu'une indulgence déplacée est souvent une véritable cruauté ; l'officier voit les fruits de la subordination ; tous les états enfin, lisent leurs obligations dans les actions

(1) La Bru. ch. 1.

d'autrui. Le second devoir imposé à l'historien consiste à rendre la vertu aimable, & le vice odieux. Quelle espece d'ouvrage est plus propre à produire cet effet, que le récit historique? « Les » bons exemples, dit Pline le jeune (1), » ont cet avantage, qu'ils montrent tout » à la fois, que la vertu est possible, & » qu'elle est approuvée. » Où se rencontre l'empreinte de cette approbation, si ce n'est dans les jugemens que porte des faits, celui qui les raconte, & dans le soin qu'il prend de remarquer les biens ou les maux qu'ils ont occasionnés? Dans le récit de quelque fait équivoque, de quelque événement plus conforme à la politique & à l'usage qu'à la raison ou à la religion, la réflexion, le bon mot d'un homme sage, rapportés à propos, suffiront pour fixer le jugement qu'on doit porter de cette action, & resteront gravés dans l'esprit du lecteur, où ils ne peuvent manquer d'établir en même-temps les principes les plus avantageux.

Voilà des fonctions bien nobles & bien importantes, répliqua Timagene.

(1) Panégyr. de Traj.

Vous faites de l'hiſtorien un docteur, chargé d'apprendre aux hommes ce qu'ils doivent ſçavoir : un juge prépoſé pour diſtribuer à la vertu ſa récompenſe, & au vice ſon châtiment. En effet, je conviens avec vous, que les éloges donnés aux belles actions ſont un puiſſant motif pour les imiter, & que les méchans ne peuvent voir, ſans un chagrin cuiſant & un dépit ſecret, le juſte tribut de louanges qu'on accorde à ces ames droites, qu'ils affectent de rendre ridicules & mépriſables. Je crois même que le ſpectacle affreux des déſordres & des malheurs qu'entraîne ordinairement après ſoi la corruption des mœurs, eſt un bon préſervatif contre les attraits du vice. On rapproche naturellement les événemens paſſés de ceux dont on eſt témoin ; &, dans ce parallèle, on craint que les mêmes cauſes n'aient enfin d'auſſi funeſtes effets. En liſant dans Tite-Live l'hiſtoire de Lucrece, il me ſemble y retrouver toujours l'imprudence & l'étourderie de nos jeunes ſeigneurs, la molleſſe & l'oiſiveté de la plupart de nos dames. (1) « Dans une partie de débauche,

(1) Forte potantibus his (regiis juvenibus) apud Sex Tarquinium, ubi & Collatinus cæ-

» dit-il, où les princes du sang royal » soupoient chez Sextus-Tarquinius, » avec Collatinus, la conversation tom- » ba, par hasard, sur les femmes. Cha- » cun dit des merveilles de la sienne. La » dispute commençoit à s'animer, lors- » que Collatinus prit la parole : Laissons- » là, dit il, tous ces propos : il ne faut » que quelques heures pour vous dé- » montrer combien Lucrece, mon épou- » se, l'emporte sur toutes les vôtres. » Nous sommes jeunes & vigoureux : » montons à cheval, & allons nous assu- » rer par nous-mêmes de la conduite de » nos dames. Dans cette arrivée subite » & imprévue d'un époux, le premier » objet qui frappera nos ieux, sera la » preuve complette de ce que nous » cherchons. » C'étoit au camp devant Ardée, à seize mille de Rome, que

---

nabat Tarquinius, incidit de uxoribus mentio. Suam quisque laudare miris modis. Inde certamine accenso, Collatinus negat, verbis opus esse : paucis id quidem horis posse sciri, quantum cæteris præstet Lucretia sua. Quin, si vigor juventæ inest, conscendimus equos, invisimusque præsentes nostrarum ingenia? Id cuique spectatissimum sit, quod nec opinato viri adventu occurrerit oculis. Incaluerant vino : age sane, omnes citatis equis advolant

cette scène se passoit. Voyons quelle en fut l'issue. « Cette jeunesse, continue » Tite-Live, étoit échauffée par le vin. » On accepte le défi ; on vole à toute » bride à Rome. Ils y arriverent au » commencement de la nuit. De-là ils » allerent à Collatie, où résidoit Lucre- » ce. Ils ne la trouverent pas, comme » les autres princesses, livrée à ses plai- » sirs, dans des cercles brillans, au mi- » lieu des festins où régnoit le luxe & » la somptuosité, Quoique la nuit fût » bien avancée, elle étoit encore assise » au milieu de ses femmes qui veil- » loient avec elle, & s'occupoit d'ou- » vrages propres à son sexe. » Dans les dames de Rome, peut-on méconnoître la vie voluptueuse & oisive de bien des femmes de nos jours ? Dans Lucrece, au contraire, je vois une innocence de mœurs, exempte même du soupçon de vanité ; & c'est ce qui en

---

Romam. Quò quum primis se intendentibus tenebris pervenissent, pergunt inde Collatiam; ubi Lucretiam, haud quaquam ut regias nurus, quas in convivio, luxuque cum æqualibus viderant tempus terentes, sed nocte seriâ deditam lanæ inter lucubrantes ancillas in medio ædium sedentem inveniunt. *Liv. l.* 1, *c.* 57.

fait le plus grand mérite. Car la meilleure maniere de juger si une action est vraiment vertueuse, c'est d'examiner si celui qui l'a faite, a cru qu'elle seroit ignorée.

Sans doute, poursuivit Euphorbe, les vices & les vertus des autres sont un miroir fidèle, où nous retrouvons les nôtres. Mais l'affreuse catastrophe qui termina cette espece de comédie, nous donne bien d'autres instructions. Collatinus ne prévoyoit assurément pas, que sa plaisanterie dût coûter l'honneur & la vie à son épouse, & que la brutalité de Sextus renverseroit le trône des Tarquins, & changeroit le gouvernement. Cette révolution nous en rappelle plusieurs autres, sorties de la même source. Le Roi Roderic ravit l'honneur à la fille de Julien : le pere, pour s'en venger, appelle les Maures en Espagne. Le Roi est défait & tué dans le combat, & l'empire des Visigoths est détruit. Henri VIII est épris d'Anne de Boulen : il veut faire dissoudre son premier mariage : les obstacles qu'il y trouve, le rendent furieux : il se sépare de l'église Romaine ; & l'Angleterre commence par le schisme, pour finir bientôt après par l'hérésie. Ce sont-là les chef-d'œuvres d'une

passion dont on plaisante, qu'on flatte, & qui devient l'assaisonnement de tous les plaisirs. On ne peut nier assurément que des faits de cette nature, surtout s'ils sont aidés de quelques réflexions courtes & sensées, ne forment un excellent traité de morale.

Laissons donc à l'historien, reprit Timagene, le droit de censurer les crimes & de louer la vertu; pourvu qu'il ne s'écarte jamais de la vérité; pourvu qu'il rende hommage à ce qui est louable, même dans les ennemis de sa patrie & de sa religion, & qu'il ne cherche point à excuser les attentats de ceux qui lui appartiennent par quelque endroit. Ce sont-là des écueuils où l'on ne vient échouer que trop souvent, & qui ont fait desirer à des gens d'esprit, qu'un historien fût sans religion, sans patrie, sans parens, sans amis.

Gardons-nous d'un pareil remede, répartit Euphorbe: il est pire que le mal. Dites-moi, dans un procès où il s'agiroit de votre fortune & de votre vie, choisiriez-vous des juges pareils à l'historien dont vous venez de parler?

Non, répondit Timagene: je ne serois pas même curieux, que mon sort fût remis entre les mains d'un Aréopage

inſtruit à l'école de nos prétendus philoſophes.

Je le crois, pourſuivit Euphorbe. Que n'auroit-on pas à craindre de gens ſans principes, qui ignoreroient ou méconnoîtroient les liens réciproques établis par la nature entre les peres & les enfans, entre les princes & les ſujets; qui renverſeroient les fondemens des devoirs & de la reconnoiſſance? Vous avez remarqué vous-même, il n'y a qu'un moment, que l'hiſtorien étoit un juge. Pourquoi donc en ferions-nous un eſpece de monſtre, incapable de décider entre les vices & la vertu, puiſqu'il ne connoîtroit point les véritables ſources de l'un & de l'autre? Un écrivain, ſans religion, traitera de fanatiſme & d'entêtement ce zèle pour les intérêts de Dieu, qui a diſtingué tant de grands hommes, auſſi utiles à l'égliſe qu'à l'état. A ſes ieux, le crime ceſſera d'être crime, s'il eſt couronné du ſuccès. Il effacera du temple de mémoire les noms des Conſtantins, des Charlemagnes, des Louis, pour y graver ceux des Alexandres, des Céſars & des Cromvels. L'expérience nous montre que les gens de cette trempe ne ſont rien moins qu'indifférens, par rapport aux partiſans d'un

culte qu'ils abhorent ; qu'ils ne leur épargnent pas les invectives ; en un mot, *qu'ils s'embaraſſent peu qu'on les croie, pourvu qu'on les liſe.* Dans tous les faits qui porteront quelque empreinte du prodige, l'Auteur ſans religion ne verra qu'une aveugle crédulité : fuſſent-ils atteſtés par des témoins éclairés, vertueux, ſans intérêts, il les rejettera, il les rendra ſuſpects, ou, du moins, il les accompagnera de quelque réflexion maligne. Partout il mettra en parallèle la ſimplicité ſuppoſée, ou plutôt la ſtupidité des premiers âges, avec les lumieres d'un ſiécle éclairé par une prétendue philoſophie. En un mot, tout attachement pour un culte particulier, ſera dans ſon eſprit ſuperſtition ; tout zèle, ſera fanatiſme. Si l'hiſtorien eſt ſans patrie, placera-t-il l'héroique ſoumiſſion d'un Camille, au-deſſus de la vengeance aveugle d'un Coriolan ? Mettra-t-il dans tout ſon jour la grandeur d'ame de ces citoyens qui ſe diſputent l'honneur d'être livrés à un vainqueur irrité, & de s'immoler à leur fidélité & à leur dévouement pour leur prince ? Ces ſentimens ne ſont point dans ſon cœur ; il ne pourra les faire paſſer dans le mien. Ce que nous appellons zèle du

bien public, il le nommera esclavage & préjugé. Qui n'eut jamais de parens ni d'amis, peut-il éprouver & communiquer aux autres cette douce émotion, qui nous fait partager les allarmes d'une épouse, d'un fils, d'un ami, dans les dangers de ceux à qui leur cœur est attaché; cette horreur qu'inspirent l'ingratitude, la trahison & les scènes tragiques que donne si souvent l'ambition, lorsqu'elle brise les nœuds les plus sacrés? A la place de ces sentimens, nous ne rencontrerons qu'une affreuse indifférence également funeste à la vertu & à la société. Il faut donc que l'historien ait de la religion, pour nous faire distinguer le fanatisme & la superstition, du zèle éclairé & légitime; il faut qu'il ait une patrie, pour connoître les devoirs qu'elle nous impose & le prix du patriotisme; il faut qu'il ait des parens & des amis, pour assigner à chaque action le degré de mérite ou de scélératesse qui lui convient.

J'entends parfaitement tout cela, répliqua Timagene; mais avouez qu'il est bien difficile à un auteur de ne pas déguiser certains faits qui semblent nuire à une religion qu'il chérit; de ne pas les présenter sous un aspect désavanta-

geux, ou du moins de ne pas les accompagner de quelques réflexions propres à décréditer les ennemis du culte qu'il professe ; de détailler certains événemens honteux pour sa nation ; de raconter des crimes déshonorans pour ceux à qui il est uni par les liens du sang, ou par ceux des bienfaits. La reconnoissance est la réaction d'un cœur noble & vertueux. Ainsi, plus il aura de mérite, plus il sera exposé à se laisser aveugler. De-là, sans doute, il est si peu d'historiens qui ne laissent entrevoir quelque inclination particuliere.

Quand les inconvéniens dont vous parlez, répartit Euphorbe, seroient absolument inévitables, ils seroient moins à craindre que les premiers ; car du moins ils seroient plus rares. Mais pourquoi les regarder comme nécessaires ? Doit-on condamner dans un Auteur certains penchans légitimes & raisonnables, lorsqu'ils ne portent aucun préjudice au devoir qu'il a dû s'imposer ? Cette condition est rare, mais non pas impossible. Si, demander un historien sans religion, sans patrie, sans parens, sans amis, ne veut dire autre chose, sinon, qu'aucune considération quelle qu'elle puisse être, ne doit l'engager à

trahir la vérité essentielle à l'histoire, nous sommes d'accord. Mais assurément votre proposition énonce quelque chose de plus ; &, par son excès elle tombe dans un inconvénient plus grand encore, peut-être, que celui qu'elle vouloit éviter. Au reste, vous avez une bien mauvaise opinion des hommes, si vous croyez qu'il soit si difficile de trouver un écrivain, que sa droiture & sa fermeté rendent inflexible aux sollicitations de l'amour-propre, de l'intérêt, de l'amitié & des passions. Outre César & Philippes de Commines, que vous avez vous-même appellés en témoignage, Salluste lui seul pourroit servir de modèle en ce genre. Une malheureuse conformité de mœurs avec Catilina, devoit lui rendre cher ce scélérat fameux ; il étoit d'ailleurs ennemi particulier de Cicéron. Cependant, il fait le portrait le plus hideux du premier ; il le peint tel qu'il étoit, & nous donne de l'horreur pour ses vices, par les couleurs fortes & vraies dont il les charge : d'un autre côté, il rend hommage aux vertus & à l'habileté du consul ; il loue sa conduite, & ne dissimule point la grandeur du service qu'il rendit à sa patrie. C'est-là ce qui s'appelle être

intégre, même à ſes propres dépens.

C'eſt en effet, continua Timagene, un phénomene aſſez ſingulier, que de trouver dans un même homme des mœurs & des écrits ſi peu d'accord. Dans ſes ouvrages, tout reſpire l'honnêteté, la décence, la probité la plus exacte. Les diſcours, ſurtout, qu'il met dans la bouche de ſes différens perſonnages, ſont remplis d'une morale ſi belle & ſi parfaite, qu'on ſeroit tenté de le placer à coté des Catons & des Séneques. Mais, à propos de ces diſcours, je ne ſçais pourquoi nos hiſtoriens modernes ne ſuivent plus l'exemple des anciens. Ceux-ci étoient dans l'uſage de prêter aux généraux, aux princes, aux hommes fameux, des harangues proportionnées aux conjonctures où ils ſe trouvoient. Elles étoient compoſées avec beaucoup d'art, & on en lit de parfaitement belles dans Quinte-Curce, dans Salluſte, dans Tite-Live & dans Tacite. Aujourd'hui, on copie mot pour mot ce qu'on rencontre dans ſes mémoires, & on ſe fait un ſcrupule d'y rien ajouter. Cependant, ces morceaux d'éloquence ont d'abord l'avantage de charmer le lecteur, & de répandre de la diverſité & des graces dans une narration trop continue; enſuite ils

sont propres à rendre l'histoire plus utile encore, par les excellentes maximes dont ils sont remplis. Pour moi, je les ai toujours lus avec le plus grand plaisir.

Ce sont des pieces admirables, pour la plupart, reprit Euphorbe; mais, par malheur, elles ne peuvent trouver place dans l'histoire, qu'elles ne la rendent suspecte, & ne lui donnent un air de fiction, qui ne lui convient point : car enfin, on s'apperçoit aisément, que ces harangues sont dues tout entieres à l'imagination de l'auteur. Quoi qu'en dise M. Rollin, on ne se persuadera jamais, que des généraux se soient avisés de haranguer en plein air & au moment de livrer le combat, une armée de vingt ou trente mille hommes, & souvent plus nombreuse. Quels poulmons auroient pu porter la voix à une distance aussi énorme ? Les raisons qu'apporte notre éloquent rhéteur (1), ne sont pas tout-à-fait satisfaisantes. Dans les premiers temps de la république, les armées ne paroissent pas aussi petites qu'il le dit. A la journée de l'Allia, (2) les Ro-

(1) Hist. Anc. t. 11, part. 2.

(2) Laur. Echard. l. 2, ch. 5.

mains

mains envoyerent contre les Gaulois quarante mille hommes de pied. L'an 410 de Rome, (1) Cornélius-Coſſus défit les Samnites, qui laiſſerent trente mille hommes ſur le champ de bataille. Il en falloit bien du moins autant du côté des Romains, pour paſſer ceux-là au fil de l'épée. Mais quand on ſuppoſeroit que les armées ne paſſoient pas vingt mille hommes, nous n'en ſerions pas beaucoup plus avancés. Nos orateurs, *quelque forte, quelque diſtincte que ſoit leurs voix*, ont peine à ſe faire entendre par deux mille perſonnes, dans un lieu couvert: que ſeroit-ce s'ils parloient en raſe campagne, & que le nombre de leurs auditeurs fût dix fois plus grand? Apporter pour exemple les diſcours que les magiſtrats faiſoient au peuple dans la tribune aux harangues, c'eſt, premiérement, préſenter une difficulté pour en réſoudre une autre. Les ſçavans ſont encore aſſez embarraſſés à expliquer le méchaniſme de cet uſage. Mais, d'ailleurs, entre l'un & l'autre il y a des différences toutes à l'avantage du dernier. La place publique étoit enfermée de bâti-

(1) *Ibid. l.* 2, *ch.* 7.

mens, qui repercutoient les ſons de la voix; ſa forme étoit probablement circulaire ou ellyptique; les auditeurs y étoient placés en amphithéâtre. Ces diſpoſitions favorables à l'orateur, le mettoient en état d'être entendu du plus grand nombre de ceux qui étoient préſents, & qui ne formoient peut-être pas la dixieme partie du peuple de Rome. Ce nombre ſuffiſoit pour inſtruire les autres de ce qui avoit été dit; parce que chacun avoit le temps & la facilité de le répandre dans ſon voiſinage & dans ſon quartier. Toutes ces reſſources manquent à un général, qui doit parler à une armée. Elle occupe un terrein immenſe; &, ſur le point de donner bataille, perſonne n'a le loiſir ni la liberté d'aller partager avec les autres les ſentimens qu'il a reçus. Ajoutons à cela, que ces diſcours faits pour animer & échauffer des guerriers, ne doivent leurs ſuccès qu'à une éloquence vive, à des traits mâles & pleins de feu, qui perdroient toute leur force en paſſant par la bouche des ſimples ſoldats. La colonne Trajane prouve que l'empereur aſſembloit quelquefois ſon armée pour lui faire ſavoir ſes volontés. Alors les principaux officiers ſe rangeoient autour

de lui ; recevoient ſes ordres, & alloient les faire exécuter à ceux qui n'avoient rien entendu. Mais ce monument n'établit point que Trajan ait fait à pure perte une harangue étudiée à ſes ſoldats, dont les trois quarts ne pouvoient en profiter, quand il auroit employé le ſecours d'un porte voix. M. Rollin ſe fait une objection à l'occaſion d'un long diſcours rapporté par Juſtin, & que cet Auteur ſuppoſe avoir été débité par Mithridate à une armée de trois cent mille hommes, compoſée de vingt-deux nations différentes, qui toutes avoient leur langage particulier. Quelle réponſe y donne-t-il ? Un ſouhait inutile, qui démontre aſſez qu'il n'y en a point de bonne, & que Trogue Pompée eſt le ſeul auteur de ce diſcours, que Mithridate n'a jamais prononcé. (1) » Il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, que l'hiſ» torien ſe fût expliqué plus clairement, » & nous eût donné quelque lumiere » ſur ce point. » Puiſque nous n'en avons point, je crois qu'il faut nous en tenir au moyen qu'il admet lui-même dans les grandes armées : c'eſt-à-dire,

(1) Hiſt. Anc. t. 11, part. 2.

que le général parcouroit les rangs, & disoit rapidement quelques mots à chacun des corps ; ou bien qu'il chargeoit les premiers officiers d'animer leurs gens au combat. D'où je conclus que tous ces discours d'appareil ont été imaginés dans le cabinet par l'écrivain, jaloux de prouver son éloquence & son savoir faire.

Indépendamment de toutes ces raisons, poursuivit Timagene, ne vous semble-t-il pas que le stile même de ces discours fournit une nouvelle preuve de ce que vous avancez ? Tous ceux qui parlent dans Quinte-Curse, ont une éloquence riche & fleurie ; dans Tite-Live, noble & abondante : chez Salluste, leur stile est fort & serré ; chez Tacite, il est concis, profond, & quelquefois énigmatique. Assurément ces grands hommes avoient des caractères différens : les historiens même ont soin d'en conserver les nuances & le coloris. Si les harangues qu'on leur prête étoient sorties de leurs plumes, il y auroit autant de diversité dans leur maniere de s'exprimer, que dans leur façon de penser. Mais on apperçoit aisément l'empreinte de la même main qui les a tracées. Au reste, cette empreinte est agréa-

ble, & je ſerois fort ſaché que leurs Auteurs nous euſſent privés de ces beaux morceaux.

Je n'en ſuis pas moins enchanté que vous, repartit Euphorbe : mais je ne leur pardonne point de venir ſe mêler dans un récit véritable, en portant les livrées du menſonge. J'aimerois mieux lire la bibliothèque bleue, ſi elle avoit pour fondement la vérité, que les faſtes des princes & des empires où regneroit la fiction.

Mais, après tout, répliqua Timagene, pourquoi ne mettroit-on pas au rang de nos hiſtoires la vie de Cartouche, par exemple? Elle a été écrite par un Auteur contemporain; ce qui donne la certitude des faits : & il me ſemble qu'on peut tirer plus d'un avantage de cette lecture. On apprend à ſe précautionner contre les fourberies & les violences d'un bandit public; & ſon ſupplice eſt bien capable d'effrayer quiconque voudroit lui reſſembler.

Ne ſeriez-vous pas tenté, dit Euphorbe en riant, de chercher un ſujet de tragédie dans la vie de ce ſcélerat? Il en ſeroit de votre Drame, comme de la prétendue hiſtoire dont vous parlez. En lui accordant le vrai & même l'utile,

il lui manquera toujours la dignité & la nobleſſe, qualité eſſentielle à cette eſpèce de compoſition. L'hiſtoire eſt le livre des Rois, des princes, des miniſtres, des hommes en place. Elle doit leur dire ce qu'aucun autre ſouvent n'oſe leur faire entendre. Il faut donc qu'elle mette ſous leurs ieux des hommes capables de ſe meſurer avec eux, & dont l'exemple puiſſe les enſeigner & les frapper. Le petit peuple apprend aſſez par d'autres moyens ce qu'il doit ſuivre ou éviter. Ainſi, l'hiſtoire doit être noble, & dans le ſujet qu'elle choiſit, & dans le ſtile qu'elle emploie.

Par cette nobleſſe du ſujet, interrompit Timagene, vous n'entendez pas, ſans doute, celle qui vient de l'extraction, ni même de la vertu. Artevelle étoit un braſſeur, Cromwel étoit fils d'un forgeron, Catilina eſt aſſez connu par ſes crimes: cependant ces trois hommes, & pluſieurs autres ſemblables, figurent très-bien dans une hiſtoire, & même dans une tragédie; & je choiſirois aſſurément plutôt un de ces ſujets, que celui ſur qui nous plaiſantions tout-à-l'heure.

Vous auriez bien raiſon, répondit Euphorbe. Ils ſont très-propres pour cela:

car nous ne demandons ici qu'un homme fameux par quelque exploit, quelque projet, quelque crime même intéressant pour des peuples ou des royaumes entiers. Mais il seroit aussi ridicule de nous raconter les ruses & les supercheries d'un voleur, que les occupations innocentes d'un bourgeois dans sa famille. La vertu devroit avoir, sans doute, des droits exclusifs à la célébrité. Mais nous sommes esclaves de l'opinion. C'est elle, beaucoup plus que la raison, qui régle les rangs dans le monde; & comme il est des vertus sans éclat, il est aussi des vices qu'on s'obstine à admirer. Au reste, nous avons déja remarqué que l'histoire des grands crimes est aussi instructive que toute autre, lorsqu'elle est bien maniée.

Je vois bien, continua Timagene, qu'il faut mettre à l'écart les vices roturiers, & nous réserver les forfaits de condition. Delà je n'ai pas de peine à conclure, que le stile doit avoir aussi de la dignité. La maniere de raconter, doit se conformer à l'objet que l'on raconte. Mais je voudrois examiner en quoi consiste précisément cette qualité. Le P. Rapin dit, en parlant de l'histoi-

re (1); « Il faut l'écrire sensément, c'est-à-» dire, ne point se livrer à son imagi-» nation, se posséder dans les grands » sujets, se soutenir dans les petits, sa-» crifier ce qui doit être omis, n'être » ni trop diffus, ni trop serré. Mariana » est un modèle dans cette partie. » Voilà des préceptes excellens, mais un peu généraux. On y découvre cependant les deux écueuils opposés que doit éviter l'historien; l'un de s'abandonner aux fougues d'une imagination déréglée, l'autre d'écrire d'une manière rampante & triviale. Le grand art est donc de tenir un juste milieu entre une espèce d'enthousiasme qui fatigue & ennuie, & une plate monotonie qui dégoûte. Par quels moyens pourrons-nous y réussir?

Le succès en cela, repartit Euphorbe, dépend beaucoup de l'ordre & des ornemens propres à l'histoire. Cette matière est abondante: si vous y consentez, nous la remettrons à un autre moment. D'ailleurs nous ne prétendons pas épuiser la matière, & répéter sur ce sujet

(1) Réflex. sur l'Hist.

tout ce qu'ont dit Denis d'Halicarnasse, Vossius, Gomberville, la Motte le Vayer, le P. le Moine, M. de Cordemoi & plusieurs autres. Le temps nous invite à sortir. Allons faire un tour dans le potager, & voir en quel état sont nos fruits.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Ornemens de l'Histoire.

LE LENDEMAIN, dès le matin, Euphorbe, en entrant dans son cabinet, y trouva son ami occupé à parcourir ses livres. Vous ne savez pas, dit celui-ci, à quel objet je pensois en vous attendant. J'admirois la justesse de cette inscription que vous avez fait graver au-dessus de la porte; *tantùm series junctura pollet!* Outre le choix des livres, que vous avez rassemblez ici, il est difficile d'y mettre un plus bel ordre.

Une bibliothèque sans arrangement, reprit Euphorbe, devient presque inutile, par la difficulté que l'on éprouve à trouver les différens volumes que l'on cherche. D'ailleurs cette confusion choque la vue des gens de goût.

En effet, poursuivit Timagene, dans tout ce qui est fait pour plaire, la principale beauté vient d'un certain accord, d'une disposition heureuse, qui de plusieurs parties forme un tout gracieux, & dont les justes proportions raviſſent nôtre admiration. C'étoit là, sans doute, ce que vous entendiez hier, lorsque vous mîtes l'ordre à la tête des ornemens propres au récit historique.

Je ne suis pas étonné, repartit Euphorbe, que ce mot vous ait frappé. Un militaire est, pour ainsi dire, naturaliſé avec l'ordre: il en sent tout le prix. Si cet ordre est indispensable dans la conduite d'une armée, il est aussi le premier & le plus utile ornement de l'histoire. Elle lui doit cette variété, dont nous avons déja reconnu la néceſſité dans toute espèce de récit. Le dernier Auteur de la vie de Louis XIII, suffit pour nous en donner la preuve. Pour épargner à son lecteur l'ennui que doit produire naturellement le détail trop uniforme des guerres qu'il est obligé de rapporter, il quitte de temps en temps les armées; il revient à la cour, & fixe nos ieux sur les cabales des grands, & sur les intrigues du cabinet. Au milieu des combats & des siéges, qu'il est forcé de décrire,

il ne perd jamais de vue un miniſtre habile, qui lutte ſans ceſſe contre la foibleſſe de ſon prince & la jalouſie des grands, autant que contre les ennemis de l'état. Ce n'eſt point une énumération ſéche & fatigante de batailles, de campemens & d'opérations guerrieres. Nous voyons le jeu de la machine; mais nous appercevons en même-temps le reſſort qui la fait mouvoir. Delà naît l'intérêt, autre avantage plus précieux encore de cette diſpoſition habile, dont nous parlons.

N'eſt-ce point cette adreſſe, ajouta Timagene, cet admirable enchaînement de projets, d'intrigues, d'événemens, qui rend ſi intéreſſante l'hiſtoire de la conjuration contre Véniſe, écrite par l'abbé de Saint-Réal? Point de tableau dont l'ordonnance ſoit auſſi heureuſe. L'Auteur fait d'abord connoître ſes principaux perſonnages. Leurs caracteres ſont bien peints. Les détails de la conjuration ſont préſentés avec netteté, & dans leur place naturelle : le manége des conjurés, la politique de la cour d'Eſpagne, tout ſe développe ſans embarras. Les reflexions naiſſent du ſujet. Mais ſur-tout il ne laiſſe point entrevoir le ſuccès. C'eſt au moment où l'entrepriſe va s'exécuter,

que toute la trame se découvre. L'esprit a toujours été en suspens, & l'émotion que lui cause cet événement inattendu, fait sur lui le même effet que la catastrophe d'une tragédie.

Ce sont là de ces ouvrages qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir, reprit Euphorbe. L'abbé de Vertot excelle aussi dans cette espèce d'enchantement; & s'il n'eût pas quelquefois sacrifié la vérité à l'intérêt, il auroit peut-être atteint la perfection dans son genre. Il nous conduit comme par la main d'événemens en événemens: à chaque instant, la curiosité augmente, & le temps qu'on emploie à le suivre paroît toujours trop court. Thucidide charge souvent son récit, jusqu'à fatiguer son lecteur: Tacite voit par-tout de la politique, de l'intrigue & de la dissimulation. Ce n'est point là la marche de la nature. Elle est aisée à saisir: sans chercher du mystere où il n'y en a point, elle expose les motifs, qui sont ordinairement différens selon les différens génies; enfin elle n'attribue point à des vues secrettes & à des méditations profondes, ce qui n'est souvent l'effet que de l'accident le plus commun.

Puisque l'ordre est le pere de la variété & de l'intérêt, répliqua Timagene,

je ne voudrois point d'autre ornement dans l'hiſtoire. Cette eſpece de compoſition eſt toute autre que la poëſie. Si je m'en ſouviens bien, Lucien a dit quelque part (1), que charger un récit hiſtorique de louanges outrées & d'ornemens poëtiques, ou oratoires, c'eſt habiller un Athlete en comédienne, c'eſt repréſenter Hercule filant aux pieds d'Omphale. En effet, la poëſie ſemble annoncer par ſes charmes, que ſon but principal eſt de plaire; l'hiſtoire, au contraire, par ſon ſérieux, nous prévient d'abord qu'elle veut nous inſtruire.

Je connois toute la ſévérité de Lucien ſur cet article, répondit Euphorbe. Néanmoins cet ingénieux critique, dans l'ouvrage même que vous citez, (2) veut que l'expreſſion de l'hiſtorien approche quelquefois du ſublime de la poëſie, ſur-tout dans les deſcriptions des batailles. L'hiſtoire & la poëſie ont un même but principal; c'eſt de nous être utiles: mais elles y vont par des routes différentes. Celle-ci étale à nos ieux tout l'éclat, toute la pompe d'une brillante

(1) Quomodò ſcrib. Hiſt.
(2) *Ibid.*

imagination : celle-là porte un air plus auſtère, & ſans rejetter les ornemens qui lui ſont propres, elle ſe contente de les voiler aſſez pour que le lecteur ait peine à les découvrir. L'ordre même y produiroit difficilement les deux grands effets qui vous charment, la variété & l'intérêt, s'il n'empruntoit des reſſorts étrangers, tels que les deſcriptions, les portraits, le pathétique, les refléxions, les anecdotes frappantes, les penſées même & la beauté de l'expreſſion. Tout cela doit marcher d'un pas égal ſous les enſeignes de la vérité.

Si vous le trouvez bon, reprit Timagene en riant, paſſons en revue votre petite armée. Nous ſommes ici à portée de trouver des exemples, dans toutes les parties que vous venez de nommer. Nous nous ſommes déja entretenus des deſcriptions & des caractères. A ce que nous en avons dit je voudrois ſeulement ajouter, que dans l'hiſtoire ces deux eſpèces d'ornemens doivent avoir de la dignité, & conſéquemment qu'il faut y admettre du choix. C'eſt abuſer de la complaiſance du lecteur, que de lui décrire des minuties, ou de lui peindre, avec un grand détail, des perſon-

nages peu importans, dans le sujet qui l'occupe. Je suis toujours étonné que Salluste nous ait donné, avec beaucoup d'appareil, un portrait de Sempronia, qui ne joue pas un assez grand rôle dans la conjuration de Catilina, pour mériter cette distinction.

Je suis encore moins indulgent que vous, poursuivit Euphorbe. Vous rejettez de l'histoire toute description minutieuse: & moi, j'en bannis toutes celles qui ne sont pas absolument nécessaires. Ce n'est pas, en effet, la grandeur de l'objet qui décide du mérite de la description, mais le rapport qu'il a avec le but principal, que l'écrivain se propose. Un poëte s'amuse à peindre une affreuse tempête, un riant bocage, un magnifique palais, sans autre nécessité que d'orner son ouvrage & charmer son lecteur. Cette liberté n'est point accordée à l'historien. S'il décrit une campagne, c'est qu'il ne peut se dispenser de peindre la situation des lieux, pour faire entendre les différens mouvemens de deux armées ennemies pendant une bataille, ou dans une marche. Si Tacite fait la description de l'isle de Caprée, c'est pour dévoiler les motifs qui engagerent Tibere à s'y re-

tirer. (1) « Je croirois volontiers, dit-il, » que la solitude, qui regne dans cette » isle, la rendit plus agréable à ce prince » que toute autre. Toutes ces mers sont » dépourvues de ports: les plus petits » bâtimens ont peine à y trouver quel- » ques secours; & il est impossible » d'y aborder, sans être apperçu par les » sentinelles. Une chaîne de montagnes » met l'isle à l'abri des vents froids, & » y entretient une douce température » pendant la saison la plus rigoureuse. » Ouverte du côté du levant, un air frais » y modere les ardeurs de l'été, & la » mer, que l'on découvre de tous côtés, » rend alors ce séjour très-agréable. Elle » avoit en perspective un golfe char- » mant, avant que les éruptions brûlan- » tes du Vésuve eussent désolé ces riva- » ges. » L'empereur cherchoit une re-

(1) Solitudinem ejus placuisse maximè crediderim, quoniam importuosum circa mare, & vix modicis navigiis pauca subsidia; neque adpulerit quisquam, nisi gnaro custode. Cœli temperies hieme mitis, objectu montis, quo sæva ventorum arcentur: æstas in favonium obversa, & aperto circum pelago peramœna; prospectabatque pulcherrimum sinum, antequam Vesuvius mons ardescens faciem loci verteret. *Annal. lib.* 4. *c.* 67.

traite solitaire & gracieuse. C'est sous ces deux rapports seulement qu'on nous peint celle qu'il choisit.

Je crois appercevoir, dans ce que vous venez de lire, reprit Timagene, toutes les qualités qu'un homme de beaucoup de goût du siécle dernier, exige dans cette partie de l'histoire (1). « Il faut, dit-il, » que les descriptions soient nécessai- » res, exactes, élégantes, jamais recher- » chées; qu'elles n'aient rien de choquant, » ni qu'on n'y voie pas trop d'envie » de faire plus paroître son esprit, que » son sujet. » Voilà précisément dans ces derniers mots la différence que vous mettiez tout-à-l'heure entre la description poëtique, & l'historique. Tite-Live peut être regardé comme un modèle d'exactitude, lorsqu'il décrit une bataille: je mettrois au même rang le P. Daniel, dans le combat des trente, sous le Roi Jean; dans la bataille de Bouvines, sous Philippe Auguste. Rien de plus exact que le détail des trois journées de Fribourg, sous le regne de Louis XIV, dans M. Rebouler. On voit, on suit, pour ainsi dire, des yeux toutes les évo-

(1) Le P. Rapin, réfl. sur l'hist. art. 18.

lutions & tous les mouvemens des combattans. Mais pour l'élégance, ſans recherche & ſans affectation, je me déclare ſur-tout pour deux morceaux que j'ai envie de relire encore ici avec vous. Le premier eſt tiré des révolutions d'Angleterre. C'eſt la deſcription du combat où Henri VI & la reine Marguerite furent défaits par Edouard IV, près de la ville d'Yorck. (1) « Les deux armées, » s'étant rencontrées le dimanche des » Rameaux, aſſez proche des bourgades » de Saxton & de Touton, une vaſte » prairie fut le champ d'une des plus » mémorables batailles, dont on eut oui » parler de long-temps. On combattit » durant deux jours, avec ce que l'on » pourroit mieux appeller fureur que » courage. Edouard avoit défendu qu'on » fît des priſonniers, & ordonné qu'on » paſsât tout au fil de l'épée. Il pouvoit » épargner à ſa gloire cet ordre plus » digne d'un déſeſpéré, que d'un grand » capitaine & d'un prince chrétien. » L'acharnement des deux partis à s'en» tredétruire l'un l'autre, parut dans » cette action plus que jamais. On

(1) Rév. d'Ang. l. 6.

» commença ce rude choc par combat-
» tre dix heures, sans que l'on perdît
» rien du terrein que l'on avoit d'abord
» occupé. On tomboit, mais on ne recu-
» loit pas, & les files de derriere rem-
» plaçoient, avec un ordre que la cha-
» leur du combat ne dérégloit point,
» ceux que l'on tuoit dans les premie-
» res; de sorte que si les deux grands
» chefs de la faction d'Yorck n'avoient
» fait des choses au-dessus même des hom-
» mes extraordinaires, on pourroit dire
» que cette bataille se seroit moins déci-
» dée par la valeur & par la science de la
» guerre, que par la force & le travail des
» bras, & que si les Lancastres céderent, ce
» fut que leurs gens furent plutôt las
» que les autres. Encore ne céderent-ils
» point en fuyant, pour quitter le com-
» bat; mais en se retirant, pour repren-
» dre haleine & recommencer à combat-
» tre. Ainsi, tout rompus qu'ils étoient,
» on les voyoit de tous cotés se rallier
» en petites troupes, & retourner à la
» charge en désespérés. Un jour ne suf-
» fit pas pour rendre cette victoire com-
» plete: il fallut y employer le lende-
» demain. Aussi le nombre des morts
» monta-t-il jusqu'à plus de trente-six
» mille hommes, en comptant ceux des

» deux partis. On dit que la riviere de » Warf, dans laquelle se décharge un » ruisseau jusqu'aux bords duquel on » poussa les vaincus, parut tout en sang, » tant il en fut versé. » Quelques phrases un peu moins longues, & quelques détails un peu plus circonstanciés, ne dépareroient pas, je crois, l'élégance de ce tableau. L'autre est la fameuse action entre D. Sébastien, Roi de Portugal, & Mulei Moluc, Roi de Maroc. (1) « Le » Roi de Portugal, dit M. l'abbé de Ver- » tot, qui croyoit qu'il lui seroit plus » difficile de joindre les ennemis que » de les vaincre, s'attacha à leur pour- » suite: mais Moluc ne le vit pas plutôt » éloigné de la mer & de sa flotte, qu'il » fit ferme dans la plaine; & il étendit » ensuite un grand corps de cavalerie » en forme de croissant, pour enfermer » toute l'armée chrétienne. Il avoit mis » le prince Hamet, son frere, à la tête de » ce corps: mais, comme il n'étoit pas » prévenu en faveur de son courage, il » lui dit, que c'étoit uniquement à sa » naissance qu'il devoit ce commande- » ment; mais que, s'il étoit assez lâche

(1) Révol. de Port.

» pour fuir, il l'étrangleroit de ſes pro-
» pres mains, & qu'il falloit vaincre ou
» mourir. Il ſe voyoit mourir lui-même,
» & ſa foibleſſe étoit ſi grande, qu'il ne
» douta point qu'il ne fût arrivé à ſon
» dernier jour. Il n'oublia rien dans cette
» extrémité pour le rendre le plus beau
» de ſa vie. Il rangea lui-même ſon armée
» en bataille, & donna tous les ordres
» avec autant de netteté d'eſprit & d'ap-
» plication, que s'il eût été en parfaite
» ſanté. Il étendit même ſa prévoyance
» juſqu'aux événemens qui pouvoient ar-
» river par ſa mort, & il ordonna aux
» officiers dont il étoit environné, que
» s'il expiroit pendant la chaleur du com-
» bat, on en cachât avec ſoin la nou-
» velle..... La bataille commença de
» part & d'autre par des décharges d'ar-
» tillerie. Les deux armées s'ébranlerent
» enſuite, & ſe chargerent avec beau-
» coup de fureur : tout ſe mêla bientôt.
» L'infanterie chrétienne, ſoutenue des
» ieux de ſon Roi, fit plier ſans peine
» celle des Maures, la plupart compoſée
» d'Alarbes & de vagabonds. Le duc
» d'Aveiro pouſſa même un corps de ca-
» valerie qui lui étoit oppoſé juſqu'au
» centre & à l'endroit qu'occupoit le Roi
» de Maroc. Ce prince, voyant arriver

» ſes ſoldats en déſordre, & fuyant
» honteuſement devant un ennemi vic-
» torieux, ſe jetta à bas de ſa litiere,
» & plein de colere & de fureur, il
» vouloit, quoique mourant, les rame-
» ner lui-même à la charge. Ses officiers
» s'oppoſoient envain à ſon paſſage; il
» ſe fit faire jour à coups d'épée: mais
» ſes efforts achevant de conſommer ſes
» forces, il tomba évanoui dans les bras
» de ſes écuyers: on le remit dans ſa li-
» tiere; & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant
» mis ſon doigt ſur ſa bouche, comme
» pour leur recommander le ſecret, il
» expira dans le moment, & avant même
» qu'on eût pu le conduire juſqu'à ſa
» tente. Sa mort demeura inconnue aux
» deux partis. Les chrétiens paroiſſoient
» juſques-là avoir de l'avantage: mais la
» cavalerie des Maures, qui avoit formé
» un grand cercle, ſe reſſerrant à meſure
» que ſes extrémités ſe rapprochoient,
» acheva d'envelopper la petite armée
» de D. Sébaſtien. Les Maures charge-
» rent enſuite de tous côtés la cavale-
» rie Portugaiſe. Ces troupes accablées
» par le nombre, tomberent en ſe reti-
» rant ſur leur infanterie, & elles y por-
» terent, avec la crainte, le déſordre &
» la confuſion. Les infidèles ſe jetterent

» auſſi-tôt, le cimetere à la main, dans » ces bataillons ouverts & renverſés, & » ils vainquirent des gens étonnés & déja » vaincus par une frayeur générale. Ce » fut moins, dans la ſuite, un combat » qu'un carnage. Les uns, ſe mettoient » à genoux pour demander la vie, d'au- » tres, cherchoient leur ſalut dans la » fuite : mais comme ils étoient enve- » loppés de tous côtés, ils rencontroient » par-tout l'ennemi & la mort. L'impru- » dent D. Sébaſtien périt dans cette oc- » caſion, ſoit qu'il n'eût pas été reconnu » dans le déſordre d'une fuite, ou qu'il » eût voulu ſe faire tuer lui-même, pour » ne pas ſurvivre à la perte de tant de » gens de qualité, que les Maures avoient » maſſacrés, & que lui-même avoit, » pour ainſi dire, entraînés à la bouche- » rie. » Quel feu, quelle élégance, & quelle netteté dans ces détails! que de naturel, & en même-temps de beauté, dans cette penſée au ſujet de Moluc, qui ſe voyant au dernier de ſes jours, *voulut le rendre le plus beau de ſa vie!*

Ce ſtile ſage & pourtant animé, répartit Euphorbe, n'eſt-il pas préférable à ces grands lieux communs, à cette pompe étudiée, dont on nous régale ſouvent en pareilles occaſions? L'embarras

& le désordre sont insupportables dans la description d'une bataille : ils le sont encore plus dans le détail de ces événemens plus tranquilles, où le lecteur de sang froid examine à loisir toutes les parties du spectacle qu'on lui présente. La clarté, l'élégance & l'exactitude, y sont d'autant plus nécessaires, que les objets sont plus compliqués, ou plus importans pour la suite de l'histoire. On sait quelle confusion regne dans une ville soulevée contre son Roi. L'auteur des révolutions d'Angleterre, nous a donné une description bien faite de l'état affreux où étoit la ville de Londres, pendant la tenue du Parlement de 1641. Elle peut servir de modèle pour les faits de la premiere espece. (1) « Le tumulte, dit-il, » alloit toujours en augmentant. Le Roi » ne pouvoit paroître dans Londres, » qu'on ne lui criât de toutes parts: » *les priviléges du Parlement, les privi-* » *léges du Parlement.* Le peuple vou- » loit dire par-là ce que les Puritains » expliquoient plus nettement dans les » compagnies, que le Roi avoit violé » les priviléges de cette assemblée. On

(1) Rév. d'Angl. l. 9.

» pouſſa

» pouſſa l'inſolence ſi loin, qu'un miniſ-
» tre nomme Walker jetta dans le ca-
» roſſe du Roi un libelle fait contre lui.
» On venoit juſque dans ſon palais, tu-
» multuairement & en troupes, lui dire
» des injures en face, pendant que le
» Parlement, feignant de n'être pas en
» ſureté à Weſtminſter, ſe retira dans la
» ville pour en augmenter le tumulte, de-
» manda des gardes, & refuſant ceux
» que le Roi lui vouloit donner, en prit
» de dévoués à la faction. Durant ce temps-
» là, on ſemoit mille bruits des deſſeins
» du Roi ſur la ville, la plupart incroya-
» bles & extravagans, mais crus néan-
» moins, & ayant le même effet pour
» émouvoir la multitude, que s'ils euſ-
» ſent été les plus vraiſemblables. Le Roi
» ſe préparoit, diſoit-on, à venir avec
» les papiſtes exterminer les proteſtans.
» On voyoit déja des troupes paroître.
» Digby & Lansfort étoient à Kinſton
» avec un corps de cavalerie, & n'at-
» tendoient que d'être mandés. Ces fauſ-
» ſes nouvelles qui ſe diſoient le jour
» dans toutes les maiſons de la ville, &
» qui ſe crioient la nuit par les rues,
» rempliſſoient Londres d'une terreur &
» d'un confuſion ſi étranges, qu'on ne
» voyoit dans toutes les places que des

» troupes de gens en armes, des corps-
» de-gardes, des retranchemens, des
» barricades, des chaînes tendues &
» d'autres semblables préparatifs pour
» repousser les efforts du Roi. Les ser-
» viteurs de ce monarque craignant pour
» lui, de leur côté lui vinrent offrir
» leurs services. » Le même historien peut apprendre avec quel soin, avec quelle noble simplicité, il faut détailler un fait dont les circonstances peuvent avoir des conséquences sérieuses pour l'avenir. Prenons celui de la déposition de Richard II, Roi d'Angleterre. Tous les événemens ici, même ceux qui semblent les plus légers, peuvent être utiles ou funestes à l'usurpateur; peuvent servir à excuser sa révolte, ou réserver une ressource au Roi détrôné. Voici comme ils sont décrits. (1) « On convint avec
» le Roi du jour de cette triste cérémo-
» monie; car on voulut, pour rendre
» la chose plus authentique, qu'elle fût
» solemnelle. Au jour marqué, on s'as-
» sembla dans une salle de la tour, où
» tout le monde s'étant placé, le Roi pa-
» rut, la couronne en tête, revêtu du

(1) Rév. d'Angl. to. 2. l. 5.

» manteau royal, & tenant le ſceptre en
» main : & après avoir dit quelques mots
» rapportés différemment par les hiſto-
» riens, & aſſez peu dignes de l'être, il
» mit ſon ſceptre & ſa couronne entre
» les mains du duc de Lancaſtre, diſant
» qu'il y renonçoit en ſa faveur. Le duc
» les ayant pris, les donna comme en
» dépôt au primat du royaume. Enſuite
» l'acte d'abdication, qui avoit été dreſſé
» par des notaires, ayant été ſigné par
» les témoins, chacun ſe retira chez ſoi,
» en attendant l'ouverture du Parlement,
» où l'affaire ſe devoit conſommer. Ce
» fut le jour de S. Michel que commen-
» cerent les ſéances de cette célébre aſ-
» ſemblée. La premiere choſe qu'on y
» fit, fut de préſenter l'acte d'abdication
» qui fut juridiquement accepté; enſuite
» de quoi, ſous prétexte de donner un
» nouveau droit au duc de Lancaſtre de
» prendre poſſeſſion du royaume, le
» Parlement ſe confirma dans l'uſurpa-
» tion du droit qu'il s'attribue ſur la
» perſonne des Rois; car non content de
» ratifier la démiſſion volontaire de Ri-
» chard, il y ajouta la dépoſition. Son
» procès lui fut fait dans les formes,
» partie ſur ſa démiſſion même, par
» laquelle ils diſoient qu'il ſe confeſſoit

» incapable de gouverner ; partie sur les » crimes dont on l'accusoit compris en » trente-trois articles, qui se peuvent » réduire à la mort du duc de Gloceſtre » & de ſes partiſans, à l'exil du duc de » Lancaſtre & de l'archevêque de Can- » torbéri, à l'affectation de la puiſſance » arbitraire, à la diſſipation des finances, » à des parjures, à des manquemens de » paroles & de bonne foi. Sur quoi on » lui prononça ſon arrêt, par lequel il » fut déclaré incapable de gouverner le » royaume, & dépoſé de la royauté. » On crut lui faire grace de lui laiſſer » la vie ; mais on le priva de la liberté » par les ordres qui furent donnés de » le tenir en priſon perpétuelle, d'éloi- » gner de lui tous ſes amis, & de ne » lui laiſſer de commerce qu'avec ceux » qu'on choiſit pour le garder. » Ces ſortes de deſcriptions ont moins de feu & d'agrément, que les vôtres, mais elles ſont comunément plus utiles ; & vous ſavez que dans l'hiſtoire l'utile doit marcher avant l'agréable.

Vous me ſoupçonnez quelquefois, continua Timagene, d'aimer les ornemens du ſtile un peu plus qu'il ne faut : voyez combien je ſuis raiſonnable. Je ſouſcris à ce que vous venez de dire ;

& je crois même que ce précepte s'étend sur les portraits autant que sur les descriptions. Je suis persuadé que, dans un caractere, l'Auteur doit s'occuper beaucoup plus de bien faire connoître son héros, que de prouver son esprit & l'adresse de son pinceau. « L'Historien, remarque Lucien, (1) doit » considérer qu'il écrit pour la postérité, » & non pas seulement pour ceux de son » siécle. » Il doit donc peindre ses personnages si ressemblans, qu'on ne puisse s'y méprendre & les confondre avec aucun autre, même sans les avoir jamais pratiqués. Qu'après cela, il s'étudie à y répandre un coloris gracieux, c'est un mérite de plus. Je vois peu d'écrivains qui nous ait mieux fait connoître Walstein, que Sarrasin dans l'histoire qu'il nous a laissée de la conspiration tramée par ce fameux capitaine, contre l'empereur à qui il devoit sa fortune. Voici le portrait qu'il en fait. « Walstein eut » l'esprit grand & hardi, mais inquiet » & ennemi du repos: le corps vigou» reux & haut: le visage plus majestueux, » qu'agréable. Il fut naturellement fort

(1) Καὶ ἰδοὺ, πῶς τὰ ἔμπροσθεν ἐκείνοις τὰ τοιαῦτα. *Quomodo scrib. hist.*

» sobre; ne dormant presque point; tra-
» vaillant toujours; supportant aisément
» le froid & la faim; fuyant les délices,
» & surmontant les incommodités de la
» goutte & de l'âge par la tempérance &
» par l'exercice; parlant peu, pensant
» beaucoup, écrivant lui-même toutes
» ses affaires : vaillant & judicieux à la
» guerre, admirable à lever & à faire
» subsister les armées, sévere à punir les
» soldats, prodigue à les récompenser,
» pourtant avec choix & dessein : tou-
» jours ferme contre le malheur, civil
» dans le besoin, ailleurs orgueilleux &
» fier : ambitieux sans mesure, envieux
» de la gloire d'autrui, jaloux de la
» sienne; implacable dans la haine, cruel
» dans la vangeance, prompt à la colere;
» ami de la magnificence, de l'ostenta-
» tion & de la nouveauté : extravagant
» en apparence, mais ne faisant rien sans
» dessein, & ne manquant jamais du pré-
» texte du bien public, quoiqu'il rap-
» portât tout à l'accroissement de sa for-
» tune : mépriſant la religion qu'il fai-
» soit servir à la politique : artificieux
» au possible, & principalement à pa-
» roître désintéressé : au reste, très-cu-
» rieux & très-clairvoyant dans les des-
» seins des autres; très-avisé à conduire
» les siens; sur tout adroit à les cacher,

» & d'autant plus impénétrable, qu'il » affectoit en public la candeur & la li- » berté, & blâmoit en autrui la dissimu- » lation dont il se servoit en toutes cho- » ses. » N'est-il pas vrai que ce portrait seroit achevé, si l'on en supprimoit quelques traits qui semblent répétés?

Je voudrois en retrancher aussi, reprit Euphorbe, quelques négligences de stile. Mais le temps où il écrivoit, n'étoit encore, pour ainsi dire, que l'aurore de la belle littérature. Voyons-en quelques autres dessinés dans les plus beaux jours du siécle dernier; ce siécle rival, & peut-être vainqueur du siécle d'Auguste. L'abbé de S. Réal nous trace ainsi le portrait du marquis de Bedemar. « (1) Don Alphonse de la Cueva, marquis » de Bedemar, ambassadeur ordinaire à » Venise, étoit l'un des plus puissans gé- » nies & des plus dangereux esprits que » l'Espagne ait jamais produits. On voit » par les écrits qu'il a laissés, qu'il pos- » sédoit tout ce qu'il y a dans les » historiens anciens & modernes, qui » peut former un homme extraordinaire. » Il comparoit les choses qu'ils racon- » tent, avec celles qui se passoient de

(1) Conj. contre Ven.

» ſon temps. Il obſervoit exactement les
» différences & les reſſemblances des af-
» faires, & combien ce qu'elles ont de
» différent, change ce qu'elles ont de
» ſemblable. Il portoit d'ordinaire ſon
» jugement ſur l'iſſue d'une entrepriſe,
» auſſi-tôt qu'il en ſavoit le plan & les
» fondemens. S'il trouvoit par la ſuite
» qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à
» la ſource de ſon erreur, & tâchoit de
» découvrir ce qui l'avoit trompé. Par
» cette étude, il avoit compris quelles
» ſont les voies ſûres, les véritables
» moyens & les circonſtances capitales
» qui préſagent un bon ſuccès aux grands
» deſſeins, & qui les font preſque tou-
» jours réuſſir. Cette pratique continuelle
» de lecture, de méditation & d'obſer-
» vation des choſes du monde, l'avoit
» élevé à un tel point de ſagacité, que
» ſes conjectures ſur l'avenir paſſoient
» preſque dans le conſeil d'Eſpagne,
» pour des prophéties. A cette connoiſ-
» ſance profonde de la nature des gran-
» des affaires, étoient joints des talens
» ſinguliers pour les manier, une faci-
» lité de parler & d'écrire avec un agré-
» ment inexprimable; un inſtinct mer-
» veilleux pour ſe connoître en hom-
» mes; un air toujours gai & ouvert,

» où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation, jusqu'à approcher de la naïveté ; une humeur libre & complaisante, d'autant » plus impénétrable, que tout le monde » croyoit la pénétrer ; des manieres tendres, insinuantes & flatteuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus » difficiles à s'ouvrir ; toutes les apparences d'une entiere liberté d'esprit » dans les plus cruelles agitations. » Ne trouvez-vous pas là cette fidélité, cette expression que vous demandiez il n'y a qu'un moment ? Le premier coup de pinceau nous peint déja en racourci quel est l'homme dont il s'agit : c'est un puissant génie & un esprit très-dangereux. Ces deux traits joints à une étude profonde, & à tous les talens propres à séduire, forment un sujet capable de tout entreprendre & de tout exécuter, & à qui rien ne manquoit pour être le premier mobile de cette fameuse conjuration qui pensa renverser l'état de Venise. A la suite de ce caractere, mettons celui de Henri III, Roi d'Angleterre. Il est écrit avec autant de fidélité & avec plus d'élégance encore. (1) « Henri, dit l'Au-

(1) Révol. d'Angl. l. 5.

» teur, se trouva en prenant les rênes
» de la monarchie, dans un état bien
» éloigné de celui qui lui convenoit.
» Chargé d'affaires à négocier, & de
» querelles à soutenir; engagé au-de-
» hors à réparer des pertes qu'il n'avoit
» pas faites, mais qu'on lui reprochoit,
» tandis qu'il ne les réparoit pas; trou-
» blé au-dedans par une ligue opiniâ-
» tre à lui demander des priviléges
» qui le dégradoient, il se vit, avec de
» grands besoins & une plus grande in-
» clination à la dépense, dans un royau-
» me épuisé d'argent, dépendant pour
» en avoir, de ceux-même dont il le
» devoit tirer. Il auroit fallu, pour sou-
» tenir le poids de la couronne en ces
» conjonctures, un grand génie, un
» bon politique, un esprit vif & péné-
» trant, des vues étendues & assurées,
» du courage & de la fermeté, de l'ha-
» bileté & un grand savoir faire pour
» manier tant d'esprits fâcheux, pour en
» occuper d'inquiets, pour en conten-
» ter de difficiles: & c'est ce que Henri
» n'avoit pas. C'étoit un esprit mou,
» facile à rebuter; faisant des amis par
» bonté, & les abandonnant par foiblesse;
» voulant & commençant avec ardeur,
» mais ne suivant & ne finissant rien;

» hautain, mais soutenant mal ses hau-
» teurs; hardi à demander, & propre
» à recevoir un refus; ayant d'assez
» bonnes vues, mais prenant mal ses
» mesures, & n'usant presque jamais
» qu'à contre-temps, ou de la vigueur,
» ou de la souplesse, qui eussent fait en
» lui de fort bons effets, s'il eût mieux
» su les mettre en œuvre. » Vous remarquez, sans doute, avec quelle adresse l'historien nous expose la difficulté des circonstances ou se trouva ce prince. Le contraste des qualités qui lui eussent été nécessaires avec celles qu'il avoit, fait sortir davantage les traits de son caractere, qui sont alors pour nous le présage des malheurs qu'il éprouva pendant son régne.

Je lisois il y a quelques jours, repliqua Timagene, dans un Auteur estimable d'ailleurs, un caractere qui ne me paroît pas à beaucoup près aussi-bien fait que ceux-là. C'est celui de Philippe duc d'Anjou, frere de Louis XIV. Il n'est pas long; il ne vous ennuyera pas; & c'est peut-être là son plus grand mérite. Le voici. (1) « Ce prince étoit bien

(1) Hist. du regne de Louis XIV, t. 3.

» différent du Roi, & quoiqu'il eut beau-
» coup d'esprit, & qu'il fût déja parve-
» nu à sa dix-huitieme année, il n'avoit
» ni solidité ni expérience, ce qui le
» rendoit non-seulement incapable de
» gouverner, mais même de connoître
» ses véritables intérêts; en sorte qu'il y
» avoit à craindre que ses confidens,
» auxquels ils se livroient, ne lui fissent
» faire bien des fautes, en lui donnant
» de mauvais conseils. » Je ne sais pas comment on peut accuser un jeune prince de dix-huit ans de manquer d'expérience. A-t-on droit d'en attendre à cet âge? La solidité n'est pas non plus le défaut ordinaire de la premiere jeunesse. Mais je conçois encore moins comment, avec beaucoup d'esprit, on peut être incapable de connoître ses véritables intérêts. Tout ce portrait se réduit à deux défauts qui appartiennent plus à l'âge qu'à la personne; & on ne nous apprend rien, ou presque rien, des vices particuliers du prince, de ses vertus, de ses passions: car enfin il devoit en avoir qui lui fussent propres, comme le reste des hommes. Il semble néanmoins que l'Auteur avoit un moyen bien facile de faire connoître le duc d'Anjou, en le comparant avec le Roi son frere. Ses

premiers mots paroiſſent même annoncer ce deſſein, & il ne tenoit qu'à lui de pourſuivre le parallele. Cette maniere de peindre a toujours l'avantage de repréſenter dans un ſeul tableau deux hommes illuſtres, & de les mettre l'un & l'autre dans un plus grand jour par l'oppoſition de leurs qualités réciproques. Salluſte a mieux ſaiſi l'occaſion. Quelle énergie, quelle vérité dans le beau parallele qu'il fait de Caton & de Céſar ? « (1) Pour la naiſſance, l'âge & l'éloquence, ces deux hommes célébres n'avoient » preſque aucun avantage l'un ſur l'autre : même grandeur d'âme dans tous » les deux, même célébrité ; mais ils l'avoient méritée par des moyens bien » différens. Céſar s'étoit fait un grand » nom par ſes bienfaits & ſa magnificence ; Caton, par ſon innocence : celui-là devoit ſon éclat à ſa douceur, » à ſa ſenſibilité ; celui-ci s'étoit rendu » reſpectable par ſa ſévérité. Céſar acheta

(1) His genus, ætas, eloquentia prope æquaſia fuêre : magnitudo animi par, item gloria ; ſed alia alii. Cæſar beneficiis ac munificentiâ magnus habebatur ; integritate vitæ, Cato. Ille manſuetudine & miſericordiâ clarus factus : huic ſeveritas dignitatem addiderat. Cæ-

» la gloire aux prix des largeſſes, des
» graces, des ſecours de toute eſpece :
» Caton l'obtint par une économie in-
» flexible. L'un étoit l'aſile des malheu-
» reux ; l'autre, le fléau des méchans.
» On aimoit dans le premier, un carac-
» tere doux & traitable ; on eſtimoit
» dans le ſecond, une fermeté à toute
» épreuve. En un mot, Céſar s'étoit
» propoſé de n'épargner ni veilles ni
» travaux pour réuſſir ; de ſe livrer tout
» entier aux affaires de ſes amis, même
» aux dépens des ſiennes ; de ne rien
» refuſer de tout ce qu'il pouvoit ac-
» corder avec bienſéance : il deſiroit
» quelque grand emploi, le comman-
» dement d'une armée, une nouvelle
» guerre, ou ſon mérite put paroître
» avec éclat. Mais toutes les inclinations
» de Caton étoient pour la ſimplicité,

---

far dando, ſublevando, ignoſcendo ; Cato, nihil largiundo, gloriam adeptus eſt. In altero miſeris perfugium, in altero malis pernicies. Illius facilitas, hujus conſtantia laudabatur. Poſtremo Cæſar in animum induxerat laborare ; vigilare ; negotiis amicorum intentus ſua negligere ; nihil denegare, quod dono dignum eſſet ; ſibi magnum imperium, exercitum, bellum novum exoptabat, ubi virtus enitescere poſſet. At Catoni ſtudium

» la décence, & ſur tout pour la ſeve-
» rité. Il ne diſputoit point en opulence
» avec les riches, en intrigues avec les
» factieux; mais en courage avec les plus
» braves, en retenue avec les plus ré-
» ſervés, en régularité avec les plus
» vertueux. Plus jaloux d'être homme
» de bien, que de le paroître, il arri-
» voit d'autant plus ſurement à la gloire,
» qu'il la recherchoit avec moins d'em-
» preſſement. » Voilà ce qui s'appelle peindre les hommes. J'apperçois déja dans le premier un génie trop ambitieux & trop adroit pour ne pas arriver à la ſouveraine puiſſance; & dans l'autre un caractere trop vertueux & trop inflexible, pour demeurer paiſiblement ſon ſujet.

Je ne vois rien, pourſuivit Euphorbe, qui ſoit plus capable d'attacher un lecteur intelligent aux événemens qu'on lui raconte que ces ſortes de caracteres.

---

modeſtiæ, decoris, ſed maxime ſeveritatis erat. Non divitiis cum divite, neque factione cum factioſo, ſed cum ſtrenuo virtute, cum modeſto pudore, cum innocente abſtinentiâ certabat; eſſe, quàm videri bonus malebat: ita quò minus gloriam petebat, eò magis adſequebatur. *De bel. Cat.*

En lui faisant bien connoître les principaux personnages, on lui procure le plaisir de juger lui-même leurs projets & leurs actions. Il prend parti dans leurs querelles; il s'affecte, il se passionne en faveur de celui ci, contre celui-là. Après le pathétique, c'est cette espece d'ornement qui jette dans le récit historique le plus vif intérêt.

J'ai bien entendu parler du pathétique dans les pieces d'éloquence, interrompit Timagene; mais je ne soupçonnois pas qu'il trouvât sa place dans l'histoire. Je lui en accorderois une tout au plus dans la tragédie & dans l'épopée.

Dans l'histoire, reprit Euphorbe, il est moins étudié, moins artificiel; mais son effet n'en est que plus puissant, parce qu'il est soutenu de la vérité. Il consiste à recueuillir, avec soin, jusqu'aux moindres circonstances d'un fait propre à exciter la compassion, à les développer avec assez d'adresse pour faire croître successivement cette émotion, qui nous plaît même en nous arrachant des larmes. Dans la poësie, dans l'éloquence le pathétique n'est presque qu'un enfant de l'art: ici l'écrivain n'a rien autre chose à faire, que de profiter habilement des événemens, où il se présente de lui-même.

Avez-vous jamais pu lire, ſans être ému, l'hiſtoire de Coriolan dans Tite-Live, celle de Virginie, la peinture de la conſternation de Rome, après la bataille de Cannes?

Je vous avoue mon ingratitude, répondit Timagene. En faiſant ces lectures, trop occupé, ſans doute, de l'objet en lui-même, je n'ai jamais ſu aucun gré à l'Auteur des pleurs qu'il me faiſoit verſer. Je ne ſongeois pas même qu'il pût y avoir quelque part. Je lui rends maintenant toute la reconnoiſſance que je lui dois. Je vois qu'il a eu ſoin de réunir les circonſtances les plus capables de faire impreſſion ſur moi. Mais à propos de cela, je ne vois pas pourquoi vous avez dit tout-à-l'heure que, parmi les circonſtances, il falloit recueuillir juſqu'aux plus légéres. Ce choix me paroît peu propre à produire un grand effet.

Celui du pathétique, répartit Euphorbe, dépend très-ſouvent de cette attention. Un geſte, un coup-d'œuil, un mot, qui par eux-mêmes ne ſont rien, dans bien des occaſions ſont le trait perçant qui pénétre juſqu'au cœur. (1) Panthée, épouſe d'Abradate,

(1) Cyrop. l. 7.

avoit fait faire à ſon mari une ſuperbe armure pour combattre dans l'armée de Cyrus contre Créſus. Elle ne l'avoit point prévenu de ces préparatifs. Le jour même de la bataille où ce malheureux prince perdit la vie, Panthée lui apporte ce préſent, & veut l'en revêtir de ſes propres mains. Mais, en lui rendant ce tendre ſervice, elle laiſſe, malgré elle, échapper des larmes: lorſqu'elle ne peut plus embraſſer ce cher époux, elle baiſe encore le char ſur lequel il eſt monté. Aſſurément ce ſont des objets bien peu conſidérables que les pleurs d'une femme, & ces démonſtrations de tendreſſe qu'elle étend juſqu'au char, qui porte ſon mari: ce ſont néanmoins ces objets qui touchent, qui ébranlent dans ce récit.

Ce que vous venez de dire, répliqua Timagene, me rappelle ce fait ſingulier arrivé ſous l'empereur Conrad III. Ce prince aſſiégeoit la ville de Lanſperg. Les femmes lui envoyerent demander un ſaufconduit pour ſortir de la ville. L'empereur l'accorda: il fit plus; il leur permit d'emporter avec elles ce qu'elles pourroient porter de plus précieux. Qui ne croiroit qu'elles ſe chargerent de leurs pierreries & de leurs

bijoux? Point du tout. On les vit sortir toutes portant leurs maris sur leurs épaules. Cette anecdote est bien dans le genre dont vous parlez. Par elle-même, elle semble peu digne de la majesté de l'histoire: mais elle laisse dans l'ame un sentiment d'admiration & de tendresse, qui la releve au-dessus des événemens les plus sérieux.

Ajoutons à cela, poursuivit Euphorbe, que quand il s'agit d'un homme distingué, sur-tout dans une occasion critique, tout nous intéresse; & dès-lors rien n'est petit, rien n'est à négliger. (1) Vasconcellos, caché dans un armoire sous un monceau de papiers, & découvert par un signe que fit aux meurtriers une vieille servante, est un objet plus frappant pour nous, que si on se contentoit de nous dire, qu'il fut trouvé dans son appartement par les conjurés, & percé de mille coups. Depuis le moment où le duc de Montmorenci est condamné à mort, jusqu'à celui où il périt sur l'échaffaud, toutes ses démarches, toutes ses actions, ses paroles sur-tout, ses discours, tels qu'ils sont dans l'exacte

(1) Révol. de Port.

vérité, ſont autant de reſſorts du pathétique, qui mettent en mouvement la ſenſibilité. Voyons, dans l'exemple préſent, de quelle maniere un habile hiſtorien a ſu profiter de ces ſecours, en racontant ce triſte événement. (1)
« Toute la ville de Toulouſe retentiſſoit » de gémiſſemens & de pleurs. Chacun » frémiſſoit à la vue de l'appareil tragique de l'exécution qui ſe préparoit: » les courtiſans eux-mêmes oſoient paroître affligés: le peuple accouroit en » foule dans les égliſes pour prier Dieu » de fléchir le cœur du Roi. Pluſieurs » crioient dans les rues, *grace, grace, miſéricorde, miſéricorde;* & leurs cris » ſe faiſoient entendre juſques dans l'archevêché où le Roi étoit logé. Le maréchal de Châtillon en prit occaſion » de lui dire, que les ſentimens de compaſſion & de douleur qu'il voyoit » peints dans les ieux & ſur le viſage » de tous ceux qui l'environnoient, » l'avertiſſoient qu'il feroit plaiſir à beaucoup de perſonnes, s'il pardonnoit au » duc de Montmorenci. *Je ne ſérois pas* » *roi*, reprit le monarque inflexible, *ſi*

(1) Hiſt. de Louis XIII par le P. Griffet, vol. 2.

» *j'avois les ſentimens des particuliers.*
» Le comte de Charlus avoit été chargé
» d'aller demander au duc, de la part
» du Roi, le cordon de l'ordre du Saint-
» Eſprit & le bâton de maréchal de
» France. Lorſqu'il ſe fut acquitté de cette
» commiſſion, *Monſieur, & cher couſin,*
» lui dit le duc, *je rends volontiers &*
» *le bâton & l'ordre à mon Roi, puiſqu'il*
» *juge que je ſuis indigne de ſa grace.* Le
» comte partit auſſi-tôt pour aller chez
» le Roi, qu'il trouva occupé à jouer aux
» échecs avec M. de Liancourt. Louis
» avoit le déplaiſir de voir que celui qui
» jouoit avec lui & tous les courtiſans
» qui entroient dans le cabinet, ne pou-
» voient retenir leurs larmes. *Sire*, lui
» dit le comte de Charlus, *je viens de*
» *la part de M. de Montmorenci vous*
» *apporter ſon collier de l'ordre & ſon bâ-*
» *ton de maréchal de France, dont vous*
» *l'aviez ci-devant honoré, & vous dire*
» *en même-temps qu'il meurt avec un ſen-*
» *ſible déplaiſir de vous avoir offenſé; &*
» *que bien loin de ſe plaindre de*
» *la mort à laquelle il eſt condamné,*
» *il la trouve trop douce par rapport au*
» *crime qu'il a commis.* En prononçant
» ces paroles, le comte ſe mit à genoux;
» & embraſſant les pieds du Roi, qu'il

» arroſoit de ſes larmes; *ah Sire!* lui » dit-il, *que votre majeſté faſſe grace à* » *M. de Montmorenci. Ses ancêtres ont* » *ſi bien ſervi les Rois, vos prédéceſſeurs:* » *faites-lui grace, Sire* Tous ceux qui » étoient dans le cabinet ſe mirent auſſi » à genoux, & demanderent grace en » pleurant. *Non,* dit le Roi d'un air » chagrin, *il n'y a point de grace; il* » *faut qu'il meure. On ne doit pas être* » *fâché de voir mourir un homme qui* » *l'a ſi bien mérité. On doit ſeulement* » *le plaindre de ce qu'il eſt tombé par ſa* » *faute dans un ſi grand malheur. Allez* » *lui dire*, ajouta-t-il, *que toute la grace* » *que je puis lui faire, c'eſt que le bour-* » *reau ne le touchera point, qu'il ne lui* » *mettra point la corde ſur les épaules,* » *& qu'il ne ſera que lui couper le cou.* » Launay, étant aller trouver le Roi une » ſeconde fois, ceux qui étoient avec le » duc de Montmorenci eurent encore » un moment d'eſpérance, qui s'évanouit » à ſon retour .... » Il me ſemble que vous êtes à-peu-près dans le même état que les courtiſans de Louis XIII, & que vous avez peine à retenir vos larmes. Pourſuivons. « Launay étant revenu » de chez le Roi, livra le duc de Mont- » morenci au grand-prévôt; & le duc

» comprit alors qu'il n'y avoit plus d'espérance. Il pria le P. Arnoux & trois » autres Jésuites qui l'accompagnoient, » de ne pas l'abandonner, & de lui » aider à mourir chrétiennement. Son » chirurgien s'étant approché pour lui » couper les cheveux, le duc s'apperçut qu'il étoit tout en pleurs, & qu'il » n'avoit pas la force de lui rendre ce » dernier devoir. Un historien dit même » qu'il s'évanouit. Le duc lui dit: *Comment vous, qui m'exhortiez si souvent* » *à recevoir tous les maux, comme venans de la main de Dieu, vous êtes* » *aujourd'hui plus affligé que moi! Consolez-vous, Lucante, je veux vous em-* » *brasser, & vous dire le dernier adieu,* » *pendant que j'ai les mains libres.* Il » l'embrassa en effet, en le priant de se » souvenir de lui. Il tendit ensuite ses » bras à l'exécuteur, & voulut être lié, » quoiqu'on lui eût dit que le Roi l'avoit » dispensé de cette ignominie. Il souffrit » patiemment que l'exécuteur lui coupât » les cheveux, & lui découvrit le col » & une partie des épaules. Il s'avança » ensuite, tenant un crucifix entre ses » mains, pour aller à l'échaffaud. Les » portes de l'hôtel-de-ville étoient fermées; & il n'y avoit dans la cour que » le grand-prévôt avec ses archers, le

» greffier du Parlement, les Capitouls,
» & les officiers du corps de ville, qui
» avoient eu ordre d'assister à l'exécu-
» tion en habit de cérémonie. Le duc
» en entrant dans cette cour, remarqua
» la statue de Henri IV, qui est posée
» au-dessus de la porte inférieure de
» l'hôtel-de-ville de Toulouse : il s'ar-
» rêta un moment pour la considérer ;
» & le P. Arnoux lui ayant demandé
» s'il desiroit quelque chose : *non, mon*
» *pere*, lui dit-il : *je regardois l'effigie de*
» *ce grand monarque, qui étoit un très-*
» *bon & très-généreux prince, de qui*
» *j'avois l'honneur d'être filleul. Allons,*
» *mon pere, voici le seul & le plus as-*
» *suré chemin du paradis.* Etant arrivé
» au pied de l'échaffaud, il pria un des
» Jésuites qui accompagnoient le P. Ar-
» noux, de faire en sorte que sa tête ne
» tombât point à terre, & de la re-
» cueuillir, s'il étoit possible. Il salua
» tous ceux qui étoient dans la cour,
» & les pria de dire au Roi qu'il mou-
» roit son très-humble sujet, & avec
» un regret extrême de l'avoir offensé.
» Il monta ensuite sur l'échaffaud ; se mit
» à genoux ; baisa le crucifix, que le
» P. Arnoux retira de ses mains ; reçut
» une derniere absolution, & se recom-
» manda

» manda aux prieres des Jésuites qui » l'assistoient. Le billot sur lequel il de- » voit recevoir le coup de la mort s'étant » trouvé trop bas, il eut de la peine à » s'y appuyer, à cause de la blessure » qu'il avoit à la gorge. Il dit à l'exécu- » teur d'attendre pour le frapper, qu'il » se fût mis dans une situation moins » douloureuse; & lorsqu'il l'eut trouvée, » *frappez hardiment*, lui dit-il; & s'écria » aussitôt, *Seigneur Jésus, recevez mon* » *ame*. A peine eut-il prononcé ces pa- » roles, que le bourreau lui trancha la » tête d'un seul coup, pendant que tous » les assistans fondoient en larmes. » Outre les détails & le choix des circonstances, les discours mêlés dans ce récit produisent le plus grand effet sur des cœurs sensibles. Ils nous dévoilent dans cet illustre criminel une ame tranquille & grande sous le glaive d'un bourreau, &, ce qui peut être est plus difficile encore, dans l'abbatement du repentir.

Il y a long-temps, ajouta Timagene, que j'ai éprouvé pour la premiere fois, ce que peut un discours touchant pour émouvoir l'ame. Celui que Germanicus mourant adresse à ses amis m'a coûté autrefois bien des larmes. Je me le rap-

pelle encore avec attendriſſement. (1) « Si » je périſſois par un accident naturel, » dit ce héros, il ſemble que j'aurois » un juſte ſujet de me plaindre des Dieux » mêmes, qui par une mort prématu- » rée m'enleveroient dans la fleur de la » jeuneſſe à ma famille, à mes en- » fans, à ma patrie; mais je ſuccombe » aujourd'hui ſous la ſcélérateſſe de Pi- » ſon & de Plancine. C'eſt dans vos cœurs » que je dépoſe mes dernieres prieres. » Allez rapporter à mon pere & à mon » frere, quels maux j'ai ſoufferts, quels » piéges on m'a tendus, quelle mort » cruelle a terminé la plus triſte des vies. » Ceux que mes eſperances où les liens » du ſang m'attachoient, ceux même qui

(1) Si fato concederem, juſtus mihi dolor etiam adverſus Deos eſſet, quod me parentibus, liberis, patriæ, intra juventam præmaturo exitu raperent: nunc ſcelere Piſonis & Plancinæ interceptus, ultimas preces pectoribus veſtris relinquo: referatis patri ac fratri, quibus acerbitatibus dilaceratus, quibus inſidiis circumventus, miſerrimam vitam peſſimâ morte finierim. Si quos ſpes meæ, ſi quos propinquus ſanguis, etiam quos invidia erga viventem movebat, inlacrymabunt, quondam florentem, & tot bellorum ſuperſtitem, mulie-

» ne voyoient mes succès qu'avec un œuil
» jaloux, donneront des larmes à mes
» malheurs : ils s'indigneront qu'un jeune
» prince au sein de la gloire, échappé à
» tant de hasards & de combats, soit péri
» par les artifices d'une femme. Que de
» raisons n'aurez-vous pas de porter vos
» plaintes au sénat, d'invoquer les loix !
» Arroser de pleurs stériles les cendres
» d'un ami, n'est pas le plus important des
» devoirs de l'amitié : c'est de se rappeller,
» c'est d'exécuter ses dernieres volontés.
» Laissez les étrangers même pleurer Ger-
» manicus; vengez-moi, vous, si vous étiez
» plus attachés à moi, qu'à ma fortune.
« Montrez aux Romains la princesse mon
» épouse, la petite-fille d'Auguste; présen-
» tez-leur six princes, fruits de cette heu-
» reuse union : la pitié dûe à mes mal-
» heurs appuyera vos accusations. Si mes

---

bri fraude cecidisse. Erit vobis locus querendi apud senatum, invocandi leges. Non hoc præcipuum amicorum munus est, prosequi defunctum ignavo questu; sed quæ voluerit, meminisse, quæ mandaverit exequi. Flebunt Germanicum etiam ignoti : vindicabitis vos, si me potius quàm fortunam meam fovebatis. Ostendite populo Romano divi Augusti neptem, eandemque conjugem meam : numerate sex libe-

» ennemis s'excuſent ſur des ordres auſſi » faux que barbares, on refuſera de les » croire, où leur crime n'en ſera pas » moins condamné. » Quel ſentimens n'étoient pas capables de produire ces dernieres paroles, s'il eſt vrai qu'elles aient été prononcées par Germanicus expirant? Il faut pourtant avouer que ces ſortes de diſcours, s'ils ſont dénués de circonſtances pathétiques, agitent moins vivement, que le détail de ces mêmes circonſtances, quand on les ſuppoſeroit privées de tout autre ſecours. Il me ſemble encore trouver une autre différence entre les exemples que nous avons cités. Dans le détail de la mort de Germanicus, de Virginie, du duc de Montmorenci, je ne me ſens pas affecté de la même maniere que quand on me rapporte le trait de Panthée, ou celui des femmes de Lanſperg. Le premier ſentiment a quelque choſe de douloureux: il plaît; mais la pitié qui l'accompagne, porte avec elle une eſpece d'amertume. L'autre renferme je ne ſais quoi de délicieux, & l'admiration s'y mêle avec le plus vif intérêt.

---

ros. Miſericordia cum accuſantibus erit, fingentibuſque ſceleſta mandata aut non credent homines, aut non ignoſcent. *Tac. Annal. lib.* 2. *c.* 70.

Rien n'eſt plus juſte, que votre remarque, repartit Euphorbe. Ce ſecond genre de pathétique, que les Grecs nous ont déſigné ſous le nom d'ἦθος, prouve l'empire que l'honnête & le beau ont naturellement ſur nos cœurs, pour les toucher & les émouvoir. Tout ce qui eſt vertueux vient ſe peindre dans notre ame, comme dans un miroir fidele, & nous force d'admirer & d'aimer ſes traits. Peut-on être inſenſible, par exemple, à la beauté de ce fait raconté par Pline le naturaliſte? (1) Démétrius fils d'Antigone, ce fameux Polyorcetes *preneur de villes*, formoit le ſiége de Rhodes. Protogene, peintre célèbre demeuroit dans un des fauxbourgs, & ſe trouvoit ainſi au milieu des troupes ennemies. La crainte du danger, les déſordres ſi communs dans un camp, le bruit inévitable dans les travaux d'un ſiége, rien ne fut capable de lui faire abandonner ſon attelier; & il s'occupa de ſon art comme auparavant. Le prince en fut inſtruit. Il fut curieux de le voir, & lui demanda la cauſe d'une tranquillité ſi rare: c'eſt que je ſais, répondit l'artiſte, que vous faites la

(1) L. 35, ch. 10.

guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts. Cette réponse eut tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Démétrius fit placer une garde autour de l'attelier du peintre, pour le mettre en sûreté; & lui-même, il alloit souvent, pendant le siége, admirer les chef-d'œuvres de son pinceau.

Je vous avoue, répliqua Timagene, que ce dernier pathétique me plaît davantage que l'autre. Le premier me paroît un peu Anglois: celui-ci au contraire me flatte agréablement en me faisant retrouver dans moi-même les plus beaux principes de la vertu. Cet avantage se rencontre souvent aussi dans les réflexions que fait l'historien, & dans les anecdotes frappantes qu'il rapporte à propos.

Les unes & les autres, reprit Euphorbe, sont d'un grand secours dans le récit historique, pourvu que les anecdotes soient utiles, & que les réflexions soient vraies. Convient-il à la dignité de l'histoire de rapporter des événemens détachés de l'objet principal, s'ils n'apprennent rien, & par la seule raison qu'ils ont quelque chose d'amusant ou de singulier? Ces sortes de faits doivent être de quelque utilité à l'Auteur, ou du moins au lecteur.

A celui-là, en lui fournissant les moyens de mettre dans un plus beau jour le génie de quelques particuliers, ou d'un peuple entier; à celui-ci, en lui faisant naître des idées conformes à la vertu & aux bonnes mœurs, ou en lui dévoilant les vices & les défauts des hommes, pour lui apprendre à s'en garantir. Comme c'est là le plus grand fruit de l'histoire & son principal but, tout ce qui peut produire cet effet a un droit assuré d'y être admis. L'abbé de Saint-Réal, dans ses discours sur ce genre de littérature, nous montre quel fond inépuisable de réflexions fournissent ces anecdotes, pour nous aider à connoître le cœur de l'homme, & à sonder ses derniers replis. Sans m'arrêter ici aux exemples qu'il cite en assez grand nombre, & que vous pouvez consulter, je me contente de vous en rapporter deux ou trois, que j'ai lus depuis peu dans quelques ouvrages modernes. Jagellon Roi de Pologne faisoit la guerre à l'ordre Teutonique. Comme il entendoit la messe, on vint l'avertir coup-sur-coup que l'armée des chevaliers avançoit, & que déja elle n'étoit pas bien loin. Le Roi, sans s'émouvoir, continua ses prieres jusqu'à la fin du sacrifice. Les ennemis voyant

que les Polonois ne s'ébranloient point, crurent qu'ils avoient peur, & leur grand maître députa au Roi de Pologne deux chevaliers, qui lui présentèrent deux épées nues & ensanglantées, en lui disant. (1) « Notre chef ne craint point » de vous fournir des armes, pour vous » inspirer plus de courage, sur le point » d'ouvrir le combat. Si le terrein où » vous campez vous paroît trop étroit » & trop serré pour faire vos manœu- » vres, nous consentons à reculer quel- » ques pas. Jagellon, reprend l'Auteur, » ne daigna pas s'offenser de cette bra- » vade. Je suis surpris, répondit-il » aux députés, que votre grand maître » se presse si fort de me rendre les » armes. Je reçois celles que vous me » présentez, avec plaisir, & j'en tire un » favorable augure pour le succès de » cette journée. En effet, jamais audace » ne fut punie plus cruellement. De cent » quarante mille soldats, dont étoit com- » posée l'armée Teutonique, cinquante » mille restèrent sur le champ de bataille, » entre lesquels on compta le grand

(1) Fastes de la Pol. par M. Contant Dorville.

» maître & trois cens chevaliers ou com-
» mandeurs, outre quatorze mille pri-
» sonniers. » Si l'historien s'étoit borné, comme il pouvoit le faire, à rapporter les dispositions & le succès du combat, nous aurions moins bien connu le caractere du Roi de Pologne, & nous aurions perdu les leçons secretes que nous donnent le pieux & l'héroïque sang-froid de ce prince, & la juste punition d'une fanfaronade tout-à-fait déplacée.

Il y a véritablement une espece de satisfaction, interrompit Timagene, à voir humilier ces hommes avantageux, dont le mérite assez communément ne consiste que dans l'admirable opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. J'ai eu du plaisir ces jours-ci à lire, dans un journal bien écrit, un trait sur M. de Turenne, moins sérieux que le vôtre, mais qui est bien dans le même genre. (1) « Un petit maî-
» tre étoit assis sur le théâtre à côté du
» grand Turenne, à lui seul inconnu.
» Il s'avisa par gentillesse de lui arracher
» son chapeau, & de le jetter par
» terre. Quelqu'un l'avertit dans ce mo-
» ment, qu'il ignoroit sans doute à quel

(1) An. litt. 1770, feuille 21.

» homme il se jouoit ainsi : que c'étoit » au vicomte de Turenne. Celui-ci ce- » pendant ramassa tranquillement son » chapeau, & se contenta de dire à ce » jeune sot, qui s'épuisoit en excuses » sur ce qu'il l'avoit pris pour un autre ; » eh ! Monsieur, quand c'eût été tout » autre, votre procédé n'en seroit pas » plus louable. » Cette scene, à mon avis, étoit plus capable d'instruire, que la piece à laquelle on étoit venu assister. Elle faisoit toucher au doigt à quels dangers s'exposent l'orgueuil & la fatuité, qu'accompagnent d'ordinaire l'imprudence & l'étourderie. Elle nous montre d'ailleurs toute la noblesse d'une grande ame, trop élevée au-dessus de pareilles sotises pour s'en irriter & vouloir s'en vanger. Les meilleures instructions sont celles qu'on puise dans la conduite des hommes. Certains traits de générosité du chevalier Bayard, la réponse qu'il fit en mourant au connétable de Bourbon, sont des leçons qui n'ennuient point, & qui laissent des traces plus profondes encore dans le cœur, que dans l'esprit. Je n'oublierai jamais celle que Canut, Roi d'Angleterre, donna un jour à ses courtisans. Ce prince étoit sur le bord de la mer. Un flatteur s'avisa de

l'appeller le Roi des Rois, le ſouverain de la terre & des mers. Le héros, ſans rien répondre, s'aſſit ſur la greve. Un moment après, voyant la marée monter, il apoſtropha ainſi la mer : « la terre » où je ſuis eſt à moi ; & toi-même tu » es ſoumiſe à ma domination. Je te » commande de n'avancer pas plus loin, » & de reſpecter les pieds de ton Roi. » Cependant le flux peu reſpectueux n'obéiſſoit point & mouilloit déja les pieds du monarque. « Vous voyez, dit alors Canut en ſe tournant vers les ſeigneurs de » ſa ſuite, comment je ſuis maître de la » mer. Apprenez par-là ce que c'eſt que la » puiſſance des Rois de la terre, & qu'à » proprement parler, il ne faut appeller » Roi que ce grand Dieu, par qui le » ciel, la terre & la mer ſont gouvernés. » (1) Après ces mots, il alla dans l'égliſe de S. Pierre mettre ſur la tête du crucifix un diadême, dont il ſe ſervoit, & ne voulut plus le reprendre. Cependant ce Canut n'étoit ni un viſionnaire, ni un imbécille.

Si j'entreprenois d'écrire l'expédition de M. de Montcalm, pourſuivit Euphorbe, je

(1) Rév. d'Angl. t. 1.

n'oublierois pas l'instruction que reçut d'un Cacique cet excellent officier dans un moment de colere, à laquelle il s'étoit livré contre sa coutume. « Tu es » maître, dit l'indien, & tu te fâches! » Quels traits de lumiere partent de ce peu de mots! Il n'y a presque point d'anecdote, qui puisse entrer en parallelle avec celle-là, si ce n'est peut-être la réponse de M. Fabert, depuis maréchal de France, à M. de Cinqmars.

Vous parlez sans doute, reprit Timagene, de celle que ce brave & vertueux guerrier fit au grand écuyer, lorsque ce dernier lui fit part de la conspiration qu'il avoit formée contre le cardinal de Richelieu, & qu'il voulut l'engager dans ce complot. Vous m'obligeriez de me la rappeller; car je vous avoue qu'il ne m'en reste plus qu'un souvenir confus.

Elle mérite assurément, repartit Euphorbe, de n'être point oubliée; car elle met dans tout son jour la franchise de ce grand homme. La voici: (1) J'ai pour » maxime d'entrer dans les intérêts de » mes amis, jamais dans leurs passions.

(1) Hist. de Louis XIII, tom. troisieme.

» Quiconque me mépriſe aſſez, pour » exiger de moi ce que je crois contraire » à mon honneur & à mon devoir, me » diſpenſe par cette inſulte des égards » & de la conſidération que je lui dois. »

Si j'étois diſciple de Pythagore, continua Timagene, je me perſuaderois que l'ame du chevalier Bayard étoit venue animer le corps de M. Fabert, tant je trouve de reſſemblance entre les vertus de ces deux grands hommes. Même droiture, même fidélité, même franchiſe : & tout cela ſe montre dans la réponſe que vous venez de rapporter. Quand on a de pareilles anecdotes à raconter, il eſt ſage, je crois, de ſupprimer toutes réflexions. Le ſimple récit en fait naître aſſez : ce qu'on pourroit ajouter ne feroit que diſtraire, & rallentir l'impreſſion naturelle des objets.

N'avez-vous pas remarqué, ajouta Euphorbe, ce qui arrive ſouvent dans la converſation ? Si un particulier dit un bon mot, & qu'il s'aviſe d'en rire le premier, la compagnie garde le ſérieux. La plaiſanterie ne réuſſit que quand celui qui en eſt l'auteur, paroît n'y prendre preſque aucune part. Il en eſt de même dans ces ſaillies de génie ou de vertu, dont nous parlons. On s'indiſ-

pose contre un historien, qui veut nous endoctriner mal-à-propos. Mais il est des événemens, des détails même d'une nature toute différente. Ils demandent d'être éclaircis; & d'ailleurs tous les lecteurs ne sont pas toujours capables de tirer les conséquences des faits qu'on leur met sous les ieux. Dans ces circonstances, l'historien remplit son objet lorsqu'il entremêle dans son récit quelques réflexions propres à lui donner du jour. Mais pour cela, il faut quelles soient vraies: car, comme dit un Auteur, (1) » rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événemens véritables. » Rien de plus vrai, par exemple, que celle-ci: *communi naturæ vitio fit, ut latitantibus & incognitis rebus magis confidamus & vehementius exterreamur* (2). Il suffit en effet de consulter l'expérience, pour convenir que c'est une foiblesse naturelle à presque tous les hommes, de s'allarmer plus vivement ou de se rassurer davantage dans les événemens dont ils ignorent les causes, que dans tout autre.

(1) Man. de bien penser.

(2) Cæsar de bello civ. lib. 2.

La reflexion de votre Auteur, répliqua Timagene, m'afflige : elle eſt humiliante pour l'humanité. J'aime mieux celle de Valere Maxime, à l'occaſion de Tigranes Roi d'Arménie, dans l'entrevue qu'il eut avec Pompée, après ſa défaite. (1) Ce prince s'étant jetté aux pieds de ſon vainqueur, celui-ci le releva, & lui rendit ſa couronne, jugeant, dit l'hiſtorien, qu'il étoit auſſi beau de faire des Rois, que de les vaincre : *æque pulchrum eſſe judicans & vincere reges & facere.*

Je ſais, pourſuivit Euphorbe, qu'on peut, ſans vous déplaire, n'être pas toujours de votre avis. Ainſi, je ne crains point de remarquer que la réflexion de Valere Maxime porte avec elle un air d'appareil & des prétentions à l'eſprit, que n'a point celle de Céſar. L'une ſemble ſe propoſer d'inſtruire ſon lecteur, l'autre de célébrer ſon Auteur. Et vous conviendrez que l'utilité eſt le plus grand mérite d'une réflexion. Nous en avons une dans Tacite où cet avantage eſt frappant. Après avoir remarqué avec quelle adreſſe Agricola avoit ſu ſe ménager ſous

(1) Val. max. l. 5. c. 1.

l'empire de Domitien, & adoucir le caractere farouche & sanguinaire de ce tyran, l'historien ajoute : (1) « Que ceux » qui bornent leur admiration aux entrepriſes audacieuſes & téméraires, » apprennent, par ſon exemple, qu'il » peut y avoir de grands hommes » ſous de mauvais princes, & que » la ſoumiſſion & la modération, ſi elles » ſont ſoutenues d'une vigueur & d'une » activité propres aux grandes affaires, » peuvent arriver au même point de » gloire où ſont arrivés la plupart des » autres, par des procédés hardis & violens, & par une mort éclatante, mais » inutile à la république. » L'Auteur nous préſente ici le plus beau fruit du ſujet qu'il traite. C'eſt avec le même ſuccès que l'abbé de Vertot, après avoir peint l'obſtination de D. Sébaſtien à faire la guerre en Afrique, contre l'avis de ſon conſeil, inſere ce peu de mots dans ſon récit: (2) « Comme ſi la ſouveraine

(1) Sciant quibus moris illicita mirari, poſſe etiam ſub malis principibus magnos viros eſſe, obſequiumque ac modeſtiam, ſi induſtria ac vigor adſint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, ſed in nullum reipublicæ uſum, ambitioſâ morte inclaruerunt. *In vitâ Agric. cap.* 42.

(2) Révol. de Port.

» puiſſance donnoit une ſouveraineté de » raiſon. » Ce ſont là des leçons utiles & bien placées.

Vous mériteriez-bien en effet, reprit Timagene, que je priſſe un peu d'humeur contre vous. Vous faites main-baſſe impitoyablement ſur tout ce qui a quelque apparence d'eſprit. Vous voulez donc le bannir entiérement de l'hiſtoire?

Je ne dis pas cela, répondit Euphorbe. Je ne prétends point exclure le morceau que vous avez cité de Valere Maxime, ni même le condamner. J'établis ſeulement une comparaiſon entre les deux phraſes dont il s'agit; & je crois que celle de Céſar mérite mieux le nom de réflexion, que celle de Valere Maxime. Changeons les livrées de cette derniere; elle trouvera ſa place parmi les penſées, qui ſont un des principaux ornemens du récit hiſtorique: & celle que vous venez de rappeller, a droit aſſurément d'être diſtinguée parmi les plus belles. Cela n'eſt-il pas ſuffiſant pour faire ma paix avec vous?

Vous la faites un peu en vainqueur, repartit Timagene. Mais je renoncerois plutôt à tous les écrivains du monde, que d'être en guerre avec vous. Quel-

que nom que vous donniez à ce qu'a dit Valere Maxime, dès que vous l'admettez dans l'hiſtoire, je ſuis content. Ce ſera donc une penſée, & même une belle penſée.

A Dieu ne plaiſe, pourſuivit Euphorbe, que je banniſſe de l'hiſtoire cette eſpece d'ornement. Elle y produit le même effet que les fleurs dans un vaſte parterre. On varie, on releve un récit trop ſérieux ou trop uniforme, par quelques penſées nobles, délicates, pathétiques, ou même ſublimes : car, comme nous l'avons déja remarqué après le P. Rapin, « le grand dans l'objet joint » à la ſimplicité dans l'expreſſion, forme » ſouvent le ſublime; » & ces deux choſes conviennent parfaitement au récit hiſtorique. D'où vous conclurez aiſément que ces ſortes de penſées dont nous nous ſommes déja entretenus, peuvent trouver place dans l'hiſtoire, & qu'on peut leur appliquer tout ce que nous en avons déja dit en général.

Je viens de lire, reprit Timagene, dans une deſcription du triomphe de Conſtantin, après ſa victoire ſur Maxence, une penſée bien noble & bien frappante, à l'occaſion de la tête du tyran que l'on portoit dans ce triomphe.

» (1) Dans ses ieux éteints, dit l'orateur, » on démêloit encore la barbarie & la » cruauté ; & la mort même n'avoit pu » adoucir l'air farouche & menaçant de » son front. »

Cette pensée, repartit Euphorbe, figureroit aussi-bien dans une histoire que dans un panégyrique. Elle est pleine de grandeur & de majesté, sans avoir d'enflure. Elle n'a point l'affectation de celle de Florus, dans sa description de la bataille de Tarente. Non content d'avoir dit des soldats tués dans ce combat, (2) « leur front » portoit encore un air menaçant, il ajoute, & leur fureur vivoit après leur mort. » Celle-ci m'en rappelle une autre de Paterculus, qui est à peu-près dans le même goût. A l'occasion du corps de Pompée inhumé sur le rivage, & couvert d'un peu de sable, il s'exprime ainsi ; (3) « dans » ce grand'homme la fortune fut bien » peu d'accord avec elle-même. Cette » même terre, qui peu de temps aupara-

(1) *Suberat adhuc sævitia, & horrendæ frontis minas mors ipsa non vicerat.* Nazaire, panég. de Const. le Grand.

(2) *Reliquæ in vultibus minæ, & in ipsâ morte ira vivebat.*

(3) *In tantum in illo viro discordante for-*

» vant, n'avoit pas suffi à ses victoires, » manquoit alors à sa sépulture. » Voilà bien de la recherche; mais, est-ce là du beau? Au reste, pour vous avouer mon goût particulier, les pensées dont je fais le plus de cas, sont celles qu'on nomme délicates.

Si j'ai bonne mémoire, interrompit Timagene, nous avons dit que la pensée délicate étoit celle qui procuroit à l'esprit un charme secret, en lui faisant concevoir beaucoup plus qu'elle ne sembloit exprimer. Vous en rappelleriez-vous quelques-unes de ce genre?

Elles ne sont pas fort communes, répondit Euphorbe. Tacite nous en fournira un exemple. En parlant de Galba, il dit; (1) « Tant que ce prince fut simple » particulier, il parut au-dessus de son » état; & tout l'univers l'eut jugé digne » du trône, s'il n'y fût jamais monté. » C'est ce qu'a répété un de nos poëtes à l'occasion de Henri III.

Telle brille au second rang, qui s'éclypse au premier.

---

tunâ, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. Vel. Paterc. lib. 2.

(1) *Major privato visus dum privatus fuit;*

Je me rappelle encore d'avoir vu quelque part cette penſée, au ſujet de Louis XIV. « Il ne fait la guerre, que pour » rendre les peuples heureux, en ſe les » aſſujettiſſant, & il a trouvé dans la » victoire quelque choſe de plus glorieux » que la victoire même. » Il ne faut qu'une attention médiocre, pour appercevoir la richeſſe & la fécondité de ces penſées. Celle de Tacite, par exemple, me fait concevoir que des talens & des vertus propres à établir la réputation d'un particulier, ne ſuffiſent pas à un ſouverain : elle m'apprend encore que le deſir de s'avancer porte ſouvent les hommes à une eſpece d'héroïſme, dont ils ne ſont plus capables, lorſqu'ils ont obtenu l'objet de leurs vœux.

Ajoutons donc auſſi, répliqua Timagene, que ces ſortes de penſées ornent la diction, & qu'elles ſont une des principales ſources de la beauté du ſtile : & combien d'ouvrages hiſtoriques doivent au ſtile leur principal ſuccès !

Ce ſuccès n'a rien d'étonnant, dit Euphorbe, ſi le ſtile a les qualités que

---

& omnium conſenſu capax imperii, niſi imperaſſet.

demande Cicéron: (1) s'il eſt clair, s'il eſt noble, s'il eſt concis, il porte avec lui un charme invincible. A ce que dit ici l'orateur Romain joignons une autre qualité; celle d'être proportionné au ſujet que l'on traite, c'eſt-à-dire, vif & animé dans les effets des paſſions violentes; léger dans les ſujets riants; rapide & coupé dans ceux où l'action eſt prompte & intéreſſe par ſa célérité; mais jamais affecté ni ampoulé.

Je crois avoir lu dernierement, reprit Timagene, un morceau d'hiſtoire bien propre à ſervir d'exemple dans cette eſpece de ſtile rapide, dont vous venez de parler. Je vais le chercher dans l'Auteur: vous en jugerez vous-même. Il s'agit de la conquête de la Normandie toute entiere, faite par Charles VII, Roi de France, ſur Henri VI, Roi d'Angleterre. Le Roi n'eut beſoin que de treize mois pour terminer cette expédition, & l'hiſtorien n'emploie que trois pages pour la raconter. (2) « Brezé, dit-il, prit » d'abord le Pont-de-l'Arche; Robert

(1) Nihil eſt in hiſtoriâ purâ & illuſtri brevitate dulcius. *Lib. de clar. orat. c.* 120.

2) Révol. d'Angl. t. 2.

» de Beuil, surnommé Floquet, bailli
» d'Evreux, prit Conches & Verneuil.
» Un meunier qu'un Anglois bâtit, livra
» cette derniere place, l'une des plus
» fortes de la province. Sur quoi Char-
» les ayant partagé ses troupes en di-
» vers petits corps, les fit entrer en même
» temps dans le pays par divers endroits,
» sous la conduite du Connétable, des
» ducs de Bretagne & d'Alençon, des
» comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu,
» de Nevers, de Saint-Pol, qui, en peu
» de mois, réduisirent sous l'obéissance
» du Roi tout ce qui ne demandoit
» pas sa présence. Pendant ce temps-là,
» ce monarque formoit une armée à
» Louviers, où le Roi de Sicile & le
» duc du Maine l'étoient venu joindre
» avec leurs troupes, auxquelles le comte
» de Dunois, qu'il fit son lieutenant-
» général, ayant aussi joint les siennes,
» on marcha vers Rouen, que le Roi
» avoit résolu d'assiéger. Rouen étoit
» bien pourvu d'Anglois : le régent y
» étoit en personne, & Talbot, qui va-
» loit une armée, s'y étoit renfermé avec
» lui : mais à la vue du Roi légitime, les
» habitans étant entrés en différend avec
» les Anglois, se cantonnerent, traite-
» rent avec Charles, & se mutinant en-

» fin tout-à-fait, pouſſerent la garniſon, » & l'obligerent à ſe renfermer dans le » vieux palais, où le comte de Dunois » l'ayant attaquée, elle ſe rendit par » compoſition après quelques jours de » réſiſtance. Le duc de Sommerſet ſe » retira avec les ſiens en baſſe-Norman- » die, & Talbot demeura en ôtage de » cinquante mille écus d'or que le Ré- » gent devoit payer au Roi par un des » articles de la capitulation. Charles ayant » fait ſon entrée dans Rouen, pouſſa » ſes conquêtes au pays de Caux, où » Harfleur l'arrêta; mais il le prit, & le » reſte plia devant lui. L'hiver qui ſe » faiſoit ſentir, n'empêcha pas l'armée » victorieuſe, animée par l'exemple de » ſon Roi, de paſſer la ſeine & d'aſſiéger » Honfleur, où un gouverneur opiniâtre » ſoutint le ſiége aſſez long-temps. On » prit la place par compoſition le dix- » huitieme de février. La bataille de For- » migny, hâta la priſe de ce qui reſtoit » de villes à réduire en baſſe-Norman- » die, & abrégea fort la conquête. Le » Connétable & le comte de Clermont » s'étoient réunis à propos près de cette » bourgade, ſituée entre Carentan & » Bayeux, pour s'oppoſer à Thomas Ty- » rel, nouvellement arrivé d'Angleterre

» avec

» avec environ trois mille hommes, aux-
» quels s'étant joint d'autres troupes tirées
» des garnisons d'alentour, il s'en étoit
» formé une armée, qui tenoit la cam-
» pagne & reprenoit des villes. Lisieux
» & Valognes avoient reçu Tyrel, qui
» menaçoit de plus grands progrès, lorf-
» que le comte & le Connétable l'ayant
» heureusement rencontré au lieu que
» je viens de nommer, quoique beau-
» coup inférieurs en nombre, lui livre-
» rent bataille, le défirent, lui tuerent
» près de cinq mille hommes, en pri-
» rent quatorze cent prisonniers, du
» nombre desquels il fut lui-même, &
» ne perdirent que six soldats, circonf-
» tance qui fit passer cet événement pour
» miraculeux. Cette journée fut le coup
» fatal qui acheva de ruiner les forces
» des Anglois en Normandie. De For-
» migny l'armée victorieuse se rendit
» à Caen, où le Roi se trouva, & raf-
» sembla toutes ses troupes, la prise de
» cette ville étant une affaire décisive,
» qu'il ne falloit pas laisser languir. Le
» duc de Sommerset défendit Caen en
» personne, comme il avoit défendu
» Rouen, & le rendit de même par com-
» position. Après quoi peu de places
» resisterent, hormis Cherbourg, qu'on

» attaqua la derniere ; mais qui capitula » enfin comme les autres, après un mois » de siége, par lequel finit la conquête, » environ le milieu du mois d'Aout de » l'année 1450. » Assurément cet historien a été plus heureux que Pélisson Fontanier ; car il a trouvé un Pegase assez prompt pour suivre son héros.

Sa course seroit encore plus rapide, repartit Euphorbe, si ses phrases étoient un peu moins longues : & peut-être par là remarqueroit-on moins aussi quelques négligences dans l'expression, qui font peine dans ce morceau. Au surplus, cette rapidité de stile n'est avantageuse que dans certains cas particuliers. Les autres qualités dont nous avons parlé, sont d'un usage plus ordinaire. Il n'est point de récit qui ne doive avoir un caractere particulier, analogue au sujet qu'il détaille, & c'est sur-tout par ce rapport qu'il plaît à l'imagination. Les muses d'Hérodote auroient plus de grace, si elles étoient moins ornées & moins verbeuses : Thucidide au contraire, n'a rien de superflu : mais je vois peu de modeles plus parfaits en ce genre que César (1), sur-tout dans le récit qu'il

(1) De bello Gal. lib. 2.

nous fait de ſon expédition contre les Belges, & (1) dans la deſcription de cette fameuſe journée, qui lui ſoumit Pompée & l'univers. Quelle noble vivacité, quelle chaleur de ſtile, & en même-temps quelle exactitude ! Quelle clarté & quelle ſageſſe ! C'eſt un mérite bien rare, que de ſavoir exécuter & raconter parfaitement d'auſſi grandes choſes. Mais, ſi je ne me trompe, j'entends un équipage qui entre dans la cour. Voilà encore quelqu'importun qui vient nous interrompre.

Allez, reprit Timagene, recevoir votre compagnie. Je vais m'amuſer ici à relire les deux endroits de Céſar que vous venez de citer, & je vous rejoindrai après les premiers complimens.

HUITIEME ENTRETIEN.

Narration Oratoire, ſes qualités & ſes ornemens.

SUR LE SOIR les deux amis s'étant retrouvés ſeuls dans le même cabinet, Timagene dit à Euphorbe; je ſuis étonné

(1) De bello Civ. lib. 3.

que vous n'ayez pas retenu ici plus long-temps cet homme d'esprit qui vient de nous quitter. Vous me paroissez fort lié avec lui ; & je crois qu'il a, de son coté, tout ce qu'il faut pour mériter cette liaison.

Il n'a pas dépendu de moi, répondit Euphorbe, qu'il ne passât deux ou trois jours au moins avec nous. Je l'en ai pressé, avant que vous fussiez descendu dans le sallon : mais ses affaires, ou plutot celles du public, ne lui permettent pas de s'absenter de la ville plus d'un jour. C'est un de nos bons avocats : & il en est peu qui réussisse mieux que lui, sur-tout dans le récit oratoire ou dans l'exposition du fait.

Quel mérite si rare trouvez-vous donc, répliqua Timagene, à exposer le plus simplement qu'il est possible un événement, dont les détails nous ont été fournis par d'autres ? C'est à cela, je pense, que se réduit tout le travail de l'orateur dans cette partie.

Quelque complaisance que j'aye pour vous, reprit Euphorbe, je ne puis souscrire à votre avis. Et d'abord, en laissant pour un moment les plaidoyers & les mémoires, ou la simplicité n'est assurément pas sans art, il est d'autres dis-

cours, qui ſont du reſſort de l'éloquence. Il faut, par exemple, faire l'éloge d'un grand-homme, après ſa mort ou pendant ſa vie. Cette eſpece de diſcours n'eſt, à proprement parler, qu'une narration continuelle. Se contentera-t-on alors de cette ſimplicité ſans art & ſans ornemens, dont vous parlez.

Je n'ai point prétendu, répondit Timagene, renfermer ces ſortes de compoſitions dans ce que je viens de dire. Je ſais qu'il faut y déployer toutes les richeſſes de l'art oratoire, le coloris du ſtile, les éclats du ſublime, le brillant des penſées & des deſcriptions. Dans ces occaſions, l'auditoire cherche plus le plaiſir que la vérité. Si l'on eſt trompé, c'eſt qu'on veut l'être; & cette ſéduction, ſans être nuiſible à perſonne, tend à faire aimer au moins une chimere aimable. Mais vous me permettrez d'ajouter, qu'outre les plaidoyers & les mémoires, il eſt d'autres diſcours où la ſimplicité dans la narration doit tenir lieu d'ornement. Dans le conſeil d'un grand prince, on délibere à quel général on confiera le commandement des armées dans une guerre importante. Il faut appuyer le mérite d'un particulier contre le crédit & la faveur. Pour y

réuſſir, il eſt néceſſaire de rappeller ſes expéditions, ſes victoires, & les ſuccès dus à ſon habileté. Aſſurément l'harmonie des périodes, la recherche des figures, les fleurs de l'éloquence, ſeroient bien déplacées dans une pareille circonſtance.

J'en conviens, pourſuivit Euphorbe. Mais, dans les ſujets de ce genre, il eſt aſſez rare que l'orateur ait un récit à faire; & la narration de Cicéron dans ce beau diſcours (1) où il détermina les Romains à charger Pompée de la guerre contre Mithridate, n'eſt qu'un expoſé ſuccinct de l'état où étoient les affaires de Rome en Aſie. Quoi qu'il en ſoit, je vous ai promis de vous faire voir que, dans le récit même d'un plaidoyer, il entre plus d'art que vous ne croyez. Il faut m'acquitter envers vous. Je ne parle point ici de la clarté, de la briéveté & de ces autres qualités dont nous nous ſommes déja entretenus, & qui ſont communes au récit oratoire avec tous les autres récits. Je m'arrête à ce qui lui eſt propre, c'eſt-à-dire, à l'adreſſe néceſſaire à l'orateur dans cette

(1) Orat. pro lege Manil.

partie de son discours; adresse qui consiste en deux objets principaux, à établir le fondement des preuves, & à disposer favorablement l'esprit des juges & des auditeurs. Pour produire ces deux effets, ce n'est pas assez d'exposer nuement & simplement la chose telle qu'elle est. Aussi Cicéron, dit-il, (1) que la narration dont nous parlons, est l'exposition de ce qui s'est passé, ou de ce qui a dû vraisemblablement se passer: & Quintilien ajoute à cette même idée (2) que cette exposition doit préparer les voies à la persuasion. « Il ne suffit » pas dit encore Cicéron, (3) de veiller » à la briéveté, à la clarté, à la vraisem» blance dans le récit; il faut encore évi» ter qu'il ne soit nuisible, qu'il ne soit » inutile, qu'il ne soit déplacé; enfin il » faut faire en sorte qu'il soit analogue » à la cause. »

Voilà en effet plus d'ouvrage que je n'avois imaginé, interrompit Timagene.

---

(1) De inventione, l. 1, c. 35.

(2) Quint. lib. 4° cap. 2°. Narratio est rei factæ, vel ut factæ, utilis ad persuadendum expositio.

(3) De invent. l. 1. c. 35, & seq.

Je conçois aisément les deux premiers défauts que proscrit l'orateur Romain. Une narration nuisible, est celle qui seroit capable de révolter ou d'indisposer les auditeurs (1). Lorsque l'avocat est dans la nécessité de rapporter des faits de ce genre, je pense qu'il ne peut mieux faire, que de les disperser dans tout le cours de son plaidoyer, pour les rendre moins sensibles, & de joindre aussi-tôt à chacun d'eux quelque réponse ou quelque réflexion qui serve, pour ainsi dire, d'appareil aux mauvaises suites qu'ils pourroient avoir. La narration est inutile lorsque le fait est connu de ceux qui nous entendent, & que nous n'avons rien à ajouter à cette connoissance; où lorsqu'il a été exposé par notre adverse partie, d'une maniere qui ne peut nous être désavantageuse. Il est aisé de conclure que dans ces circonstances, il faut omettre toute narration. Mais je ne vois pas aussi clairement quelle est celle que vous nommez déplacée, & celle qui n'est point analogue à la cause. Cette partie du discours, comme vous l'avez remarqué vous-même, doit donner

(1) *Ibid.*

naissance aux preuves : elle doit donc les précéder ; & dès-lors, il faut qu'elle suive immédiatement l'exorde. Vous regardez apparemment comme déplacées, celles qui n'observeroient pas cet ordre qui semble dicté par la raison.

Non, mon cher ami, reprit Euphorbe ; ce n'est point là du tout ma pensée. Le raisonnement que vous venez de faire, tout juste qu'il est en général, peut & doit souffrir bien des exceptions. Une narration déplacée est celle qui ne se trouve pas dans l'endroit, où l'intérêt de la cause demande qu'elle se rencontre. Rappellez vous le beau plaidoyer de Cicéron pour T. Annius Milon ; vous y verrez une de ces narrations admirablement placée, précisément parce qu'elle est hors de sa place ordinaire. Milon & Clodius étoient à la tête de deux factions dans Rome. Le premier venoit de mettre à mort son ennemi sur la voie Appienne : le meurtre étoit constant ; Milon en convenoit ; il avoit même osé reparoître dans Rome, après un coup aussi hardi. Cependant cet événement faisoit grand bruit dans la ville : le Sénat allarmé d'une pareille audace, avoit eu recours aux plus grands remédes dans les maux de l'état : il avoit

revêtu Pompée d'un pouvoir absolu par cette fameuse formule, (1) *que Pompée veille à ce que la république ne soit point endommagée,*: en conséquence de ce décret, Pompée avoit ordonné une information extraordinaire. Tout cela avoit fort mal disposé les esprits pour Milon: on disoit que son affaire étoit déja jugée par avance, & qu'il étoit perdu. Si dans ces circonstances, l'orateur eût rapporté le fait au commencement de son discours sans autre précaution, il auroit eu lieu de craindre qu'on ne refusât d'ajouter foi à son récit, ou du moins qu'il ne fît une impression trop foible sur son auditoire. Il change donc l'ordre usité, & commence par réfuter ces préjugés contraires à sa partie. Ces nuages étant une fois dissipés, il lui est bien plus facile de présenter les faits sous un coup-d'œuil qui lui soit favorable; & c'est ce qu'il exécute avec cet art que vous lui connoissez. Je soupçonnerois que le mauvais succès du premier discours qu'il fit dans cette cause, & que nous n'avons pas, venoit de ce qu'il n'a-

(1) *Videat Pompeius ne respublica aliquid detrimenti capiat.*

voit point ſongé d'abord à prévenir par ce moyen les clameurs & le tumulte de ceux qui étoient prévenus contre ſa partie.

C'eſt peut-être à l'imitation de l'orateur Romain, ajouta Timagene, que M. le Maître, (1) dans un plaidoyer que je liſois ces jours-ci, a placé une de ces précautions oratoires, avant l'expoſition du fait. Il parloit pour une demande en ſéparation : l'avocat de la partie adverſe avoit ſans doute avancé, qu'on ne pouvoit reprocher à ſon client d'autre défaut que de s'oublier quelquefois à table, & de paſſer un peu les bornes de la tempérance : ce qui ne ſemble pas ſuffiſant pour autoriſer une femme à demander ſa ſéparation. C'eſt pourquoi l'orateur a cru, qu'avant de rapporter les faits relatifs à ſa cauſe, il devoit prévenir ſes juges que le vin avoit des ſuites affreuſes dans le particulier en queſtion, qu'il le portoit à des excès inouis, & en faiſoit un eſpece de monſtre.

Dans un autre diſcours (2) du même avocat, reprit Euphorbe, vous avez dû voir

(1) Plaid. 14.

(2) Plaid. ſixieme.

la réfutation mêlée & confondue dans la narration même. Il s'agissoit de prouver qu'un religieux étoit entré par force dans un monastere, & y avoit fait profession malgré lui. Le détail des circonstances étoit long, & pouvoit ennuyer; la cause avoit par elle-même une apparence odieuse, que les adversaires avoient pris soin d'augmenter, en faisant un magnifique éloge de la vie religieuse; certains faits pouvoient laisser des idées désavantageuses dans l'esprit des juges, si l'on différoit à les expliquer ou a y répondre. L'habile orateur, qui sentoit ces inconvéniens, a pris le parti d'entrecouper son récit par des réflexions capables de prévenir tous ces mauvais effets. Vous voyez clairement que le lieu du récit oratoire n'est déterminé, que par la nature de l'objet sur lequel on doit parler; & cela doit déja vous faire entendre ce qu'exige Cicéron, quand il demande qu'il soit analogue à la cause. Cette analogie n'est autre chose que l'addresse de l'orateur à intéresser ses juges, & les prévenir en faveur des faits qu'il rapporte, & à établir les fondemens des preuves qu'il doit employer dans la suite. Ce sont là ces deux effets importants, dont je vous parlois il n'y a qu'un inf-

tant. Pour mettre dans un plus grand jour cet artifice, voyons quel uſage en a fait un célèbre avocat de ce ſiècle. Permettez que je vous faſſe la lecture du récit oratoire, dans la cauſe que M. Cochin plaida pour le préſident d'Aiguille, contre Catherine de Belrieu de Viraſel, qui prétendoit être ſa petite nièce, & que le préſident traitoit d'enfant ſuppoſé. Figurez-vous, pour un moment, que vous êtes aſſis ſur le trone de la juſtice. Après avoir entendu l'avocat, vous jugerez la queſtion en dernier reſſort.

« Mad. de Viraſel fut mariée le premier » avril 1700. On n'examine point ſi elle » apporta à ſon époux cette dot pré- » cieuſe, ſans laquelle tous les biens ſont » mépriſables :

Dos eſt magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere caſtitas.

» On ſouhaiteroit que la conduite de » M. de Viraſel n'eut pas forcé le public » à pouſſer plus loin ſa curioſité ſur ce » ſujet. A peine étoit-on ſorti des pre- » miers jours conſacrés à la joie & aux » plaiſirs, que l'on vit éclater une fu- » neſte diviſion entre l'époux & l'épouſe. » M. de Viraſel, qui convient de ce fait

» dans ſon mémoire imprimé, n'a pas
» jugé à propos de nous en découvrir
» la cauſe .... Reſpectons des ſecrets
» que M. de Viraſel n'a pas trouvé bon
» de nous confier: contentons-nous du
» fait, qu'il a reconnu ſi poſitivement.
» Cependant la nouvelle de la groſſeſſe
» de Mad. de Viraſel ſe répand dans le
» public: cet événement ſouvent propre
» à ranimer la tendreſſe d'un époux,
» ne fit pas une ſemblable impreſſion
» ſur le cœur de M. de Viraſel. Quoi qu'il
» en ſoit, Mad. de Viraſel n'étant en-
» core que dans le ſixieme mois de ſon
» mariage, ſuivit au mois de ſeptembre
» M. de Voluſan ſon pere dans le châ-
» teau de Beſſan; &, après avoir paſſé
» quelques jours avec lui, elle ſe retira
» ſeule dans ſon château de Tartuguere,
» où elle accoucha d'une fille le 6 ou 7
» octobre 1700. M. le préſident de Vo-
» luſan, qui ſe rendoit chaque jour à
» Tartuguere, écrivit auſſi tôt à M. de
» Viraſel que ſa femme étoit accouchée,
» que l'enfant étoit venu mort au monde.
» C'eſt M. de Viraſel lui-même qui nous
» a informé de cette vérité; & ce fut
» avec cette circonſtance que la nouvelle
» de l'accouchement de Mad. de Viraſel
» fut rendue publique dans ſa famille. Un

» fait important qu'il faut placer ici, eſt
» qu'en effet on ne trouve dans aucun
» regiſtre, ſoit de la paroiſſe dans laquelle
» Mad. de Viraſel eſt accouchée, ſoit d'au-
» cune autre l'extrait baptiſtere de cette
» fille de Mad. de Viraſel. Ce fait dé-
» ciſif aura ſon application dans la ſuite.
» Sur la foi de M. de Voluſan, ſur l'aveu
» de M. & de Mad. de Viraſel, toute
» la famille eſt demeurée intimement
» perſuadée que M. de Viraſel n'avoit
» point d'enfans. On n'en voyoit point
» paroître dans la maiſon du gendre,
» ni du beau-pere; ce fruit malheureux
» qui étoit péri avant ſa naiſſance, étoit
» même preſque échappé à la mémoire
» des plus proches parens. C'eſt en cet
» état que Mad. de Viraſel eſt décédée
» au mois de novembre de l'année 1705,
» ſans avoir pu réparer pendant le temps
» qu'avoit duré ſon mariage la perte
» qu'elle avoit faite de ſon premier
» fruit. M. de Viraſel entre les témoi-
» gnages de ſa douleur, n'oublioit pas
» cette circonſtance, qui la rendoit plus
» vive, que Mad. de Viraſel en mou-
» rant l'avoit laiſſé ſans enfans. Il diſoit
» aux perſonnes qui le venoient voir:
» *Saltem ſi quis mihi parvulus aulâ*
» *luderet Æneas:* du moins s'il m'étoit

» resté quelqu'enfant pour ma consola-
» tion, je supporterois ma perte avec
» plus de soulagement. Toutes les per-
» sonnes de condition s'intéresserent au
» malheur de M. de Viraſel. Mais quelle
» fut leur surprise, lorsqu'au bout d'un
» mois, on vit paroître dans sa maison
» une petite fille, qu'il vouloit faire
» passer pour être la même dont Mad.
» de Viraſel étoit accouchée en 1700?
» L'imposture étoit trop grossiere pour
» ne pas exciter l'indignation de toute
» la province, sur-tout quand on fut
» informé de la qualité des personnes
» des mains de qui il avoit pris ce sujet
» d'opprobre & de scandale, qu'il vou-
» loit introduire dans sa famille. M. le
» président d'Aiguille, plus intéressé que
» les autres par les liens du sang qui
» l'unissoient de si près avec M. de Vi-
» raſel, fut un des premiers à témoi-
» gner sa surprise. Il ne voulut cepen-
» dant rien hasarder, qu'il ne fût exac-
» tement instruit des circonstances de la
» prétendue découverte de M. de Vira-
» sel. Le 11 décembre 1703, il envoie
» chercher la Peluchon, cette femme
» chez qui M. de Viraſel étoit allé pren-
» dre sa prétendue fille; il se fait faire
» le récit odieux des démarches de M. de

» Viraſel ; il s'informe enſuite de la qua-
» lité de cette femme, de ſes habitudes,
» de ſon commerce. Plus on avance dans
» ces recherches, plus on eſt frappé
» d'horreur, à la vue d'une ſuppoſition
» ſi criminelle. Enfin M. le préſident
» d'Aiguille croit être obligé d'éclater,
» & fait ſignifier le 31 janvier 1704,
» tant à M. le préſident de Viraſel qu'à
» M. le préſident de Voluſan, une pro-
» teſtation ſolemnelle, dans laquelle il
» ſe récrie contre la ſuppoſition & l'im-
» poſture. Il déclare ouvertement, qu'il
» ne prétend pas que tout ce que M. de
» Viraſel pourra faire puiſſe mettre cette
» petite mandiante, qu'il a retirée chez
» lui, en poſſeſſion de l'état de fille
» dudit ſeigneur de Viraſel & de ladite
» dame de Mulet de Voluſan, ſon épouſe.
» M. de Voluſan, de ſon côté, que l'af-
» front touchoit encore de plus près,
» rompit toute liaiſon avec ſon gendre.
» Sa juſte colere l'a accompagné juſqu'au
» tombeau ; & s'il a donné au devoir de
» la religion un pardon qu'elle exige,
» ç'a été ſans trahir la juſtice qu'il devoit
» à ſa famille. Prêt à mourir, il a bien
» voulu voir M. de Viraſel, pour lui
» pardonner ; mais non pas cet enfant
» d'ignominie, pour le reconnoître. Il

» n'en faut pas d'autre garant que ſon
» teſtament même, dans lequel méconnoiſſant cette production de l'impoſture la plus déteſtable, il inſtitue pour
» ſon héritiere univerſelle la dame d'Eſſenaut, ſa nièce. Mad. de Voluſan accablée de ſa douleur, s'eſt condamnée
» à un triſte ſilence. Trop à plaindre
» d'avoir ſurvêcu à tant de diſgraces,
» elle a fait ce qu'elle a pu pour ſe cacher, s'il eût été poſſible, à elle-même
» le déſordre de ſa maiſon : attendant
» avec reſpect la déciſion de la juſtice,
» qui étoit ſaiſie du différend de M. de
» Viraſel & de la dame d'Eſſenaut. Elle
» s'eſt réduite à ne point prendre de
» parti. C'eſt ce qui fait que dans
» quelques mémoires, que l'on a trouvés
» après ſa mort, en diſtinguant les effets
« qui appartenoient à la ſucceſſion de
» M. de Voluſan, elle veut, dit-elle,
» qu'ils ſoient rendus aux véritables hé-
» ritiers de ſon mari. Ce n'eſt point
» ainſi qu'elle eut parlé d'une fille uni-
» que de ſa fille, ſi elle eût reconnu la
» partie adverſe pour telle : elle ne ſe
» ſeroit point réduite à des termes ſi
» vagues, &, l'on peut dire en quelque
» maniere, ſi indifférens. C'eſt dans ces
» ſentimens qu'elle eſt décédée au mois

» de décembre 1713, laiſſant pour ſeuls » & uniques héritiers, M. le préſident » d'Aiguille ſon frere, le ſieur le Ber» thon & la dame de Laſſalle, ſes autres » frere & ſœur. » Vous voilà inſtruit de l'affaire. Prononcez maintenant.

Vous voulez me prendre en défaut, répliqua Timagene; mais n'importe. Je crois qu'on ne peut pas ſe défendre de regarder la fille en queſtion comme ſuppoſée, & qu'il faut par conſéquent lui interdire de porter le nom & les armes de la famille dans laquelle elle prétendoit entrer.

Si je ne ſavois pas quel a été le ſuccès de cette cauſe, pourſuivit Euphorbe, je déciderois comme vous, ſur le narré que vous venez d'entendre. Mais les juges ont vu les choſes ſous un point de vue bien différent. Ils ont déclaré Catherine de Belrieu fille de M. de Viraſel, & ont condamné ſes parens à lui remettre les biens auxquels elle avoit droit de prétendre en cette qualité. Voici à peu-près comme les faits ſe préſenterent à leurs ieux, ſur les dépoſitions des témoins & autres informations, après les avoir dépouillés de tout l'artifice de l'éloquence. L'épouſe de M. de Viraſel, préſident au parlement de Bordeaux,

s'étoit séparée de son mari, dès les premiers jours de son mariage, & s'étoit retirée chez le président de Volusan, son pere, & delà, dans une de ses terres. Elle y mit au monde une fille. M. de Volusan & sa famille, mécontents de M. de Virasel, avoient d'ailleurs un intérêt personnel de faire disparoître cette unique héritiere, qui faisoit passer entre les mains de M. de Virasel des biens qu'ils auroient conservés, sans cette naissance. On prend donc le parti de dire à la mere, & de répandre dans le public, que l'enfant étoit mort en venant au monde. Cependant on le fait transporter dans un village à quelques lieues delà; on le fait baptiser comme un enfant trouvé, & on charge une pauvre femme de le nourrir, sans le connoître. M. de Virasel fut d'abord trompé comme les autres, & ajouta foi au bruit public. Mais, trois ans après, sa femme étant morte, il fut mieux informé: il retira chez lui cet enfant, & la reconnut pour sa fille: mais M. le président d'Aiguille & ses autres freres refuserent de souscrire à cette reconnoissance & lui contesterent son état.

Après avoir entendu ces deux récits, répliqua Timagene, je ne suis plus sur-

pris de voir Henri IV assistant à l'Audience, donner gain de cause aux deux parties adverses. Un avocat fait fasciner nos ieux, & nous faire appercevoir ce qui lui plait. Avec quelle habileté le votre sait faire usage des circonstances & les tourner à son avantage ! Le bruit s'est répandu que Mad. de Virasel a mis au monde un enfant mort : il en profite ; il l'appuie même par une autre circonstance, qui semble en démontrer la vérité ; c'est le défaut d'extrait baptistere dans toutes les paroisses, où il devoit naturellement se trouver. Tout cela est encore fortifié par l'aveu de M. de Virasel lui-même, dans les plaintes qu'il laisse échapper sur la mort de son épouse. Avec quelle adresse cet orateur interprète-t il l'incertitude où Mad. de Volusan paroît avoir été jusqu'à sa mort sur l'état de l'enfant dont il s'agissoit ! Cet artifice est admirable ; il en faut convenir. Mais n'est-il pas un peu contraire à la vérité, la sœur la plus inséparable de la probité ?

S'il se trouvoit au barreau, repartit Euphorbe, un orateur capable d'employer ces ressources dans une cause dont il connoîtroit lui-même le vice, ce seroit le plus condamnable des hom-

mes. Mais le plus souvent l'avocat est séduit par l'exposition des faits, comme vous venez de l'être vous-même. Il les apprend des parties intéressées, qui cachent ou ne dévoilent qu'à moitié ce qui peut leur nuire: il ne doit pas les soupçonner de mauvaise foi. Leurs prétentions lui paroissent donc marquées au coin de l'équité; & dès-lors, il déploie tous les ressorts de son art, pour faire valoir ce qu'il croit légitime. Il se persuade qu'il prend en main les intérêts de l'innocence, tandis qu'il est quelquefois malgré lui le protecteur du crime & de l'injustice.

J'aimerois bien autant, répliqua Timagene, qu'on plaidât ici comme dans l'Aréopage, où les avocats étoient obligés d'exposer le fait dans la plus grande simplicité, sans réflexion, sans art; ou tout appareil d'éloquence étoit interdit. Mais puisque l'usage est différent, il n'est pas inutile d'examiner comment ces Messieurs s'y prennent dans leurs récits, pour gagner leurs juges & établir leurs preuves; quand ce ne seroit que pour se mettre en garde contre l'illusion. Examinons donc, s'il vous plaît, dans le détail, en quoi consiste cette adresse. Je m'imagine qu'elle dépend d'abord

principalement d'un air naturel dans les faits, & d'une grande apparence de candeur & de vérité dans l'orateur, qui ne laisse aucunement pénétrer l'art de son récit. C'est cet admirable ressort, si je ne me trompe, que Quintilien appelle la vraisemblance, & qu'il développe si bien dans ses institutions (1). Pour y réussir, selon cet habile rhéteur, il faut suivre pas à pas la nature; il faut exposer les motifs & les vues de ceux que nous faisons agir, montrer que leurs caracteres, leurs habitudes s'accordent avec la conduite que nous leur attribuons. Mais sur-tout il faut déguiser tout cela sous le voile d'une simplicité qui ne laisse pas même soupçonner notre artifice. Il apporte ensuite pour exemple la maniere infiniment adroite dont Cicéron décrit le départ de Milon pour Lanuvium; & l'espece de naïveté avec laquelle cet orateur peint, dans les démarches de sa partie, une tranquillité & même une lenteur qui n'est point naturelle à un homme occupé d'un grand crime. Une autre attention qu'il faut avoir, c'est de ne rien omettre de ce qui peut faire naître

(1) Lib. 4, c. 2.

des soupçons désavantageux à notre adverse partie, ou diminuer ceux qu'on pourroit avoir conçus contre nous. C'est un précepte que je me souviens d'avoir lu dans un ouvrage imprimé avec ceux de Cicéron (1).

Je m'apperçois bien, poursuivit Euphorbe, que vous ne vous contentez pas de lire César & le chevalier Folard. Vous venez en effet d'extraire des deux maîtres de l'éloquence Romaine, ce qu'il y a de plus important dans le récit oratoire. J'y voudrois seulement ajouter, que l'orateur doit se borner aux circonstances qui forment ou qui appuyent ses preuves. « Ce qui donne aux narrations » de M. Cochin un jour admirable, dit » l'auteur de la préface de ses œuvres, » c'est qu'elles ne présentent rien qui » n'ait rapport à son sujet, qui est uni- » que. » C'est par cette raison que le défenseur de Milon s'arrête à des détails qui semblent minutieux, comme le remarque Quintilien, mais qui prouvent invinciblement ce que l'orateur vouloit établir; savoir, que Milon ne méditoit point un meurtre, qu'il n'a

(1) Ad Heren. lib. 2, c. 3.

point

point été l'agreſſeur, & que s'il a mis à mort Clodius, ce n'a été que dans les bornes d'une légitime défenſe. Si vous êtes curieux de voir avec quelle adreſſe un habile avocat s'inſinue dans l'eſprit de ſes juges, par le détail des faits, & y prépare les voies au reſte de ſon diſcours, liſons la narration de l'orateur Romain (1), lorſqu'il défendit Sextus Roſcius d'Amerie, accuſé d'avoir aſſaſſiné ſon propre pere. Cicéron étoit jeune alors, & l'on s'en apperçoit: mais cette jeuneſſe eſt celle d'un grand homme, dont les coups d'eſſai ſont preſque des chef-d'œuvres. Il avoit pour juges, des ſénateurs choiſis par le dictateur Sylla dans les premieres maiſons de Rome. Il ſe propoſe de leur prouver non-ſeulement que Roſcius eſt innocent du crime qu'on lui impute, mais même qu'on ne peut l'attribuer qu'aux deux Roſcius, ſes parens & ſes accuſateurs, appuyés du crédit d'un certain Chryſogonus, favori de Sylla. Ecoutons-le rapporter le fait dont il s'agit. «(2) Sextus Roſcius, pere de ma partie, » étoit un citoyen d'Amerie. Sa naiſſance,

(1) Orat. ſecunda, pro Sext. Roſcio Amerino, n. 15.

(2) Sext. Roſcius, pater hujuſce, municeps

» ſa nobleſſe, ſa fortune le mettoient » au pemier rang, non-ſeulement dans » cette ville municipale, mais encore » dans tous les environs. Il joignoit à » cela la faveur & l'amitié de la nobleſſe » la plus diſtinguée qu'il recevoit chez » lui. Sa maiſon étoit fréquentée par les » Metellus, les Servilius, les Scipions: » il avoit même avec eux des liaiſons » intimes & une eſpèce de familiarité. » Si je rappelle ici ces grands noms, » c'eſt avec la diſtinction & le reſpect » qui leur ſont dûs. De tous les avantages » dont jouiſſoit Roſcius, ce dernier eſt » le ſeul qu'il ait laiſſé à ſon malheu- » reux fils. Des brigands domeſtiques » ont envahi ſon patrimoine qu'ils poſ- » ſédent maintenant; mais les connoiſ- » ſances & les amis de ſon pere, pren-

---

Amerinus fuit, cum genere & nobilitate, & pecuniâ non modo ſui municipii, verum etiam ejus vicinitatis facilè primus, tum gratiâ atque hoſpitiis florens hominum nobiliſſimorum. Nam cum Metellis, Serviliis, Scipionibus erat ei non modo hoſpitium, verum etiam domeſticus uſus, & conſuetudo: quas, ut æquum eſt, familias honeſtatis amplitudiniſque gratiâ nomino. Itaque ex ſuis omnibus commodis hoc ſolum filio reliquit: nam pa-

» nent la défense de sa réputation, de son » innocence & de sa vie. Roscius avoit » toujours été le partisan de la noblesse ; » il le fut plus que jamais dans ces der- » niers troubles, où la dignité & la » vie de tous les nobles furent exposées » aux plus grands dangers, & il n'épar- » gna, dans son voisinage, ni ses soins, » ni son zèle, ni son crédit pour une » si belle cause. Il regardoit comme un » devoir pour lui de défendre l'honneur » de ceux à qui il devoit celui dont il » jouissoit lui-même parmi ses conci- » toyens. La victoire s'étant enfin dé- » clarée, & les combats ayant cessé, » dans le temps où l'on arrêtoit par-tout, » où l'on proscrivoit ceux qui étoient » soupçonnés d'avoir tenu le parti con-

---

trimonium domestici prædones vi ereptum possident ; fama & vita innocentis ab hospitibus amicisque paternis defenditur. Hic cum omni tempore nobilitatis fautor fuisset, tum hoc tumultu proximo cum omnium nobilium dignitas & salus in discrimen veniret, præter cæteros in ea vicinitate eam partem causamque operâ, studio, autoritate defendit. Etenim rectum putabat pro eorum honestate se pugnare, propter quos ipse honestissimus inter suos numerabatur. Posteaquam victoria constituta est, ab armisque recessimus, cum pros

» traire, il se montra fréquemment dans » Rome, au milieu de la place publique, » sous les ieux des citoyens ; il parut » enfin prendre part au triomphe de la » noblesse, bien loin d'apprehender qu'il » ne lui en arrivât aucun accident. Depuis » long-temps il avoit des démêlés avec » les deux Roscius d'Amerie, dont l'un » est ici sous mes ieux parmi nos accu- » sateurs, l'autre possede, à ce que j'ap- » prends, trois fonds de terre de l'ac- » cusé. Si Roscius eût été aussi attentif à » prévenir les effets de ces démêlés, qu'ils » lui causoient d'allarmes, il vivroit au- » jourd'hui. Et ce n'étoit pas sans fonde- » ment qu'il craignoit les ressentimens » d'un T. Roscius Capiton, d'un T. » Roscius Magnus, qui est ici présent.

---

criberentur homines, atque ex omni regione caperentur ii qui adversarii fuisse putabantur, erat ille Romæ frequens, atque in foro & in ore omnium quotidie versabatur; magis ut exultare victoriâ nobilitatis videretur, quàm timere, ne quid ex eâ calamitatis sibi accideret. Erant ei veteres inimicitiæ cum duobus Rosciis Amerinis, quorum alterum sedere in accusatorum subselliis video, alterum tria hujusce prædia possidere audio: quas inimicitias si tàm cavere potuisset, quàm metuere sole-

« Connoissez, Messieurs, de quels hom-
» mes je parle : l'un est un ancien gla-
» diateur, déja fameux par plus d'une
» victoire remportée dans l'arène : l'au-
» tre, qui n'étoit encore qu'un novice
» avant cet exploit, a pris depuis peu
» les leçons de cet excellent maître d'es-
» crime, & l'a bientôt emporté sur lui
» en scélératesse & en audace. En effet,
» suivons l'ordre des faits, & je me
» flatte qu'ils vous feront voir clairement
» sur qui doivent tomber les soupçons
» du crime qui nous occupe. Sextus Ros-
» cius, pour qui je parle, est à Amerie,
» & T. Roscius est à Rome ; celui-là
» passe ses jours dans ses terres, où il se
» livre tout entier à la vie champêtre & au

---

bat, viveret. Neque enim, judices, injuriâ metuebat. Nam duo isti sunt T. Roscii, quorum alteri Capitoni cognomen est, iste qui adest Magnus vocatur, homines ejusmodi : alter plurimarum palmarum vetus ac nobilis gladiator habetur ; hic autem nuper se ad eum lanistam contulit, qui, cum ante hanc pugnam tiro esset scientiâ, facile ipsum magistrum scelere audaciâque superavit. Nam cum hic Sex. Roscius esset Ameriæ, T. autem iste Roscius, Romæ ; cum hic filius assiduus in prædiis esset, cumque se voluntate patris rei familiari vitæque rusticæ dedisset ; iste autem

» soin de ses biens pour se conformer à
» la volonté de son pere ; celui-ci ne
» sort point de la capitale ; & c'est dans ces
» circonstances que Sext. Roscius le pere
» est assassiné près des bains du mont Pala-
» tin, en revenant de souper. Mais ce ne
» sont là que des soupçons ; allons plus
» loin ; & si la suite des événemens n'ap-
» porte ici l'évidence, je consens que
» vous regardiez ma partie comme con-
» pable de ce meurtre. Le premier qui
» porta à Amerie la nouvelle de la mort
» de Roscius, fut un certain Manlius
» Glaucia, homme obscur, affranchi,
» client & ami particulier de ce T. Ros-
» cius : où va-t-il l'annoncer ? ce n'est pas
» chez son fils, mais chez T. Capiton,

---

frequens Romæ esset, occiditur ad balneas Palatinas rediens à cœnâ Sext. Roscius. Spero ex hoc ipso non esse obscurum, ad quem suspicio maleficii pertineat. Verum id quod adhuc est suspicionsum, nisi perspicuum res ipsa fecerit, hunc affinem culpæ judicatote. Occiso Sext. Roscio, primus Ameriam nuntiat Manlius Glaucia, quidam homo tenuis, libertinus, cliens & familiaris istius T. Roscii, & nuntiat domum, non filii, sed T. Capitonis, inimici : & cum post horam primam noctis occisus esset, primo diluculo nuntius hic Ameriam venit ; decem horis nocturnis sex & quin-

» ſon ennemi : le meurtre avoit été com-
» mis plus d'une heure après la nuit fer-
» mée, & le courrier arrive au point
» du jour à Amerie, ayant ainſi parcouru
» en chaiſe pendant les ténébres, cin-
» quante-ſix mille pas en dix heures de
» temps. Le but de tant de diligence
» n'étoit pas ſeulement d'apporter le pre-
» mier à Capiton, une nouvelle qui put
» flatter ſa haine : il vouloit lui préſen-
» ter le poignard récemment arraché du
» ſein de ſon ennemi, & fumant encore
» du ſang qu'il venoit de répandre. Qua-
» tre jours après, on ſe rend à Vo-
» laterra, dans le camp de Sylla ; on y
» raconte cet événement à Chryſogo-
» nus : on lui expoſe les ſommes con-

---

quaginta millia paſſuum ciſiis pervolavit ; non modo ut exoptatum inimico nuntium primus afferret, ſed etiam cruorem inimici quàm recentiſſimum, telumque paulò ante è corpore extractum : oſtenderet. Quatriduo quo hæc geſta ſunt, res ad Chryſogonum in caſtra L. Syllæ Volaterras defertur : magnitudo pecuniæ demonſtratur ; bonitas prædiorum (nam fundos decem & tres reliquit, qui Tiberim fere omnes tangunt :) hujus inopia & ſolitudo commemoratur : demonſtrant, cum pater hujuſce, Sext. Roſcius, homo tam ſplendidus & gratioſus nullo negotio ſit occiſus, Romæ ig-

» sidérables que laisse le défunt, la ri-
» chesse de ses fonds, au nombre de
» treize, presque tous sur les bords du
» Tibre : on lui fait remarquer que son
» fils est sans ressource & sans appui :
» Si Sext. Roscius, lui dit-on, malgré
» sa magnificence & son crédit a pu être
» assassiné sans peine, on peut plus aisé-
» ment encore se défaire d'un particu-
» lier inconnu dans Rome : on lui offre,
» on lui promet de l'exécuter : en un
» mot, Messieurs, le complot se forme.
» On ne parloit plus alors de proscrip-
» tions ; ceux-mêmes que la crainte avoit
» mis en fuite, reparoissoient & se
» croyoient hors de danger : n'importe ;
» Chrysogonus se porte pour adjudica-

---

notum de medio tolli posse : ad eam rem operam suam pollicentur. Ne diutius vos teneam, judices, societas coïtur. Cum jam proscriptionis mentio nulla fieret, & cum etiam qui antea metuerant, redirent, ac jam defunctos sese periculis arbitrarentur, hominis studiosissimi nobilitatis manceps fit Chrysogonus ; tria prædia vel nobilissima Capitoni propria tradunt-tur, quæ hodie possidet ; in reliquas omnes fortunas iste T. Roscius, nomine Chrysogoni, quemadmodum ipse dicit, impetum facit... Hæc omnia judices, imprudente L. Syllâ facta esse, certò scio. Neque enim mirum, cum

» taire des biens d'un citoyen, toujours dé-
» voué à la nobleſſe. On donne en toute
» propriété à Capiton trois des meilleu-
» res terres, qu'il poſſéde aujourd'hui :
» & ce T. Roſcius ici préſent, s'empare
» de tout le reſte du bien ; mais, com-
» me il le dit lui-même, au nom de
» Chryſogonus.... Je ſuis parfaitement
» inſtruit, Meſſieurs, que tout cela s'eſt
» paſſé à l'inſçu de Sylla. Doit-on être
» ſurpris en effet, qu'il échappe quelque
» choſe à un homme chargé tout-à-la-
» fois de réparer les maux paſſés, & de
» prévenir ceux qui ſemblent nous me-
» nacer ; à un homme qui ſeul a le pou-
» voir de faire la guerre, & les moyens
» d'établir la paix, ſur qui tous les ieux

---

eodem tempore & ea quæ preterita ſunt & ea quæ videntur inſtare, præparet, cum & pacis conſtituendæ rationem, & belli gerendi poteſtatem ſolus habeat, cum omnes in unum ſpectent, unus omnia gubernet, cum tot tantiſque negotiis diſtentus ſit, ut reſpirare libere non poſſit, ſi aliquid non animadvertat ; cum præſertim tàm multi occupationem ejus obſervent, tempuſque aucupentur, ut ſimul atque ille deſpexerit, aliquid hujuſmodi moliantur. Huc accedit, quod quamvis ille felix ſit, ſicut eſt, tamen in tantâ felicitate nemo poteſt eſſe in magnâ familiâ, qui neminem neque

» ſont ouverts, de qui tout dépend; à » un homme enfin, occupé de tant d'af- » faires importantes, qu'à peine a-t-il le » temps de reſpirer: ſur-tout ſi l'on ſe » repréſente une foule de gens attentifs » à obſerver le temps où il eſt le plus » ſérieuſement appliqué, & à ſaiſir l'inſ- » tant où il détourne les ieux, pour » ourdir quelque trame pareille à celle- » ci. Sylla eſt heureux ſans doute, ce » titre lui convient: mais quelque ſoit » ſon bonheur, il eſt impoſſible que » dans un nombreux domeſtique, il n'y » ait pas un eſclave, pas un affranchi, » dont la probité ſe ſoit jamais démentie. » Cependant, ce même T. Roſcius, ce » vertueux procureur de Chryſogonus,

---

ſervum, neque libertum improbum habeat. Interea iſte T. Roſcius, vir optimus, procurator Chryſogoni, Ameriam venit; in prædia hujus invadit; hunc miſerum, luctu perditum, qui nondum etiam paterno funeri juſta ſolviſſet, nudum ejicit domo atque focis patriis Diiſque Penatibus præcipitem, judices, exturbat; ipſe ampliſſimæ pecuniæ fit dominus. Qui in ſua re fuiſſet egentiſſimus, erat, ut ſit, inſolens in alienâ. Multa palam domum ſuam auferebat; plura clam de medio removebat: non pauca ſuis adjutoribus largè effuſèque donabat: reliqua, conſtitutâ auctio-

» arrive à Amerie : il s'empare des ter-
» res de Sextus, &, avant que ce mal-
» heureux fils eut pu rendre les der-
» niers devoirs aux cendres de son pere,
» il le dépouille, il ne lui laisse que la
» misere & les larmes, il l'arrache vio-
» lemment à ses Dieux Pénates, il le
» bannit, il le chasse de sa propre mai-
» son, & devient le maître d'une am-
» ple & riche succession. Destiné par
» son état aux humiliations de l'indigen-
» ce, il devint audacieux dans une for-
» tune étrangere ; c'est l'ordinaire. Il
» emporta publiquement plusieurs effets
» chez lui : il en fit disparoître bien
» d'autres secretement : il fit de riches
» & de magnifiques présens à ses coo-

---

ne, vendebat. Quod Amerinis usque eò visum est indignum, ut urbe totâ fletus gemitusque fieret. Etenim multa simul ante oculos versabantur ; mors hominis florentissimi, Sex. Roscii, crudelissima ; filii autem ejus egestas indignissima, cui de tanto patrimonio prædo iste nefarius ne iter quidem ad sepulchrum patrium reliquisset ; bonorum emtio ; flagitiosa possessio ; furta, rapinæ, donationes. Nemo erat, qui non ardere omnia mallet, quàm videre in Sext. Roscii, viri optimi atque honestissimi, bonis jactantem ac dominantem T. Roscium. Itaque Decurionum

» pérateurs, & fit vendre le reſte à l'en-
» chere. Cette conduite parut ſi indigne
» aux habitans d'Amerie, que la ville
» entiere retentiſſoit de pleurs & de gé-
» miſſemens. Mille objets ſe réuniſſoient
» pour augmenter leur douleur; la mort
» cruelle du plus illuſtre de leurs con-
» citoyens, l'état déplorable de ſon fils
» dépouillé du plus beau patrimoine par
» l'avarice d'un ſcélérat, qui ne lui avoit
» pas même laiſſé un ſentier pour aller
» verſer des larmes ſur le tombeau de
» ſon pere, la vente & l'uſurpation cri-
» minelle de ſes biens diſſipés par le vol,
» les rapines & les prodigalités. Il n'é-
» toit point d'accident, point de mal-
» heur qu'on trouvât comparable à celui

---

decretum ſtatim ſit, ut decem primi proficiſcantur ad L. Syllam doceantque eum, qui vir Sext. Roſcius fuerit; conquerantur de iſtorum ſcelere & injuriis; orent, ut & illius mortui famam, & filii innocentis fortunas conſervatas velit..... Legati in caſtra veniunt. Intelligitur, judices, id quod jam ante dixi, imprudente L. Syllâ, ſcelera hæc & flagitia fieri. Nam ſtatim Chryſogonus & ipſe ad eos accedit, & homines nobiles allegat iis, qui peterent, ne ad Syllam adirent, & omnia Chryſogonum, quæ vellent, eſſe facturum, pollicerentur. Uſque adeò autem illi

» de voir un T. Roſcius enrichi & décoré
» des biens de Sext. Roſcius, le plus honnê-
» tes & le plus vertueux des hommes. En
» conſéquence les Décurions s'aſſemblent
» & ordonnent par un decret, que les dix
» premiers d'entr'eux ſe rendront auprès
» de Sylla, qu'ils lui repréſenteront quel
» homme étoit S. Roſcius, qu'ils ſe plain-
» dront de l'injuſtice de ces ſcélérats,
» qu'ils le prieront enfin de mettre à
» couvert ſous ſa protection & l'honneur
» d'un pere mort, & la fortune d'un fils
» innocent.... Les députés arrivent au
» camp. C'eſt ici, Meſſieurs, qu'on
» reconnoît la vérité de ce que j'ai dit,
» que Sylla ignoroit ces infamies & ces
» horreurs. Chryſogonus vient trouver

---

pertimuerat, ut mori mallet, quàm de his rebus Syllam doceri. Homines antiqui, qui ex ſuâ naturâ cœteros fingerent, cum ille confirmaret, ſeſe nomen Sext. Roſcii de tabulis exemturum, prædia vacua filio traditurum, cumque id ita futurum T. Roſcius Capito, qui in decem legatis erat, appromitteret, crediderunt; Ameriam re inoratâ reverterunt. Ac primò rem differre quotidie ac procraſtinare illi cœperunt: deinde aliquantò lentius nihil agere, atque deludere: poſtremò (id quod facilè intellectum eſt) inſidias vitæ hujuſce Sext. Roſcii parare, neque ſeſe arbitrari

» les députés lui-même ; il leur envoye
» des gens de distinction pour les prier
» de ne point voir Sylla, & les assurer
» que Chrysogonus se soumettra à tout
» ce qu'ils desirent. Il appréhendoit si
» fort que toutes ces intrigues ne vins-
» sent aux oreilles de Sylla, qu'il eût
» préféré la mort à un pareil accident.
» Les députés élevés dans la simplicité
» des premiers âges, jugeoient des au-
» tres par leur propre cœur. Chryso-
» nus protestoit qu'il effaceroit du ta-
» bleau des proscripts le nom de Sext.
» Roscius, & qu'il remettroit à son fils
» toutes ses terres : T. Roscius Capiton
» l'un des dix députés garantissoit ces
» promesses : ils les crurent sinceres, &
» retournerent à Amerie, sans avoir
» exécuté leur commission. On com-

---

posse diutiùs alienam pecuniam, domino incolumi, obtinere. Quod is simul atque sensit, de amicorum cognatorumque sententiâ, Romam confugit, & sese ad Cæciliam Nepotis filiam, quam honoris causâ nomino, contulit, quâ pater usus erat plurimum : in quâ muliere, judices, etiam nunc, id quod omnes semper existimaverunt, quasi exempli causâ, vestigia antiqui officii remanent. Ea Sext. Roscium, inopem, ejectum domo, atque expulsum ex suis bonis, fugientem latronum tela & minas,

» mença d'abord par différer & remet-
» tre de jour en jour ce qu'on avoit
» promis ; enſuite par des lenteurs af-
» fectées, on demeura dans l'inaction,
» & on éluda l'exécution de ſes enga-
» gemens ; enfin, il fut aiſé de s'apper-
» cevoir qu'on en vouloit aux jours de
» Sex. Roſcius le fils, & que nos ad-
» verſaires avoient compris, qu'ils ne
» pouvoient pas jouir plus long-temps
» d'un bien uſurpé, s'ils laiſſoient vivre
» celui qui en étoit le propriétaire lé-
» gitime. Roſcius pénétra leur deſſein ;
» & par le conſeil de ſes parens & de
» ſes connoiſſances, il prit auſſi-tôt la
» fuite & ſe retira à Rome auprès de
» Cécilia, fille de Népos, de tout temps
» l'amie de ſon pere, & dont je ne dois
» parler qu'avec les éloges qu'elle mé-
» rite. Oui, Meſſieurs, c'eſt une opi-

---

recepit domum ; hoſpitique oppreſſo jam deſperatoque ab omnibus opitulata eſt. Ejus virtute, fide, diligentiâ factum eſt, ut hic potius vivus in reos, quàm occiſus in proſcriptos referretur. Nam poſtquam iſti intellexerunt ſummâ diligentiâ vitam Sext. Roſcii cuſtodiri, neque ſibi ullam cœdis faciundæ poteſtatem dari, conſilium ceperunt plenum ſceleris & audaciæ, ut nomen hujus de parricidio defer-

» nion générale que dans cette femme
» respectable les Dieux ont voulu conser-
» ver même jusqu'à nos jours des traces
» de l'humanité & de la bienfaisance de
» nos peres, comme pour nous servir
» de modèle. Elle fut sensible à la mi-
» sere de Roscius chassé de sa maison,
» dépouillé de ses biens, & qui fuyoit
» la fureur & les menaces d'une troupe
» de brigands; elle le reçut chez elle;
» elle appuya même de son crédit cet
» hôte infortuné, abandonné de tout
» le monde au milieu de la plus cruelle
» oppression. S'il voit encore la lumiere
» en attendant votre arrêt, si son nom
» n'est pas parmi ceux des proscripts,
» s'il n'est pas lui-même au rang des
» morts; c'est à la vertu, à la probité,
» au zéle ardent de Cécilia qu'il le doit.
» Nos ennemis comprirent que la vie
» de Roscius étoit à couvert sous une

---

rent; ut ad eam rem aliquem accusatorem veterem compararent, qui de eâ re posset dicere aliquid, in quâ re nulla subesset suspicio; denique, ut quoniam crimine non poterant, tempore ipso pugnarent: Ita loqui homines; quod judicia tandiu facta non essent, condemnari eum oportere, qui primus in judicium adductus esset: huic autem patronos propter

» pareille protection, & qu'ils n'avoient
» plus de moyens de répandre son sang.
» Ils formerent alors un projet digne de
» la scélératesse & de l'audace la plus
» consommée : ce fût de le déférer com-
» me coupable de parricide ; de trou-
» ver quelqu'ancien délateur, qui pût
» former une accusation sur un objet,
» où il n'y avoit pas lieu au moindre
» soupçon ; enfin, d'armer pour le per-
» dre les circonstances même du temps,
» puisque leur injuste cruauté étoit sans
» ressource. Ils se reposoient sur cer-
» tains discours que l'on tenoit dans
» Rome ; qu'après un temps si long,
» où l'on n'avoit vu aucun jugement cri-
» minel, on ne pouvoit pas manquer
» de condamner le premier qui paroî-
» troit en justice. Ils se flatterent que
» la faveur de Chrysogonus écarteroit
» tous ceux qui voudroient plaider pour
» l'accusé ; que personne ne se hasarde-
» roit de parler de la vente de ses biens

Chrysogoni gratiam defuturos : de bonorum venditione, & de istâ societate verbum esse facturum neminem : ipso nomine parricidii & atrocitate criminis fore, ut hic nullo negotio tolleretur, qui ab nullo defensus esset. Hoc consilio, atque adeo hac amentiâ impulsi,

» & du complot formé contre lui ; que » le seul nom de parricide & l'atrocité » de ce crime applaniroient toutes les » difficultés, & le livreroient sans dé- » fense à leur ressentiment & à la mort. » C'est dans cette vue, Messieurs, c'est » avec cette fureur aveugle qu'ils vous » ont laissé le soin de faire périr un » homme, qu'ils n'ont pu égorger eux- » mêmes, comme ils le desiroient. »

Je pense comme vous, reprit Timagene, que Cicéron, dix ans plus tard, auroit abregé ce récit & mieux caché son jeu. Au reste, nous pouvons profiter de cette jeunesse : elle nous laisse mieux appercevoir l'art de l'orateur ; & je remarque d'abord ici cette vraisemblance si fort recommandée par Quintilien. Les faits naissent les uns des autres d'une maniere si naturelle, qu'ils ne laissent pas lieu au moindre soupçon. Un homme riche est assassiné, dans des temps de troubles & de désordres : il a des ennemis qui se proposent d'envahir ses biens : ils s'appuient du crédit d'un

---

quem ipsi, cum cuperent, non potuerunt occidere, cum jugulandum vobis tradiderunt.

ſcélérat puiſſant & avide, pour ſe défaire d'un héritier incommode : tout cela n'eſt que la marche ordinaire du crime & de la paſſion. Rien de plus naturel que les artifices dont ils ſe ſervent pour tromper les députés d'Amerie, & pour éluder les promeſſes qu'ils leur avoient faites : enfin rien de plus familier à des pervers, que d'employer la faveur d'un de leurs complices, pour armer la juſtice elle-même contre l'innocence qu'ils veulent perdre. Tout s'accorde ici parfaitement bien : l'abus de la faveur dans Chryſogonus, avec le rôle timide qu'il joue ; le caractere & les habitudes des deux Roſcius, avec l'intrigue qu'ils conduiſent. La ſimplicité des députés, eſt un tableau d'après nature. Il n'y a pas moins d'adreſſe dans ce récit à préparer les preuves. On eſt à demi-perſuadé, lorſqu'on l'a entendu. Cicéron vouloit établir, ce me ſemble, que les deux Roſcius étoient eux-mêmes les ſeuls auteurs du meurtre dont ils accuſoient leur parent. Dans cette vue, il a ſoin d'obſerver que Roſcius le pere étoit partiſan de la nobleſſe, à la tête de laquelle étoit Sylla : ce qui prouve qu'il n'avoit point été mis au nombre des proſcripts. Il fait remarquer les ini-

mitiés qui regnoient entre le défunt & les accuſateurs ; tandis que le fils n'avoit jamais témoigné que du reſpect & de l'obéiſſance à ſon pere : mais il s'arrête ſur-tout ſur le temps, le lieu & les circonſtances de cet aſſaſſinat, qui donnent ici le plus grand jour. Au moment que Roſcius perd la vie à Rome, Titus eſt dans cette capitale, & Sextus à Amerie : un ami de Titus en porte la nouvelle dans cette derniere ville, en dix heures de nuit, non pas à Sextus, mais à Capiton l'un des accuſateurs : après la mort du pere, ſes biens ſe trouvent partagés entre les deux Roſcius & Chryſogonus, tandis que le fils eſt dépouillé & réduit à l'indigence, & n'a pu obtenir la liberté de défendre ſa vie, que par la protection de Cécilia. Aſſurément il faut être aveugle, & aveugle volontaire, pour ne pas voir dans ce détail de quelle main le coup eſt parti.

Tout cela eſt fort bien, comme vous le remarquez, pourſuivit Euphorbe : mais que penſez-vous de l'habileté de notre orateur à ſe tirer de l'embarras où le mettoit ſa propre cauſe, & à intéreſſer ſes juges pour ſa partie ? Défendre un malheureux, ſans appui, contre les pourſuites d'un homme tout-puiſſant

par la faveur de Sylla, qui seul étoit alors le maître, ou plutôt, le tyran de Rome, vous conviendrez que c'étoit une entreprise difficile, & peut-être aussi périlleuse pour l'avocat, que pour son client. Cicéron ne fut point effrayé de ces difficultés, & trouva dans son art, de quoi les vaincre. Il fait réflexion que le temps où il parle est le regne de la noblesse; que Sylla s'est ouvertement déclaré pour ce premier corps de l'état, dont il étoit membre lui-même; qu'il a choisi ses juges dans les plus illustres maisons des patriciens, tels que les Métellus, les Servilius, les Scipions: il a grand soin dès-lors de représenter le pere de Roscius comme un homme dévoué aux intérêts de la noblesse, & partisan de tout ce qui avoit un grand nom dans la république. Ce n'étoit pas encore là le pas le plus dangereux. Cette maniere de penser pouvoit rendre la mémoire de Roscius plus chere à ceux qui devoient venger sa mort: mais il falloit attaquer Chrysogonus l'ami, le confident, le favori du nouveau souverain, dévoiler son avarice & montrer qu'il étoit l'ame de cette intrigue. Comment exécuter tout cela sans nuire à sa cause en irritant Sylla, qu'on devoit na-

turellement soupçonner d'autoriser, ou du moins de tolérer ces crimes? C'est à prévenir cet inconvénient que Cicéron emploie toute son adresse. Il assure que le chef de la république ignoroit absolument ces odieuses menées : & il appuye cette assurance sur sa propre connoissance particuliere ; sur les agitations & les inquiétudes de Chrysogonus, lorsqu'il appréhende que Sylla ne soit instruit de ce qui se passe ; enfin sur la nature même des occupations de cet heureux vainqueur de Marius ; & cette derniere preuve lui donne occasion de faire un éloge de Sylla, d'autant plus flatteur, qu'il semble amené par la nécessité de la cause, & qu'il paroît qu'on ne se propose que d'excuser sa conduite. Sylla est l'homme de l'état : c'est sur lui seul que roulent les intérêts publics & particuliers, présens & à venir : enfin il consacre au soin de la république son temps, son repos & les douceurs de sa vie. Remarquez que Cicéron ne dit ici rien que de vrai, & qu'il n'est point adulateur, même en faisant la cour à un usurpateur. Le beau portrait qu'il fait ensuite de Cécilia, femme de Sylla, n'est pas moins propre à gagner le dernier. Célébrer les vertus d'une épouse,

c'eſt louer le choix qu'à fait ſon époux. Enfin, la peinture de l'état affreux où ſe trouve Roſcius obligé de défendre ſon honneur & ſa vie contre ceux qui lui ont ravi ſes biens & l'auteur de ſes jours, privé de la triſte conſolation d'arroſer de ſes larmes les cendres de ſon pere, doit intéreſſer les cœurs les plus inſenſibles.

Le pathétique & les autres ornemens de l'éloquence, répliqua Timagene, trouvent donc place auſſi dans le récit oratoire? Comment, s'il vous plaît, accordez-vous cela, avec cette ſimplicité qui lui eſt ſi recommandée?

C'eſt préciſément là que j'en voulois venir, pourſuivit Euphorbe. La ſimplicité de cette narration, conſiſte plutôt à avoir des ornemens mâles & ſérieux, qu'à n'en point avoir. Le même Cicéron, bon juge en cette matiere, en parlant de cette partie du diſcours, (1) même dans le genre judiciaire, y admet les objets frappans, les ſurpriſes inopinées, les grands mouvemens, les ſentimens de la douleur, de la crainte, de la joie, de la triſteſſe. On y voit même

(1) De orator. partitionibus. c. 35.

avec plaisir, sur-tout dans le panégyrique des pensées ingénieuses & délicates, telles que celle de Pline, en faisant l'éloge de Trajan; (1) « la postérité » pourra-t-elle croire que ce prince » n'a jamais recherché la souveraine puis» sance, & que, pour y parvenir, il n'a » fait d'autres démarches que la mérи» ter & obéir? » Mais, dans ces ornemens, il faut toujours beaucoup de réserve & de sagesse, & en bannir tout ce qui a l'air affecté ou trop étudié. De tous les défauts, dit Quintilien, (2) l'affectation est le pire: on évite les autres; on recherche celui-là.

Vous prévenez une difficulté que j'allois vous faire, interrompit Timagene, à l'occasion du récit oratoire que vous venez d'examiner. Car parmi les beautés sans nombre qui s'y rencontrent, je crois y appercevoir des traits qui ont besoin de quelque indulgence. N'y a-t-il pas quelque chose de forcé dans cette idée,

---

(1) *Credent ne posteri, nihil ipsum, ut imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit & paruit?*

(2) *Omnium vitiorum pessimum: nam cætera cum vitentur, hoc petitur.* Instit. lib. 8. cap. 3.

que

que Glaucia vouloit *non-seulement apporter le premier à Capiton une nouvelle qui pût flatter sa haine, mais encore lui présenter le poignard récemment arraché du sein de son ennemi, & fumant encore du sang qu'il venoit de répandre?* J'aurois desiré, sur-tout, que cet illustre orateur nous eût épargné plusieurs jeux de mots, que votre traduction a fait disparoître en grande partie. Tel est, *ut hic potius vivus in reos, quam occisus in proscriptos referretur;* Cœcilia a fait en sorte que Roscius fût placé plutôt parmi les accusés pendant sa vie, que parmi les proscripts après sa mort: & ces deux autres, qu'on ne peut rendre exactement dans notre langue, *quorum alterum sedere in accusatorum subselliis video, alterum tria hujusce prædia possidere audio:* & plus bas, *ut ad eam rem aliquem accusatorem veterem compararent, qui de eâ re posset dicere aliquid, in quâ re nulla subesset suspicio.* Je ne vois pas quelle grace peut avoir dans cet endroit, le mot *res* répété jusqu'à trois fois. En général, l'anthitèse se montre un peu souvent dans tout ce morceau.

Je ne vous accuserai plus, reprit Euphorbe, de trop aimer les ornemens du

ſtile. Il me paroît que vous devenez ſévère ; mais cette ſévérité même fait honneur à Ciceron. Vous en auriez peut-être moins pour tout autre. La pouſſiere la plus légere s'apperçoit mieux ſur une glace, que ſur la pierre ou le bois. Malgré ces petits défauts, l'exemple que je vous ai apporté ſuffit pour prouver, que le grand & le pathétique peut trouver place dans le récit oratoire. Les penſées & les alluſions fines & délicates n'en ſont pas même exclues. Témoin celle que fait Ciceron en parlant d'une comédienne que Verrès avoit priſe à ſa ſuite, & dont la préſence avoit indigné toutes les dames qui étoient de la compagnie du préteur. « Ce nouvel Annibal, dit » l'orateur, convaincu que le mérite » ſeul, & non la naiſſance, devoit dé» cider des rangs dans ſon camp, eut » tant d'attachement pour cette femme, » qu'il la tranſporta avec lui en quittant » ſon département. (1). » J'en pourrois citer pluſieurs autres ſemblables.

(1) Iſte autem Annibal qui in ſuis caſtris putabat oportere virtute non genere certari, ſic eam Tertiam dilexit, ut eam ſecum ex provinciâ exportaret. *In Verrem. lib. 5.*

Je trouve dans Cicéron, ajouta Timagene, un mérite qui n'eſt pas commun ; c'eſt d'être auſſi bon rhéteur que parfait orateur. Ces deux talens ſont rarement unis : j'en ſuis étonné. Car enfin ceux qui font une étude particuliere des régles de l'éloquence, qui les enſeignent aux autres, doivent être en état d'en faire uſage eux-mêmes.

C'eſt préciſément répartit Euphorbe parce qu'ils les ſavent trop, qu'ils réuſſiſſent aſſez mal dans un diſcours. La crainte de s'en écarter les rend timides, émouſſe leur goût, deſſeche leur imagination, & ne leur permet pas de ſe livrer à ces élans de génie qui décelent un grand maître. Dans tous les arts, la contrainte eſt ennemie de la perfection. Dans l'éloquence, les régles les plus ſûres que puiſſe ſuivre l'avocat, ſont la nature, les circonſtances particulieres de ſa cauſe & ſon propre goût. Si vous voulez achever de vous convaincre que le récit oratoire admet des ornemens lorſque le ſujet l'exige, conſultez l'orateur Romain, dans ſon plaidoyer pour A. Cluentius : vous y verrez quels ſentimens, quel pathétique il répand dans cette partie du diſcours. Il uſe de la liberté qu'il a donnée aux autres, &

met en jeu jusqu'aux éclairs de l'antithèse. Faut-il peindre la conduite d'une mère qui arrache son gendre des bras de sa propre fille, pour l'épouser elle-même, & qui poursuit son fils au criminel? Il est difficile d'employer des couleurs plus vives que celles-ci. (1) « La » mère d'Avitus (car, dans toute cette » cause, je lui donnerai ce nom malgré » sa cruauté & sa haine implacable; en » détaillant sa barbarie & ses crimes, » je ne lui ferai point perdre un titre » qu'elle tient de la nature; & plus ce » terme semble exprimer de sensibilité » & d'amour, plus il vous rendra odieuse » une mere assez malheureuse pour de- » sirer depuis long-temps, & aujour- » d'hui plus que jamais, la mort de son » propre fils) cette mere donc..... se » laissa tellement aveugler par sa pas-

(1) Mater hujus Aviti (mater enim à me in omni causâ, tametsi in hunc hostili odio & crudelitate est, mater, inquam, appellabitur; neque unquam illa ita de suo scelere audiet, ut naturæ nomen amittat. Quò enim est ipsum nomen amantius indulgentiusque maternum, hoc illius matris, quæ multos jam annos, & nunc quàm maximè filium interfectum cupit, singulare scelus majore odio dignum esse ducetis) ea igitur mater.... ita

» sion, tellement embraser par des feux » impurs, que ni la honte, ni la vertu, ni » les sentimens de la nature, ni l'affront » qu'elle faisoit à sa famille, ni sa réputa- » tion ni le désespoir de son fils, ni les lar- » de sa fille ne purent en amortir les » ardeurs. » Quel tableau plus riche & plus touchant que celui de la jeune épouse à qui ce divorce a ravi son époux ? (1) « Cette fille infortunée, qui... » ne voyoit qu'avec horreur le désordre » de sa mere, croyoit ne pouvoir s'en » plaindre, sans commettre un crime. » Contente de répandre ses pleurs dans » le sein d'un frere qu'elle aimoit, elle » desiroit que tout l'univers ignorât » l'excès de ses maux, & laissoit ses plus » belles années se flétrir dans l'amertume » & la douleur. » Celui de la mere fait

---

flagrare cœpit amentiâ, sic inflammata ferri libidine, ut eam non pudor, non pudicitia, non pietas, non macula familiæ, non hominum fama, non filii dolor, non filiæ mœror à cupiditate revocaret. *Orat. pro Cluent. n.* 12.

(1) Filia quæ..., nefarium matris pellicatum ferre non posset, de quo ne queri quidem sine scelere se posse arbitraretur, cæteros sui tanti mali ignaros esse cupiebat : in hujus amantissimi sui fratris manibus & gremio, mœrore & lachrimis consenescebat. *Ib. n.* 13.

un charmant contraſte avec celui-là (1) « Alors cette admirable, cette incom-» parable mere ne met plus de bornes » à ſa joie ; tout ſon air l'annonce ; elle » triomphe, elle s'applaudit de la vic-» toire qu'elle vient de remporter, non » ſur ſon infâme paſſion, mais ſur ſa » fille. » L'orateur enſuite déclame avec force contre une conduite ſi indigne ; & là, il met en jeu les plus grands reſ-ſorts de l'éloquence, & prodigue les figures les plus brillantes (2). « Quelle » audace plus ſinguliere ! ſi elle ne re-» doutoit ni la vengeance des dieux, ni » les diſcours des hommes, comment » n'a-t-elle pas tremblé à la vue des » flambeaux ſolemnels, qui éclairoient » cette nuit affreuſe ? quoi ! ces appar-» temens habités par ſa fille, ce lit nup-» tial, ces murs mêmes, témoins des

(1) Tum vero illa egregia ac præclara mater palam exultare lætitiâ, ac triumphare gaudio cœpit, victrix filiæ, non libidinis. *Ibid. n.* 14.

(2) O audaciam ſingularem ! Non timuiſſe, ſi minus vim deorum hominumque famam, at illam ipſam noctem faceſque illas nuptiales ? Non limen cubiculi ? Non cubile filiæ ? Non parietes denique ipſos, ſuperiorum teſtes

» premiers engagemens, ne l'ont point » effrayée ! Non. Sa passion & sa fureur » ont tout mépriſé, tout renverſé, tout » foulé aux pieds : l'honneur a cédé à » un amour infâme, la crainte à l'au- » dace, la raiſon à l'emportement. » Cette narration entiere eſt écrite du même ſtile. Vous appercevez-là, ſans doute, tout ce que l'art oratoire a de plus riche & de plus éclatant, ou je ne m'y connois pas.

Pour moi, reprit Timagene, je m'y connois aſſez pour voir qu'il n'y a rien de moins ſimple que ce récit. Il n'eſt pas néceſſaire non plus d'être fort habile, pour s'appercevoir que, dans l'état préſent de la cauſe, il falloit quelque choſe de plus que de la ſimplicité. L'orateur avoit ſans doute à combattre & à diſſiper un préjugé qui naiſſoit naturellement dans l'eſprit des juges contre Cluentius, en le voyant pourſuivi au criminel par ſa propre mere. Il devoit donc dévoiler les crimes de cette femme,

---

nuptiarum ? Perfregit ac proſtravit omnia cupiditate ac furore. Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia. *Ibid.* n. 15.

& la peindre comme une espece de monstre, qui en cherchant à faire périr son fils, ne faisoit que mettre le comble aux horreurs dont elle étoit déja coupable. C'étoit le vrai & l'unique moyen d'inspirer autant d'aversion pour elle, que de compassion pour son fils. Pour y réussir, il ne suffisoit pas de détailler froidement ses désordres & ses indignités; il convenoit de déployer toute la magie de l'éloquence. Mais tout cela n'est qu'une exception à la régle commune.

Cette exception est si fréquente, répartit Euphorbe, qu'on pourroit presque la prendre pour la régle. Au reste, je l'appellerai comme il vous plaira, si vous m'accordez que l'orateur doit étudier, avant toutes choses, la nature & les circonstances de sa cause.

Je ne risque rien de vous accorder tout, continua Timagene : je ne peux qu'y gagner. Mais enfin ces ornemens, que vous admettez dans le récit oratoire, ne doivent pas, sans doute, paroître avec autant de pompe & de magnificence que ceux de la poésie.

Ce que vous dites est incontestable, répondit Euphorbe. L'éloquence, toute majestueuse qu'elle est, est sige & ré-

ſervée : la poëſie eſt toujours montée ſur le cothurne, ſe ſoutient par l'enthouſiaſme, & exige un grand appareil. Ce ſujet eſt trop vaſte pour l'entamer aujourd'hui. Le jour s'éteint : l'heure du ſouper approche : remettons à traiter cette matiere dans une autre converſation.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Narration Poëtique ; ſes ornemens.

L'ARRIVÉE d'un ſeigneur nouveau ayant occaſionné une fête dans le village, on l'avoit célébrée à l'ordinaire par des danſes, des chanſons & d'autres pieces de vers à la louange de celui qu'on vouloit flatter. Cette ſolemnité champêtre avoit amuſé pendant quelque temps la curioſité des deux amis. A leur retour, Timagene en prit occaſion de dire à Euphorbe, en plaiſantant : la poéſie s'appelle ordinairement le langage des Dieux ; mais ici je crois qu'à peine elle eſt le langage des hommes.

Cette poéſie, telle qu'elle eſt, répartit Euphorbe, nous rappelle néanmoins ſa premiere origine. Elle ne fut

d'abord que l'expreſſion d'un cœur vivement affecté. Les premiers hommes, comme ceux-ci, n'eurent d'autres régles que la nature, d'autre Apollon que leurs deſirs & leur reconnoiſſance. Les Hébreux ſur-tout, comblés des bienfaits de leur Dieu, ſe répandoient fréquemment en actions de grace. On trouva bientôt que le langage ordinaire ne répondoit pas aſſez à l'enthouſiaſme dont on étoit animé. On eut recours à l'harmonie, & l'on introduiſit dans le diſcours la cadence & la meſure. Toutes ces idées (1), que j'emprunte de M. Rollin, ſont appuyées ſur les livres ſaints, c'eſt-à-dire, ſur la vérité elle-même; & elles établiſſent que la poéſie, dans ſes premiers temps, n'étoit qu'un récit vif & orné, où l'on détailloit les prodiges opérés par la divinité, ou les exploits des grands hommes.

Elle a bien dégénéré de cette origine, reprit Timagene: car elle chante aujourd'hui des objets bien différens de ceux-là.

Il eſt vrai, pourſuivit Euphorbe. Les rivieres, en s'éloignant de leur ſource,

(1) Hiſt. Anc. l. 25, ch. 1

n'en deviennent pas plus pures. Quoi qu'il en soit, laissons ses égaremens : considérons-là sous ce premier rapport, & voyons comment elle doit raconter.

Nous ne serons plus gênés ici, répliqua Timagene, par l'austere vérité. La carriere immense de la fiction nous laissera une liberté entiere ; car le récit poëtique n'est tenu à suivre d'autres loix que celles de cette vérité, que vous même avez nommé vérité de la nature, & qui consiste, si je m'en souviens bien, à ne rien avancer qui soit contraire au cours ordinaire des choses, à moins qu'un Dieu ne s'en mêle ; rien qui choque les idées reçues, ou le caractere connu des personnages. Nous allons être à notre aise.

Peut-être pas autant que vous vous imaginez, ajouta Euphorbe. Je conviens que la vraisemblance tient souvent la place de la vérité, dans les récits poëtiques : mais d'abord cette derniere n'en est pas toujours exclue. Arrêtons-nous aux sujets grands & nobles. Le poëte ne chante-t-il pas fréquemment des événemens qui se sont passés sous ses ieux ? Les récits épiques & ceux de la tragédie ne sont-ils pas pour la plupart empruntés de l'histoire ? Est-il rien de plus

vrai que le sujet du Paradis perdu de Milton, que celui de la Jérusalem délivrée du Tasse? Le siége de Troye est un fait reconnu par toutes les nations. L'arrivée d'Ænée en Italie a été, ou a passé pour certaine, au point que le judicieux Tite-Live l'a insérée dans son ouvrage. Combien d'exemples pareils dans le genre tragique?

J'avoue, reprit Timagene, que le fonds de l'action principale est vrai dans ces différens poëmes: mais l'accessoire l'emporte ici sur le fond, & les fictions dont cette vérité est enveloppée la font presque disparoître. Je sais que Godefroi de Bouillon a fait la conquête de Jérusalem, mais l'histoire de Clorinde, celle d'Armide & de Renaud, les enchantemens d'Ismen, & tant d'autres morceaux que je pourrois citer, sont tous sortis de l'imagination du poëte.

C'est une petite querelle que je me plaisois à vous faire, interrompit Euphorbe. Nous sommes du même avis; & je crois avec vous, que même dans les sujets empruntés de l'histoire, la fiction doit conserver ses droits, pourvu qu'elle se renferme dans les bornes de la vraisemblance, ou pour mieux dire, de la nature. C'est le précepte judicieux

de l'évêque d'Albe. (1) « Toutes les fois, » dit-il, que nous abandonnons la vé- » rité, pour nous livrer à la fiction, » ayons le plus grand soin de ne pas » nous écarter de la vraisemblance : » & cette vraisemblance est si nécessaire dans les ouvrages dont nous parlons, qu'elle doit, pour ainsi dire, servir de passeport à la vérité même. Vous savez avec quelle hardiesse le médecin de Louis XI parloit à son maître, & avec quelle timidité & quelle foiblesse ce prince, jaloux d'ailleurs de son autorité, souffroit ses propos insolens & tâchoit de l'appaiser par des largesses. Ce fait tout inconteſtable qu'il est, auroit mauvaise grace dans un poëme, parce qu'il manque de vraisemblance. Qu'une imagination riche & féconde embellisse donc sa matiere de tout ce que lui permettent les loix de la nature & l'opinion

(1) Hoc quoque non studiis nobis levioribus instat
Curandum, ut, quando non semper vera profamur
Fingentes, saltem sint illa simillima veris.
Vida. Poët. lib. 2.

des hommes sages, elle ne méritera que des applaudissemens.

Fort bien, poursuivit Timagene. Mais je suis inquiet de savoir comment tout cela s'accordera avec le merveilleux, si familier sur-tout à l'épopée.

Parfaitement, répondit Euphorbe. Il faut d'abord remarquer, (1) avec le même poëte que je viens de citer, que par ces prodiges l'Auteur veut seulement répandre de l'agrément dans son poëme. Il ne prétend point qu'on le croye; il n'en fait point mistere; il le déclare ouvertement: ce sont des songes sortis par la porte d'ivoire. Mais d'ailleurs, le merveilleux lui-même a sa vraisemblance, fondée en premier lieu sur le pouvoir de la divinité, mais plus encore sur le choix des occasions où on l'em-

---

(1) Nam quæ multa canunt ficta & non credita vates,
Dulcia quò vacuas teneant mendacia mentes,
Illis nulla fides, quam nec sibi denique aperti
Exposcunt, nec dissimulant . . . . . .
. . . . . .
Omnia quæ portâ veniunt insomnia eburnâ.
Vida. Ibid.

ployé. (1) Horace nous apprend en deux mots quelles sont ces conjonctures :

Nec Deus interfit nisi dignus vindice nodus ;

si l'objet est assez grand, ou l'intrigue assez nouée pour exiger le secours du ciel. La fureur & l'acharnement des Grecs & des Troyens les uns contre les autres dans l'Iliade, celui de ces mêmes Troyens & des Italiens dans l'Énéide, forment une querelle assez sérieuse, pour que les Dieux prennent parti en faveur de l'un ou de l'autre peuple ; assez difficile à vuider pour que Jupiter s'en mêle, & assemble toutes les divinités à ce sujet. Achille & Énée sont des héros d'un assez grand nom, pour que Vulcain leur fasse lui-même une armure.

Ainsi vous ne voudriez pas, répliqua Timagene, que ce Dieu alluma ses fourneaux pour en faire une à Dom Guichotte. J'apperçois maintenant toute l'étendue de cette qualité dont nous parlons. Elle exige, non-seulement que chacun des faits en particulier ne sorte point des bornes prescrites par la raison

(1) Hor. de Arte Poët, v. 191.

& le bon sens, mais encore que tous les événemens, sans en excepter les prodiges, naissent les uns des autres dans un ordre naturel & qui n'ait rien de forcé. C'est-là en effet le vrai moyen d'imiter parfaitement la vérité, & de ne point tomber dans le défaut de ces romans, où l'on entasse aventure sur aventure, incident sur incident; où les intrigues sont si compliquées que l'esprit a peine à se retrouver dans ce labyrinthe. A l'occasion de cette vraisemblance, qui n'est autre chose que l'ordre prescrit par la nature & par les circonstances du lieu, du temps & des personnes, je me rappelle qu'on fait une querelle au célèbre Racine, ce poëte de la nature, sur sa description de la mort d'Hyppolite. On l'accuse d'avoir répandu dans cet endroit une pompe & une magnificence peu convenables à celui devant qui on fait ce récit, & à celui qui le fait. Vous savez que c'est le gouverneur d'Hyppolite qui vient apprendre la mort de ce jeune prince à Thésée son pere. On cite le fameux κεῖται πατρόκλοιο d'Homere; (1) & on oppose l'énergique brié-

(1) Il. l. 18. v. 20.

veté de ce peu de mots à tous les détails brillans de ces vers, (1)

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éléve à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes:
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut; l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Que pensez-vous, s'il vous plaît, de cette critique?

Je sens, répondit Euphorbe, que vous ne pouvez sans quelque peine condamner tant de beautés. Il faut avouer cependant, qu'elles sont déplacées. Si vous rapportiez la mort cruelle d'un

(1) Phèdre, acte 5, sc. 6.

élève qui vous fût cher, votre douleur vous permettroit-elle de faire ces riches descriptions? Si vous étiez son pere, les entendriez-vous de sang froid? Le discours d'Antiloque dans Homere, me semble bien plus conforme à la nature. « Hélas, (1) fils de Pelée, dit-il, je vous » apporte une nouvelle bien triste & » que les Dieux auroient bien dû vous » épargner : Patrocle n'est plus. » Au surplus, dans le morceau du poëte françois, il n'y a guères que les vers que vous avez cités & quelques autres qui puissent mériter ce reproche. Tout le reste de ce récit nous dédommage bien de cette légere intempérance poëtique. Quoi de plus intéressant que ce qui suit?

Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
Hyppolite lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main sure,

---

(1) Ὦμοι πολλὸν ἔγὼ δειλὸν κακὸν ἄλγος ἀνώγω
Πασσυτέροις ἀγγελίην, ἣ μὴ ὄφελλε γενέσθαι.
Κεῖται πατροκλος, *Suprà*.

Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage & de douleur le monſtre bondiſſant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée.
La frayeur les emporte; &, ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuiſſans leur maître ſe conſume.
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce déſordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons preſſoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite:
L'eſſieu crie, & ſe rompt. L'intrépide Hyppolite
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé:
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.

Mais c'eſt ici, ſur-tout, que je retrouve le naturel, l'affectueux Racine.

Excuſez ma douleur: cette image cruelle.
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux, que ſa main a nourris.

Et plus bas.

Je cours, en ſoupirant, & ſa garde me fuit:
De ſon généreux ſang la trace nous conduit.
Les rochers en ſont teints: les ronces dégoût-
tantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſan-
glantes.

Si Homere dans cet endroit a l'avantage du naturel & de la vraiſemblance, il en eſt bien d'autres chez lui, où il a mérité d'être relevé par Jérôme Vida, l'ami conſtant de Virgile.

Il eſt vrai, continua Timagene, que je trouve les régles de la convenance mieux obſervées dans les autres récits de notre poëte tragique: par exemple, dans celui ou Arbate confident de Mithridate, raconte les derniers exploits, & la mort de ce héros. (1)

D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poiſons que lui-même a cru les plus fi-
dèles.
Il les a trouvés tous ſans force & ſans vertu.

(1) Mithr. acte 5, ſc. 4.

Vains secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre,
Essayons maintenant des secours plus certains;
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il dit, & défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vu tous, retournant en arrière,
Laisser entr'eux & nous une large carriere;
Et déja quelques-uns couroient épouvantés,
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je? ô ciel! Rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,

Son bras, se signalant pour la derniere fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las & couvert de sang & de poussiere,
Il s'étoit faits de morts une noble barriere.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate:
Mais lui, c'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate.
Le sang & ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.
Aussi-tôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort suit encor sa grande ame trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, & qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie,
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.

On ne voit là que des beautés mâles & sans affectation, que les couleurs de la

nature même, ſur-tout dans ce beau tableau que renferment les trois derniers vers, & que je regarde comme un chef-d'œuvre. Je me ſuis ſouvent demandé, pourquoi nos tragiques modernes pour la plupart, ſuppriment aujourd'hui ces ſortes de récits. Je crois que la véritable raiſon eſt leur difficulté. En effet, pour éviter l'ennui dans le détail circonſtancié d'un événement déja connu par un grand nombre des ſpectateurs, & qui doit avoir une certaine étendue, pour le rendre intéreſſant, il faut beaucoup d'habileté, il faut la main d'un grand-maître. Il eſt plus court & plus aiſé de faire exécuter la choſe même ſous les ieux du parterre. Ajoutons, qu'il eſt rare de trouver un acteur qui débite ces morceaux de maniere à mériter des applaudiſſemens.

Les anciens, reprit Euphorbe, ne trouvoient pas ces difficultés inſurmontables : car ils les éprouvoient, ſans doute, comme nous.

Croyez-vous donc, interrompit Timagene, qu'on ne doit jamais s'écarter de la route qu'ont ſuivie les anciens ? Voudriez-vous, par exemple, que Racine, en imitant Eutipide, eût fait deſcendre ſur la ſcène Diane qui enléve

Iphigénie, & lui substitue une biche ?

Non assurément, répondit Euphorbe. Mais il faut mettre une grande différence entre ce qui s'appuye sur la nature & la raison, & ce qui dépend des opinions, ou des usages particuliers. Ce merveilleux, ou comme l'appellent les gens de l'art, cette machine est de ce dernier genre. Chez les anciens, ces sortes de prodiges étoient admis même dans les poëmes dramatiques; & ils pouvoient l'être. Les divinités payennes étoient complaisantes : on les trouvoit par-tout où le besoin l'exigeoit. Leur entremise étoit si ordinaire, qu'elle sembloit suivre l'ordre commun, du moins, dans les grands événemens. La religion des Grecs & des Romains en cela étoit fort commode : la nôtre, comme plus vraie, est aussi plus sévere. Nous ne souffrons point que dans une action qui se passe sous nos ieux, on mêle des prodiges, qui n'ont point de fondement. Nous renvoyons le merveilleux aux poëmes épiques; c'est-à-dire, à ceux qui ne consistent que dans un récit : encore faut-il qu'il n'ait rien de contraire aux oracles de nos livres saints. C'est pour cela que nos opéra, qui ne seroient qu'un amusement puérile & insipide si on les dépouilloit

pouilloit de la musique & du jeu des machines, empruntent communément leurs sujets de la théogonie payenne.

Il faut bien, répliqua Timagene, que ce soit l'harmonie, l'enchantement de la décoration, enfin l'illusion théâtrale, qui fasse trouver du plaisir dans un spectacle où la vraisemblance est choquée à tout moment : où l'emportement, la douleur, la tristesse, le dernier soupir même s'exprime par les accens de la musique. Mais ce charme que nous trouvons dans le jeu des machines, ne prouve-t-il pas que l'homme a un goût naturel pour le merveilleux ?

Je n'en doute en aucune façon, répartit Euphorbe : c'est ce penchant secret que le joueur de gobelets saisit pour nous attacher ; & notre plaisir cesse, aussi-tôt que nous connoissons la maniere dont il s'y prend pour nous tromper. Aussi le merveilleux est-il l'ame de la poësie grande & noble. Il prête aux êtres inanimés la vie & le sentiment. C'est ce que dit magnifiquement Boileau dans son art poëtique. (1)

Là pour nous enchanter tout est mis en usage;

(1) Art. Poët. ch. 3.

Tout prend un corps, une ame, un esprit,
un visage,
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, & Vénus, la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour foudroyer la terre.
Un orage terrible aux ieux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse. . . . . .
Qu'Enée & ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Afriquains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie,
Que Neptune, en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air.

Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est-là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poësie est morte, ou rampe sans vigueur.

En effet, reprit vivement Timagene, tout ce qui nous remet sous les ieux le portrait de la divinité gravé dans notre ame, tout ce qui nous rappelle sa grandeur & son pouvoir est sûr de nous enchanter. Mais, si j'ai bonne mémoire, je crois que M. Rollin (1) n'est pas ici d'accord avec notre poëte. Si l'on en croit le premier, il n'est pas permis à un Auteur chrétien d'employer même les noms des divinités payennes. Cette décision me paroit fort sévere; & dans les raisonnemens qu'il fait pour l'appuyer, je crois qu'il prend le change. Il prétend que par ces noms on ne peut entendre que les Dieux du paganisme, où les attributs du vrai Dieu, où que l'on entend rien du tout: mais il me semble à moi que par ces mots on entend une chose inanimée, à qui, comme le dit Despréaux, on prête une ame &

(1) Tr. des Etud. tom. 1. l. 2. art. 4.

un esprit pour donner du feu & de la grace à la poëfie ; & M. Rollin lui-même accorde cette liberté aux poëtes, dans le même endroit dont il est ici question. « Je suis bien éloigné, dit-» il, de condamner certaines figu-» res, par lesquelles on attribue du sen-» timent, de la voix, de l'action même » aux choses inanimées. Il sera toujours » permis .... de donner des aîles aux » vents ... de prêter une voix au ton-» nerre ... de personnifier les vertus & » les vices. » Mais si l'on peut donner des aîles au vents, pourquoi ne pourroit-on pas leur donner un nom ? Si je peux personnifier la prudence, pourquoi m'empêche-ra-t-on de l'appeller Minerve ? Est-il quelqu'un assez mal-adroit pour s'imaginer, que je veuille honorer sous ce nom une prétendue divinité ? Tout homme sensé ne voit dans la déesse qui accompagne Télémaque sous la figure de Mentor, qu'une allégorie ingénieuse, qui répand dans ce beau poëme un feu & une action moins aisée à peindre, qu'à sentir. Tout y languiroit si au lieu de cette fiction, l'Auteur se fût contenté de supposer que dans toutes les démarches du jeune prince, la prudence lui montroit le parti le plus sage, modéroit ses passions, & corrigeoit ses écarts,

Sans doute, poursuivit Euphorbe, on ne peut interdire la fiction à la poësie, & sur-tout à l'épopée, sans lui ravir tous ses agrémens. Donnons-lui la liberté d'animer tout, jusqu'aux vices & aux vertus. Mais avouons aussi qu'il faut donner des bornes à cette fiction. On ne peut excuser un poëte qui ose mêler le sacré avec le prophane, & qui fait concourir les divinités du paganisme avec le Dieu de vérité. S'il est bien pénétré du sujet qu'il traite, il doit y trouver assez de grandeur & de majesté, pour qu'il puisse se passer de cette décoration indécente. Toutes les richesses de la poësie de Sannazar, tout le feu, toute l'imagination, toute la noblesse du génie le plus sublime & le plus fécond ne peuvent nous dédommager de ce défaut. Au reste, ce merveilleux étant grand par lui-même, puisqu'il est l'effet d'un pouvoir divin, ne peut convenir qu'à la poësie noble & sérieuse. Les Grecs le souffroient sur la scène tragique : mais, comme je l'ai déja remarqué, nous sommes plus difficiles sur cet article. Nous ne lui laissons de place que dans le poëme épique. Il lui est nécessaire, & fait, pour ainsi dire, partie de son essence : en

effet, on peut définir ce poëme, le récit d'une action grande & merveilleuse, exécutée par un héros dans un certain espace de temps. Laissant à part ce qui regarde l'unité d'action, de héros & de temps, & les autres régles qu'il doit suivre, arrêtons-nous seulement à sa qualité de récit. C'est-là, sur tout, ce qui le distingue du poëme tragique, dont la nature est d'être la représentation d'une action : & c'est par cette raison qu'on en bannit ordinairement le merveilleux. Cette représentation néanmoins est entremêlée de récits ; & dès-lors, elle fournira encore matiere à nos entretiens, par les autres qualités qui lui conviennent sous ce rapport, ainsi qu'au poëme épique.

Si le merveilleux figure mal dans une représentation, interrompit Timagene, d'où vient donc l'empressement du public pour l'opera, qui n'est qu'un tissu de prodiges, souvent mal amenés & toujours dépourvus de vraisemblance ?

Il vient, répondit Euphorbe, de ce qu'on y assiste que pour s'amuser. Nous l'avons remarqué tout-à-l'heure. Les charmes de la musique soutenus par la variété des décorations, par la richesse des perspectives, produisent cet effet,

ſans avoir beſoin de beaucoup d'illuſion. Auſſi le cœur n'eſt point du tout affecté par ce ſpectacle. La tragédie, au contraire, veut ébranler l'ame par les reſſorts de la terreur & de la compaſſion. Il faut pour cela qu'elle ſuive pas à pas les routes ordinaires de la nature, dont le merveilleux s'écarte preſque toujours.

Si je vous objecte, reprit Timagene, que cette même raiſon devroit auſſi bannir de l'épopée le merveilleux, je vois d'avance ce que vous m'allez répondre. Vous me direz que ce dernier poëme en général, ſe propoſe de nous inſtruire & de nous plaire plutôt par le ſentiment de l'admiration, qu'en nous arrachant des larmes: que le reſſort du pathétique ne s'y emploie que dans certains endroits particuliers. Contentons-nous donc que par-tout il nous attache par la magnificence de ſes ornemens, & ſur-tout par l'intérêt. C'eſt ici qu'il faut faire uſage de ce que nous avons déja dit (1) de l'intérêt général & particulier. La révolution qui mit les Tartares ſur le trône de la Chine, ſera tou-

(1) Entret. deuxieme.

jours pour moi un objet beaucoup plus indifférent, que l'avénement de Charlemagne à l'empire d'occident : la Jérusalem délivrée a des charmes plus puissans pour un chrétien, que pour un mahométan.

Entre les différens ornemens qu'exige le récit poëtique, repartit Euphorbe, il en est qui contribuent beaucoup plus que les autres, à cet intérêt dont vous parlez. Tels sont le sublime & le pathétique. On s'affecte, on se passionne aisément pour un objet qu'on admire, & plus encore pour celui qui sait nous attendrir. Etre maître du cœur, c'est être maître de l'homme entier. Le sublime brille partout dans les poëmes d'Homere. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le traité de Longin. On y en trouvera une foule d'exemple mis en vers françois, par Despréaux. Cette traduction m'en rappelle une autre d'une espece un peu différente, mais qui a toujours rapport à l'objet dont nous parlons. Un poëte de nos jours a rendu tout le sublime que renferme le commencement de la Genèse, avec cette seule différence, qu'il a mis en action, ce qui n'est qu'en récit dans l'Auteur sacré. Il fait parler ainsi le maître du tonnerre.

Les temps ſont arrivés : ceſſez triſtes chaos :
Paroiſſez élémens : Dieux allez leur preſcrire
Le mouvement & le repos :
Tenez-les renfermés chacun dans ſon empire.
Coulez, ondes, coulez ; volez rapides feux ;
Voile azuré des airs embraſſez la nature ;
Terre enfante des fruits, couvre-toi de verdure ;
Naiſſez, mortels, pour obéir aux Dieux.

Je connois ce morceau, répliqua Timagene. Il m'a toujours fait beaucoup de plaiſir, même à la ſimple lecture ; mérite bien rare dans une poëſie d'opéra. Rien n'eſt plus grand que ce ſpectacle ſuperbe, d'un Dieu qui commande au néant d'enfanter la nature, & dont l'ordre eſt exécuté ſur le champ. Homere eſt rempli de ces idées magnifiques, ſurtout lorſqu'il parle de la divinité. Virgile en a imité pluſieurs ; lorſqu'il dit, par exemple, que Jupiter d'un mouvement de tête fait trembler l'Olympe entier, ou quand il nous peint ce maître des Dieux jettant ſur ſa fille un de ces regards, qui portent le calme dans les cieux & juſqu'au ſein des tempêtes : mais il me ſemble qu'il en a peu tiré de ſon propre fond. Cependant je ſerois bien tenté

de mettre dans ce même rang un endroit du sixieme livre de l'Enéide. C'est celui où Enée rencontre Didon dans les enfers. Le prince Troyen veut excuser à ses ieux son départ précipité, & lui parle avec toute la tendresse & le feu dont il est capable. Le poëte sans mettre un mot dans la bouche de la princesse, (1) ajoute seulement, « ses regards fixés à terre, son visage détourné, témoignent son dédain..... enfin elle se dérobe à sa vue, & d'un air indigné s'enfonce dans l'épaisseur d'un bois. » Je voudrois appeller ce silence, un silence sublime.

Si vous êtes tenté de le faire, repartit Euphorbe en riant, je vous déclare, moi, que depuis long-temps j'ai succombé à la tentation. Avant Virgile on trouvoit chez les Grecs des exemples de ce silence énergique, & qu'on peut regarder comme le dernier effort de l'éloquence. (2) Dans les Trachinienes de Sophocle, Hyllus, fils d'Hercule,

---

(1) Illa solo fixos oculos aversa tenebat. . . . Tandem proripuit sese, atque inimica refugit In nemus umbriferum. *Æn. lib. 6.*

(2) Acte 4, scène 2.

fait à Déjanire un récit touchant de la mort de ce héros, dont elle étoit la cause innocente par le don de la robe empoisonnée qu'elle lui avoit envoyée. La princesse alors reconnoît sa funeste erreur. Sa douleur est si profonde, son désespoir si affreux, qu'elle se retire, sans répondre un mot aux invectives & aux reproches dont son fils l'accable, & laisse le chœur & les spectateurs dans la plus cruelle inquiétude sur le parti qu'elle va prendre. (1) Dans la tragédie d'Antigone, Euridice, femme de Créon, après avoir entendu le détail de la mort du prince Hémon son fils, sort sans proférer une parole, & par-là donne à penser au chœur, qu'elle est résolue de s'arracher la vie. Il y a encore un exemple pareil dans l'Œdipe du même Auteur. Ne rien dire dans ces occasions, c'est assurément dire beaucoup.

Ce que vous observez ici dans Sophocle, poursuivit Timagene, s'accorde parfaitement bien avec l'idée que M. Rollin, après le P. Brumoi, nous donne de ce poëte. Le génie de ce tragique a bien du rapport avec celui de Corneille. Tous

(1) Acte 5, sc. 2.

deux s'attachent plus à nous frapper par le grand & le sublime, à nous intéresser par l'admiration, qu'à surprendre notre sensibilité, & à nous arracher des larmes. Ce tribut du sentiment leur paroît indigne des héros dont ils parlent; & leur esprit naturellement élevé se met, pour ainsi dire, de niveau avec les grands hommes, dont ils décrivent les exploits & la mort. C'est-là du moins l'impression qu'a toujours fait sur moi le récit de celle de Pompée dans le Sophocle françois. C'est un spectacle aussi beau que touchant, de voir ce Romain porter tout l'héroïsme d'une grande ame au milieu des assassins qui le poignardent, & je ne sais si le sentiment qu'on éprouve alors, ne vaut pas bien celui que fait naître le sang d'Iphigénie qui coule sur l'autel.

Peut-être vaut-il mieux, reprit Euphorbe; mais malheureusement il y a beaucoup plus de cœurs sensibles, que d'âmes grandes & élevées. D'ailleurs il arrive assez souvent, qu'en voulant atteindre le sublime, on donne dans le gigantesque & l'empoulé. Le Tasse en décrivant le dernier combat des Chrétiens contre les infidèles, dit avec plus d'emphase que de grandeur : « Les nuées

» disparurent, & le ciel voulut voir à » découvert ces grandes actions.

E senza velo
Volse mirar l'opre grandi il cielo.

Il est donc plus sûr & plus facile d'intéresser par le pathétique, que par le sublime. Il falloit le génie de Corneille pour se soutenir dans une pareille élévation. Ses successeurs ont sagement fait de se rapprocher de nous; & ils ont réussi à nous charmer, sans nous étonner. Sophocle lui-même emploie souvent le pathétique, pour émouvoir les spectateurs, en y mêlant, il est vrai, presque toujours quelques-uns de ces traits forts & vigoureux, qui forment son caractere particulier. De ce genre, est la peinture que Hyllus fait à Déjanire d'Hercule mourant, dans l'endroit dont je vous parlois tout-à-l'heure. (1) La voici dans la traduction de M. Dupuy. « Paré de votre main, & la joie de son » cœur peinte sur le visage, il adresse » ses prieres aux dieux: mais à peine » le feu a-t-il embrâsé le bûcher chargé

(1) Trachin. Acte 4, sc. 2.

» des victimes sanglantes, qu'on voit sor-
» tir de tout son corps une sueur abon-
» dante. La robe s'attache & se colle
» fortement à tous ses membres : un
» poison dévorant, tel que le venin
» d'une vipere, ronge, pénétre les chairs,
» s'insinue jusqu'à la moëlle des os, &
» produit d'affreuses convulsions. Il ap-
» pelle Lichas, & lui demande de quelle
» main perfide il tenoit ce funeste pré-
» sent. Lichas, l'infortuné Lichas, qui
» ignoroit votre artifice, & n'y avoit
» aucune part, répond qu'il ne l'avoit
» reçu que de vous, & qu'il l'avoit ap-
» porté dans l'état qu'il lui avoit été
» confié. A ces mots Hercule, dans un
» accès de douleur qui le pénétre jus-
» qu'au fond des entrailles, prend Li-
» chas par le pied, le jette & l'écrase
» contre un rocher qui étoit dans la mer.
» La tête brisée de ce malheureux n'offre
» plus qu'un mêlange affreux de cervelle
» & de sang. Tout le peuple à l'instant
» pousse à l'envi des gémissemens que
» lui arrachent & la mort funeste de
» Lychas & l'état douloureux d'Alcide ;
» mais personne n'ose approcher. Tan-
» tot il se roule par terre, tantôt il se
» releve & pousse des cris effroyables,
» qui font retentir au loin les rivages

» de l'Eubée & les montagnes de la
» Theſſalie. Souvent épuiſé par la vio-
» lence de ſes douleurs, il tomboit à
» terre, & ſa fureur s'exhaloit en im-
» précations terribles contre l'hymen
» fatal qui l'avoit uni à la fille d'Énée,
» & qui faiſoit en ce jour ſon tourment
» & ſa perte. Enfin, dans la noire vapeur
» qui l'obſéde ſans relâche, il jette de
» coté & d'autre des regards égarés,
» & m'appercevant dans la foule, où je
» fondois en larmes, il m'appelle. Ap-
» prochez, mon fils, dit-il; n'aban-
» donnez pas un pere dans l'état déplo-
» rable où vous le voyez: approchez;
» duſſiez-vous terminer avec lui votre
» ſort; & s'il vous reſte quelque ſenti-
» ment de tendreſſe & de pitié, enle-
» vez-moi promptement de cette terre,
» afin que je n'y finiſſe pas mes triſtes
» jours. Tranſportez-moi loin d'ici, &
» dans un lieu où je puiſſe cacher à l'u-
» nivers entier ma cruelle deſtinée. A
» ces mots, nous le portons au vaiſſeau,
» & nous l'amenons ſur ces bords avec
» bien de la peine. Il a été ſans ceſſe
» travaillé par la violence de ſes maux;
» & vous le verrez bientot expirant, ſi
» même il vit encore. » Quel choix des
circonſtances les plus capables d'émou-

voir & d'attendrir sur le sort de ce héros? C'est au moment où il se livroit à la joie la plus pure, que d'horribles tourmens vont lui ravir le jour. Mais vous remarquez, sans doute, comme moi, quelle vivacité & quel intérêt ajoute ici la situation de Déjanire. On lui raconte la mort cruelle de son époux, & c'est elle seule qui en est la cause innocente, pour avoir ajouté foi aux paroles de Nessus. Cette circonstance ne donne-t-elle pas une force singuliere à ce que dit Hyllus, qu'*Hercule exhaloit sa fureur en imprécations terribles contre l'hymen fatal qui l'avoit uni à la fille d'Œnée?*

Il me semble, ajouta Timagene, qu'il y a une situation à-peu-près semblable dans la Phèdre de Racine. Théramene raconte à Thésée la mort d'Hyppolite son fils, dont cet infortuné pere étoit devenu l'auteur, en prêtant l'oreille aux accusations de sa femme contre ce prince innocent. J'y trouve même un trait, qui, comme le vôtre, emprunte une énergie toute particuliere de cette situation: ce sont ces deux beaux vers, où Théramene peint le cadavre défiguré de ce prince malheureux:

(1) « Triſte objet, où des Dieux éclate la co-
» lere,
» Et que m'éconnoîtroit l'œuil même de ſon
» pere. »

Quel coup doit porter au cœur de Théſée cette réflexion ?

Ce coup eſt ſi ſenſible, pourſuivit Euphorbe, qu'il devroit peut-être avoir des effets plus triſtes, qu'il n'en a dans la piece. Je ne puis m'empêcher d'accorder ici l'avantage au tragique Grec, ſur le françois. Outre le ſtile de la deſcription, plus naturel, & dès-lors plus pathétique dans le premier que dans le ſecond, quelle différence dans les ſuites qu'elle a chez l'un & l'autre poëte ? Déjanire écoute le récit d'Hyllus avec cette ſombre & morne attention qui décéle l'excès de la douleur. Son déſeſpoir eſt au comble : elle ſort ſans dire un mot ; & c'eſt pour ſe donner la mort. Voilà la nature peinte en grand. Cette conduite eſt bien plus expreſſive, que les exclamations de Théſée. De tout cela, il eſt aiſé de conclure, que le pathétique dépend entiérement du ſoin que le poëte a de raſſembler les circonſtances les plus naturelles en elles-mêmes, & les plus capables de nous attendrir ſur l'objet

(1) Phed. Acte 5, ſc. 6.

qui nous eſt préſenté. (1) « Voilà, dit » le poëte de Cremone, quels reſſorts » doit faire jouer le favori des muſes, » pour conduire à ſon gré l'eſprit & le » cœur de ſes lecteurs, pour leur inſ- » pirer les mouvemens & les paſſions » qu'il lui plaît, & par un eſpece de » prodige, les ſoumettre à l'effort tout- » puiſſant de ſon art. Soit qu'il nous » porte à la joie, ſoit qu'il veuille » nous arracher des pleurs, toujours » il répand dans notre ame un ſen- » timent plein de douceur & de char- » mes. » L'Auteur ne ſe contente pas de le dire ; il le prouve par des exemples tirés de Virgile, ſon poëte favori. (2) « Qui ſeroit inſenſible, » continue-t-il, au ſort déplorable du

---

(1) Diſcitur hinc etenim ſenſus menteſque legentum.
Flectere, diverſoſque animis motus dare, ut illis
Imperet arte potens (dictu mirabile) vates.
Nam ſemper ſeu læta canat, ſeu triſtia mœrens,
Affectas implet tacitâ dulcedine mentes. *Vid. Poët. lib.* 2.

(2) Quem non Threicii quondam ſors aſpera vatis
Molliat, amiſſam dum ſolo in littore ſecum,
Eurydice, ſolans ægrum teſtudine amorem,
Te veniente die, te decedente canebat?

» chantre de la Thrace, lorſque ſeul
» ſur un rivage déſert, il pleure la perte
» de ſon épouſe, & tâche de charmer
» ſon amour déſeſpéré, lorſque les lu-
» gubres accens de ſa lyre chantent le
» nom d'Euridice au lever de l'aurore,
» & le répétent encore au coucher du
» ſoleil ? Quel tableau plus touchant que
» celui d'Euryale, lorſque ce bel enfant
» tombe ſous les coups de ſon ennemi ?
» Sa tête languiſſante demeure panchée
» ſur ſes épaules ; la pâleur de la mort
» ſe répand ſur ſes lévres ; c'eſt une fleur
» coupée par le tranchant de la charrue.
» A cette peinture, le lecteur voudroit
» s'avancer lui-même, fondre ſur Volſ-
» cens, ſoutenir de la main cette tête
» mourante, & faire des efforts, même
» inutiles, pour arrêter ces flots de ſang
» qui coulent le long de ſa poîtrine. »

Quid ? Puer Euryalus cum pulchros volvitur artus,
Ah dolor ! inque humeros lapſâ cervice recumbens,
Langueſcit moriens, ceu flos ſucciſus aratro ?
Ardet adire animus lectori, & currere in ipſum
Volſcentem, puerique manum ſupponere mento
Labenti, ac largum fruſtra prohibere cruorem
Purpureo niveum ſignantem flumine pectus. *Ib.*

Votre bon prélat, reprit Timagene, avoit du goût & poſſédoit bien ſon Virgile. Il penſoit avec raiſon que les grands mots, les exclamations, les phraſes coupées & ponctuées ſont moins propres au pathétique que les circonſtances réunies avec habileté. C'eſt le grand art qu'emploie Racine pour émouvoir, & dans lequel il réuſſit ſi bien; témoin cette deſcription touchante que fait Joſabeth dans la tragédie d'Athalie, en parlant du jeune Joas. (1)

Hélas! L'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit!
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort frappa ſoudain ma vue.
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetté envain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage;
Et, ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

(1) Athalie, Acte 1. ſc. 2.

Il n'y a pas-là un coup de pinceau qui ne porte avec lui un ſentiment. Qui ne ſeroit ému à la vue de cette nourrice qui oſe ſe jetter au-devant des aſſaſſins, de cet enfant renverſé tout ſanglant ſur ſon ſein? Mais ſur-tout quel trait admirable que le mouvement de ce même enfant, qui bleſſé, preſque ſans connoiſſance, preſſe entre ſes bras la perſonne qui le tient! Ce ſont-là de ces circonſtances délicates, qui ne ſont apperçues que par l'œuil d'un grand maître.

Ce concours adroit des circonſtances, ajouta Euphorbe, eſt le reſſort le plus puiſſant, non-ſeulement pour produire le pathétique, mais encore pour inſpirer toutes les paſſions & tous les mouvemens dont l'ame eſt ſuſceptible. Voyons dans un autre endroit du même poëte, comment il contribue à faire naître l'éloignement & l'horreur. Céphiſe, confidente d'Andromaque, veut perſuader à cette princeſſe de donner la main à Pyrrhus, pour mettre à couvert les jours d'Aſtyanax ſon fils; puiſque c'eſt à ce prix que le prince Grec conſent à lui conſerver la vie. La veuve d'Hector indignée de ce conſeil, s'attache à montrer combien Pyrrhus eſt un objet

odieux pour elle, & par ſes propres exploits, & par ceux d'Achille ſon pere. Elle réprend donc ainſi. (1)

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné, ſans honneur, autour de nos murailles?
Dois-je oublier ſon pere à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'autel qu'il tenoit embraſſé?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les ieux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans;
Sur tous mes freres morts ſe faiſant un paſſage,
Et, de ſang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, ſonge aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, ſous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il ſçut ſe couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.

(1) Androm. Act. 3. ſc. 7.

Je penſe que ce morceau peut bien figurer auprès du vôtre, & que les circonſtances y ſont aſſez bien rapprochées, pour nous donner l'idée la plus affreuſe du fils d'Achille.

Puiſque vous parlez de deſcriptions effrayantes & terribles, interrompit Timagene, j'en vois peu qui produiſent mieux cet effet, que ce peu de vers traduits du poëte Eſchile, & que l'on trouve dans le traité du ſublime de Longin. (1)

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables.
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger :
Ils en jurent la peur, le dieu Mars & Bellone.

Et cet autre morceau de je ne ſçais quel poëte, qui fait ainſi le portrait du démon de la guerre.

(1) Ch. 13.

Quelle divinité barbare
S'offre à mes ieux épouvantés ?
Deux glaives forgés au Tartare
Arment ſes bras enſanglantés :
Des ſerpens forment ſa couronne ;
L'ombre de la mort l'environne ;
Le tonnerre gronde à l'entour :
Les inexorables furies,
Les gorgones de ſang nourries,
Compoſent ſon horrible cœur.

Quel aſſemblage d'objets tous plus épouvantables les uns que les autres !

Les exemples dans ce genre, repartit Euphorbe, ſe préſentent en foule dans nos bons Auteurs. A ceux que vous venez de citer, on pourroit joindre le récit qu'Athalie fait elle-même d'un ſonge affreux qui lui annonce ſes malheurs, & cet endroit ſi connu de la cantate de Circé, où le grand Rouſſeau décrit les effets d'un enchantement.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers :

La terre

La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune ſanglante
Recule d'horreur.

Au reſte, parmi tous ces traits propres à rendre un objet odieux, il faut ſe donner de garde d'en admettre aucun qui rende la peinture dégoûtante. L'imagination échauffée s'aveugle quelquefois & donne dans cet écueuil, ſans s'en appercevoir. Horace, cet oracle du goût, ſemble s'être oublié dans ces vers, où il peint Cerbere ; ſi cependant cette ſtrophe n'a pas été ajoutée par quelque copiſte ignorant, (1)

Quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spiritus teter ſanieſque manet
Ore trilingui.

Cette haleine empeſtée, ce ſang corrompu qui coule de la gueule du monſtre infernal, eſt plus capable de ſoule-

(1) Lib. 3. Od. 11.

ver le cœur, que de porter l'effroi dans l'esprit.

Ce poëte, répliqua Timagene, a porté lui-même son arrêt, lorsqu'il nous a dit que tout ce qui sort des bornes précieuses de la nature, devient outré & ne peut plaire. Je crois qu'il en est du récit comme du spectacle. Une scène tendue de noir, ornée de larmes funèbres, parsemée d'ossemens & de têtes de morts, où l'œuil découvre des tombeaux ouverts & des cadavres à demi-corrompus; (1) telle enfin qu'on la vue de nos jours, n'est plus qu'un triste convoi qui m'accable ou me révolte. Mais détournons un peu nos ieux de ces objets lugubres, & fixons-les sur des descriptions plus propres à nous égayer. L'empire qu'elles ont sur nos sentimens doit s'étendre, sans doute, sur celui-là, comme sur les autres.

Vous en rencontrerez de ce genre, reprit Euphorbe, dans tous les grands écrivains anciens & modernes. Telle est la description des champs Elisées dans Virgile, celle du paradis terrestre dans Milton, celle du palais d'Armide & de

(1) Roméo, Trag.

ſes environs dans le Taſſe. Voici de quelle maniere M. Mirabaud a traduit la derniere. (1) « Après que les chevaliers furent parvenus au haut de la » montagne, ils virent une agréable » plaine, qui s'étendoit ſous un ciel pur » & ſerein. La terre y étoit couverte » d'un gazon toujours verd & émaillé » des plus riantes fleurs. Dans ce climat » enchanté, jamais le rigoureux hyver » ne pénétre; les ardeurs brûlantes de » l'été ne s'y ſont jamais ſentir : on y » reſpire en tout temps un air délicieux, » que tempere le doux Zéphire, & que » l'aimable Flore parfume. Au milieu de » cette belle plaine & ſur le bord d'un » lac, étoit un magnifique palais d'où » l'on découvroit la mer & les iſles voiſines, ſur leſquelles ce ſomptueux édifice ſembloit dominer.... Le ſuperbe » palais d'Armide étoit d'une forme » ronde..... La porte étoit d'argent » & les gonds en étoient d'or, mais » l'ouvrage dont elle étoit ornée, ſurpaſſoit infiniment la matiere. Les figures qu'on y avoit gravées étoient ſi » bien faites, & on leur avoit donné

(1) Jéruſ. dél. chant 1 & 16.

» tant d'expreſſion, qu'elles paroiſſoient » animées.... Après que les chevaliers » eurent légérement conſidéré ce bel » ouvrage.... Ils parvinrent à l'entrée » du jardin. Alors s'offrit à leurs ieux » tout ce qu'on peut imaginer de plus » agréable & de plus charmant. Les par- » terres émaillés de fleurs, les boſquets » toujours verds, les fontaines criſtal- » lines prodiguant leurs eaux ſous mille » formes différentes, les grotes, les riants » côteaux, les vallons frais & ſombres » ornoient à l'envi ce délicieux ſéjour. » Mais ce qui en faiſoit la plus grande » beauté, c'eſt que l'art y étoit tellement » caché, que ce jardin ſembloit devoir » à la nature ſeule tous ſes ornemens. » L'air toujours également tempéré, y » faiſoit produire aux arbres des fleurs » & des fruits en tout temps: à côté » d'une figue encore verte pendoit à la » même branche une figue d'une par- » faite maturité, & ſur le même pied » on voyoit la vigne encore en fleur » chargée de raiſins murs & d'un goût » exquis. Au murmure des eaux, & à » celui des feuilles qu'agitoit l'haleine » des zéphyrs, une infinité de petits oi- » ſeaux accordoient leur ramage. » Il

eſt difficile aſſurément de voir une peinture plus gaie & plus agréable.

Ce poëte Italien a une imagination très-riche, ajouta Timagene ; mais je lui trouve un autre mérite qui lui eſt particulier. Son récit intéreſſe ſinguliérement ; & je penſe qu'on doit attribuer principalement cet effet aux ſituations délicates dans leſquelles il met ſouvent ſes perſonnages, & qui ménagent au lecteur une ſurpriſe délicieuſe. C'eſt-là, s'il m'en ſouvient bien, ce que vous appelliez ſuſpenſion. Telle eſt l'arrivée inattendue de Clorinde à Jéruſalem, au moment ou Sophronie & Olinde vont ſubir un ſupplice infâme & cruel, auquel cette héroïne s'empreſſe de les arracher : tel eſt le combat de cette même Clorinde contre Tancrède, qui ne reconnoît ſon amante qu'après lui avoir donné le coup de la mort : telle eſt la rencontre d'Herminie à la ſuite d'Armide, au milieu de l'armée Egyptienne, lorſqu'on la croit encore dans la retraite champêtre, où la frayeur l'avoit conduite.

Il eſt vrai, repartit Euphorbe, que ces ſituations ſont aſſez fréquentes dans la Jéruſalem délivrée. Elles le ſont peut-être au point de donner à ce poëme

un petit air de roman, qui, joint à quelques penſées recherchées, à ces *concetti* familiers aux Italiens, forme ſans doute ce clinquant, que Deſpréaux condamnoit dans ce bel ouvrage. Mais enfin, comme chaque poëte a ſes défauts, chacun auſſi a ſon mérite particulier. Homere excelle par le génie, Virgile par le naturel, Milton par la force & l'énergie, & le Taſſe par l'eſprit & le brillant. Pour la ſolidité de l'inſtruction & les richeſſes de la poëſie, il en eſt peu qui le diſputent à l'archevêque de Cambrai.

Soit dit ſans vous offenſer, répliqua Timagene; vous me paroiſſez un peu hardi de vanter la poëſie d'un ouvrage, qu'on refuſe de nommer un poëme, bien loin de le reconnoître pour un poëme épique. Je veux bien y voir avec vous toute la conduite de l'épopée; l'unité d'action, de héros & de temps; le merveilleux le plus frappant, l'intérêt le plus vif, l'imagination la plus brillante: mais il n'eſt point un poëme, dès qu'il n'eſt point écrit en vers.

Cet oracle, reprit Euphorbe, eſt-il auſſi ſûr que vous paroiſſez le croire? Je vais tâcher de juſtifier ma hardieſſe, & d'aſſurer au Télémaque le titre de poëme épique. On convient aſſez com-

munément que l'épopée eſt le récit poëtique d'une action grande, merveilleuſe, intéreſſante, exécutée par un héros dans un certain eſpace de temps. De toutes les qualités renfermées dans cette définition, vous n'en conteſtez qu'une à l'ouvrage dont il s'agit : c'eſt déja un grand avantage pour moi. Toute la difficulté roule donc ſur ces mots, *un récit poëtique* auxquels des gens de lettres ont ſubſtitué un récit en vers. Pour moi, je penſe qu'il faut mettre une grande différence entre l'un & l'autre. On lit tous les jours des vers ſans poëſie ; on peut lire auſſi de la poëſie ſans vers. Le nombre, la meſure des ſyllabes, la rime, ſont une écorce extérieure qui n'exige point le ſecours des muſes. La verſification eſt à la poëſie, ce que la bordure eſt à un tableau. Le coloris, l'expreſſion, l'ordonnance ſont abſolument indépendans de cette décoration. Rapportons-nous-en ſur cette queſtion à Horace : c'eſt un bon juge. (1) « Pour » être poëte, dit-il, il ne ſuffit pas de

(1) Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribat, uti nos,

» renfermer un vers dans une certaine » mesure, comme je le fais maintenant, » sans dire rien qui s'éleve au-dessus » d'une conversation familiere. Réser- » vez ce titre magnifique pour celui qui » a reçu du ciel le génie, l'enthousias- » me & une expression digne des plus » grands objets. » Voilà donc l'essence de la poëtie : le génie qui choisit habilement son sujet, qui le dispose avec art, qui puise dans la vérité & la nature ses caracteres, & qui sçait franchir à propos les bornes trop étroites, que les régles lui prescrivent ; l'enthousiasme qui enfante le sublime, le pathétique, les idées nobles ou riantes, les belles descriptions, les pensées brillantes ; enfin les richesses de l'expression, qui ajoute une nouvelle énergie à la pensée, & qui va quelquefois jusqu'à peindre, pour ainsi dire, à l'oreille l'émotion que l'esprit éprouve. Aucune de ces parties ne manque à l'immortel ouvrage de Fénélon. On n'exige point ici la versification.

Sermoni propiora, putes hunc esse poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem. *Hor. Sat. lib.* 1.

Le favori de Mécène l'exclut même formellement, si elle est seule, lorsqu'il met au rang de la prose la satyre qu'il écrivoit alors, & qu'il écrivoit en vers. Si la mesure où la rime étoient absolument nécessaires à la poësie, dans une traduction en prose, elle perdroit sa nature. De bonne foi, est-ce de la prose que nous lisons dans la traduction du beau poëme de Milton ? Il a peut-être perdu quelques-unes de ses graces : mais quelque défiguré qu'on le suppose, on ne le prendra jamais pour une histoire ; pas même pour un roman. Ainsi je ne crains point de placer l'Auteur du Télémaque sur le Parnasse au-dessus de beaucoup de versificateurs, supposé même que ceux ci y soient admis.

Vous avez ici un beau champ, poursuivit Timagene : vous combattez un ennemi qui ne demande que d'être vaincu : car je vous avoue qu'on a toujours eu bien de la peine à me faire voir de la simple prose, par exemple, dans la description charmante que fait cet Auteur de la grote de Calypso. « Cette » grote, dit-il, étoit taillée dans le roc » en voûtes pleines de rocailles & de » coquilles : elle étoit tapissée d'une jeune » vigne qui étendoit également ses bran-

» ches souples de tous côtés. Les doux
» Zéphyrs conservoient en ce lieu, mal-
» gré les ardeurs du soleil, une déli-
» cieuse fraîcheur. Des fontaines cou-
» lant avec un doux murmure sur des
» prés semés d'amaranthes & de violet-
» tes, formoient en divers lieux des
» bains aussi purs & aussi clairs que le
» cristal. Mille fleurs naissantes émail-
» loient les tapis verds dont la grote
» étoit environnée. Là on trouvoit un
» bois de ces arbres touffus qui portent
» des pommes d'or, & dont la fleur,
» qui se renouvelle dans toutes les sai-
» sons, répand le plus doux de tous les
» parfums. Ce bois sembloit couronner
» ces belles prairies, & formoit une nuit
» que les rayons du soleil ne pouvoient
» percer. Là on n'entendoit jamais que
» le chant des oiseaux, où le bruit d'un
» ruisseau qui se précipitant du haut d'un
» rocher, tomboit à gros bouillons pleins
» d'écume, & s'enfuyoit au travers de
» la prairie. » Quelle poëtie employa jamais des images plus riantes, & prodigua avec plus d'abondance toutes les richesses & tous les ornemens du stile?

C'est aussi dans la poësie, poursuivit Euphorbe, que l'on peut & que l'on doit les répandre avec une espece de

profusion. Comme elle se propose de gagner le cœur & l'esprit par l'attrait du plaisir, pour les instruire plus sûrement, elle n'épargne rien de tout ce qui peut ravir & enchanter. De-là ces peintures fréquentes, où les traits de la nature sont si bien saisis, qu'on la confond presque avec son portrait : delà ces pensées naturelles, délicates, & toujours poëtiques : delà cette harmonie, cette cadence si expressive, qu'elle fait presque concevoir l'objet qu'elle décrit, à ceux même pour qui la langue dans laquelle elle s'exprime, est étrangere.

Je ne puis entendre parler de peintures naturelles en poësie, répliqua Timagene, sans me rappeller celle que fait Horace dans cette belle ode, où il raconte les projets chimériques d'un usurier, qui sembloit résolu de quitter la ville & son infâme trafic. Pour se confirmer dans cette belle résolution, il décrit ainsi la félicité d'un habitant de la campagne. (1) « Là il marie aux peu- » pliers les seps de sa vigne déja forts » & vigoureux ; ici il suit des ieux ses

(1) Ergo aut adultâ vitium propagine

» troupeaux errans dans un vallon » écarté, qu'ils font retentir de leurs mu- » giſſemens : quelquefois il s'occupe à » renfermer dans des vaſes purs le miel » exprimé de ſes rayons, ou à décharger ſes moutons de leur toiſon. Lorſque Pomone montre à l'univers ſa » tête couronnée de fruits, quel charme » pour lui de cueuillir une poire que » ſes travaux ont fait naître, ou une » grappe de raiſin dont l'incarnat le diſpute à la pourpre. Au gré de ſon caprice, tantôt il s'étend à l'ombre d'un » vieux chêne, tantôt ſur un gazon dont » la fraîcheur a pour lui mille attraits. » Cependant le murmure d'un fleuve

---

Altas maritat populos ; . . . . . .

. . . . . .

Aut in reductâ valle mugientium
Proſpectat errantes greges ;
Aut preſſa puris mella condit amphoris ;
Aut tondet infirmas oves.
Vel cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet inſitiva decerpens pyra,
Certantem & uvam purpuræ ! . . . . .

. . . . . .

» profond, le ramage plaintif des oi-
» seaux dans les bois, le gazouillement
» d'une onde fugitive répandent sur ses
» ieux de légers pavots. » Le poëte termine enfin ce charmant payſage par ces traits. « Tandis qu'il prend un repas frugal, quel ſpectacle plus agréable à ſes
» ieux, que d'appercevoir ſes troupeaux
» revenir à pas précipités des pâturages
» à la bergerie, ſes bœufs fatigués rentrer d'un air abbatu, & traîner après eux
» la charrue renverſée; de voir autour
» d'un foyer, où regne la douce gaieté,
» un eſſain de domeſtiques qui font la richeſſe de la maiſon qui les a vu naître! »

Libet jacere modo ſub antiquâ ilice;
Modo in tenaci gramine.
Labuntur altis interim ripis aquæ;
Queruntur in ſylvis aves;
Fonteſque lymphis obſtrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves. . . . . .
. . . . . .
Has inter epulas, ut juvat paſtas oves
Videre properantes domum!
Videre feſſos vomerem inverſum boves
Collo trahentes languido;
Poſitoſque vernas, ditis examen domûs,
Circum renidentes lares. *Epod.* 2.

J'ai rencontré dernièrement, repartit Euphorbe, un de ces portraits dans un ouvrage qui n'a aucun rapport, il est vrai, à l'objet que nous traitons, mais qui revient si bien à celui que vous venez de citer, que je ne puis m'empêcher de le mettre sous vos ieux. Ce sera une petite digression, que vous me pardonnerez. Je l'ai trouvé dans un discours prononcé en 1769, par un magistrat digne par ses talens & ses vertus du ministere public, dont il a été chargé pendant quelque temps dans un parlement de province. L'orateur suppose un bon citoyen, un patriote sans prétentions, qui s'entretient ainsi avec lui-même. « Il est nuit, & j'ai travaillé tout » le jour pour ma patrie & pour mes » devoirs; mais voici le moment où je » vais être payé de tout. Je vais retrouver ma femme, mes enfans, ma famille..... Tous m'aiment, tous m'attendent, & je suis sur que déja vingt » fois mes enfans ont interrompu leurs » jeux innocens, pour demander à leur » mere avec inquiétude, si leur pere

(1) Disc. sur les mœurs de M. Servan, anc. Av. Gén. du Parl. de Grenoble.

» tarderoit encore long-temps. A peine » ils me verront, que je n'entendrai » qu'un cri de joie : tous leurs regards, » toutes leurs careſſes ſeront pour moi, » & je leur prodiguerai toutes les » miennes, & je les ſerrerai dans mes » bras tous enſemble, tous l'un après » l'autre. Aſſis à la même table, ſans » doute, ils me demanderont compte » de ma journée, & tout mon cœur » leur ſera ouvert : qu'ai-je à leur ca- » cher ? Je leur dirai ma joie & mes » chagrins. Quel plaiſir de les voir ſuſ- » pendre leur repas, les ieux attachés » ſur les miens, m'écouter avidement, » pâlir à ma moindre peine, & s'entre- » regarder en ſouriant, à mes moindres » plaiſirs ; quelquefois m'interrompre » par tendreſſe, & ſe retenir auſſi-tôt » par reſpect ; m'écouter encore quand » je me ſuis tu, attendant dans un long » ſilence, ſi je n'ai plus rien à leur ap- » prendre de moi ! Un de mes ſignes, » un coup-d'œuil, un ſouris ſera le ſi- » gnal de quelques jeux, où je ſerai » pris pour témoin, pour conſeil, pour » arbitre, & toujours pour leur pere. » Peut-on ſe refuſer à l'émotion paiſible & délicieuſe que produiſent dans l'âme de pareils objets ?

En lisant ces morceaux, interrompit Timagene, je crois voir un de ces aimables tableaux de Greuze, qui nous peint les occupations d'une famille villageoise, l'objet de nos mépris, & qui devroit l'être de notre envie. Elle ne connoît point nos arts & notre politique; mais elle ignore aussi nos vices. Rien n'égale, à mon avis, l'expression & la vérité de ce coup de pinceau dans Horace, *Quel spectacle plus intéressant, que de voir .... ses bœufs fatigués rentrer d'un air abbatu, & traîner après eux la charrue renversée?* Et de ceux-ci qui m'ont singuliérement frappé dans le discours de votre magistrat. *Quel plaisir de voir mes enfans s'entre-regarder en souriant à mes moindres plaisirs; .... m'écouter encore, quand je me suis tu, attendant dans un long silence, si je n'ai plus rien à leur apprendre de moi!* Voilà ce que j'appelle prendre la nature sur le fait; & je pense que c'est-là un des plus beaux ornemens du récit poëtique.

Par-tout où se montre la nature, poursuivit Euphorbe, elle est sûre d'enchaîner les cœurs, ne fût-ce que dans une simple pensée. On en rencontre souvent de cette espece dans Virgile. Telle est

celle-ci, qui termine le portrait de deux freres, que la nature avoit formés très-reſſemblans. (1) « Les ieux des pere & » mere avoient peine à les diſtinguer, » & la reſſemblance étoit ſi parfaite, » qu'elle leur occaſionnoit ſouvent des » mépriſes agréables pour eux : » & cette autre qui ſert de couronnement à la belle deſcription de la démarche d'Apollon; (2) « Latone éprouve, en le voyant, » un plaiſir ſecret, mais délicieux.

Dans ces vers, reprit Timagene, je ne vois rien de ſaillant, rien qui puiſſe ſurprendre : je ne conçois pas pourquoi vous les qualifiez du titre de penſées.

Ce ne ſont pas des penſées ſublimes ou brillantes, repartit Euphorbe, mais des penſées naturelles ; & celles-ci ne ſont pas les moins précieuſes. Il n'eſt peut-être pas ſi difficile qu'on le croiroit, d'en produire de la premiere eſpece. On s'échauffe l'imagination, on ſe bat, pour ainſi dire, les flancs; il eſt rare que de ce mouvement électrique,

---

(1) . . . . . Simillima proles
Indiſcreta ſuis, gratuſque parentibus error.

(2) Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

il ne ſorte quelques étincelles. Il eſt vrai que ces feux dégénerent ſouvent en fumée. C'eſt ce qui eſt arrivé au Guarini dans cette penſée qu'il nous a donnée au ſujet d'Encelade, l'un des Titans : (1) « On ne ſçait ſi ce fier géant, enſ» ſeveli ſous l'Ethna, eſt foudroyé, ou » foudroye. Il lance dans ſa colere, des » feux contre le ciel, & lui fait la guerre. » Je connois peu de penſées plus recherchées que celle-là. Elle n'eſt pas néanmoins auſſi ridicule, que celle de l'Arioſte, qui dit d'un de ſes héros, « Le » pauvre homme ne s'étoit pas apperçu » qu'il étoit mort, & combattoit en» core. » (2)

Je n'ai jamais été ſi ſurpris, interrompit Timagene, que de rencontrer derniérement cette même penſée, non pas dans un poëte, mais dans un hiſtorien Eſpagnol. A l'occaſion de quelques

---

(1) *La dove ſotto à la gran mole Etnea*
Non ſo ſe fulminato, ó fulminante,
Vibra il fiero gigante
Contrà l nemico ciel fiamme di ſdegno.

(2) *Il pover huomo, che non ſen era accorto,*
Andava combattendo, & era morto.

guerriers coupés en deux par le canon, au siége de Maestricht, voici comme il s'exprime, (1) « La moitié de leur corps » survivoit à l'autre, combattoit encore, » & vangeoit celle qui n'étoit plus. Nous avons trouvé de l'affectation dans Florus, quand il dit, *que la colere vivoit sur le front d'un guerrier après sa mort :* mais qu'est ce que cela, en comparaison de la moitié d'un corps qui venge l'autre ? (2) *Je veux m'élever*, dit Horace, *je me perds dans les nues.*

Ce malheur n'est que trop commun, poursuivit Euphorbe. Il n'est donné qu'aux hommes de goût & de génie, de saisir ces traits où la nature & le vrai semblent avoir imprimé leur sceau. Semblables à la violette, ces fleurs plaisent toujours, ne fatiguent point, & ne portent jamais à la tête. Quel esprit assez bouché, quels organes assez grossiers, pour ne point sentir l'impression de ces deux mots d'Homere δακρυοεν γελασασα, qui nous peignent les ris & pleurs confondus sur

---

(1) *Dimidiato corpore pugnabant, Sibi superstites, ac peremptæ partis ultores.* Strada de bel. Belg. dec. 2. l. 2.

(2) De Art. Poët. v. 230.

le visage d'Andromaque, dans un de ces momens délicats où le cœur obéit tout-à-la fois aux mouvemens de la joie & de la tristesse ?

Ut pictura, poësis, reprit Timagene. Cet admirable coup de pinceau du poëte Grec, se retrouve parfaitement, ce me semble, dans le tableau de la naissance de Louis XIII, fait par Rubens. On y distingue dans les ieux & dans tous les traits de Marie de Médicis le double sentiment de la douleur, appanage de l'enfantement, & du plaisir que lui cause la naissance d'un fils & d'un héritier du trône. Au reste, je ne sçais auquel des deux, du naturel, ou de la délicatesse je donnerois la préférence dans la poësie. Peut-on rien imaginer de plus adroit, par exemple, que la maniere dont Virgile fait sa cour à Auguste dans son Enéide, en prêtant à son héros les qualités, les vertus & même les foiblesses du souverain de Rome. Les Dieux dans l'Elisée s'occupent de sa grandeur future: Vulcain grave ses exploits sur le bouclier de l'Auteur de sa race. Quelle finesse dans cet éloge de Louis-le-Grand (1)

(1) Lutrin, ch. 2.

que Despreaux met dans la bouche de la mollesse ? Par ce tour ingénieux, je porte ma pensée bien au-delà de ce que me dit le poëte : & c'est-là, si je m'en souviens bien, ce qu'on nomme délicatesse. A cette occasion, je me rappelle qu'un homme de goût m'apprit autrefois un moyen propre à découvrir l'ornement dont un poëte a revêtu sa matiere. C'est de l'en dépouiller pour un moment, & de réduire la pensée à la proposition simple. Par exemple, dans l'endroit dont il s'agit, Boileau ne veut dire autre chose sinon, que l'ardeur du Roi pour la gloire n'est arrêtée ni par les plaisirs, ni par les saisons. Cette louange, qui n'a rien de surprenant par elle-même, devient bien plus flatteuse & plus intéressante, lorsque la mollesse en personne se plaint de l'activité infatigable de ce prince.

Ce moyen en effet, ajouta Euphorbe, est infaillible pour apprécier le mérite d'une pensée ; & suivant cette régle, vous ne ferez pas grand cas, sans doute, de celle du Tasse au sujet de Clorinde, lorsque cette guerriere rencontra dans un bois Tancrède, à qui ses charmes avoient inspiré toutes les fureurs de l'a-

mour. Le poëte dit à cette occasion, (1) » Clorinde alloit sans doute attaquer ce- » lui qu'elle avoit déja vaincu. » Si vous retranchez de cette pensée la petite antithèse qu'elle renferme, vous apperce-vrez que loin d'y perdre, elle en devient plus noble. Elle se réduit à celle-ci ; Clorinde alloit attaquer un ennemi plein d'amour pour elle. Cette derniere idée me semble plus digne de l'épopée que la premiere.

La premiere, répliqua Timagene, est plutot une pensée fine qu'une pensée délicate. Elle a trop d'apprêt, trop d'esprit. Tout cela montre assurément que les ornemens, même dans la poëtie, ont des bornes.

Je n'en doute en aucune façon, reprit Euphorbe. Tout ce qui s'écarte de la belle nature, tout ce qui sent l'affectation est de mauvais alloi. Hors delà, tout est permis ; même de donner de l'ame & du sentiment aux êtres les plus insensibles. C'est cette hardiesse ingénieuse qui rend une pensée vraiment poëtique. Je me tappelle un endroit de

(1) Jér. Déliv. Chant premier.

Silius Italicus qui mérite bien ce titre. C'eſt au ſujet d'Annibal qu'un jeune Capouan vouloit poignarder dans un feſtin. On apoſtrophe ainſi l'aſſaſſin. (1) » Tu te trompes, ſi tu le crois ſans de» fenſe au milieu d'un repas : cet air » majeſtueux & fier qu'il doit à tant de » guerres & de batailles, forme un rem» part éternel autour de ce héros. Dès » que tu paroîtras en ſa préſence, tes » ieux verront avec étonnement à ſes » côtés les journées de Cannes & de » Trebie, les buchers de Thraſimene, » & la grande ombre de Paul Emile. »

Permettez-moi, interrompit Timagene, de mettre ici en uſage le moyen dont nous parlions tout-à-l'heure, pour diſtinguer les ornemens de cette penſée. Tout ce que dit ici le chantre d'Annibal, ſe réduit à cette idée ſimple, que

---

(1) Fallit te menſas inter quod credis inermem.
Tot bellis quæſita viro, tot cœdibus armat
Majeſtas æterna ducem : ſi admoveris ora,
Cannas & Trebiam ante oculos, Thraſimenaque buſta,
Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram.
Lib. 11.

la seule présence du héros de Carthage; & le souvenir de ses victoires arrêteront le bras de l'assassin. Quelle magnificence ajoute ici la poësie! L'air noble devient un boulevard insurmontable: Cannes, Trebie ne sont plus de simples batailles; ce sont des personnages imposans qui forment une cour au vainqueur de Rome. Ce privilége d'animer même des êtres imaginaires, est pourtant quelque chose de bien commode pour Messieurs les poëtes.

Ils doivent exciter l'admiration, repartit Euphorbe, ravir, enchanter nos esprits. Comment y réussiront-ils, si on leur ôte cette liberté? C'est pour atteindre ce but, qu'ils employent les comparaisons les plus riches, l'énergie même d'une élocution pittoresque, pour former des tableaux frappans & capables de vaincre les dégoûts du lecteur le plus dédaigneux. Peut-on se refuser, par exemple, aux charmes de cette comparaison que l'Esprit Saint a dicté au législateur des Juifs, dans ce beau cantique, où il rappelle les bienfaits dont le Dieu d'Israël a comblé son peuple. On y met en parallèle ses soins & ses attentions avec celles du Roi des oiseaux.

seaux. (1) « Telle, dit l'Auteur sacré, » une aigle instruit ses jeunes aiglons » & les anime par son exemple à pren- » dre l'essor : elle vole au-dessus d'eux ; » elle les prend, elle les porte sur ses » ailes déployées. » Un poëte (2) moderne a tâché de rendre ainsi ce riche portrait.

Telle une aigle active, intrépide,
Pour instruire un aiglon timide,
A sa foiblesse offre un appui ;
Lui sert de guide & de modèle ;
Tantôt le porte sur son aîle,
Tantôt voltige autour de lui.

Rien n'est plus propre à charmer un lecteur que cette adresse à rapprocher deux objets qui réfléchissent l'un sur l'autre une lumiere mutuelle. Nous en avons dans le Télémaque des modèles parfaits. Le Tasse a répandu dans son poëme cette espece de richesse avec une abondance

(1) Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, & super eos volitans, expandit alas suas, & assumpsit eum, atque portavit in humeris suis. *Cant. Moysi. Deut.* 32.

(2) M. de Bologne.

qui approche un peu de la profusion. A tout cela, ajoutons les descriptions, les épithétes & la cadence, & nous aurons à-peu-près tous les ornemens qui enrichissent la poëtie.

J'imagine, répliqua Timagene, que cette élocution pittoresque dont vous venez de parler, n'est autre chose que la cadence du vers, lorsque les expressions sont disposées de façon, qu'elles expriment à l'oreille ce qu'elles signifient à l'esprit. Ainsi dans Homere, le παντων ρεγχοντων αχαιων imite assez bien les ronflemens de toute une armée, & le πολυφλοισβοιο θαλασσης le bruit des vagues qui glissent les unes sur les autres. Il me semble que les Grecs & les Latins ont un grand avantage sur nous dans cette partie, à cause de la différente quantité de leurs syllabes longues & brèves. Aussi Virgile nous fait-il ordinairement entendre par la cadence de ses vers tout ce qu'il veut nous dire. S'agit-il de peindre la tristesse ? La mesure en est lugubre & traînante : (1)

Candæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

(1) Æn. 5. v. 614.

Des expressions faciles & coulantes y sont les interprètes de la douceur & de l'aménité : (1)

Ubi mollis amaracus illum
Floribus & dulci aspirans complectitur umbrâ,

la rencontre des consonnes & sur-tout de la lettre *r*, & les élisions rendent admirablement tout ce qui est dur & difficile. (2)

Ergo ægre rastris terram rimantur.

(3) *Totum spumare reductis*
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

qu'elle oreille ne sent pas la légéreté de ces vers, (4)

Inde ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,
Haud mora, prosiluêre suis?

& la pésanteur de celui-ci, (5)

Illi inter sese magna vi brachia tollunt?

(1) Æn. 1. v. 693.
(2) Geor. 3. v. 534.
(3) Æn. 8. v. 689.
(4) Æn. 5. v. 139.
(5) Geor. 4. v. 174.

Il faut avouer que l'harmonie eſt bien puiſſante pour exprimer ce qui lui plait. J'ai été une fois témoin de l'empire qu'elle a ſur nos ſens. Dans un concert bien compoſé, on exécutoit un morceau, où le muſicien vouloit rendre le bruit du tonnerre, lorſqu'il roule en grondant. Les accords d'un chœur nombreux furent combinés ſi adroitement, qu'une jeune perſonne de 14 à 15 ans, prit cette imitation pour l'effet naturel, & en fut effrayée.

Nouvelle preuve, reprit Euphorbe, qu'on réuſſit toujours bien, quand on copie la nature. Au ſurplus, quoique nos Auteurs ne rencontrent pas autant de facilité dans cette eſpece de méchaniſme que les anciens, comme vous l'avez remarqué fort à propos, ils partagent néanmoins ſouvent avec eux ce mérite. Témoin ce bel hémiſtiche de la tragédie de Phèdre. (1)

L'eſpace crie & ſe rompt.

où la meſure & la chûte du vers ſont également expreſſives. Je ne penſe pas

(1) Act. 5. ſc. 6.

que dans vos vers latins la cadence ſo plus analogue à l'objet, que dans ceux-ci du Lutrin. (1)

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

La Fontaine n'eſt-il pas le rival de Virgile quand il peint la peine & la difficulté dans la fable du coche & de la mouche ?

Dans un chemin montant, ſabloneux, malaiſée,
. . . . . .
Six forts chevaux tiroient un coche.

Et plus bas,

L'attelage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.

Enfin l'harmonie de ces vers tirés de la cantate de Circé, n'inſpire-t-elle pas une eſpece d'effroi ?

La terre tremblante
Frémit de terreur ;

(1) Chant 2.

L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Les hommes de génie ne ſe rebutent jamais à la vue des difficultés. Elles animent leur ardeur, parce qu'ils ſçavent que la gloire eſt en proportion avec les obſtacles.

Dans les armées, répliqua Timagene, vous euſſiez, ce me ſemble, été un héros.

Je n'en ſçais rien, répondit Euphorbe ; car il y a encore bien loin de la ſpéculation à la pratique : mais je n'en ſuis pas moins convaincu que cette idée de la gloire eſt la véritable, & non celle qu'on attache au luxe des équipages & de la table, & qui ne coûte que de l'argent.

A propos de cela, interrompit Timagene, je crois qu'il eſt heure de nous rendre au château, où nous ſommes invités à ſouper. Il ne ſeroit pas honnête d'arriver au moment de ſe mettre à table. Il faut céder aux bienſéances : ſouvent elles deviennent des devoirs.

DIXIEME ENTRETIEN.

Narration badine.

LE LENDEMAIN, Euphorbe engagea ſon ami à prendre le plaiſir de la promenade dans un riant vallon, qui s'étendoit au bas de ſon petit domaine. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils ſe repoſerent à l'ombre des peupliers, ſur les bords d'un ruiſſeau qui baignoit cette belle prairie. Leur entretien, après avoir roulé ſur différens objets, tomba enfin ſur les perſonnes qu'ils avoient vu la veille.

Sçavez-vous, dit à cette occaſion Timagene, que votre nouveau Seigneur me paroît un homme fort aimable? Il fait bien les honneurs de chez lui: ſa converſation n'a rien de traînant ni d'embarraſſé: elle eſt vive & animée. Je trouve ſur-tout qu'il entend parfaitement à plaiſanter.

J'admire ainſi que vous, reprit Euphorbe, ce talent rare & précieux. Je me ſouviens toujours de ce que dit la Bruyere. (1) « Pour badiner avec grace

(1) Caract. t. 1. p. 259.

» & rencontrer heureusement sur les » plus petits sujets, il faut trop de ma» nieres, trop de politesse, trop de fé» condité. C'est créer que de tailler ainsi, » & faire quelque chose de rien. » Je reconnois la vérité dans ce que dit ici notre critique. Quelle adresse ne faut-il pas pour mettre beaucoup d'esprit dans un récit badin, sans le laisser presque paroître ? Rien en effet n'est plus nuisible à la vraie plaisanterie, que l'affectation. Que direz-vous d'un écrivain qui place dans une histoire sérieuse une pensée, qui pourroit à peine se passer dans une lettre ou dans une conversation légere. En parlant de Zisca, qui remportoit encore des victoires après avoir perdu la vue, il fait cette réflexion, *comme si la fortune, qui est aveugle, eut pris plaisir à favoriser un autre aveugle.* Quelle petitesse ! Souvent en voulant faire rire les autres, on les fait rire à ses dépens.

Je m'imagine, répliqua Timagene, que, par ces derniers mots, vous voulez proscrire, sur-tout, le bouffon & le burlesque. Vous n'avez pas grand goût, ce me semble, pour les ouvrages du célébre Vadé, qui ont amusé si long-temps tout Paris.

Ah! tout Paris, repartit Euphorbe; c'eſt beaucoup dire. Quoi qu'il en ſoit, je crois qu'on peut appliquer au récit badin, ce qu'Horace enjoint à cette eſpece de drame qu'on nommoit Satyre. (1) » Qu'il ne ſe dégrade jamais juſqu'à parler comme la plus vile populace dans » les tavernes. » Je ſçais qu'on reproche à Ariſtophane d'être tombé dans ce défaut: mais ce qui peut l'excuſer, c'eſt qu'il ne met ces ſortes d'expreſſions, que dans la bouche de gens à qui elles paroiſſent convenir. Après tout, je ſuis peu ſurpris du ſuccès qu'ont eu auprès de bien des gens, les pieces dont vous venez de parler. Quand l'âme eſt émouſſée par les noires vapeurs du chagrin, la plaiſanterie naturelle ne fait plus que l'effleurer. Il faut quelque choſe de plus fort & de plus vif, pour la tirer de ſon engourdiſſement. Par cette raiſon, la mélancholie eſt aſſez ſouvent voiſine de la bouffonnerie. Jamais le ſuicide ne fut plus commun que dans ce ſiécle, où l'on cherche par préférence les turlupinades & le plus bas comique. Je paſſe

(1) *Non migret in obſcuras humili ſermone tabernas.* Art. Poët. v. 229.

volontiers à Scarron le burlesque qui régne dans ses écrits. Il se roidissoit contre les douleurs dont il étoit tourmenté. Il eut été moins bouffon, s'il eût moins souffert.

Il me paroît, interrompit Timagene, que nous traitons bien sérieusement un sujet fait pour égayer. Laissons si vous m'en croyez, cette sombre morale; & si nous condamnons le Virgile travesti & l'Ovide en belle humeur, prêtons-nous du moins aux agrémens de notre matiere, & voyons comment on peut plaisanter dans un récit, au goût des honnêtes-gens. Cet art ne consiste-t-il pas à rapprocher les circonstances les plus propres à égayer, à les appuyer de pensées agréables & délicates, quelquefois du sublime ironique, enfin à revêtir le tout d'une expression légere & coulante?

J'accompagnerois encore tout cela, repartit Euphorbe, d'un naturel ennemi de toute affectation. Il en est une dont nous venons de parler, qui a force de vouloir faire rire, dégénere en bouffonnerie; mais il en est une autre qui outre la plaisanterie, a force d'y mettre de l'esprit. L'esprit a beau être à la mode; je voudrois qu'on en fût un peu plus avare. Voiture, qui raconte très-

agréablement, en eſt quelquefois prodigue. Sans parler de ſa lettre ſur la berne, qui eſt une hyperbole continuelle, je ne veux d'autre exemple que celle où il décrit à la marquiſe de Rambouillet, (1) un voyage qu'il faiſoit alors en Champagne & en Lorraine. « En paſ» ſant par Epernai, dit-il, je fus voir » de votre part M. le maréchal de Stroz» zi : & ſon tombeau me ſembla ſi ma» gnifique, que voyant en quel état j'é» tois, & me trouvant là tout porté, » j'eus envie de me faire enterrer avec » lui. Mais on en fit quelque difficulté, » pour ce que l'on trouva que j'avois » encore trop de chaleur. Je me réſolus » donc de faire porter mon corps juſ» qu'à Nánci, ou enfin, Madame, il eſt » arrivé ſi maigre & ſi défait, que je » vous aſſure que l'on en met en terre » beaucoup, qui ne le ſont pas tant... » Il me ſemble que M. Margone qui » eſt ici maître d'école, & moi, ſom» mes les deux plus pitoyables exem» ples que l'on puiſſe voir du change» ment de la fortune.... De ſorte, Ma» dame, que je crains fort, que Nanci

(1) Lettre 6.

» ne me soit aussi funeste, qu'il le fut » au duc de Bourgogne, & qu'après » avoir échappé de grands périls & ré- » sisté à de grands ennemis, aussi bien » que lui, je ne sois destiné à finir ici » mes jours. » Tout cela est plein de bonne plaisanterie, sans doute, mais cette envie de se faire inhumer à la vue d'un tombeau, cette comparaison suivie avec Charles-le-Téméraire, n'ont-elles pas quelque chose de forcé, ou du moins de trop étudié? J'aime bien mieux le même Auteur, (1) dans une autre lettre qu'il écrit à la même personne, à l'occasion d'un voyage qu'il fit sur le Rhône. Comme j'ai sur moi le volume de ces lettres, je vais vous en faire la lecture: vous en jugerez vous-même. « Je vou- » drois que vous m'eussiez vu l'autre » jour, de quelle sorte je fus depuis » Vienne jusqu'à Valence. Le jour ne » commençoit qu'à poindre & le soeil » à rayonner sur le sommet des monta- » gnes, quand nous nous mîmes sur le » Rhône. Il faisoit une de ces belles » journées, qu'Apollon prend quelque- » fois pour lui servir de panache, &

(1) Lettre 128.

» que l'on ne voit jamais à Paris, que
» dans le plus beau temps de l'été. Ceux
» avec qui j'étois, conſidéroient tantôt
» les montagnes de Dauphiné, qui pa-
» roiſſoient à la main gauche, à dix ou
» douze lieues de nous, toutes chargées
» de neiges, tantôt les collines du Rhône
» que l'on voyoit couvertes de vignes,
» & des vallons à perte de vue tout
» pleins d'arbres fleuris. Pour moi, dans
» cette réjouiſſance de tout le monde, je
» montai ſeul ſur la cabane qui couvroit
» notre batteau, & tandis que les au-
» tres admiroient ce qui étoit à l'entour
» de nous, je me mis à penſer à ce que
» j'avois quitté. J'avois le coude du bras
» droit appuyé ſur la couverture de la
» barque, la tête un peu panchée &
» ſoutenue ſur la main du même bras,
» & l'autre négligemment étendu, dans
» la main duquel je tenois un livre qui
» avoit ſervi de prétexte à ma retraite.
» Je regardois fixement la riviere que
» je ne voyois pas. Il me tomboit de
» moment en moment de groſſes larmes
» des yeux.... Ce que je vous raconte,
» eut paru davantage & eut reçu plus
» d'ornement ſi je vous euſſe écrit en
» vers. Car je vous jure que les Nym-
» phes des eaux furent touchées de ma

» douleur, & que le Dieu du fleuve » en fut ému. Mais tout cela ne se peut » pas dire en prose. Tant y a, que » je demeurai sept heures de cette sorte, » sans remuer ni pied ni patte..... Le » maître de notre batteau dit qu'il avoit » mené en sa vie plus de dix mille hom- » mes depuis Lyon jusqu'à Baucaire; » mais qu'il n'en avoit jamais vu un, » qui parut avoir l'esprit si égaré. Après » cette belle description que je viens de » faire, il me vient de tomber dans l'es- » prit, que vous vous imaginerez que » tout cela est faux, & que ce que j'en » ai dit, n'étoit que pour trouver moyen » de remplir une lettre. Quand cela se- » roit, mademoiselle, je serois en vé- » rité excusable.... Néanmoins pour » vous dire naïvement ce qui en est, » tout ce que je vous ai dit de ma rê- » verie, de mes soupirs & de ma tris- » tesse est vrai. Pour ce qui est du res- » sentiment qu'en eurent les Nymphes » & le Dieu du Rhône, je n'en suis pas » assuré » .... Avouez que ce badinage quoique plein d'esprit, à quelque chose de plus naturel, que le précédent. La réflexion qui termine la lettre, est un correctif ingénieux, à ce qui auroit pu y paroître un peu recherché.

La premiere de ces deux épîtres, ajouta Timagene, me rappelle un trait fort plaisant du même écrivain, dans je ne sçais plus quelle lettre. « Je ne puis » pas dire absolument, dit-il, que je » sois arrivé à Turin ; car il n'y est ar- » rivé que la moitié de moi-même. Vous » croyez que je veux dire, que l'autre » est demeurée auprès de vous : ce n'est » pas cela : c'est que de cent quatre li- » vres que je pesois, je n'en pese plus » que cinquante-deux. Il ne se peut rien » voir de si maigre, ni de si décharné » que moi. » Assurément on ne pouvoit pas mieux profiter de la circonstance de la maigreur, pour plaisanter sur une matiere qui n'en paroissoit pas trop susceptible. Il faut convenir pourtant que cet Auteur cherche souvent à faire montre de son esprit. Rien ne m'en a mieux convaincu que la comparaison que je fis il y a quelques jours d'une lettre de Mad. de Sévigné, avec une autre de Voiture sur deux sujets à-peu-près semblables. Comme je me suis muni de la premiere & que vous avez la seconde, lisons-les, s'il vous plaît, l'une & l'autre. La premiere est le récit que fait la marquise, de la fête que M. le prince donna à Louis XIV dans sa belle mai-

ſon de Chantilly. « Le Roi arriva le jeudi » au ſoir à Chantilly : la promenade, la » collation dans un lieu tapiſſé de jon- » quilles, tout cela fut à ſouhait. On » ſoupa : il y eut quelques tables où le » rôti manqua, à cauſe de pluſieurs dî- » ners à quoi l'on ne s'étoit pas attendu : » cela ſaiſit Vatel ; il dit pluſieurs fois, » je ſuis perdu d'honneur, voici un af- » front que je ne ſupporterai pas. Il dit » à Gourville, la tête me tourne, il y » a douze nuits que je n'ai dormi ; ai- » dez-moi à donner des ordres. Gour- » ville le ſoulagea en ce qu'il put. Le » rôti qui avoit manqué, non pas à la » table du Roi, mais au vingt-cinquie- » mes, lui revenoit toujours à la tête. » Gourville le dit à M. le Prince. M. le » Prince alla juſques dans ſa chambre, » & lui dit, Vatel, tout va bien ; rien » n'étoit ſi beau que le ſouper du Roi. » Il répondit : Monſeigneur, votre bonté » m'acheve : je ſçais que le rôti à man- » qué à deux tables. Point du tout ; dit » M. le Prince, ne vous fâchez pas ; tout » va bien. La nuit vint ; le feu d'artifice » ne réuſſit pas ; il fut couvert d'un » nuage ; il coûtoit ſeize mille francs. » A quatre heures du matin Vatel s'en » va par-tout ; il trouve tout endormi :

» il rencontre un petit pourvoyeur, qui
» lui apportoit seulement deux charges
» de marée : il lui demanda, est-ce là
» tout ? Il lui dit, oui, Monsieur : il ne
» sçavoit pas que Vatel avoit envoyé
» à tous les ports de mer. Vatel attend
» quelque temps ; les autres pourvoyeurs
» ne vinrent point : sa tête s'échauffoit ;
» il crut qu'il n'auroit point d'autre ma-
» rée ; il trouva Gourville, il lui dit, Mon-
» sieur, je ne survivrai point à cet affront-
» ci. Gourville se mocqua de lui : Vatel
» monte à sa chambre, met son épée
» contre la porte, & se la passe au tra-
» vers du cœur : mais ce ne fut qu'au troi-
» sieme coup, car il s'en donna deux
» qui n'étoient pas mortels ; il tombe
» mort. La marée cependant arrive de
» tous côtés : on cherche Vatel pour la
» distribuer ; on va à sa chambre, on
» heurte, on enfonce la porte, on le
» trouve noyé dans son sang, on court
» le dire à M. le Prince, qui fut au dé-
» sespoir... M. le Prince le dit au Roi
» fort tristement. On dit que c'étoit à
» force d'avoir de l'honneur à sa ma-
» niere. On le loua fort ; on loua & l'on
» blâma son courage. Le Roi dit qu'il
» y avoit cinq ans qu'il retardoit de ve-
» nir à Chantilly, parce qu'il compre-

» noit l'excès de cet embarras. Il dit à » M. le Prince qu'il ne devoit avoir que » deux tables, & ne point se charger » de tout : il jura qu'il ne souffriroit plus » que M. le Prince en usât ainsi ; mais » c'étoit trop tard pour le pauvre Va- » tel. Cependant Gourville tâcha de ré- » parer la perte de Vatel. On dîna très- » bien ; on fit collation ; on soupa ; on » se promena ; on joua ; on fut à la chasse ; » tout étoit parfumé de jonquilles, tout » étoit enchanté. » Voyons maintenant la seconde. C'est celle où Voiture fait au Cardinal de la Valette le détail de la fameuse promenade de la Barre «... ... Nous arrivâmes à la Barre, & entrâ- » mes dans une salle où l'on ne marchoit » que sur des roses & de la fleur d'oran- » ge. Mad. la Princesse après avoir ad- » miré cette magnificence, voulut aller » voir les promenoirs, en attendant » l'heure du souper. Le soleil se cou- » choit dans une nuée d'or & d'azur, » & ne donnoit de ses rayons qu'autant » qu'il en faut pour faire une lumiere » douce & agréable : l'air étoit sans vent » & sans chaleur, & il sembloit que la » terre & le ciel vouloient fêtoyer la » princesse. Après avoir passé un grand » parterre & de grands jardins tout pleins

» d'orangers, elle arriva en un bois où
» il y avoit plus de cent ans que le jour
» n'étoit entré qu'à cette heure là, qu'il
» y entra avec elle. Au bout d'une allée
» grande à perte de vue, nous trouvâ-
» mes une fontaine qui jettoit toute seule
» plus d'eau que toutes celles de Tivoli.
» A l'entour étoient rangés vingt-quatre
» violons, qui avoient de la peine à sur-
» monter le bruit qu'elle faisoit en tom-
» bant.... En sautant, dansant, volti-
» geant, pirouettant, cabriolant, nous
» arrivâmes au logis, où nous trouvâ-
» mes une table qui sembloit avoir été
» servie par les Fées. Ceci, Monseigneur,
» est un endroit de l'aventure qui ne se
» peut d'écrire. Et certes, il n'y a point
» de couleurs ni de figures en la Rhé-
» torique qui puissent représenter six po-
» tages qui d'abord se présenterent à nos
» ieux. Cela y fut particuliérement remar-
» quable, que n'y ayant que des Dées-
» ses à la table, & deux demi-Dieux,
» à sçavoir M. de Chaudebonne & moi,
» tout le monde y mangea ne plus ne
» moins que si c'eussent été véritablement
» des personnes mortelles. Aussi, à dire
» le vrai, jamais rien ne fut mieux ser-
» vi.... Au sortir de table, le bruit des
» violons fit monter tout le monde en

» haut, où l'on trouva une chambre ſi » bien éclairée qu'il ſembloit que le jour » qui n'étoit plus deſſus la terre, s'y fut » retiré tout entier. . . . Le bal conti- » nuoit avec beaucoup de plaiſir, quand » tout-à-coup un grand bruit que l'on » entendit dehors, obligea toutes les » dames à mettre la tête à la fenêtre; » & l'on vit ſortir d'un grand bois qui » étoit à trois cens pas de la maiſon, » un tel nombre de feux d'artifice, qu'il » ſembloit que toutes les branches & » les troncs des arbres ſe convertiſſent » en fuſées, que toutes les étoiles du » ciel tombaſſent, & que la ſphère du » feu voulut prendre la place de la » moyenne région de l'air. Ce ſont, Mon- » ſeigneur, trois hyperboles, leſquel- » les appréciées & réduites à la juſte valeur » des choſes, valent trois douzaines de » fuſées. . . . » En vérité, je comparerois volontiers la premiere lettre à ces belles illuminations où l'œuil diſtingue avec plaiſir tous les objets d'alentour; & la ſeconde à des éclairs ſuivis & précipi- tés, qui nous éblouiſſent par une lumiere trop vive & trop rapide.

Je dirois plutôt trop bruſque, que trop rapide, interrompit Euphorbe: car il me ſemble qu'il y a plus de rapidité

dans le récit de la Marquise, que dans celui de l'Académicien. L'un & l'autre, si vous y prenez garde, employe les mêmes circonstances, pour décrire une fête; des repas, de la promenade, des feux d'artifice, & d'autres amusemens semblables : mais Madame de Sévigné dit en quatre lignes, ce qui remplit des pages dans Voiture. *La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa.* Et plus bas: *On dîna très-bien; on fit collation, on soupa, on se promena; on joua; on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles; tout étoit enchanté.* Cela est court, mais peint admirablement bien. Voiture s'appesantit sur les détails pour trouver l'occasion de placer des pensées singulieres & hyperboliques.

Vous avouerez du moins, reprit Timagene, qu'il faut beaucoup d'esprit pour raconter comme notre courtisan.

Il en faut, peut-être autant, repartit Euphorbe, mais à coup sur beaucoup plus de goût, pour ne saisir que les circonstances propres à amuser en intéressant. Elles le font quand elles excitent notre curiosité, ou du moins quand elles semblent naître du sujet. La na-

ture intéreſſe toujours : mais dans le récit dont il s'agit ici, on admet des circonſtances, inutiles par-tout ailleurs, pourvu qu'elles contribuent à égayer la matiere. Dans le détail que le grand Rouſſeau fait à M. de la Foſſe de ſon voyage à Rouen, vous en trouverez beaucoup de cette eſpece. Telles ſont celles-ci :

Un carroſſe ſexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire ;
Attelé de ſix chevaux blancs,
Dont les côtes, à travers flancs
A diſtinguer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles ;
Et le Carême entiérement.
J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler deſtiné.
On s'aſſemble, chacun ſe place.
Sous le poids de l'horrible maſſe
Déja les pavés ſont broyés.
Les fouets hâtifs ſont déployés,
Qui de cent diverſes manieres
Donnent à l'air les étrivieres. . . . .
Nos courſiers, ce bruit entendu,

Connoiſſant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent : nous les excitons :
Le cocher jure : nous partons.

En décrivant le départ d'Agamemnon pour ſe rendre en Aulide, ou d'Hector pour aller combattre Achille, on ne s'aviſera pas de remarquer, comme ici, la maigreur, ou l'embonpoint des chevaux, la peſanteur de la voiture, l'action des fouets, & les juremens des cochers : mais tout cela contribue à égayer un récit badin.

Vous parliez tout-à-l'heure, repartit Timagene, d'un récit qui intéreſſe en amuſant. Dans celui de Rouſſeau, il me ſemble que la ſeconde qualité domine plus que la premiere. Et à cette occaſion je ne puis m'empêcher de vous faire part de la lettre d'un homme de la premiere condition, (1) que j'ai lue ces jours-ci. Elle contient le récit d'une aventure plaiſante, mais d'un tout autre intérêt que celle de notre poëte lyrique. Vous connoiſſez la droiture ſimple & naturelle des habitans de la Suiſſe : l'Auteur y étoit alors : il ne s'étoit donné que pour un peintre. Il écrit ainſi à Mad. ſa mere.

(2) Le chevalier de Bouflers.

« J'ai été chez une femme qu'on m'a-
» voit indiquée, pour lui demander de
» vouloir bien me procurer de l'ouvrage.
» Son mari l'a engagée quoique vieille
» à se faire peindre. J'ai parfaitement
» réussi. Pendant le temps du portrait,
» j'ai toujours mangé chez elle, & elle
» m'a fort bien traité. Ce matin, quand
» j'ai donné les derniers coups à l'ouvra-
» ge, le mari m'a dit : Monsieur, voilà
» un portrait parfait : il ne me reste plus
» qu'à vous satisfaire & à vous deman-
» der votre prix. Je lui ai dit ; Mon-
» sieur, on ne se juge jamais bien soi-
» même ; le grand mérite se voit en
» petit, & le petit se voit en grand ;
» personne ne s'apprécie, & il est plus
» raisonnable de se laisser juger par les
» autres : nos ieux ne nous sont pas don-
» né pour nous regarder. Monsieur,
» m'a t-il dit, votre façon de parler
» m'embarrasse autant que la bonté de
» votre portrait. Je trouve que quelque
» chose que vous me demandiez, vous ne
» sçauriez me demander trop. Et moi,
» Monsieur, quelque peu que vous me
» donniez, je ne trouverai point que ce
» soit trop peu : je vous prie de n'avoir
» de ce côté-là aucune honte, & de
» compter pour beaucoup les bons trai-
temens

» temens que j'ai reçu de vous, dont
» je suis plus content, que je ne le se-
» rai de quelque argent que je reçoive.
» Monsieur, je vous devois au-delà des
» politesses que je vous ai faites, mais
» je vous dois encore infiniment pour
» le plaisir que vous m'avez fait. Mon-
» sieur, si j'avois l'honneur d'être plus
» connu de vous, je hasarderois de vous
» en faire présent, & ce n'est que pour
» vous obéir, que je recevrai le prix
» que vous voudrez bien y mettre : con-
» formez-vous, s'il vous plaît, aux cir-
» constances du pays, qui n'est pas riche,
» & du peintre qui est plus reconnois-
» sant qu'intéressé. Monsieur, puisque
» vous ne voulez rien dire, je vais ac-
» quitter en partie ce que je vous dois.
» A l'instant, le pauvre homme va à
» son bureau & revient la main pleine
» d'argent, me disant, Monsieur, c'est
» en tâtonnant que je cherche à satis-
» faire à ma dette : & en même-temps
» il me remit trente-six livres. Monsieur,
» lui dis-je, souffrez que je vous repré-
» sente, que c'est trop pour un ouvrage
» de cinq heures au plus, fait en aussi
» bonne compagnie que la votre : per-
» mettez que je vous en remette les
» deux tiers, & qu'en échange je donne

» à Madame votre portrait en pur don. » Le pauvre homme & la pauvre femme tomberent des nues. J'ai ajouté » beaucoup de choſes honnêtes, & je » m'en ſuis allé, emportant leurs bénédictions & leurs douze livres, que je » leur rendrai à mon départ. » N'eſt-il pas vrai que cette petite aventure cauſe un plaiſir délicieux ? L'honnêteté aux priſes avec la généroſité, y jettent un intérêt tout particulier. Voilà de ces amuſemens qui conviennent ſi bien à un homme de condition.

Vos réflexions morales, ajouta Euphorbe, ſont admirables ; mais moi, je m'en tiens à l'objet qui nous occupe, & je remarque dans le récit que vous venez de lire, un autre intérêt encore que celui qui vous a frappé. C'eſt qu'il ſatisfait notre curioſité. Il nous fait connoître en partie le caractere d'une nation voiſine, dont il nous peint la droiture & la bonhommie. Je retrouve cette eſpece d'intérêt dans une autre hiſtoriette, dont j'ai tiré copie. Elle eſt racontée par l'Auteur d'un voyage d'Eſpagne, fait en 1755, qu'on vient de nous donner, (1) traduit de l'Italien en françois. L'Auteur étoit

(1) Le P. de Livoi, Barnabite.

alors à Madrid. « Me trouvant, dit-il, » par hasard dans la boutique d'un li- » braire, ayant à la main un livre que » je parcourois, un gueux vint à moi » & me demanda l'aumône, mais avec » une telle arrogance, qu'il sembloit » plutôt demander une chose qui lui » étoit dûe, que réclamer un secours de » charité. A la premiere fois, je fis sem- » blant de ne pas m'en appercevoir, & » je continuai ma lecture : devenu plus » hardi par mon silence, il me dit, qu'il » y avoit temps pour lire, & qu'en ce » moment je devois faire attention à ce » qu'il me disoit. Comme je tins ferme » à ne le pas regarder, s'approchant de » moi d'un air encore plus insolent, ou » répondre, dit-il, ou faire l'aumône. » Voyant que je tenois bon, & que j'é- » tois sourd à toutes ses clameurs, il » me prit par le bras, en criant, il n'y » a donc ni charité ni honnêteté ? Alors » perdant patience, je me retournai vers » lui, pour réprimer son effronterie ; mais » l'impudent coquin me ferma la bou- » che, & reprenant la parole, me dit » d'un ton grave & radouci ; doucement, » Monsieur, pardon : vous ne me con- » noissez pas ? Non, lui répondis-je, » d'un air assez tranquille. Nous avons

» cependant vécu ensemble, répliqua-
» t-il, dans une capitale où j'étois se-
» crétaire d'Ambassade. Il me dit ensuite
» son nom, son pays qui étoit d'une
» province d'Espagne. J'eus beau lui ré-
» pondre que je ne me rappellois rien
» de tout ce qu'il me disoit, il ne laissa
» pas de poursuivre, en m'assurant que
» la seule cause qui l'avoit réduit à l'é-
» tat de mendicité où il se trouvoit,
» c'étoit sa trop grande franchise, & la
» liberté qu'il s'étoit donnée de parler....
» que du reste, dans quelque extrêmité
» qu'il se fût trouvé jusqu'alors, il n'a-
» voit jamais fait aucune bassesse, mais
» qu'il avoit toujours conservé les prin-
» cipes de la bonne éducation qu'il avoit
» reçue, & le caractere d'honnête-hom-
» me qu'elle lui avoit imprimé..... Il
» me dit encore beaucoup de choses,
» que j'ai oubliées; & dans tout son dis-
» cours, il parla avec tant d'art, d'élo-
» quence & de vivacité, en y mêlant
» de temps en temps des traits de sa-
» tyre, sur-tout contre les moines, qu'il
» s'en fallut peu que je ne crusse qu'il
» avoit été effectivement secrétaire d'Am-
» bassade, & que je lui donnai l'aumô-
» ne aussi libéralement que je le pus. »
C'est assurément un objet assez curieux

que de voir la ſuffiſance & même l'arrogance habiter avec la mendicité. Nous apprenons à connoître par-là le caractere de nos voiſins du côté du midi. La fortune peut écraſer un Eſpagnol, mais non pas l'humilier.

Sçavez-vous bien, reprit Timagene, que je ne donnerois pas mon récit pour le vôtre.

Je ne vous en propoſe pas non plus l'échange, pourſuivit Euphorbe. Je ne l'ai cité que par rapport à cet intérêt de curioſité dont je vous parlois. J'avoue que le vôtre l'emporte pour les ornemens, pour la légéreté du ſtile, pour la vivacité du dialogue, & ſurtout pour l'intérêt de nobleſſe & de généroſité. Quoiqu'il en ſoit, l'un & l'autre eſt une preuve que l'événement le plus commun & le plus mince peut être traité de maniere à occuper avec plaiſir les gens de goût, lorſqu'on a l'adreſſe de rapprocher les circonſtances plaiſantes, d'écarter celles qui ſeroient baſſes ou inutiles, d'y joindre une petite doſe d'intérêt, & d'y répandre quelques ornemens pris dans la nature.

Je crois que vous n'en avez pas encore dit aſſez, ajoûta Timagene. Cet art de raconter, ſçait rendre aimables

des sujets ennuyeux par eux-mêmes. Quoi de plus fastidieux, du moins pour la plûpart des lecteurs, que le détail d'un voyage ? Sous la plume d'un Horace (1) ou d'un Chapelle, c'est un récit charmant. Le favori de Mécène part de Rome pour se rendre à Brindes : il sçait nous épargner l'ennui, qu'il a peut-être éprouvé lui-même. Il nous fait passer d'une ville à l'autre, sans nous laisser presque le temps de nous en appercevoir, par la variété des tableaux qu'il met sous nos ieux, & qui nous occupent agréablement. Ici c'est l'aventure d'un batelier régalé de coups de bâton par un des passagers, pour s'être amusé à dormir, au lieu de conduire sa barque : là c'est l'épisode de deux de ces gens du bas étage, qui s'étant pris de paroles, donnerent aux voyageurs la comédie pendant le souper : à cela succéde l'accident d'un aubergiste, qui pour mieux recevoir ses hôtes, pensa mettre le feu à sa maison ; sans parler de bien d'autres détails qui trouvent leur place à chaque endroit, où la compagnie arrive. Le poëte françois, rival d'Horace,

(1) Sat. lib. 1.

autant peut-être par le caractere, que par le ſtile, ne lui céde rien ici. Partout on rencontre des deſcriptions charmantes de pays & de villes, les peintures les plus riantes des jardins & des maiſons qui ſe trouvoient ſur la route, & ſur-tout les portraits d'après nature de ceux chez qui le poëte voyageur avoit fait quelque ſéjour ; le tout entremêlé de pluſieurs traits, d'une raillerie fine & délicate, telle que celle-ci,

Tout le monde ſçait que Marſeille
Eſt riche, illuſtre, ſans pareille,
Pour ſon terroir & pour ſon port :
Mais il faut vous parler du Fort,
Qui ſans doute eſt une merveille :
C'eſt Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un Suiſſe avec ſa hallebarde,
Peint ſur la porte du château.

Si quelqu'un doutoit de l'obligation que nous avons à des écrivains qui ſçavent ainſi raconter leurs voyages, je lui conſeillerois, pour s'en convaincre, de lire le premier volume de Tavernier, ſi cependant il en pouvoit ſoutenir la lecture.

Ce bon Baron, répartit Euphorbe, ſe

connoiſſoit mieux en diamans, qu'en belles-lettres. D'ailleurs, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on s'imagineroit peut-être, de donner à un récit plaiſant les agrémens qui lui conviennent. Il faut pour cela beaucoup de goût & de délicateſſe. C'eſt la nature ſeule qui peut les donner & l'uſage du monde qui les perfectionne.

Je ne vois rien, pourſuivit Timagene, de plus agréable dans ces ſortes de récits, que ce ſublime ironique dont les bons Auteurs ſe ſervent quelquefois, comme les peintres de la lumiere & des ombres. Cette nobleſſe affectée dans un ſujet qui n'a rien de grand, forme un contraſte très-divertiſſant. Horace avant de raconter une diſpute comique, dans laquelle deux hommes de néant firent aſſaut d'injures, embouche la trompette épique. (1) « Muſe, dit-il, rappelle-moi » le combat du bouffon Sarmentus & » de Meſſius Cicerrus : apprends-moi » de qui avoit reçu le jour l'un & l'au» tre champion. » Une pareille invoca-

(1) . . . . Nunc mihi paucis
Sarmenti ſcurræ pugnam Meſsîque Cicerri,
Muſa, velim memores ; & quo patre natus uterque
Contulerit lites. *Hor. Sat. 4. Lib. 1.*

tion donne assurément bien plus de saillie à la nature de ce démêlé & à la qualité des deux héros : elle y répand un sel tout-à-fait piquant. Dans une autre circonstance à-peu-près pareille, le même poëte chausse encore le cothurne, pour rendre son sujet plus amusant. Il s'agissoit de deux marchands qui plaidoient avec acharnement l'un contre l'autre devant Brutus, alors préteur : à cette occasion le poëte s'exprime ainsi : (1) « La haine entr'eux deux devint enfin irréconciliable : (car il en est des » gens querelleurs, comme des braves » qui se font la guerre. Le ressentiment » fut implacable entre Hector & le bouillant Achille : la mort seule put terminer leurs démêlés. La raison, c'est que » dans l'un & l'autre, la bravoure étoit » à son comble. Si la discorde se met

(1) . . . . Postquam nihil inter utrumque
Convénit, (hoc etenim sunt omnes jure molesti,
Quo fortes, quibus adversum bellum incidit : inter
Hectora Priamiden, animosum atque inter Achillem
Ira fuit capitalis, ut ultima divideret mors;

» entre deux lâches, ou si de deux en-
» nemis l'un est courageux, & l'autre
» sans cœur, tels que Diomède & Glau-
» cus, le plus timide évitera le combat
» & cherchera à fléchir l'autre par ses
» présens.) » Quoi de plus plaisant que cette comparaison de deux mauvais plaideurs, avec les héros Grecs & Troyens?

Avec votre permission, reprit Euphorbe: la parenthèse dans ce dernier morceau me paroît un peu longue. Croyez-vous que si Horace eut supprimé les trois derniers vers, son badinage n'eût pas été plus léger?

Deux coqs vivoient en paix: [*dit la Fontaine;*]
Une poule survint;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye.

Non aliam ob causam, nisi quòd virtus in utroque
Summa fuit. Duo si discordia verset inertes,
Aut si disparibus bellum incidit, ut Diomedi
Cum Lycio Glauco, discedat pigrior, ultrò
Muneribus missis). . . . . .

Hor. Sat. lib. 1.

Ce ſeul hémiſtiche dit autant que les vers du poëte latin, & le dit mieux, ce me ſemble. Cette eſpece d'ornement par ſon appareil, nuit un peu au naturel : il le détruit entiérement, ſi on le porte trop loin. Dans la lettre de Rouſſeau à M. de la Foſſe, que je vous ai citée il y a un moment, nous trouvons encore un exemple ſemblable à ceux-ci, & qui a le mérite de la briéveté. Le poëte après avoir raconté la chûte qu'il fit dans la voiture publique, ajoute,

Les chevaux, malgré le cocher,
S'obſtinent à vouloir marcher.
Envain le moderne Hyppolite
S'oppoſe à leur fougue ſubite :
Sans doute, *en ce déſordre affreux*,
Un Dieu preſſoit leurs flancs poudreux.

Ce ſuperbe morceau de poëſie auquel l'Auteur fait alluſion, nous arrache des larmes ſur la ſcène : ici il nous porte à rire. Telle eſt la magie de l'art. C'eſt un Protée qui prend toutes les formes dont on a beſoin.

Je ſçais que vous n'aimez pas les jeux de mots, ajouta Timagene ; mais ne leur feriez-vous pas grace, en faveur de la

gaieté qui doit assaisonner les ouvrages dont nous parlons ? J'en connois un dans Voiture, que j'aurois bien de la peine a condamner. Cet écrivain dit en parlant d'une belle personne malheureuse, *qu'elle a eu toutes les graces & toutes les disgraces du monde.* Qu'en pensez-vous ?

Il faut bien faire quelque chose pour vous, répartit Euphorbe en riant. Si l'on peut passer ces petits ornemens dans quelque genre d'écrire, c'est assurément dans celui dont nous parlons. D'ailleurs, la pensée de Voiture renferme un si grand sens, la phrase a tant de précision, qu'on doit avoir quelque indulgence pour l'affectation qui s'y rencontre. Mais il en est bien peu qui méritent cette faveur, & l'on peut dire en général qu'il n'est presque point de sujets assez petits, pour s'accommoder de ces petitesses. Vous voyez que je ne réussis pas mal dans ce mauvais genre.

Vous faites à-peu-près comme Michel de Cervantes, poursuivit Timagene, qui composa le roman de Don Quichotte, pour censurer tous les autres romans. Mais enfin, je suis bien d'accord avec vous sur ce qui regarde les jeux de mots & les équivoques. Toutes ces gentillesses ne valent pas une pensée

agréable, c'eſt-à-dire, une penſée qui nous peint avec des couleurs naturelles des objets riants, des tableaux délicieux. Telle eſt cette peinture charmante que Balzac nous fait d'une petite riviere : « Cette belle eau aime tellement ce pays, » qu'elle ſe diviſe en mille branches, & » fait une infinité d'iſles & de détours, » afin de s'y amuſer davantage. »

Cette penſée, répliqua Euphorbe, ſe retrouve à-peu-près la même dans Santeuil en parlant de la Seine. En voici une qui n'appartient qu'à Voiture. « Nous » nous approchons tous les jours, écrit-» il à Mademoiſelle Paulet, du pays des » melons, des figues & des muſcats, & » nous allons combattre en des lieux » où nous ne cueuillerons point de pal-» mes, qui ne ſoient mêlées de fleurs » d'oranges & de grenades. » Il faudroit être bien mélancholique pour ne pas ſe dérider un peu, en parcourant des objets ſi riants. Les penſées agréables font un très-bel effet dans l'eſpece de récit, dont il eſt ici queſtion, plus ſuſceptible d'ornements qu'aucun autre. Les penſées délicates, telles que nous les avons expliquées il y a quelques jours, l'enrichiſſent peut-être encore davantage. Je m'en rappelle une de je

ne ſçais plus quel poëte. Elle eſt renfermée dans l'épitaphe d'un chien. L'animal expoſe lui-même la cauſe de ſa mort.

Pour aboyer un Huguenot,
On m'a mis en ce piteux être :
L'autre jour je mordis un prêtre ;
Et perſonne ne m'en dit mot.

Ces quatre vers, dit alors Timagene, donnent aſſurément bien plus à penſer qu'ils ne diſent ; & cette fécondité peut faire excuſer, peut-être, la faute de françois qui eſt dans le premier, où il faudroit, *pour avoir aboyé*. Car enfin, je crois que dans toute eſpece de compoſition, il faut ne s'écarter jamais de la pureté du langage.

Il faut quelque choſe de plus, repartit Euphorbe : il faut que l'expreſſion convienne au ſujet ; & conſéquemment dans un récit enjoué, elle doit être animée, vive, légere & coupée. Banniſſons-en les longues périodes, les phraſes embarraſſées, & ſur-tout l'obſcurité. Tout ce qui demande de l'étude & de la peine, émouſſe le plaiſir. Sans parler des exemples que nous venons d'apporter, les anciens nous ont laiſſé en ce

genre des modèles charmans. Peut-on s'exprimer mieux qu'Horace dans le récit qu'il fait à Mecène de la maniere dont il fut introduit chez lui. Huit vers lui suffisent pour cela. (1) « Virgile dont » vous connoissez la probité, dit-il; & » après lui Varius vous apprirent qui j'étois. Lorsque je parus devant vous, je » vous dis quelques mots entrecoupés: » la timidité me fermoit la bouche, & » m'empêcha de m'expliquer davantage. » Je ne me donnai point pour un homme de naissance, fait à monter un superbe coursier de Tarente: Je vous » exposai ce que j'étois. Vous me répondîtes, selon votre usage, en peu » de paroles. Je me retire; vous me

---

(1) Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixêre quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me claro natum patre, non ego circum
Me Satureiano vectari rura caballo,
Sed, quod eram, narro. Respondes (ut tuus est mos)

» rappellez neuf mois après, & vous » m'ordonnez d'être au nombre de vos » amis. » Quelle clarté! Quelle préciſion, ſur-tout dans la langue que parloit notre poëte! (1) La fameuſe ſatyre de l'importun eſt écrite toute entiere de ce ſtile.

Parmi les anciens, pourſuivit Timagene, je crois qu'il en eſt peu qui puiſſent le diſputer à Pline le jeune, pour la légéreté de l'élocution & l'amenité du ſtile. Celui de ſes lettres eſt enchanteur. Je me rappelle confuſément en avoir lu autrefois une entr'autres, où l'Auteur racontoit l'aventure ſinguliere d'un enfant aimé par un dauphin. Je la relirois encore avec un nouveau plaiſir.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, reprit Euphorbe. La fraîcheur du ſoir commence à ſe faire ſentir : rentrons. Nous pourrons conſulter dans l'Auteur même ce morceau, qui peut ſervir de modèle dans le ſujet dont nous nous entretenons.

Pauca. Abeo, & revocas nono poſt menſe, jubeſque
Eſſe in amicorum numero.
Lib. 1. Sat. 6.

(1) Lib. 1. Sat. 9.

Mais tout en marchant, je vais vous rapporter une autre lettre du même Auteur plus aisée à retenir; parce qu'elle est beaucoup plus courte. Il rend compte à Tacite son ami d'une chasse au sanglier, a laquelle il s'étoit trouvé, & il le fait avec ces graces légeres qui décèlent un homme d'esprit & de goût. (1) « Vous allez » rire, lui dit-il, & vous aurez raison. » Ce Pline que vous connoissez, a pris » trois sangliers, & trois des plus beaux. » Quoi, vous? Oui, moi-même. Au » reste, je ne me suis pas pour cela » tout-à-fait arraché à ma paresse & à » mon humeur tranquille. J'étois assis » près des toiles. J'avois à mes côtés, » non un épieu ou une lance, mais mon » stilet & mes tablettes: je composois » quelques bagatelles & je les mettois » par écrit; afin que si je rentrois chez » moi les mains vuides, mon porte-

(1) Ridebis & licet rideas. Ego ille, quem nosti, apros tres, & quidem pulcherrimos cepi. Ipse, inquis? Ipse: non tamen ut omnino ab inertiâ meâ & quiete discederem. Ad retia sedebam: erant in proximo, non venabulum aut lancea, sed stilus & pugillares. Meditabar aliquid enotabamque, ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. Non

» feuille du moins fut rempli. Ne plaisantez point sur cette façon d'étudier. » Vous ne sçauriez croire combien cet » exercice du corps donne de ressort » à l'esprit. Tout ce qui nous environne » alors, les bois, la solitude, le silence » même nécessaire à cette chasse, nous » aident & nous invitent à penser. Ainsi, » dans la même circonstance, si vous » m'en croyez, sans oublier les provisions & la cantine, vous porterez aussi » vos tablettes. Vous éprouverez que » Minerve ne se rencontre pas moins » au milieu des montagnes, que Diane. » Adieu. » Dans toutes les lettres de cet illustre courtisan, vous trouverez ce ton noble, cet air aisé qui faisoient les délices de ses amis, & qui sçurent plaire à un maître du monde.

---

est quod contemnas hoc studendi genus. Mirum est ut animus hac agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique sylvæ & solitudo, ipsumque illud silentium, quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. Proinde cum venabere, licebit, authore me, ut panarium & langunculam, sic etiam pugillares feras. Experieris non Dianam magis montibus, quàm Minervam inerrare. Vale. *Ep. 6. Plinii.*

Cependant les deux amis étant arrivés dans le cabinet, Timagene prit les lettres de Pline, & commença à lire la trente-troiſieme du neuvieme Livre, adreſſée à Caninius. (1) « Je viens d'apprendre une aventure très-vraie, mais qui a tout l'air d'une fable. C'eſt un ſujet digne d'un génie tel que le vôtre, également aimable, ſublime & vraiment poëtique. Je l'ai appriſe à un ſouper où la converſation tomba ſur différens événemens merveilleux. Je la tiens d'une perſonne très-digne de foi. (Ce n'eſt pas là de quoi s'inquiete beaucoup un poëte.) Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un homme, ſur qui vous pourriez faire fond, même pour écrire l'hiſtoire. En Afrique, eſt une colonie nommée Hippone, à peu de diſtance de la mer. Près de cette ville eſt un étang navigable : il s'en échappe un courant

(1) Incidi in materiam veram, ſed ſimillimam fictæ, dignamque iſto lætiſſimo, altiſſimo, planeque poëtico ingenio. Incidi autem, dum ſuper cœnam varia miracula hinc inde referuntur. Magna auctoris fides (tametſi quid poëtæ cum fide?) Is tamen auctor, cui bene vel hiſtoriam ſcripturus credidiſſes. Eſt in Africâ Hypponenſis colonia, mari proxima :

» d'eau auſſi large qu'un fleuve, qui tour » à tour, ſelon que le flux & le reflux » le pouſſe ou le ramene, tantôt s'é- » coule dans la mer, & tantôt rentre » dans l'étang. » Quelle clarté, quelle netteté dans cette deſcription, dit alors Timagene en interrompant ſa lecture! Quelle préciſion dans la maniere de s'exprimer! J'aime beaucoup la petite malice de ſa réflexion ſur les poëtes, toujours partiſans de la fiction. Cette penſée pleine de ſel eſt enchâſſée ici le plus adroitement qu'il ſoit poſſible.

Je crois appercevoir dans cette eſpece de préambule, ajouta Euphorbe, cet intérêt que nous avons jugé ſi utile au récit, même le plus enjoué. N'eſt-il pas intéreſſant de connoître un événement ſingulier, prodigieux, ſur-tout quand on ne peut en révoquer en doute la vérité, fondée ſur le rapport d'un homme incapable de tromper? Quelle curioſité n'excite pas ce début? Mais continuons.

---

adjacet navigabile ſtagnum: ex hoc, in modum fluminis æſtuarium emergit, quod, vice alternâ, prout æſtus aut repreſſit, aut impulit, nunc infertur mari, nunc redditur ſtagno.

« La pêche, la navigation & même » l'art de nâger ſont là les grands amu- » ſemens des citoyens de tout âge ; ſur- » tout des enfans, que le loiſir & l'a- » mour du jeu engage dans tous les plai- » ſirs. La gloire & le mérite de ceux- » ci conſiſte à s'avancer beaucoup en » haute mer : le vainqueur eſt celui qui » a laiſſé le plus loin derriere lui, & le » rivage & ceux qui nâgeoient à ſes cô- » tés. Dans cette eſpece de combat, un » enfant plus hardi que les autres alloit » toujours en avant : un dauphin vient » à lui & tantôt le précéde, tantôt le » ſuit, tantôt voltige autour de lui ; » enfin il le prend ſur ſon dos, le quit- » te, le reprend & d'abord le porte » tout tremblant vers la haute mer ; » bientôt après il tourne vers le rivage

---

(1) Omnis hîc ætas piſcandi, navigandi, atque etiam natandi ſtudio tenetur : maxime pueri, quos otium luduſque ſollicitat. His gloria & virtus altiſſimè provehi : victor ille qui longiſſimè, ut littus, ita ſimul nantes reliquit. Hoc certamine puer quidam audentior cæteris in ulteriora tendebat : delphinus occurrit, & nunc precedere puerum, nunc ſequi, nunc circumire, poſtremo ſubire, deponere, iterum ſubire, trepidantemque perferre pri-

» & le rend à la terre & à ſes camara-
» des. Cette nouvelle ſe répand dans la
» ville : on accourt en foule : tous les
» ieux ſont fixés ſur cet enfant : on
» croit voir en lui quelque choſe de
» prodigieux : on l'interroge : on l'é-
» coute conter ſon hiſtoire : on la redit
» à d'autres. »

Outre la légéreté du ſtile, toujours admirable, dit ici Timagene, il eſt aiſé d'appercevoir le choix habile des circonſtances. On ne nous expoſe que celles qui peuvent nous inſtruire du fait, ou orner le récit. On ne s'amuſe point à nous détailler ce que diſoient ou faiſoient pendant ce temps-là les camarades du jeune enfant : on ne nous dit pas même qui il étoit, ni à qui il appartenoit : on ne nous parle que de ce qui a rapport à ſon aventure, parce que c'eſt elle qui nous intéreſſe & nous divertit. Mais quels tableaux plus animés & plus naturels en même-temps que ceux où

---

mum in altum ; mox flectit ad littus, redditque terræ & æqualibus. Serpit per coloniam fama : concurrere omnes, ipſum puerum tanquam miraculum aſpicere, interrogare, audire, narrare.

l'Auteur peint les évolutions du dauphin, l'empreſſement & la curioſité du peuple ? Avançons & nous verrons de nouvelles beautés.

(1) « Le lendemain on borde le rivage, on porte ſa vue ſur la mer & » ſur tout ce qui peut lui reſſembler. » Les enfans ſe mettent à la nâge : parmi eux notre petit héros, mais avec » plus de précaution. Le dauphin revient » à la même heure, s'avance vers le » même enfant. Il fuit avec ſa troupe. » L'animal, comme pour le rappeller » & l'inviter, bondit, ſe plonge, fait » mille tours & mille détours dans les » eaux. Ce même jeu continue deux, » trois jours & plus. Enfin, cette jeuneſſe nourrie, pour ainſi dire, au milieu des flots, rougit de ſa timidité. » On s'approche de l'animal ; on imite » ſes évolutions ; on l'appelle ; on va » juſqu'à le toucher, & il ſe prête de

(1) Poſtero die obſident littus, proſpectant mare, & ſi quid eſt mari ſimile. Natant pueri ; inter hos ille, ſed cautius. Delphinus rurſus ad tempus, rurſus ad puerum venit. Fugit ille cum cæteris. Delphinus, quaſi invitet ac revocet, exilit, mergitur, varioſque orbes implicat expeditque. Hoc altero die, hoc ter-

» lui-même à ces careſſes. Ce coup d'eſ-
» ſai les rend plus entreprenans. Sur-
» tout l'enfant qui avoit fait la premiere
» épreuve, s'encourage ; il nâge à côté
» du dauphin ; il ſaute ſur ſon dos ; il
» ſe laiſſe porter & rapporter ; il ſe flatte
» d'en être connu, d'en être aimé ; il
» l'aime lui-même : nulle crainte de
» part ni d'autre : la douceur de l'un
» augmente autant que la confiance de
» l'autre. »

Il eſt peu d'événemens, reprit Euphorbe, racontés auſſi agréablement que celui-là. Cominius, pour en faire un poëme, n'avoit preſque que la meſure à y ajouter. Tous les portraits y ſont d'après nature. De temps en temps certaines penſées délicates & piquantes relevent encore ce beau morceau ; telles que celle-ci, *on porte ſa vue ſur la mer & ſur tout ce qui peut lui reſſembler*, qui peint ſi bien la curioſité impatiente d'un peuple : & cet autre, *il ſe flatte d'être connu, d'être aimé, il l'aime lui-même.*

---

tio, hoc pluribus, donec homines innutritos mari ſubiret pudor. Accedunt, alludunt & appellant, tangunt etiam pertractantque ſe præbentem, &c.

Ce

Ce ſont de ſemblables modèles qu'il faut ſuivre pour réuſſir dans un récit badin & enjoué.

Je ſerois curieux de ſçavoir, dit alors Timagene, quels ſont les eſpeces d'ouvrages où ce récit peut trouver ſa place.

L'ami de Trajan, répondit Euphorbe, vient de vous prouver qu'il figure très-bien dans une lettre. Il ſe rencontre auſſi fort ſouvent ſur la ſcène comique, dans les converſations & même dans les fables.

J'ai cru pendant quelque-temps, répliqua Timagene, qu'une lettre qui ne traite point d'objets ſérieux, n'admettoit que le ſtile naïf. La lecture de Pline & de Voiture m'a corrigé de cette erreur. Ces deux Auteurs ont écrit, & ont très-bien écrit dans le genre badin & enjoué. Mais pour les fables, il me reſte encore là-deſſus quelque embarras.

Il n'eſt pas difficile de vous montrer, repartit Euphorbe, que parmi les fables comme parmi les lettres, il en eſt de deux ſortes. Les unes, où domine l'enjouement & le badinage; les autres, dont le ton eſt naïf & n'emprunte preſque rien que de la nature; mais n'entamons point aujourd'hui cette matiere. Je vous donne rendez-vous ici pour de-

main au matin. Vous y trouverez votre déjeûner tout prêt, ainsi que les livres nécessaires. Nous nous entretiendrons sur la fable. Nous pourrons examiner ensuite à loisir le récit naïf, & quelle est sa différence avec celui qui a fait l'objet de notre conversation.

ONZIEME ENTRETIEN.

La Fable ou l'Apologue, & le Récit naïf.

LE MATIN du jour suivant, Timagene étant descendu dans le cabinet, trouva tout préparé, comme son ami le lui avoit promis. Après un déjeûner frugal. En vérité, dit-il, c'est un avantage précieux de pouvoir nourrir le corps & l'esprit en même-temps. Au reste, l'intempérance est bien plus rare dans les repas de la derniere espece, que dans les premiers.

Toute rare qu'elle est, reprit Euphorbe, je la craindrois peut-être de votre part. Mais enfin, si c'est-là votre goût, il est aisé de satisfaire votre appétit en ce genre, & même à peu de frais. Par exemple, est-il un objet plus

capable de contenter un esprit bien fait, que celui qui doit nous occuper aujourd'hui ? La fable ou l'apologue réunit l'utile & l'agréable ; & cet accord, au jugement d'Horace, est le sceau de la perfection.

Oh ! pour l'utilité, ajouta Timagene, la chose n'est pas douteuse. L'origine même de la fable en est une preuve. Car si je me rappelle bien ce que dit Phèdre, (1) la vraie philosophie dans l'esclavage (& elle s'y est trouvée plus souvent que sur le trône) inventa ce moyen pour exprimer, par une allégorie, ce qu'elle n'osoit dire ouvertement, & pour instruire les grands & les souverains, sans s'exposer à leur mauvaise humeur. Esope le pere de la fable étoit esclave ; & il osa montrer la vérité à ses maîtres, à l'heureux Crésus, & à la Grèce entiere.

Tous les hommes sont souverains en cela, poursuivit Euphorbe, parce qu'ils

(1) Servitus obnoxia,
Quia, quæ volebat, non audebat dicere,
Affectus proprios in fabellas transtulit,
Calumniamque fictis elusit jocis.
Ph. l. 3. Prol.

ont tous leur amour-propre. Il faut les tromper pour les guérir. C'eſt le but que ſe propoſe l'apologue. L'utilité eſt donc ſon premier & ſon principal objet. Ses ſuccès en ce genre ont été quelquefois très-brillans. Le prophète Nathan a recours à ce moyen ingénieux pour faire reconnoître à David le double crime qu'il vient de commettre ; & le repentir du ſaint Roi eſt ſi vif & ſi prompt, qu'il obtient ſur le champ ſa grace : le peuple Romain ſoulevé contre les nobles, s'étoit retiré ſur le Mont ſacré, & toutes les propoſitions du ſénat n'avoient rien gagné ſur lui : mais ſon emportement ne tint pas contre l'adreſſe de Menenius Agrippa. Un apologue qu'il imagine dans cette circonſtance délicate triomphe de la fureur des ſéditieux, & les ramene dans Rome. Et qui ſçait ſi la fable n'a pas produit en ſecret les mêmes effets ſur bien des particuliers, que l'amour-propre à empêché de publier cette eſpece de victoire ?

Cette idée que vous me donnez de la fable, répliqua Timagene, s'accorde très-bien avec l'origine que je lui prêtois tout-à-l'heure. Née pour enſeigner les hommes, & ſur-tout ceux qui ſont

en place, elle ne doit songer qu'à instruire & à corriger. De tout cela, on doit conclure, ce me semble, que sa partie la plus essentielle est la maxime de morale qu'elle veut insinuer. C'est-là le fondement qui la soutient : c'est elle qui constitue, pour ainsi dire, sa nature.

Cela est si vrai, continua Euphorbe, qu'une fable dénuée de toute espece d'ornemens, est essentiellement & suffisamment bonne, si elle a cette qualité, que les Rhéteurs appellent *la vérité* ; c'est-à-dire, si le fait raconté prouve bien la maxime qu'on en veut extraire. Une pierre placée sous une gouttiere, au bout de quelques années, se trouva creusée & presque percée ; ce qui prouve que la patience & le temps viennent à bout de tout. Voilà le fond d'une très-bonne fable. Celles d'Esope, où peut-être celles que Planude nous a données sous son nom, sont presque toutes dans ce genre. Phèdre en a fait usage & les a drapées un peu plus richement : mais il a toujours eu l'attention de ne rien mettre dans son récit, qui ne tendît à établir la maxime qu'il prétendoit en tirer. (1) « Sur les bords d'un même ruis-

(1) Phæd. Fab. l. 1. Fab. 1.

» ſeau, dit-il, arriverent un loup & un » agneau preſſés par la ſoif. Le loup » étoit au deſſus & l'agneau beaucoup » plus bas. Le brigand alors pouſſé par » ſon appétit carnacier, chercha un pré- » texte pour faire une querelle à l'a- » gneau. Pourquoi, lui dit-il, as-tu trou- » blé l'eau que je bois? L'animal timide » lui répond en tremblant; comment » puis je faire ce dont vous vous plai- » gnez, Monſieur le loup? L'eau qui » me déſaltere coule de vous à moi. » Vaincu par la force de la vérité, le » glouton ajouta; mais il y a ſix mois » que tu as dit du mal de moi. Eh! je » n'étois pas encore né, reprit l'agneau. » C'eſt donc aſſurément ton pere, dit le » loup: & en achevant ces mots il le ſai- » ſit & le met en pieces contre toute » juſtice. Cette fable eſt faite pour ceux » qui ſous de faux prétextes oppriment » les innocens. » Il n'y a rien là-dedans qui ne rende ſenſible cette vérité, que la raiſon eſt ſans force contre les pré- tentions tyranniques d'un homme puiſ- ſant qui veut dépouiller un particulier ſans appui. Si le fabuliſte remarque que le loup étoit placé au-deſſus & l'agneau beaucoup au-deſſous, c'eſt pour fournir à ce dernier une réponſe ſans replique,

lorſqu'il démontre à ſon ennemi que quand il troubleroit l'eau, ce ne ſeroit point celle dont il s'abreuvoit, puiſque pour aller à lui, il auroit fallu qu'elle remontât contre ſon cours naturel.

Malgré le reſpect que j'ai pour la Fontaine, ajouta Timagene, j'aime mieux la maniere dont Phèdre exprime ici ſa morale, que celle de notre Auteur. (1) *La raiſon du plus fort*, dit-il, *eſt toujours la meilleure.* Ce mot *meilleure* ne veut pas dire aſſurément que la violence ſoit toujours le moyen le plus raiſonnable. Sa maxime ſeroit fauſſe & vicieuſe. Il ſignifie donc ſeulement, que c'eſt le reſſort le plus invincible. Mais il reſte toujours quelque choſe de louche & d'équivoque dans cette expreſſion. D'ailleurs, que nous apprend-t-on, quand on nous dit que le plus fort l'emporte toujours ſur le plus foible? Qui a-t-il là que tout le monde ne ſçache? J'ajouterai à cela, que cette ſentence du fabuliſte françois ſemble s'adreſſer aux malheureux opprimés, qu'elle laiſſe ſans reſſource; au lieu que celle du poëte

(1) Fable X.

latin parle aux oppresseurs, à qui elle fait un juste reproche.

Il faut être exact avec vous, ce me semble, repartit Euphorbe en riant. Pour défendre notre compatriote, on pourroit dire peut-être, que cette expression qui vous déplaît, renferme une ironie dont le sel porte avec lui un reproche & une invective contre les tyrans. Lorsqu'un historien dit d'un souverain, que la meilleure raison qu'il fit valoir contre les manifestes de ses ennemis, fut une armée de cent mille hommes, on sent bien que l'écrivain desapprouve une pareille conduite. Néanmoins, je vous avoue que je préfère la tournure simple & sans art de l'affranchi d'Auguste à ce raffinement.

Pour revenir à notre objet, reprit Timagene, cette vérité de la fable exige, ce me semble, que le récit n'omette rien de ce qui peut prouver la morale, mais aussi qu'il ne dise rien de plus. J'ai lu il y a quelque-temps dans Richer, deux fables où l'Auteur me paroît avoir oublié ces deux régles. Je veux vous en faire le juge. L'une a pour titre le bœuf malade. La voici. (1)

(1) L. 2. Fab. 15.

Un bœuf seigneur d'un pâturage,
Etoit indisposé. Les bœufs du voisinage,
Gens importuns, se firent un devoir
D'accourir chez lui pour le voir.
Chacun d'eux à son tour, d'une maniere honnête,
Vint gravement rompre la tête
A ce pauvre animal
D'un triste compliment propre à croître le mal.
Après cette cérémonie,
Vous eussiez vu ces bons amis
Se régaler dans la prairie,
Se rouler sur l'herbe fleurie,
Qui croissoit autour du logis.
L'herbage fut tondu demi-lieue à la ronde:
Aussi bien leur ami partoit pour l'autre monde.
Ainsi raisonnoient les gloutons.
Mais loin de descendre au Tenare,
Du bœuf la force se répare:
Son appétit revient: il cherche les gazons.
Ce fut envain: l'herbe étoit disparue.
Grand merci de vos soins, dit-il: votre cohue,
Messieurs, de mal en pis, a changé mon destin;
Et soul de complimens, je vais mourir de faim.

De pareils importuns l'engeance eſt trop connue.
Maint Patelin vous fait ſa cour,
Qui ſous un front d'ami, cache un cœur de vautour.

En effet, dit Euphorbe, je ne trouve pas dans cette fable tout ce que renferme la morale. Afin que le rapport fut juſte, il auroit fallu prêter aux amis prétendus du malade une intention décidée de lui nuire, ſoit par intérêt, ſoit par vengeance. C'eſt ce qui ne paroît pas dans le récit. D'ailleurs le bœuf eſt un mauvais perſonnage pour un tel rôle. C'eſt un animal un peu bête, mais du reſte bonne perſonne, doux, pacifique & incapable de noirceur & de perfidie. Voyons maintenant celle qui en dit plus qu'il ne faut.

C'eſt celle des mâtins & du loup, pourſuivit Timagene. (1)

Maître Aboyard & la Rancune,
Deux chiens gardiens d'un troupeau;
Pour une Iris au long muſeau
Se battoient au clair de la lune.

(1) L. 1. Fab. 19.

Un loup des plus cruels, issus de Lycaon,
Les apperçut & crut que la fortune
Favorisoit son appétit glouton.
Il saisit le moment ; dévore maint mouton.
Acharnés au combat, nos chiens le laissent faire :
Aux tristes bêlemens des moutons ils sont sourds.
Brusquet demi mâtin, touché de la misere
De ce troupeau, fut assez téméraire
Pour attaquer le loup : inutile secours
Qu'il donne aux pauvres gens. Etranglé sans reméde,
Il appelle en mourant la Rancune à son aide.
Le mâtin entendit sa voix.
Ardent à le venger, il se réconcilie
Avec maître Aboyard. Les deux chiens en furie
Se jettent sur l'hôte des bois,
Et mettent en quartiers cette bête cruelle.
Telle fut autrefois la fameuse querelle
D'Achille avec Agamemnon
Hector, le héros d'Ilion,
En profita. Sa force & son courage
Du sang des Grecs rougirent le rivage.
Il porta dans leur camp l'horreur & le trépas
La discorde des chefs est funeste aux soldats.

Les dix premiers vers de cette fable ſont les ſeuls qui en établiſſent la morale. Tout le reſte eſt un hors-d'œuvre qui lui eſt étranger. On voit que l'Auteur a voulu renfermer dans ſon apologue l'Iliade entiere, pour ainſi dire, en miniature. L'aventure de Bruſquet eſt celle de Patrocle, dont Achille vengea la mort, ſur le héros des Troyens. Mais le poëme épique exigeoit le récit de cet événement, ſans lequel l'action ſeroit demeurée imparfaite; au lieu que celle de la fable eſt terminée dès quelle prouve ſuffiſamment la maxime qu'on ſe propoſe de mettre ſous les ieux du lecteur. Je ſuis perſuadé que vous ſerez d'accord avec moi ſur cela.

Je le ſerois ſur bien d'autres objets, répondit Euphorbe. L'idée que je me ſuis formée de cette eſpece d'ouvrage, eſt parfaitement conforme à la votre. Un fabuliſte moderne, (1) prétend qu'on ne peut pas en donner une bonne définition. C'eſt ce qui m'inquiéte aſſez peu, pourvu qu'on lui donne les qualités & les ornemens propres à le faire réuſſir. Entre ces qualités, la ſimplicité

(1) M. l'Abbé le Monnier, Diſc. prél.

eſt une des plus eſſentielles. Le but de la fable, qui ſe propoſe d'inſtruire, la nature des perſonnages qu'elle emploie, preſque toujours pris entre les animaux ou les êtres inanimés, concourent également à la rendre néceſſaire. Celles qui s'écartent de cette régle, ou ſont défectueuſes, ou ſortent de la ſphère ordinaire, & ne doivent plus être regardées comme des fables.

Puiſque vous parlez de la ſimplicité, interrompit Timagene, permettez-moi à ce ſujet une digreſſion d'un moment. Je veux vous faire part d'une petite nouvelle littéraire que m'a mandé de Paris ces jours-ci un de mes amis. Dans la réparation qu'on vient de faire aux bâtimens qui joignent les Saints Innocens, on a été obligé de détruire le cadran ſolaire, qui regardoit le cimetiere de cette paroiſſe. On vient de le rétablir. Vous connoiſſez la belle inſcription qu'on y liſoit ; *Idem monet hora, locuſque.* On y a ſubſtitué ce pentamètre.

Te monet hora fugax, te monet ipſe locus.

Ce vers me paroît ſorti de la plume d'un écolier, qui n'a point ſenti la préciſion & la noble ſimplicité des quatre

premiers mots. Il fait disparoître entiérement le mot *idem*, qui renferme lui seul cette pensée, que le temps dans sa fuite nous traîne vers la mort. On nous dit bien que l'heure & le lieu nous avertissent; mais on ne dit pas de quoi, ni si ces deux censeurs ont le même objet ou non. Nous ne sommes pas assurément dédommagés de cette perte par les deux belles épithètes *fugax*, & *ipse*. Si nos neveux lisent un jour dans le P. Bouhours (1) l'éloge que cet homme de goût fait de l'ancienne inscription, ils la chercheront inutilement dans la nouvelle.

Il faut, poursuivit Euphorbe, mettre l'Auteur de ce vers, à côté de ceux qui vouloient il y a quelques années cacher sous un enduit de blanc les chefs-d'œuvres de sculpture, que les connoisseurs vont admirer sur la fontaine de la même paroisse. Voilà ce que produit la manie d'enluminer & de décorer tout mal-à propos. La simple nature a des charmes plus puissans que tous les raffinemens de l'art.

Tout cela est fort bon, reprit Tima-

(1) Entr. d'Ar. & d'Eug.

gene ; mais, si je m'en souviens bien, vous vous êtes engagé de me montrer que, parmi les fables il en est, où domine l'enjouement & le badinage. Comment cela s'accordera-t-il avec cette simplicité, qui leur est, dites vous, essentielle ? Ces sortes de fables pourront-elles se passer d'ornemens ?

Votre difficulté, répondit Euphorbe, me paroîtroit très-embarrassante, si la simplicité de la fable étoit telle, que l'art en fût entiérement exclu ; si elle étoit incompatible avec toute espece d'ornement. Mais elle ne bannit que ceux dont la pompe & l'éclat pourroient lui nuire. Vous avez remarqué, sans doute, de quelle façon se mettent nos villageoises les jours de fêtes. Toute leur parure consiste dans du linge d'une blancheur éclatante & des étoffes communes, mais propres. Celles qui sont d'un certain âge, se contentent de ces ajustemens : la jeunesse y ajoute quelques rubans & quelques fleurs. Mais vous ne verrez point ici briller l'or, l'argent, les diamans, les pierreries : les couleurs naturelles n'y sont point remplacées par un rouge artificiel. Voilà l'image de la fable : elle est simple, même à sa toilette. Esope nous montre la nature dans son

plus grand négligé. Phèdre, en ornant un peu l'apologue, lui a conservé l'austere modestie de nos meres de famille. Sous la plume de la Fontaine & de nos bons fabulistes, elle jouit du privilége de la jeunesse; elle emprunte quelques ornemens qui se rencontrent sous sa main, pour relever ses graces naturelles. La Motte a voulu lui prêter son esprit; il lui a donné les airs d'une petite maîtresse, & sous ce déguisement elle a mal réussi. En un mot, la simplicité & l'art concourent tous les deux à former une fable; mais ils y ont des devoirs tout contraires. Celui-ci doit se cacher, au point de n'être presque pas reconnu: celle-là doit se laisser voiler, sans disparoître.

Vous faites la guerre à la Motte, reprit Timagene: j'ai pourtant lu une de ses fables, qui me paroît de la plus grande beauté. Je veux vous la rappeller. C'est celle des deux grillons.

Deux grillons, bourgeois d'une ville,
Avoient élu pour domicile
D'un magistrat le spacieux palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connoître,
L'un logeoit en seigneur au cabinet du maître;

L'autre dans l'anti-chambre habitoit en laquais.
Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faisant sa tournée,
Arrive au cabinet; entend l'autre grillon;
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Votre serviteur. Moi, le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison.
Je vis dans l'anti-chambre, ou de mainte partie
Monseigneur reçoit les placets.
Qu'il est sage & qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout: c'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon maître,
Dit messire Grillon: je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là bas pour ce qu'il veut paroître,
Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des ieux;

Pour les puiſſans, égards & tours officieux ;
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe, & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade ;
Diſtinguons deux hommes en un ;
L'homme ſecret, & l'homme de parade.

Pouvez-vous diſconvenir qu'il y ait dans cette fable une vérité, une nature, un certain je ne ſçais quoi qui plaît à l'eſprit, & qui la met de niveau avec ce que nous avons de meilleur en ce genre ?

Lorſque j'ai accuſé la Motte de prodiguer la parure dans ſon ſtile, repartit Euphorbe, je n'ai pas prétendu qu'aucune de ſes fables ne fût exempte de ce défaut. Il en eſt quelques-unes où le goût a ſçu donner des régles à une imagination trop brillante. Dans ce petit nombre, vous n'avez pas aſſurément choiſi la moins bonne. Elle peut même me ſervir à acquitter ma promeſſe, & à vous prouver qu'il eſt des ornemens qui ſympathiſent avec la ſimplicité. Je ne parle point de cette morale admirable dont le rapport eſt ſi naturel avec le ſujet : je m'arrête uniquement à la

décoration acceſſoire. Ces mots *bourgeois d'une ville*, cette réflexion que l'un habitoit *en ſeigneur* dans le cabinet, l'autre *en laquais* dans l'antichambre, la dénomination de *Jaſmin* à ce dernier, & celle de *meſſire* au premier, ſont ſans contredit des hors-d'œuvres ajoutez par l'art: du même genre ſont encore ces vers

Sort de ſa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
Arrive au cabinet;

ainſi que la converſation des deux grillons. Néanmoins ces richeſſes pour ainſi dire étrangeres, ne font aucun tort à l'aimable ſimplicité & à la belle nature qui régne dans tous ces endroits. J'aurois ſouhaité que meſſire Grillon ne s'en fût pas un peu écarté dans ſa derniere réponſe. Tout ſeigneur qu'on le ſuppoſe, c'eſt lui donner beaucoup d'eſprit que lui prêter une antithèſe auſſi ingénieuſe que celle-ci.

Toi, tu le prends là bas pour ce qu'il veut paroître,
Ici, je le vois tel que le ſort l'a fait naître,

Ces deux vers pourroient figurer sur la scène tragique. Au reste, ce léger défaut ne m'empêche pas de souscrire à tous les éloges que vous avez donnés à cette piece.

Je vois maintenant, ajouta Timagene, quels sont les ornemens dont vous parlez. Ce sont ceux qui naissent du sujet, & que la nature semble nous offrir elle-même. Encore faut-il se donner de garde de les prodiguer. Je me rappelle à cette occasion la fable du loup & de l'agneau, que la Fontaine a imitée de celle de Phèdre, & dont nous nous occupions il n'y a qu'un moment. Le fabuliste moderne a ajouté quelques ornemens au récit simple & sans art de l'Auteur latin; mais ils sont si naturels, qu'on les croiroit volontiers absolument nécessaires.

Un agneau, *dit-il*, se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun qui cherchoit aventure;
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colere ;
Mais plutôt qu'elle considere,
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sçais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait, si je n'étois pas né ?
Reprit l'agneau ; je tête encor ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Il y a ici bien des traits qui ne sont point dans l'Auteur latin, tels que la supplique douce & honnête par laquelle débute l'agneau, & ces quatre vers.

C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guere
Vous, vos bergers, & vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Le seul mot, *tu la troubles*, est un coup de pinceau inimitable : & avec tout cela quelle nature ! Quelle simplicité ! Je ne crois pas qu'on puisse raconter mieux.

On ne le peut peut-être pas, poursuivit Euphorbe ; mais on peut le vouloir, & on le veut en effet quelquefois. Pour vous en donner une preuve, je vais vous lire la même fable traitée par Boursault. Vous en ferez la comparaison avec celle que vous admirez ; & vous verrez combien on réussit mal parfois, pour vouloir trop bien réussir.

Un loup se trouvant à boire
Où buvoit un jeune agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si téméraire,
Lui dit ce traître en courroux ?
L'agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur & doux ;
Eh ! Comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?

Je me suis, par respect, mis au-dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois & demi ;
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense ?
Ta mere qui me hait, & qui ne sçait pourquoi,
Hier par deux mâtins me fit long-temps poursuivre.
Ma mere cessa de vivre,
Quand elle accoucha de moi.
C'est donc ton pere. Mon pere
Du boucher inhumain a senti la fureur.
C'est donc ta sœur ou ton frere ?
Je n'ai ni frere ni sœur.
Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me venge :
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange.
Que de grands font de même à l'égard des petits !

J'en suis fâché pour l'Auteur d'*Esope à la cour*, répliqua Timagene, mais je le trouve ici bien inférieur au modèle qu'il s'est proposé d'imiter. J'aime cent fois mieux la simple nature de l'Auteur latin, que tous les détails de Boursault. Pour le parallèle avec la Fontaine, il ne le soutient en aucune façon. Tout ce qu'il a de plus que lui, sont des inutilités, ou des réflexions puériles. Par exemple, la Fontaine n'avoit pas imaginé que le loup *eût l'ame assez noire pour vouloir faire accroire à l'agneau, qu'il avoit troublé sa boisson.* C'est qu'en effet cette idée est ridicule. On pourroit bien se passer de l'inutile réflexion, que l'agneau craint la dent du loup. Mais sur-tout pourquoi multiplier les attaques & les repliques jusqu'à cinq fois? Cette longue conversation convient-elle bien à un loup affamé? Lorsque cet animal ajoute, *je suis las d'écouter tout ce que tu me dis;* d'autres pourroient bien le dire avec lui.

C'est-là où aboutit, repartit Euphorbe, la démangeaison de vouloir tout dire & de faire des phrases. Vous convenez, je crois maintenant, qu'un récit badin & que la fable elle-même peut allier l'enjoument avec la simplicité; &

té ; & qu'en conſéquence ils ne rejettent pas toute eſpece d'ornement. Il faut ſeulement qu'on évite dans ceux qu'on y emploie l'appareil & la prétention. Il y a même une eſpece d'adreſſe dans la maniere dont on place la maxime de morale, qui ſert de fondement à la fable, ſoit qu'elle ſe trouve au commencement, ſoit qu'on la rejette à la fin du récit. Dans la fable (1) des frelons & des mouches à miel, la Fontaine débute par ce vers,

A l'œuvre on connoît l'artiſan ;

& celle (2) du renard & de la cigogne, eſt terminée par ce diſtique,

Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Le goût de l'Auteur décide ſeul de l'endroit que doit occuper la morale, & de la maniere dont il convient de la préſenter.

Il eſt vrai, reprit Timagene, qu'il y a pluſieurs façons adroites de mettre cette maxime ſous les ieux du lecteur. J'aime beaucoup celle dont la Fontaine

(1) Fab. 21.
(2) Fab. 18.

fait quelquefois usage, lorsqu'il l'insere dans le discours d'un des interlocuteurs. (1) Par exemple, dans la belle fable du loup & du chien, la conversation finit par ces vers.

Attaché? Dit le loup. Vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix d'un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, & court encor.

Nous venons de voir la même adresse employée par la Motte dans la fable des deux grillons.

Horace en a usé de même, poursuivit Euphorbe, dans celle du rat de ville & du rat des champs.

Il y a long-temps que je n'ai lu ce beau morceau, interrompit Timagene. Je le reverrois encore avec le plus grand

(1) Fab. 5.

plaisir, si cela ne vous étoit point à charge.

A charge? Répondit Euphorbe. Non, non. J'y trouverai le même agrément que vous; & nous y reconnoîtrons encore ces détails de nature & de simplicité, qui font les plus beaux charmes de l'apologue. (1) « Un jour, dit-on, le » rat de campagne reçut dans son trou » le rat de ville. L'hospitalité avoit éta» bli entr'eux l'amitié la plus ancienne. » Le campagnard fait à une vie dure, » attentif à conserver son bien, sçavoit » néanmoins se relâcher de son écono» mie, pour recevoir un ami. En un mot, » il n'épargna ni les pois, ni l'avoine » qu'il avoit en réserve. Lui-même il » apportoit du raisin sec & des morceaux » de lard entamés. Il cherchoit par la

(1) Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum;
Asper, & attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa? neque ille
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ;

» variété à vaincre le dégout de son hô-
» te, qui ne touchoit à tous ces mets,
» qu'avec un air de dédain, tandis que le
» maître du logis couché sur de la paille
» fraîche, ne se réservoit qu'un peu de
» farine & quelques menus grains, laiſ-
» sant à son convive ce qu'il y avoit de
» meilleur. Enfin le citadin prit la pa-
» role. Quel plaisir trouves-tu, mon
» ami, dit-il, à traîner une vie péni-
» ble sur ce roc escarpé, au milieu des
» bois? Les hommes & les villes ne sont-
» ils pas préférables à ces forêts sauvages?
» Va, crois-moi, suis mes pas: c'est le
» meilleur parti, puisque le sort a sou-
» mis au trépas tout ce qui respire, &

Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Fruſta dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ
Vincere tangentis male ſingula dente ſuperbo;
Quum pater ipſe domûs paleâ porrectus in hornâ,
Eſſet ador loliumque, dapis meliora relinquens.
Tandem urbanus ad hunc: quid te juvat, inquit, amice,
Prærupti nemoris patientem vivere dorſo?
Vis tu homines urbemque feris præponere ſilvis?

» que ni grand, ni petit ne peut se sous-
» traire à la mort. Ainsi, mon cher, vi-
» vons heureux dans le plaisir, tandis
» que le destin nous le permet, & n'ou-
» blions jamais combien la vie est cour-
» te. Cette éloquence persuada notre
» campagnard : il part de chez lui, com-
» me un trait ; les voilà tous deux en
» marche. Ils se proposent d'arriver à la
» ville & de s'y glisser à la faveur des
» ténèbres. Déja la nuit étoit au milieu
» de sa course, lorsqu'ils entrerent dans
» une maison des plus opulentes. Par-
» tout la pourpre y brilloit sur des lits
» précieux. Les reliefs d'un grand sou-
» per qu'on avoit donné la veille étoient

Carpe viam, mihi crede, comes; terrestria quando
Mortales animas vivunt sortita, neque ulla est
Aut magno, aut parvo leti fuga. Quo, bone, circa,
Dum licet, in rebus jucundis vive beatus;
Vive memor quàm sis ævi brevis. Hæc ubi dicta
Agrestem pepulêre, domo levis exilit; inde
Ambo propositum peragunt iter, urbis aventes

» à part, dans des corbeilles disposées
» par ordre. D'abord le bourgeois place
» son hote sur un superbe tapis. Il va,
» il revient avec légéreté : il fait succé-
» der les mets les uns aux autres: il s'ac-
» quitte même du devoir d'un bon maî-
» tre-d'hôtel, en faisant l'essai de tout
» ce qu'il apporte. Le rat des champs
» mollement étendu sur la pourpre,
» s'applaudit de sa nouvelle fortune : le
» plaisir qu'il goûtoit lui donnoit un air
» de gaieté, lorsque la porte s'ouvrit avec
» grand bruit, & fit partir brusquement
» nos deux convives. Ils courent préci-

Mœnia nocturni subrepere. Jamque tenebat
Nox medium cœli spatium, quum ponit uter-
que
In locuplete domo vestigia, rubro ubi cocco
Tincta super lectos canderet vestis eburnos,
Multaque de magnâ supereſſent fercula cœnâ,
Quæ procul extructis inerant hesterna canistris.
Ergo, ubi purpureâ porrectum in veste locavit
Agrestem, veluti succinctus cursitat hospes,
Continuat que dapes; necnon vernaliter ipsis
Fungitur officiis, prælambens omne quod af-
fert.
Ille cubans gaudet mutatâ sorte, bonisque

» pitamment dans toute la ſalle. Mais » ce fut bien une autre frayeur, quand » toute la maiſon retentit des aboiemens » d'une meute nombreuſe. Le campa- » gnard dit alors à ſon camarade; adieu, » mon cher; je me paſſerai bien d'une » pareille vie. Ma forêt & mon trou » ne m'offriront que des légumes; mais » j'y ſerai à couvert de ces dangers. » C'eſt aſſez pour me dédommager. » Vous voyez ici que la morale eſt miſe dans la bouche du rat effrayé, & qu'elle fait partie du récit.

La Fontaine a imité cette fable, (1) reprit Timagene; mais il l'a beaucoup abregée. Il nous tranſporte tout d'un coup au feſtin du rat de ville, & ſe

---

Rebus agit lætum convivam, quum ſubito ingens
Valvarum ſtrepitus lectis excuſſit utrumque.
Currere per totum pavidi conclave, magiſque
Exanimes trepidare, ſimul domus alta Moloſſis
Perſonuit canibus. Tum ruſticus; haud mihi vitâ
Eſt opus hac, ait; & valeas; me ſilva cavuſque
Tutus ab inſidiis tenui ſolabitur ervo.

Hor. l. 2. Sat. 6.

(1) La Font. Fab. 9.

contente de faire inviter celui-ci par le rat des champs. Peut-être a-t-il appréhendé qu'elle ne devînt trop longue. Pour moi, je ne trouve point ce défaut dans Horace, & je ſerois fâché de perdre les détails charmans dont ce morceau eſt rempli. Néanmoins ne pourroit-on pas faire à l'Auteur le même reproche que vous faiſiez à la Mothe il n'y a qu'un moment, au ſujet de l'eſprit qu'il a donné à un de ſes grillons? N'y a-t-il pas trop de philoſophie pour la tête d'un rat, dans ces réflexions qu'on lui fait faire ſur l'inévitable néceſſité de la mort? Cela eſt bien auſſi magnifique que les remarques du grillon ſur le déguiſement des hommes. Vous me direz peut-être qu'Horace emploie ici le ſublime ironique, pour rendre ſon récit plus plaiſant : mais qui m'empêchera d'en dire autant pour excuſer la Mothe?

Ce qui vous en empêchera? repartit Euphorbe : c'eſt que dans le poëte françois rien ne porte le caractere & l'empreinte de ce ſublime; au lieu que dans l'Auteur latin, il ſe fait ſentir à tout lecteur attentif. Lorſque le ſublime ironique ſe trouve dans la bouche de quelque interlocuteur, le lecteur doit en être averti, ou par la nature de ce qui

eſt dit, ou du moins par le paſſage bruſque & rapide du ſtile ſimple, au ſtile grand & ſublime. Jugeons maintenant des deux endroits ſur cette régle. Les idées de meſſire grillon, en elles même, ne ſont pas abſolument au-deſſus de ſa portée. Elles ne renferment que la conduite du magiſtrat dans ſon cabinet, dont l'inſecte étoit le témoin tous les jours. Son défaut conſiſte donc à revêtir ces idées d'ornemens trop recherchés, ſans avoir l'air ſublime; d'y joindre de l'eſprit & des antithèſes peu naturelles à celui qui parle. On ne peut pas même imaginer qu'il les ait empruntées de quelqu'autre. Dans le cabinet d'un magiſtrat hypocrite, on ne devoit pas s'occuper ſouvent à cenſurer l'hypocriſie. Dans le diſcours du rat, je vois les grandes maximes d'une philoſophie Epicurienne bien ſupérieure aux connoiſſances de l'orateur, mais qu'il avoit dû entendre répéter cent fois dans ces maiſons riches où il habitoit. Car vous ſavez que chez les grands on parle beaucoup de morale, & on en pratique peu. D'ailleurs l'expreſſion qui change tout-à-coup m'avertit, que le rat embouche la trompette. Il n'eſt perſonne qui ne s'apperçoive de la nobleſſe affectée de ces vers:

Terreſtria quando
Mortales animas vivunt ſortita, &c.

placés auprès de celui-ci,

Carpe viam, mihi crede, comes.

Je ne puis donc pas ici prendre le change, ni penſer que le rat parle de ſon propre fond, mais ſeulement qu'il fait l'application des belles phraſes dont il avoit les oreilles rebattues. On découvre même en cela un trait de ſatyre fort délicat, contre les gens qui employent la morale à tous propos.

Rien en effet, repliqua Timagene, n'eſt plus capable de la rendre odieuſe & inſupportable. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que nos bons fabuliſtes connoiſſant le foible de l'homme, ſe ſont ſouvent appliqués à donner à leurs maximes un tour ingénieux, pour les faire mieux goûter. Dans un nouveau recueuil de fables, (1) dédié à madame la Dauphine, j'en ai trouvé une qui a ſurtout ce mérite. Elle n'eſt pas longue : la voici.

(1) Fables de M. Imbert.

Deux chevaux attelés enſemble dans Paris
Traînoient un char : oh ! voilà, ce me ſemble,
Deux bons amis, dit un âne ſurpris !
Comme ils s'aiment tous deux ! Ils vont toujours enſemble.
Va, ſçache, dit l'un d'eux, qu'on peut en tout pays
Etre enſemble attachés, ſans être plus unis ;
N'avoir rien de commun qu'une chaîne pareille.
L'époux de la jeune Cloris
Me dit hier même choſe à l'oreille.

Ces deux derniers vers ont aſſurément un ſel, qui aſſaiſonne parfaitement bien la ſéchereſſe de la réprimande. J'ai lu même des fables qui laiſſent deviner au lecteur la vérité qu'elles veulent établir, lorſqu'elle eſt ſi claire, qu'il ne peut s'y méprendre. C'eſt flatter les hommes que leur donner à penſer. Entre pluſieurs autres, la fable de Richer intitulé les deux Potiers, eſt de cette eſpece. (1)

Certain potier blâmoit l'ouvrage

(1) L. 4. Fab. 22.

D'un potier ſon voiſin ; & diſoit que ſes pots,
Mal tournés, ne ſeroient achetés que des ſots ;
Qu'il n'en étoit encor qu'à ſon apprentiſſage.
Les uns étoient trop grands, les autres trop petits.
Celui-ci repartit : Halte-là, mon confrere ;
Mes pots n'ont qu'un défaut ; mais qui doit vous déplaire :
C'eſt que de votre moule ils ne ſont point ſortis.

N'éprouve-t-on pas un plaiſir ſecret, de reconnoître dans cette fable ces Ariſtarques farouches, déterminés à ne rien approuver, ſi leur plume ne l'a enfanté ? Cette petite découverte charme notre amour-propre, & nous diſpoſe en faveur de l'ouvrage. Tout cela eſt dans l'ordre & ſort des principes même de la nature. Mais il me reſte une difficulté ſur cette eſpece de compoſition. La vraiſemblance eſt néceſſaire à toute ſorte de récit. Nous en ſommes tombés d'accord l'un & l'autre. Néanmoins cette qualité eſt entiérement négligée dans la plupart des fables. Au théâtre, pour jouir du ſpectacle, il faut ſe prêter à l'illuſion, lorſqu'on voit un comédien public prendre le nom, les airs & le

ton d'un Alexandre, d'un Céſar, ou de quelqu'autre perſonnage ſemblable : mais enfin, c'eſt un homme qui remplace un homme. Ici la fiction eſt bien plus étrange. Ce ne ſont pas ſeulement des animaux, ce ſont des arbres, des pierres, tous les êtres inanimés, qui ont du ſentiment, de la raiſon, de l'eſprit, qui tiennent des converſations ſuivies, qui débitent la meilleure morale. Je ne conçois pas trop, je vous l'avoue, comment on peut admettre une invention ſi contraire au bon ſens en apparence.

Pour vous prouver qu'on le peut, répondit Euphorbe, il me ſuffiroit de vous dire qu'on l'admet & qu'on l'a toujours admiſe dans cet état. La fable preſque auſſi ancienne que le monde a réuſſi dans tous les temps, parce qu'elle eſt à la portée de tous les âges & de toutes les conditions. Un ſuccès auſſi conſtant eſt le garant de ſa perfection. Néanmoins on peut apporter une raiſon plus analogue à votre difficulté. Dans la fable, on eſt point révolté d'une fiction auſſi hardie, & tous les hommes ſemblent être convenus de fermer les ieux ſur le défaut de vraiſemblance, parce qu'on y ſonge beaucoup moins aux acteurs qu'elle introduit, qu'à ceux qu'ils

représentent. Sur la scène, ce n'est pas la personne du comédien qui m'occupe, mais celle d'Auguste ou de Cinna dont il tient la place. De même, en lisant la fable du corbeau & du renard, (1) je ne vois dans le premier qu'un sot, dupe de sa vanité; & dans l'autre, qu'un rusé flatteur, qui met à contribution la fatuité de celui à qui il fait la cour. La vraisemblance est mieux conservée dans le poëme dramatique, que dans l'apologue, j'en conviens: mais on sçait qu'un récit se permet bien des choses, qui ne seroient pas supportables dans une action exécutée sous nos ieux.

Ce que vous venez de dire, ajouta Timagene, me fait naître une idée, qui peut appuyer votre sentiment: car j'aime à vous fournir des armes contre moi-même. Je considere toute fable comme une espece de comparaison où d'allégorie. Par exemple, (2) celle du chêne & du roseau peut se réduire ainsi toute entiere: Comme un chêne élevé est plutôt renversé par l'effort des vents,

(1) La Font. Fab. 2.
(2) La Font. Fab. 22.

qu'un roſeau ſouple & pliant ; ainſi, le préſomptueux eſt briſé par les revers de la fortune, tandis que l'homme adroit ſe garantit de ſes coups, en leur cédant. Sous ce point de vue l'apologue n'eſt plus qu'une comparaiſon miſe en action, & racontée par l'Auteur. Mais comme tout ce qui ſe trouve dans la nature, a droit d'établir une comparaiſon en régle, il n'y a plus lieu d'être ſurpris, que tout, juſqu'aux êtres inanimés, joue un rôle dans la fable.

Vous avez mieux ſaiſi ma penſée, que moi-même, reprit Euphorbe : & ce que vous venez d'avancer eſt ſi vrai, qu'il n'y a point de fable qu'on ne puiſſe reſſerrer dans une comparaiſon, & point de comparaiſon dont on ne puiſſe faire une fable. Prenons, pour le premier exemple, celle de M. l'abbé Aubert, qui a pour titre, l'ânon petit-maître.

Pour la premiere fois on menoit au moulin
Un jeune ânon qui bégayoit encore.
On avoit peu chargé la petite pécore,
De peur qu'il ne reſtât au milieu du chemin.
Ne croyez pas qu'il prit ainſi la choſe ;
Oh ! que nenni. Le drôle avoit trop bonne doſe
De cet amour fervent que chacun a pour ſoi

Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille ;
Il le crut, & de bonne foi.
J'ai vu bien des ânons encor plus sots en France,
Que leur foiblesse même a rendus glorieux.
Il n'est pas jusqu'à l'ignorance,
Qui, les deux bras croisés, insultant la science,
Prétend être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

L'apologue que vous venez d'entendre peut aisément se réduire à cette comparaison : Les ménagemens qu'on a pour les ignorans & les foibles, occasionnent souvent leur présomption, & ils ressemblent en cela à un animal stupide, qui s'imagineroit qu'on le charge à demi, par égard ou par respect pour lui. Il n'est pas plus difficile de trouver une fable dans la premiere comparaison qui se présentera à notre esprit. Vous connoissez ce beau vers de Virgile : (1)

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
langueſcit moriens.

Ce seul vers est une esquisse qu'on pourroit disposer à-peu-près de la sorte. « Un

(1) Æn. lib. 9.

» lys s'élevoit fiérement dans un par-
» terre. L'éclat de sa blancheur faisoit pâ-
» lir la pourpre de la rose. Il attiroit
» sur lui tous les ieux & faisoit les dé-
» lices de la nature, qui lui prodiguoit
» ses dons les plus précieux. Enivré de
» son mérite, déja il regardoit avec dé-
» dain les autres fleurs, & se croyoit à
» l'abri de tous les dangers, lorsqu'un
» jardinier mal adroit, d'un coup de
» bêche coupa sa racine. Aussi-tôt il
» panche la tête; ses feuilles se flétris-
» sent, il tombe, & s'écrie en mou-
» rant; hélas! à quoi me sert aujour-
» d'hui cette beauté ravissante, cette
» fraîcheur de jeunesse qui nourrissoient
» mon orgueuil? la plante la plus vile ne
» voudroit pas changer son sort avec le
» mien. » En répandant sur-tout cela quelques ornemens simples & naturels, on en feroit sans contredit une bonne piece. Toute autre comparaison en fourniroit une pareille. C'est par cette raison, sans doute, qu'on a laissé aux fabulistes la liberté de tout oser dans ce genre. On ne fait attention qu'à la justesse des rapports, & l'on n'est pas plus étonné d'entendre parler & raisonner les animaux & les pierres, qu'on l'est de voir le

juſte comparé à un arbre planté ſur le bord d'une onde pure. (1)

Quoi qu'il en ſoit, pourſuivit Timagene, la fable n'eſt pas exempte de toute eſpece de vraiſemblance. Il eſt des convenances de lieux, de ſituations, d'uſages qu'elle doit obſerver, ce me ſemble. Par exemple, peut-on ſuppoſer qu'un animal, après avoir toujours vécu dans les forêts, ſoit inſtruit des affaires de la ville & des intrigues des grands? Qu'un autre nourri & élevé dans l'Afrique où dans l'Amérique, connoiſſe les démêlés de l'Europe? La liberté qu'on laiſſe au fabuliſte, ne va pas juſques-là. On ne lui pardonneroit pas non plus de donner à un payſan les lumieres & la politique d'un homme de cour, ou à celui-ci la bonhommie & l'ignorance d'un villageois. Cette réflexion s'eſt préſentée à mon eſprit à l'occaſion d'une des plus jolies fables de Richer, où cette bienſéance eſt parfaitement obſervée. Je veux vous la lire. (2)

Certaine femme de village,
Altière, vigoureuſe, & du plus haut corſage,

(1) Pſal. 1.

(2) Liv. 4. Fab. 11.

Menoit par le nez ſon époux,
Homme imbécile & ſans courage,
Qu'un jour elle aſſomma de coups,
Pour avoir, pendant ſon abſence,
Faute de ſoin, laiſſé prendre au vautour
Un poulet, dans la baſſe-cour,
Dont, par ſon ordre, il avoit l'intendance.
De peur de pareil accident,
Le pauvre ſot redoutant ſa femelle,
S'aviſa d'un expédient.
Il vous enchaîne avec une ficelle
Tous les poulets; artifice nouveau,
Qui fut favorable à l'oiſeau.
Au lieu d'en happer un, il prit toute la bande,
Qu'il enleva dans l'air en forme de guirlande.
Voilà Jocriſſe au déſeſpoir.
Alizon eſt terrible, & reviendra le ſoir.
S'il a ſenti le poids de ſa colere,
Pour un poulet perdu, *par elle maltraité*,
C'eſt ici bien une autre affaire;
Le vautour a tout emporté.
Quel parti prendre en cette extrémité?
Il crut n'y devoir point ſurvivre.
Il faut, dit-il, que la mort me délivre
De la vengeance d'Alizon.
Exécutons en diligence
Un tel projet. Elle m'a fait défenſe
De toucher à ce vaſe: il renferme un poiſon

Des plus subtils, dit-elle : en cette conjoncture
Servons-nous-en. Jocrisse avala tout.
Il trouva le poison tout-à-fait de son goût :
C'étoit un pot de confiture.
Il se crut cependant très-fort empoisonné.
Alizon de retour gronde, tempête, jure,
Voyant ses poulets pris. Prêt d'être bâtonné,
Le villageois lui dit : ma mie,
Trêve de coups ; calmez votre furie :
Je vais mourir, sans différer.
Il ne vous reste plus qu'à me faire enterrer.
J'ai commis une faute extrême ;
Et je m'en suis puni moi-même.
J'ai pris, pour terminer plus vîte mon destin,
Tout le poison dont ce vase étoit plein.
Cette simplicité fit rire la commere :
Elle perdit tout son courroux.
On a beau dire, on a beau faire ;
On ne peut prévenir les sotises des foux.

Cette fable à l'exception d'un hémistiche qui paroît ajouté pour faire la rime, charme par les graces les plus naturelles : mais il faut avouer, que tout autre qu'un villageois & un villageois grossier, eût été peu propre à un pareil personnage.

Tous les bons Auteurs des fables, anciens ou modernes, reprit Euphorbe,

ont été fidèles à cette régle. Ils ont même porté plus loin cette vraiſemblance, que vous exigez avec raiſon. Ils l'ont étendue juſqu'aux caracteres des acteurs qu'ils introduiſent. Ce mot vous étonne peut-être : il faut l'expliquer. La fable, comme nous venons de le dire, eſt une allégorie. Les animaux y tiennent la place des hommes. En conſéquence, on leur a aſſigné certains penchans, certaines inclinations particulieres, qu'on peut appeller caracteres. Le lion & l'aigle ſont impérieux & vindicatifs; le renard ruſé & fourbe; le loup carnacier; le ſinge adroit & malin; le bœuf lent & réfléchi; le lièvre timide; le geai babillard; le paon vain à l'excès; & ainſi des autres. Vous voyez que ces caracteres ſont aſſez analogues à la façon d'agir qu'on remarque dans chaque eſpece. Tout Auteur qui veut réuſſir dans la fable, doit donner à ſes perſonnages ces mœurs générales, & ne s'en écarter jamais. Ce ſeroit une faute auſſi groſſiere de nous peindre un tigre ſenſible & compatiſſant, ou une abeille pareſſeuſe, que de nous repréſenter Catilina timide, où Turenne imprudent. L'illuſtre Fénélon ſemble avoir un peu négligé cette convenance, dans une

des fables qu'il a compoſées en proſe, pour ſervir à l'éducation du duc de Bourgogne. Je vais vous en faire la lecture. (1) « Un dragon gardoit un tréſor dans une profonde caverne : il veilloit jour & nuit pour le conſerver. Deux renards, grands fourbes & grands voleurs de leur métier, s'inſinuerent auprès de lui par leurs flatteries : ils devinrent ſes confidens. Les gens les plus complaiſans & les plus empreſſés ne ſont pas les plus ſurs. Ils le traitoient de grand perſonnage, admiroient toutes ſes fantaiſies, étoient toujours de ſon avis, & ſe moquoient entr'eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour entr'eux. Ils l'étranglerent & s'emparerent du tréſor. Il fallut le partager entr'eux : c'étoit une affaire bien difficile ; car deux ſcélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux ſe mit à moraliſer. A quoi, diſoit-il, nous ſervira tout cet argent ? Un peu de chaſſe nous vaudroit mieux : on ne mange point de métal : les piſtoles ſont de mauvaiſe digeſtion. Les hommes ſont des foux

(1) Fab. XIII.

» d'aimer tant ces fauſſes richeſſes. Ne
» ſoyons pas auſſi inſenſés qu'eux. L'au-
» tre fit ſemblant d'être touché de ces ré-
» flexions, & aſſura qu'il vouloit vivre
» en philoſophe, comme Bias, portant
» tout ſon bien ſur lui. Chacun fit ſem-
» blant de quitter le tréſor : mais ils ſe
» dreſſerent des embûches, & s'entre-
» déchirerent. L'un deux en mourant
» dit à l'autre, qui étoit auſſi bleſſé que
» lui : Que voulois-tu faire de cet ar-
» gent ? La même choſe que tu voulois
» en faire, répondit l'autre. Un homme
» paſſant, apprit leur aventure, & les
» trouva bien foux. Vous ne l'êtes pas
» moins que nous, lui dit un des renards.
» Vous ne ſçauriez non plus que nous,
» vous nourrir d'argent, & vous vous
» tuez pour en avoir. Du moins notre
» race juſqu'ici a été aſſez ſage pour ne
» mettre en uſage aucune monnoie. Ce
» que vous avez introduit chez vous
» pour la commodité, fait votre mal-
» heur. Vous perdez les vrais biens, pour
» chercher les biens imaginaires. »

La morale de cette fable eſt aſſuré-ment excellente, dit alors Timagene. Elle me paroît ſeulement un peu lon-gue, & avoir quelque air d'un ſermon. D'ailleurs il y a dans ce que vous ve-nez de lire aſſez de matiere pour faire

deux fables, tout au moins, & peut-être trois. Mais sur-tout, comme vous l'avez remarquez, le défaut de vraisemblance & d'analogie au caractere de ces animaux, est ici difficile à excuser. Qu'un dragon soit le gardien d'un trésor, il n'y a rien là-dedans qui ne soit autorisé par la fable du jardin des Hesperides, & par celle de la Toison d'or. Mais peut-on jamais s'imaginer que deux renards soient avides d'argent, au point d'étrangler par une insigne perfidie celui qui en étoit le dépositaire, & ensuite de se déchirer l'un l'autre plutôt que de céder ce trésor ? S'il eût été question de quelque proye délicieuse, cet acharnement eût été plus naturel. La demande que fait en mourant l'un des deux champions à son camarade, *que voulois-tu faire de cet argent ?* Montre que l'Auteur a senti la difficulté. Mais la réponse de l'autre, tout ingénieuse qu'elle est, ne satisfait point à l'objection. Ainsi vous voyez que je suis d'accord avec vous sur ce qui regarde ces caracteres qu'on a jugé à propos d'attribuer aux animaux. Je vois que tous nos maîtres dans la fable les ont conservés avec soin. Mais en pourrez-vous bien dire autant des arbres, des plantes, des pierres,

pierres, des météores, & des autres êtres inanimés, ou de raison, qui ont place dans cette espece d'ouvrage? Prêtera-t-on des inclinations à ce qui n'a pas même les signes du sentiment?

Eh! pourquoi non, répondit Euphorbe? C'est bien ici qu'on peut dire avec Despréaux, que la fable anime tout; qu'elle donne a tout du langage & du sentiment. N'oublions point que l'apologue est une espece de comparaison, un emblême, qui, sous des figures empruntées, peint les qualités des hommes. Tous les êtres inanimés peuvent entrer dans une devise, pourquoi seroient-ils exclus de la fable? L'âme de la devise est le langage de la figure, qui en fait le corps; comme dans celle qui nous peint le mérite personnel d'un souverain, sous l'emblême d'une grenade, avec ces mots à l'entour, *mon prix ne vient pas de ma couronne.* N'est-ce pas-là faire parler un simple fruit, & conséquemment lui prêter des idées & du sentiment? La fable a droit, sans doute, à ce privilége; à condition toutefois d'observer les mêmes rapports que nous avons exigé dans les animaux. Je veux dire, que les affections qu'on leur donne doivent être appuyées sur cer-

taines qualités qui leurs ſont propres & qui facilitent cette ſuppoſition. Ainſi la vanité convient bien au laurier, parce-qu'il couronne les héros & les poëtes; la modeſtie à la violette, parce qu'elle s'éleve peu & ſe tient cachée au milieu des herbes les plus communes. Sur ce que le buiſſon accroche aſſez ſouvent les habits des paſſans, la Fontaine a imaginé (1) qu'il avoit fait une banqueroute & qu'il arrêtoit les gens, pour leur demander des nouvelles de ſes marchandiſes perdues. Une fable de Richer prouvera ce que je viens d'avancer, & répondra en même-temps à votre difficulté. Ecoutez-là. Elle a pour titre, *les deux pierres.* (2)

On va vous mettre au rang des foux
De faire parler les cailloux.
Pareils acteurs joueront un plaiſant rôle.
A cette objection je réponds en deux mots:
Tout parle dans la fable. Autrefois à deux pots
Eſope accorda la parole.
Deux pierres, que bientôt on alloit employer
A bâtir un palais ſuperbe,

(1) Fab. 233.
(2) Liv. 1. Fab. 10.

Etant côte à côte sur l'herbe,
Jâsoient pour se désennuyer :
L'une des deux artistement taillée,
Destinée aux entablemens :
L'autre n'étoit point travaillée ;
Elle devoit servir aux fondemens.
Il arriva que la premiere,
De sa forme nouvelle étant un peu trop fiere,
Se railla de sa sœur, la traita de caillou,
Qui n'étoit bon qu'à jetter dans un trou.
Tu seras, dit-elle, ignorée ;
Tandis que des passans attirant les regards,
Je verrai de chacun ma figure admirée.
Le monde, pour me voir, viendra de toutes parts.
Tout beau, répond la pierre brute ;
C'est au mépris des sots que je puis être en butte.
Entre nous point d'inimitiés.
Quand on vous mettroit sur le faîte,
Ma sœur, apprenez que la tête
Ne doit point mépriser les pieds.

En voilà, sans doute, autant qu'il en faut pour vous satisfaire. L'Auteur s'appuye sur l'exemple d'Esope, pour montrer l'empire du fabuliste sur les êtres inanimés. Il en fournit une meilleure

preuve encore par cette fable ingénieuse, où les pierres même nous donnent une excellente instruction.

Bien que la conversation de deux pierres ait quelque chose d'assez plaisant, ajouta Timagene, on ne peut contester le mérite de cette piece. J'y trouve aussi cette convenance de caractere, dont vous faites une loi. Car si la hauteur & le dédain peuvent se rencontrer dans une pierre, c'est dans celle dont la forme gracieuse doit orner l'entablement. J'entendrai désormais avec un nouveau plaisir parler les végétaux, les minéraux & tout ce qu'il vous plaira d'animer. Car je vois que ces Messieurs ont reçu la baguette des fées.

Votre bon ami la Fontaine, reprit Euphorbe, en a fait usage comme les autres; (1) témoins la fable du chêne & du roseau, celle de la montagne en travail, celle du pot de terre & du pot de fer, & plusieurs autres.

Il a bien fait pis, répliqua Timagene: il a personifié des êtres purement imaginaires, tels que la folie & l'amour, la mort, le vent & la goute. Mais je lui

(1) Fab. 22, 92, 84.

pardonne tout en faveur du plaiſir que j'éprouve en le liſant. Outre la ſageſſe & la profondeur de ſa morale, il y a dans ſon récit un je ne ſçais quoi, qui me charme & que je ne retrouve dans aucun autre. On ne peut refuſer cependant à pluſieurs de ceux-ci des éloges mérités. Ils ont de la juſteſſe dans l'application de la morale, de la légéreté dans le ſtile, du naturel dans les idées: mais ils n'ont point un certain vernis délicat, une touche particuliere, qui n'appartient qu'à ce modèle de la fable.

Ce que vous goûtez ſi bien dans cet aimable Auteur, repartit Euphorbe, ce qui vous y enchante, n'en doutez pas, c'eſt la naïveté de ſon ſtile. Ce mérite dans un écrivain a toujours été fort rare, même dans le ſiécle dernier. Il l'eſt, & il le ſera probablement encore davantage dans le nôtre, où tout, juſqu'à *bon jour*, ſe dit avec eſprit. Du temps des Sénèques & des Lucains, il n'y avoit plus ni Térences, ni Plautes, ni Horaces.

Je voudrois bien ſçavoir, dit alors Timagene, ce qu'on entend par ce ſtile naïf; & ſi on ne doit pas le confondre dans le récit avec la ſimplicité.

A mon avis, répondit Euphorbe, la meilleure définition que l'on puisse donner du naïf, est de l'appeller le dernier période du naturel. Il ajoute à celui-ci une nuance plus forte & plus marquée. Par exemple, c'est la nature elle-même qui parle dans cette phrase: *Je n'ai rien à dire d'un tel, après sa mort, parce qu'il n'a rien fait qui mérite d'être rapporté.* Gombaud a revêtu cette pensée des graces de la naïveté dans ce quatrain.

Colas est mort de maladie:
Tu veux que j'en pleure le sort.
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit; Colas est mort.

En effet, interrompit Timagene, il y a dans ces vers je ne sçai quoi de brusque, & une espece de franchise qui se fait sentir tout d'un coup à l'esprit. Je crois qu'on peut ranger dans la même classe cette réflexion de la Fontaine. (1)

Un lièvre en son gîte songeoit:

(1) Fab. 36.

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne
songe ?)

Je conçois dès-lors que le naïf eſt préciſément l'antipode de ce ſtile maniéré, pompeux & énigmatique, ſi fort à la mode aujourd'hui : mais en même-temps je ne vois pas quel grand mérite peut avoir cette façon d'écrire. Car rien n'eſt plus aiſé, ce ſemble, que de dire les choſes bonnement & ſans art.

Tout aiſé que cela eſt ou paroît être, pourſuivit Euphorbe, la Fontaine eſt encore le ſeul qui ait parfaitement réuſſi à traiter la fable dans ce genre. C'eſt-là ce qui lui a mérité le titre d'inimitable. Les autres ont eu des ſuccès ; mais en ſuivant des routes différentes. Ceux-là ont imité & preſque égalé l'élégante ſimplicité de Phèdre, tels que Faërne & Deſbillons ; ceux-ci ſe ſont diſtingués par les graces d'un ſtile badin & léger : aucun n'a partagé avec notre fabuliſte l'éloge de la naïveté. Dans les autres eſpeces de récits ſuſceptibles de cette qualité, vous ne trouverez pas, je crois, beaucoup d'Auteurs que vous puiſſiez mettre en parallele avec la marquiſe de Sévigné. Une réflexion peut nous aider à comprendre cette rareté. Le grand

écueuil du ſtile naïf, c'eſt le burleſque, le bas & le trivial. L'écrivain eſt à tout moment expoſé à tomber dans l'un de ces défauts. C'eſt un voyageur qui marche dans un ſentier étroit & gliſſant au bord d'un précipice. Pour peu qu'il faſſe un faux pas, il eſt entraîné dans le gouffre, & par la pente du terrein, & par ſon propre poids. Le danger lui paroît trop grand : il prend un autre chemin.

Ne vous en déplaiſe, répliqua Timagene, vous n'avez pas fait mention de pluſieurs Auteurs fameux par leur naïveté. Comptez-vous pour rien, Joinville, Brantôme, Philippe de Comines ?

Je ſçais, repartit Euphorbe, tout le mérite de ces hiſtoriens dans cette partie. Si je les ai omis, c'eſt que le ſtile naïf n'eſt plus admis dans les ſujets grands & nobles, à moins qu'il ne porte l'empreinte de la vétuſté. C'eſt un malheur peut-être ; car cet air d'ingénuité & de franchiſe, eſt ordinairement l'apanage & le garant de la vérité. Mais enfin, un hiſtorien auroit mauvaiſe grace aujourd'hui d'écrire les événemens du règne de Louis XIV, du même ton que ces anciens Auteurs ont raconté ceux des règnes de S. Louis & de Louis XI. La

liberté de l'expreſſion dans ces ſiécles, peignoit la candeur des mœurs ; maintenant nos mœurs ſont plus libres & plus diſſolues, mais notre ſtile eſt devenu plus délicat, &, paſſez-moi ce terme, plus ombrageux.

En rapprochant tout ce que vous venez de dire ſur le ton naif, reprit Timagene, il me ſemble qu'on peut en diſtinguer deux ſortes. L'un eſt renfermé dans une ſeule penſée, l'autre eſt répandu dans tout l'ouvrage, & lui prête un coloris particulier. Je rangerai dans la premiere claſſe votre quatrain de Gombaud. J'y joindrai la petite aventure que raconte Horace dans une de ſes épîtres (1) « Un ſoldat de Lucullus, » dit ce poëte, avoit amaſſé avec bien » des ſoins & des peines un petit pé» cule. Une nuit qu'après des fatigues » ſans nombre, il ronfloit à ſon aiſe, » on lui vola juſqu'au dernier ſol. De» puis ce moment, furieux & contre

(1) Luculli miles collecta viatica multis
Ærumnis, laſſus dum noctu ſtertit, ad aſſem
Perdiderat : poſt hoc vehemens lupus, & ſibi & hoſti
Iratus pariter, jejunis dentibus acer,

» lui-même, & contre l'ennemi, il de-
» vint un lion. Animé par le beſoin, il
» força, dit-on, l'épée à la main un poſte
» bien fortifié, où Mithridate avoit pla-
» cé un détachement pourvu de toutes
» les choſes néceſſaires. Une action ſi
» éclatante lui mérita les préſens mili-
» taires: on y ajouta vingt mille ſexterces.
» A quelques jours de-là, le général
» voulant livrer l'aſſaut à je ne ſçais quel
» château, s'adreſſa à ce même ſoldat,
» & l'exhorta à bien faire en des termes
» capables de donner du cœur au plus
» lâche. Vas, mon ami, lui dit-il, où
» t'appelle ta bravoure; vas, ſous d'heu-
» reux auſpices, & comptes ſur les ré-
» compenſes les plus magnifiques. Eh

Præſidium regale loco dejecit, ut aiunt,
Summè munito, & multarum divite rerum.
Clarus ob id factum, donis ornatur honeſtis:
Accipit & bis dena ſuper ſeſtertia nummûm.
Forte ſub hoc tempus caſtellum everrere Prætor
Neſcio quod cupiens, hortari cœpit eumdem
Verbis, quæ timido quoque poſſent addere mentem.
I, bone, quo virtus tua te vocat; i, pede fauſto

» bien ! Qu'attends-tu ? Mon général, » reprit alors le ruſé payſan, envoyez, en» voyez pour attaquer ce retranchement » quelqu'un qui ait perdu ſa bourſe. » Il eſt certain qu'il n'y a de naïveté que dans le derniers vers de ce morceau, & qu'elle forme ici, comme dans votre exemple, un eſpece d'épigramme. Ce n'eſt pas de celle-là dont nous devons nous occuper principalement, mais de celle qui régne dans tout un récit, & qui en fait un des plus précieux ornemens. Que cette derniere ſe donne pour moderne, ou qu'elle paroiſſe ſous les rides de l'antiquité, j'ai toujours peine à la diſtinguer de la ſimplicité du ſtile. Par exemple, le ſtile marotique, n'eſt-il pas le ſtile naïf?

L'un peut aider l'autre, répondit Timagene ; mais l'un n'eſt pas l'autre. Le premier conſiſte à s'exprimer aujourd'hui en poëſie comme on s'exprimoit du

---

Grandia laturus meritorum præmia : Quid ſtas ?
Poſt hæc, ille catus, quantumvis ruſticus : ibit,
Ibit, eò quò vis, qui zonam perdidit, inquit.
Lib. 2. *Ep.* 2.

temps de Marot sous le régne de François I. Ce langage simple, naturel & concis est capable d'ajouter beaucoup d'agrément à la naïveté, comme dans ces vers de Marot lui-même, adressés au Roi, au sujet d'un valet qui l'avoit volé;

Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva;
Laisse le pire, & sur le meilleur monte;
Pique & s'enfuit. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au sortir dudit lieu,
N'oublia rien, (1) fors de me dire adieu.
Ainsi s'en va, (2) chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un saint George;
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eut sçu trouver un sol.
Ce Monsieur là, Sire, c'étoit moi-même.....

Mais ce même langage peut-être employé dans des sujets, où il n'y a rien de naif. Vous en avez la preuve dans plusieurs Epîtres du grand Rousseau.

Et bien, soit, insista Timagene: passons condamnation pour le stile de Ma-

(1) [*Si-non.*]
(2) [*C'est-à dire, qui cherche la corde.*]

rot. Mais voici une petite aventure racontée par Cicéron : nous verrons si vous la placerez parmi les récits naifs. « Caius » Canius, chevalier Romain, homme » qui ne manquoit pas d'esprit & qui » avoit des belles-lettres, s'étoit rendu » à Syracuse, non pour traiter d'affai- » res, mais pour les oublier, comme il » s'exprimoit lui-même. Il publia qu'il » avoit dessein d'acheter quelques jar- » dins, où il put inviter ses amis & se » divertir avec eux, sans craindre les » importuns. Ce bruit s'étant répandu, » un certain Pythius, banquier de Sy- » racuse, vint dire à Canius que ses » jardins n'étoient point à vendre; mais » qu'il pouvoit en faire usage, comme » de son propre bien, s'il le jugeoit à

---

(1) Caius Canius, eques Romanus, homo nec infacetus, & satis litteratus, cum se Syracusas otiandi causâ, non negotiandi, ut ipse dicere solebat, contulisset, dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quod cum percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio si vellet, ut suis; & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit

» propos ; & en même-temps, il invite
» mon homme à souper dans ces mêmes
» jardins, pour le lendemain. Le che-
» valier promit de s'y trouver. Alors
» Pythius, à qui sa profession donnoit
» du crédit dans tous les états, manda
» les pêcheurs des environs, les pria
» de venir pêcher devant ses jardins le
» jour suivant, & les instruisit de tout
» ce qu'ils avoient à faire. Canius se
» rend à l'heure marquée. La table étoit
» servie magnifiquement. Une foule de
» barques se présente à ses ieux : les
» pêcheurs apportoient à l'envi ce qu'ils
» avoient pris, & jettoient aux pieds de
» Pythius des poissons sans nombre.
» Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, mon

---

in posterum diem. Cum ille promisisset, tum Pythius, ut argentarius, qui esset apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se vocavit & ab his petivit, ut ante suos hortulos posterâ die piscarentur : dixitque quid eos facere vellet. Ad cœnam tempore venit Canius : opiparè paratum erat convivium : Cymbarum ante oculos multitudo : pro se quisque quod ceperat afferebat : ante pedes Pythii pisces abiciebantur. Tum Canius, quæso, inquit, quid est, Pythi, tantumne piscium tantumne cymbarum ? Et ille, quid mirum ? inquit. Hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hic

» cher, dit alors Canius, que cette mul-
» titude de barques, cette quantité de
» poissons? N'en soyez point surpris,
» reprit Pythius. C'est ici qu'on pêche
» tous les poissons de Syracuse: c'est ici
» leur rendez-vous. Ces gens-là ne peu-
» vent se passer de cette maison de cam-
» pagne. Canius aussi-tôt conçoit le de-
» sir le plus vif d'en faire l'acquisition:
» il presse Pythius de la lui vendre.
» Celui-ci fait d'abord le difficile: enfin,
» il se laisse gagner. Notre chevalier,
» riche & ardent dans ses desirs, acheta
» ce fond tout ce que Pythius voulut,
» & il l'acheta tout meublé. On passe le
» contrat: l'affaire est conclue. Le len-
» demain Canius invite ses amis dans sa
» nouvelle maison: il s'y rend lui-mê-
» me de bonne heure: il n'apperçoit
» pas le plus petit batelet. Il demande

---

aquatio. Hac villâ isti carere non possunt. Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio, ut venderet. Gravatè ille primo. Quid multa? Impetrat. Emit homo cupidus & locuples, tanti quanti Pythius voluit, & emit instructos: nomina facit: negotium conficit. Invitat Canius postera die familiares suos. Venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quod eos nullos videret. Nullæ, quod

» à un voisin, s'il y avoit ce jour-là
» quelque fête pour les pêcheurs, puis-
» qu'il n'en voyoit aucun. Non pas que
» je sçache, dit l'autre : mais personne
» ne vient jamais pêcher en cet endroit.
» Aussi j'étois tout surpris hier, & je
» ne sçavois ce qui pouvoit être arrivé.
» Canius en fut pour une inutile colere.»
Peut-on imaginer quelque chose de plus charmant que cette historiette?

Rien assurément n'est mieux raconté, repartit Euphorbe. Tout ce qui contribue à former un excellent récit se trouve dans ce morceau ; vivacité du stile, graces du naturel, simplicité même, jusques dans la conduite de Canius, qui se laisse tromper. Mais je ne vois point encore la tout-à-fait du naif, si ce n'est peut-être dans la réponse du voisin, interrogé par Canius. Je n'y vois point cet air de candeur & de bonhommie, qui rejette jusqu'à l'apparence de l'art & de l'étude, & qui ne se rencontre d'ordinaire que dans les enfans & les gens de la campagne ; encore dans ces

---

sciam, inquit ille ; sed hîc piscari nulli solent. Itaque heri mirabar, quid accidisset. Stomachari Canius. *Cicer. de offi. lib. 3. n. 58 & 59.*

derniers, eſt-il trop ſouvent défiguré par un écorce de groſſiéreté. Quelques exemples éclairciront mieux cet objet, que tout ce que je pourrois dire. La fable du ſavetier & du financier dans la Fontaine eſt un des plus beaux modèles en ce genre. (1)

Un ſavetier chantoit du matin juſqu'au ſoir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouir : il faiſoit des paſſages,
Plus content qu'aucun des ſept ſages.
Son voiſin au contraire étant tout couſu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si ſur le point du jour parfois il ſommeilloit,
Le ſavetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le financier ſe plaignoit,
Que les ſoins de la providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit : Or ça, ſire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Ma foi, Monſieur,

(1) Fab. 143.

Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte ; & je n'entaille guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année :
Chaque jour amene son pain.
Eh-bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; & Monsieur le Curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier riant de sa naïveté,
Lui dit ; je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre

L'argent & ſa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Si-tôt qu'il poſſéda ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis :
Il eut pour hôte les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines :
Tout le jour il avoit l'œuil au guet ; & la nuit
Si quelque chat faiſoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'encourut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme ;
Et reprenez vos cent écus.

Voilà ce que j'appelle du naïf. Il ſemble qu'il ne ſoit pas poſſible de dire les choſes autrement que les dit ici l'Auteur ; que ces vers ont coulé de ſa plume ſans étude & preſque ſans attention ; & peut-être lui ont-ils coûté bien des travaux & des peines. Je ne ſçais ſi vous remarquez qu'il y a peu de fables plus chargées d'ornemens que celle-là dans la Fontaine : mais ils ſe préſentent ſous un air ſi aiſé, ſi familier, quelle eut été moins ſimple & moins naïve, ſi elle eût été moins ornée. Outre le ton facile qui régne dans toute cette piece, elle eſt

remplie de traits qui caractériſent encore plus particuliérement cette belle nature. Tels ſont ceux-ci ; *il faiſoit des paſſages, plus content qu'aucun des ſept ſages. Le financier ſe plaignoit, que les ſoins de la providence n'euſſent pas fait vendre le dormir. Le ſavetier crut voir tout l'argent que la terre avoit produit depuis plus de vingt ans. Si quelque chat faiſoit du bruit, le chat prenoit l'argent.* Et cent autres que vous avez remarqué mieux que moi. Le ſavetier parle le langage du peuple ; ſes propos ſont ceux des gens de ſon étage : mais ils n'ont rien de bas & de trivial.

Je trouve en effet, pourſuivit Timagene, que votre artiſan s'exprime d'une maniere bien pure & bien correcte pour un homme de la lie du peuple. Ne valoit-il pas mieux lui prêter les façons de parler de la populace, comme j'ai vu ſouvent mettre dans la bouche des payſans le patois du village ? Cette eſpece d'idiôme ne peindroit-il pas mieux la nature ?

Il la peindroit peut-être mieux dans ſa difformité, reprit Euphorbe, & c'eſt ce qu'il faut éviter. Si je voulois donner un modèle de l'eſpece humaine, je

ne ferois pas le portrait d'un homme contrefait. Remarquez que ces personnages de paysans dont vous parlez, n'ont jamais bien réussi sur la scène : ils ne réussiront pas mieux ailleurs. Un homme d'esprit trouve des charmes dans la façon de penser & de parler des hommes du commun ; il en goûte la liberté & la franchise : il se rebute, si cette liberté dégénere en grossiéreté. Il n'imagine pas qu'il y ait du mérite à parler mal sa langue : cette affectation l'indigne, au lieu de l'amuser.

Si j'ai bonne mémoire, interrompit Timagene, notre ami Horace a raconté une aventure à-peu-près pareille à celle de votre savetier. J'ai envie de les rapprocher ici ; & j'espere que pour cette fois vous ne refuserez pas d'admettre la mienne à côté de la vôtre, dans le genre naif. Elle me paroît en avoir tous les caracteres. (1) « Philippe, homme » de mérite & avocat fameux, revenoit » du barreau vers la huitieme heure, » & son grand âge lui faisoit déja trou-

(1) Strenuus & fortis causisque Philippus agendis
Clarus, ab officiis octavam circiter horam

» ver bien long le chemin qu'il lui fal-
» loit faire jusqu'aux Carènes. En paſ-
» ſant, il apperçut, dit-on, dans la
» boutique d'un barbier un particulier
» ſeul, qui ſe faiſoit tranquillement les
» ongles, après avoir été raſé. Démé-
» trius, dit-il, (c'étoit le nom de ſon
» domeſtique) vas de ma part deman-
» der à cet homme-là, qui il eſt, de
» quelle famille, quel eſt ſon bien, ſon
» pere, quels ſont ſes protecteurs; &
» tu m'en rendras compte. Le valet en-
» tendu à faire une commiſſion, part,
» revient & lui rapporte que ce quidam
» ſe nomme Vultéius Mænas, crieur pu-

Dum redit, atque foro nimium diſtare Carinas,
Jam grandis natu queritur, conſpexit, ut aiunt,
Adraſum quemdam vacuâ tonſoris in umbrâ,
Cultello proprios purgantem leniter ungues.
Demetri (puer hic non lævè juſſa Philippi
Accipiebat) abi, quære & refer unde domo, quis,
Cujus fortunæ, quo ſit patre, quove patrono.
It, redit, & narrat, Vulteium nomine Mænam,

» blic, d'une fortune bien mince, mais » ſans reproches ; qu'il ſçavoit travailler » à propos & s'amuſer, gagner de l'ar- » gent & le dépenſer ; que ſes plaiſirs » étoient de recevoir chez lui quelques » amis de ſa ſorte, de ſe trouver aux » jeux & au champ de Mars, après ſes » affaires terminées. Je voudrois ſçavoir » de lui-même tout cela, reprit Phi- » lippe. Vas lui dire qu'il vienne ſouper » chez moi. Mænas croit qu'on ſe mo- » que de lui : étonné, il reſte quelque- » temps dans le ſilence : enfin il s'excuſe » le plus poliment qu'il peut. Comment? » il me refuſe ?-- Oui, Monſieur, &

Præconem, tenui cenſu, ſine crimine notum,
Et properare loco, & ceſſare, & quærere, & uti,
Gaudentem parviſque ſodalibus, & lare certo,
Et ludis, &, poſt deciſa negotia Campo.
Scitari libet ex ipſo quæcumque refers; die
Ad cœnam veniat. Non ſane credere Mæna :
Mirari ſecum tacitus. Quid multa ? Benignè
Reſpondet. Negat ille mihi ? Negat improbus, & te
Negligit, aut horret. Vulteium mane Philippus

» avec obſtination. Je ne ſçais ſi c'eſt » indifférence ou timidité de ſa part. » Le lendemain matin, Philippe rencon- » tre Vultéius occupé à vendre au petit » peuple quelques miſérables marchan- » diſes. Il l'aborde le premier & lui » donne le bon jour. Notre homme auſ- » ſi-tôt s'excuſe ſur ſon travail, ſur la » ſervitude de ſon commerce, de n'a- » voir pas été ce jour-là le ſaluer, & » de ne l'avoir pas apperçu plutôt. -- » Je vous pardonne tout, à condition » que vous viendrez aujourd'hui ſou- » per avec moi. -- Comme il vous plai- » ra. -- Ainſi, je vous attends après la

---

Vilia vendentem tunicato ſcruta popello
Occupat, & ſalvere jubet prior. Ille Philippo
Excuſare laborem, & mercenaria vincla,
Quod non manè domum veniſſet; denique quod non
Providiſſet eum. Sic ignoviſſe putato
Me tibi, ſi cœnas hodie mecum. Ut libet. Ergo
Poſt nonam venies: nunc i, rem ſtrenuus auge.
Ut ventum ad cœnam eſt, dicenda, tacenda locutus
Tandem dormitum dimittitur. Hîc ubi ſæpè

» neuvieme

» neuvieme heure. Allez, & faites bien
» vos affaires. Il se rend à l'heure mar-
» quée : à table, il parle à tort à tra-
» vers de tout ce qui lui vient à l'esprit.
» Enfin on l'envoie prendre du repos.
» Philippe s'apperçut bientot que le pois-
» son mordoit à l'hameçon. Déja on
» étoit assidu à lui faire sa cour le ma-
» tin, on ne manquoit pas un souper. Il
» saisit donc le moment, & il le pria de
» l'accompagner à sa maison de campa-
» gne aux fêtes prochaines. Monté sur
» un bidet, le bon-homme loue à perte
» de vue la terre, le ciel, le climat de la
» Sabinie. Philippe l'observe, rit de

Occultum visus decurrere piscis ad hamum,
Mane cliens, & jam certus conviva, jubetur
Rura suburbana indictis comes ire Latinis.
Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum
Non cessat laudare. Videt, ridetque Philippus;
Et sibi dum requiem, dum risus undique quærit,
Dum septem donat sestertia, mutua septem
Promittit, persuadet uti mercetur agellum,
Mercatur. Ne te longis ambagibus, ultra

» tout son cœur, & se promet du plai-
» sir & du délassement dans cette aven-
» ture. Il lui fait présent d'une somme
» d'argent : il s'engage à lui en prêter
» autant : il lui persuade d'acheter un
» petit fond : l'acquisition se fait. En un
» mot, notre bourgeois devient campa-
» gnard ; il ne parle plus que vignes &
» labours ; il dispose ses plantations ; ses
» projets ne lui laissent aucun repos, &
» l'envie d'acquérir le fait sécher sur
» pied. Mais bientôt la maladie, les vo-
» leurs lui enlevèrent ses troupeaux ;
» une mauvaise récolte trompa ses espé-
» rances ; ses bœufs périrent de fatigue.
» Tant de pertes le dégouterent bien

Quàm satis est, morer, ex nitido fit rusticus, atque
Sulcos & vineta crepat mera ; præparat ulmos ;
Immoritur studiis, & amore senescit habendi.
Verum ubi oves furto, morbo periêre capellæ,
Spem mentita seges, bos est enectus arando ;
Offensus damnis, mediâ de nocte caballum
Arripit, iratusque Philippi tendit ad ædes.
Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus ;
Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris

» vîte. Une belle nuit il monte brusquement à cheval, & arrive tout en » colere chez Philippe. Celui-ci l'apperçevant mal peigné & en désordre, en » vérité, mon cher Vultéius, lui dit-il, » vous êtes trop dur à vous-même, trop » économe. Oh! par ma foi, mon cher » protecteur, reprit-il, si vous voulez » me qualifier comme il faut, appellez-» moi le plus malheureux des hommes. » Au nom des Dieux & de ce que vous » avez de plus sacré, rendez-moi mon » premier état. » Vous serez content, je crois, de l'ingénuité & du ton naturel qui regnent dans tout ce récit.

Il faudroit être un peu de mauvaise humeur, repartit Euphorbe, pour n'en être pas satisfait. Vous conviendrez que dans ce morceau, on est frappé d'une certaine marche naturelle & sans art qui

---

Esse mihi. Pol, me miserum, patrone, vocares.
Si velles, inquit, verum mihi ponere nomen,
Quod te per Genium, dextramque Deosque Penates.
Obsecro & obtestor, vitæ me redde priori.
Hor. lib. 1. Ep. 7.

ne se fait point sentir dans le premier exemple que vous avez apporté, quoique parfait dans son genre. La nature est ici, pour ainsi dire, dans son déshabillé; sur-tout dans certains endroits, tels que ceux-ci : *Puer hic non lævè jussa Philippi accipiebat.... Negat ille mihi? Negat improbus, & te negligit aut horret.... Impositus mannis, arvum cœlumque Sabinum non cessat laudare. Videt, ridetque Philippus... Sulcos & vineta crepat mera....* Et bien d'autres pareils. Cependant je vous avoue que je trouve dans le fabuliste françois un air encore plus aisé, plus éloigné de l'étude & de l'apprêt que dans le poëte latin. Peut-être la différence du langage en est-elle la cause. Horace connoissoit bien mieux que nous les délicatesses de sa langue; & je soupçonne que la plupart de ses graces nous échappent, sur-tout dans le simple & le naif.

Je suis véritablement mortifié, ajouta Timagene, de ce que vous avez dit, il n'y a qu'un moment, que le stile dont nous parlons est aujourd'hui entiérement banni de l'histoire, & qu'on ne l'y trouve supportable, que sous les livrées de l'antiquité. J'imagine pourtant qu'il pourroit faire un très-bon effet, même dans

les ſujets graves & ſérieux. Pourquoi n'y auroit-il pas le même ſuccès aujourd'hui, que dans les écrivains du treizieme ou quatorzieme ſiècle ?

Parce que l'uſage, le tiran des ouvrages d'eſprit, répliqua Euphorbe, a établi que l'hiſtoire, occupée ordinairement des intérêts des princes & des affaires du gouvernement, prendroit un ſtile dont l'élévation pût répondre à la grandeur de ces objets. On n'uſe d'indulgence ſur ce point qu'envers les anciens hiſtoriens. J'en ſuis fâché autant que vous. Car cette ſimplicité inſpire un eſpece de reſpect pour les événemens que l'Auteur raconte ; elle écarte tout ſoupçon d'artifice : on lit ſans défiance, ce qui eſt écrit ſans art. L'ingénuité qui accompagne les récits évangéliques en eſt la preuve : elle annonce à tout eſprit droit & ſans préjugés, qu'ils ſont les organes de la vérité même. Rien, par exemple, n'égale la naïveté avec laquelle eſt racontée la guériſon de l'aveugle-né. Vous ne me ſçaurez pas mauvais gré de vous la rappeller. (1) « Jéſus, dit l'Evangéliſte, vit

(1) Evang. de S. Jean, chap. 9.

» en passant un homme aveugle depuis » sa naissance.... Il fit un peu de boue » avec sa salive, l'appliqua sur les ieux » de cet aveugle, & lui dit ; allez, la- » vez-vous dans la fontaine de Siloë. » Il y alla, s'y lava, & revint voyant » clair. Les voisins & ceux qui l'avoient » vu mendier auparavant, demandoient ; » N'est-ce pas là celui qui étoit assis, & » prioit les passans de lui faire l'aumô- » ne ? Les uns disoient ; oui, c'est lui. » D'autres répondoient ; point du tout ; » c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais » le mendiant répétoit ; c'est moi-même. » On lui disoit, comment donc vos ieux » se sont-ils ouverts ? Cet homme qu'on » appelle Jésus, répondoit-il, à fait un » peu de boue, l'a appliquée sur mes » ieux, & m'a dit, allez-vous laver à » la fontaine de Siloë : j'y suis allé ; je » me suis lavé, & je vois. On lui de- » manda ; où est-il ? Je n'en sçais rien, » reprit-il. »

On ne peut assurément, interrompit Timagene, raconter d'une maniere plus simple, plus éloignée de tout artifice. Si la nature vouloit parler, elle ne s'exprimeroit pas autrement. Cependant que cette simplicité a de charmes ! La vérité est belle par elle-même ; elle se mon-

tre toute nue. Comme le menſonge eſt hideux, il a ſoin de ſe déguiſer. C'eſt un ſquelette revêtu d'une robe de drap d'or.

Cette eſpece d'allégorie, reprit Euphorbe, conviendroit aſſez bien aux écrits de nos prétendus philoſophes. Mais continuons. Vous verrez la même ingénuité ſe ſoutenir par-tout. « On amena » aux Phariſiens cet aveugle. Le jour où » Jéſus lui avoit ouvert les ieux avec du » limon, étoit un jour de Sabbath. Les » Phariſiens demanderent donc auſſi à cet » homme, comment il avoit recouvré » la vue. Il m'a mis de la boue ſur les » ieux, leur dit-il, j'ai été me laver & » je vois. Quelques-uns des Phariſiens » dirent alors; cet homme n'eſt pas en» voyé de Dieu, puiſqu'il n'obſerve pas » le Sabbath: d'autres ajoutoient; mais » comment un pécheur peut-il faire de » pareils prodiges? Ils étoient ainſi di» viſés entr'eux. Ils s'adreſſerent de nou» veau à l'aveugle, & lui dirent, que » penſes-tu toi-même de celui qui t'a » ouvert les ieux? Que c'eſt un prophe» te, reprit-il. Les Juifs ne voulurent » point croire que cet homme eût été » aveugle, & qu'il eût recouvré la vue, » juſqu'à ce qu'ils euſſent mandé ſon

» pere & ſa mere. Ils les interrogerent » donc, & leur demanderent, eſt-ce » là votre fils, que vous dites être né » aveugle? Comment voit-il maintenant? » Le pere & la mere leur répondirent; » nous ſçavons que c'eſt-là notre fils & » qu'il eſt né aveugle : de vous dire com- » ment il voit maintenant, & qui lui a » ouvert les ieux, c'eſt ce que nous igno- » rons. Il eſt en âge, interrogez-le lui- » même; qu'il rende compte de ce qui » le regarde. Ces bonnes gens parlerent » de la ſorte, parce qu'ils craignoient » les Juifs. Ceux-ci, en effet, étoient » déja convenus de chaſſer de la Syna- » gogue quiconque avoueroit que Jéſus » étoit le Chriſt. C'eſt ce qui fit dire à » ſes parens; il eſt en âge; interrogez- » le lui-même. Ils rappellerent donc le » mendiant qui avoit été aveugle, & » lui dirent; rends gloire à Dieu : nous » ſçavons que cet homme eſt un pé- » cheur. Si c'eſt un pécheur, dit-il, je » n'en ſçais rien : tout ce que je ſçais, » c'eſt que j'étois aveugle, & que je » vois aujourd'hui. Que t'a-t-il fait, re- » prirent-ils? Comment t'a-t-il ouvert » les ieux? Il leur répondit; je vous l'ai » déja dit; vous l'avez entendu; pour- » quoi voulez-vous l'entendre encore?

» Avez-vous envie de devenir auſſi ſes
» diſciples ? Ils le chargerent alors de
» malédictions. Sois ſon diſciple toi-mê-
» me, dirent-ils : pour nous, nous ſom-
» mes diſciples de Moyſe. Nous ſçavons
» que Dieu a parlé à Moyſe ; mais ce-
» lui-ci, nous ne ſçavons d'où il vient.
» L'aveugle repartit : c'eſt une choſe
» bien ſinguliere que vous ne ſçachiez
» d'où il vient, & qu'il m'ait ouvert les
» ieux. On n'ignore pas que Dieu n'é-
» coute point les pécheurs, & qu'il
» n'exauce que ceux qui l'honorent &
» qui font ſa volonté. On n'a jamais en-
» tendu dire que quelqu'un ait rendu
» la vue à un aveugle-né. Si cet hom-
» me ne venoit de Dieu, il ne pour-
» roit rien faire de ſemblable. Tu n'es
» que péché depuis ta naiſſance, repli-
» querent les Juifs, & tu t'aviſes de nous
» enſeigner ? Et ils le chaſſerent auſſi-
» tôt. Jeſus fut inſtruit de ce traitement ;
» & l'ayant rencontré, il lui dit, croyez-
» vous dans le fils de Dieu ? Faites-le
» moi connoître, Seigneur, répondit
» l'aveugle, afin que je croie en lui ?
» Vous l'avez vu, reprit Jéſus, & c'eſt
» lui-même qui vous parle. Je crois,
» Seigneur, s'écria-t-il alors ; & tombant
» à ſes genoux, il l'adora. » Le ſtile

naïf a plus que tout autre l'avantage de peindre avec la plus grande vérité les inclinations & les sentimens des hommes, par le détail de leur conduite & de leurs discours. Est-on déterminé à ne point croire quelque chose qui déplaît, on se tourmente pour chercher des prétextes ; on chicane l'évidence elle-même ; on demande cent fois la même chose, afin de trouver dans les réponses des raisons de douter & de se faire illusion à soi-même. N'est-ce pas là ce que nous voyons dans les procédés des Juifs ? Ils interrogent à plusieurs reprises le même homme, sur le même objet, jusqu'à l'importuner, parce qu'ils voudroient l'amener à penser & à parler comme eux. Quelle candeur au contraire, quelle franchise dans les discours de celui-ci ! C'est qu'il n'a d'autre intérêt que celui de la vérité. *Je ne sçais*, dit-il, *si c'est un pécheur ; tout ce que je sçais, c'est que j'étois aveugle & que je vois aujourd'hui.* Voilà certainement ce qu'on peut appeller des portraits d'après nature, ou plutôt la nature elle-même, dans toute sa vérité.

Les livres saints poursuivit Timagene, ne se proposent pas de nous donner des régles pour bien raconter. Néan-

moins il s'y rencontre des modèles excellens en ce genre. Au reſte, il me ſemble, tout bien conſidéré, que le récit naïf doit ſe renfermer dans les petits ſujets, dans la fable, dans la converſation & les lettres.

Vous avez raiſon, repartit Euphorbe, de réunir ces deux derniers objets; car une lettre n'eſt qu'une converſation écrite. Même liberté dans l'une & dans l'autre; l'une & l'autre doit être ſimple & ennemie de toute affectation. Trop d'eſprit, trop d'imagination dans ces deux genres ſont inſupportables. De-là naiſſent les mauvaiſes plaiſanteries & les équivoques.

Pline le jeune, qui écrit ſi bien une lettre, répliqua Timagene, laiſſe pourtant échapper quelquefois des jeux de mots, témoin celui-ci en parlant des courſes du Cirque : (1) *Capio aliquam voluptatem, quod hac voluptate non capiar.* Je trouve un certain plaiſir à n'en point trouver dans ces divertiſſemens. Voilà de quoi vous mettre en colere, & vous ne manquerez pas de cenſurer l'Auteur.

(1) Lib. 9. Ep. 6.

Je ne suis pas si sévere que vous pensez, reprit Euphorbe. Le stile des lettres de Pline est badin & léger. Cette plaisanterie seroit trop recherchée dans le naif; mais ici elle a des graces. J'y vois un homme d'esprit qui sent tout ce que vaut le jeu de mots qu'il hasarde, & qui ne se donne cette liberté, qu'à cause de l'espece d'ouvrage qu'il écrit. D'ailleurs cette plaisanterie renferme un grand sens : elle ne roule point sur une équivoque ; elle ne dénature point la signification des termes.

Quoi qu'il en soit, continua Timagene, le stile naïf me plaira toujours plus que tout autre, dans la conversation comme dans les lettres. Cette façon de s'exprimer met la compagnie à son aise : elle est à la portée de tout le monde. On est humilié par les propos d'un homme qui prétend toujours à l'esprit. Je l'admirerois davantage, s'il blessoit moins mon amour-propre.

Il est un autre espece de gens, ajouta Euphorbe, plus redoutables encore dans la conversation, que les faiseurs d'esprit. Ce sont ces importans qui croyent toujours mieux savoir & mieux dire les choses que les autres. La Bruyere a parfaitement bien peint un de ces person-

nages. (1) « S'il conte une nouvelle, » dit-il, ... elle devient un roman » entre ſes mains ; il fait penſer les gens » à ſa maniere, leur met en la bouche » ſes petites façons de parler, & les fait » toujours parler long-temps : il tombe » enſuite en des parenthèſes, qui peu- » vent paſſer pour épiſodes, mais qui » font oublier le gros de l'hiſtoire & à » lui qui vous parle & à vous qui le » ſupportez. » Que de perſonnes en effet ne s'apperçoivent pas qu'elles ennuyent ceux qui les écoutent, dans le temps qu'elles s'imaginent les amuſer ! L'un traite comme un objet de conſéquence un fait particulier, auquel je ne prends pas le moindre intérêt. Dans cette idée, il s'appeſantit ſur cent détails minucieux, ſur cent intrigues de ménage. Il fait l'hiſtoire de tous ceux qui ont eu quelque part à l'événement qu'il me fait attendre. Mon air diſtrait n'obtient autre choſe de lui, que de fréquens avertiſſemens de l'écouter, qui allongent encore ſon récit. Lautre, pour mieux éclaircir ce qu'il veut raconter, remonte bien au-delà de la ſource des

(1) Carac. t. 1. chap. 5.

choſes ; détaille des circonſtances que je connois auſſi bien que lui, & par des deſcriptions inutiles s'écarte tellement de ſon but, qu'il a peine à ſe retrouver lui-même dans le labyrinthe qu'il s'eſt formé.

A ces traits, reprit Timagene, je reconnois bien des gens que j'ai fréquentés, des gens même connus dans la ſociété par des talens rares. « Diſons donc, » avec Coſtar, que comme les meilleurs » pays ne ſont pas toujours les plus beaux » pour le plaiſir de la promenade, auſſi » les eſprits les plus fertiles en grandes » penſées, ne ſont pas toujours les plus » agréables pour le divertiſſement de la » converſation. » Je mettrai au même rang ceux qui dans un entretien familier, étudient ſcrupuleuſement leur expreſſion & leur prononciation. Ils ſont moins choqués d'une penſée fauſſe, que d'un tour de phraſe, qui s'écarte tant ſoit peu des régles de la grammaire. Cette attention fatiguante eſt auſſi à charge aux autres, qu'à eux-mêmes. Cela s'appelle, ſelon la Bruyere, *parler proprement & ennuyeuſement.* Il en eſt qui vous tiennent en ſuſpens, un temps infini, avant d'en venir au fait dont il eſt queſtion. Ils prétendent peut-être

animer la curiosité : mais ils ne s'apperçoivent pas qu'ils font naître l'impatience, & bientôt après le dégoût. C'est un art de faire desirer à ceux qui nous écoutent ce que nous allons leur dire ; mais il faut se donner de garde de porter trop loin leur attente, sur-tout pour un objet qui n'en mérite pas la peine. Je connois des enthousiastes en ce genre, qui ne raconteroient pas le fait le plus ordinaire, sans y mettre quelqu'un de ces préambules, *je vais bien vous faire rire ; voici quelque chose de bien plus singulier ; vous n'imagineriez jamais ce que je vais vous dire.*

Ennuyer dans un discours académique, poursuivit Euphorbe, cela peut bien se passer ; mais dans une conversation, c'est d'un amusement faire un supplice. J'imagine que la marquise de Sévigné étoit charmante dans la société. Un Auteur se peint d'ordinaire dans ses écrits. Il y a long-temps que Sénèque l'a dit. (1) A juger de cette femme aimable par cette régle, quelle candeur dans ses mœurs ! Quelle douceur, quelle

(1) Talis est hominibus oratio, qualis vita. *Ep.* 114.
Oratio vultus animi est. *Ep.* 115.

aménité dans le commerce de la vie! Par-tout dans ſes lettres le cœur ſe montre plus que l'eſprit, quoiqu'elle en ait infiniment. Raconte-t-elle un fait? On ſuit de l'œuil toutes les circonſtances: elles naiſſent l'une de l'autre: un enfant, ce ſemble, raconteroit comme elle, & l'académicien le plus verſé dans la littérature déſeſpére de l'égaler. Sa touche légere & naturelle donne des graces & de l'intérêt aux événemens les plus ſimples & les plus étrangers. Ecoutons la rapporter à Madame de Grignan, ſa fille, un incendie dont elle avoit été le témoin. « Avant-hier, à trois heures » après minuit, j'entendis crier au voleur, » au feu, & ces cris ſi près de moi & » ſi redoublés, que je ne doutai point que » ce ne fût ici; je crus même entendre » qu'on parloit de ma petite-fille: je ne » doutai point qu'elle ne fût brûlée. Je me » levai, dans cette crainte, ſans lumiere, » avec un tremblement qui m'empêcha » quaſi de me ſoutenir; je cours dans ſon » appartement, qui eſt le vôtre; je trou- » vai tout dans une grande tranquillité; » mais je vis la maiſon de Guitaut tou- » te en feu: les flammes paſſoient par- » deſſus la maiſon de M. de Vauvineux; » on voyoit dans nos cours & ſur-tout » chez M. de Guitaut, une clarté qui

» faiſoit horreur : c'étoient des cris, c'é-
» toit une confuſion, c'étoient des bruits
» épouvantables de poutres & de ſoli-
» ves qui tomboient. Je fis ouvrir ma
» porte ; j'envoyai mes gens au ſecours ;
» M. de Guitaut m'envoya une caſſette
» de ce qu'il avoit de plus précieux ;
» je l'a mis dans mon cabinet, & puis
» je voulus aller dans la rue *bayer* com-
» me les autres ; j'y trouvai Monſieur
» & Madame de Guitaut, quaſi nuds,
» Mad. de Vauvineux, l'ambaſſadeur de
» Veniſe, tous ſes gens, la petite Vau-
» vineux qu'on portoit toute endormie
» chez l'ambaſſadeur ; pluſieurs meubles
» & vaiſſelle d'argent qu'on ſauvoit chez
» lui : Mad. de Vauvineux faiſoit dé-
» meubler : pour moi, j'étois comme
» dans une iſle, mais j'avois grande pi-
» tié de mes pauvres voiſins. Madame
» Gueſton & ſon frere donnoient de
» bons conſeils : nous étions tous dans
» la conſternation. Le feu étoit ſi allu-
» mé qu'on n'oſoit en approcher, & l'on
» n'eſpéroit la fin de cet embrâſement,
» qu'avec la fin de la maiſon de ce pau-
» vre Guitaut. Il faiſoit pitié ; il vou-
» loit aller ſauver ſa mere qui brûloit
» au troiſieme étage ; ſa femme s'atta-
» choit à lui & le retenoit avec violence ;

» il étoit entre la douleur de ne pas ſe-
» courir ſa mere, & la crainte de bleſ-
» ſer ſa femme, groſſe de cinq mois;
» enfin il me pria de tenir ſa femme;
» je le fis; il trouva que ſa mere avoit
» paſſé au travers de la flamme & qu'elle
» s'étoit ſauvée; il voulut aller retirer
» quelques papiers, il ne put approcher
» du lieu où ils étoient: enfin il revint
» à nous dans cette rue, où j'avois fait
» aſſeoir ſa femme. Des Capucins pleins
» de charité & d'adreſſe travaillerent ſi
» bien, qu'ils couperent le feu: on jetta
» de l'eau ſur le reſte de l'embrâſement,
» & enfin le combat finit, faute de com-
» battans. » Tout affreux qu'eſt l'objet dépeint dans cette lettre, on éprouve, en la liſant, je ne ſçais quel plaiſir qu'on doit tout entier à cette aimable naïveté dont nous parlons. Quelle clarté, quelle netteté dans les détails? La perſonne à qui elle eſt adreſſée connoiſſoit les lieux; ainſi il étoit inutile de les décrire: mais le récit eſt ſi clair, que nous appercevons preſque la ſituation & l'ordre des maiſons ſans les avoir jamais vues. C'eſt un grand art de faire ainſi deviner ce qu'on ne dit pas. Quelques expreſſions qu'on ne peut haſarder que dans la converſation, achevent de don-

ner un air tout-à-fait naturel à cette narration. Telle eſt celle de *bayer* empruntée du patois picard, & placée ici fort à propos.

Je crois, ajouta Timagene, qu'on peut appliquer à la marquiſe de Sévigné ce que l'Auteur des mœurs de ce ſiécle a dit des femmes en général par rapport au ſtile épiſtolaire. (1) « Ce ſexe » va plus loin que le nôtre dans ce » genre d'écrire : elles trouvent ſous » leur plume des tours & des expreſ- » ſions qui ſouvent en nous ne ſont l'ef- » fet que d'un long travail & d'une pé- » nible recherche : elles ſont heureuſes » dans le choix des termes qu'elle pla- » cent ſi juſte, que tout connus qu'ils » ſont, ils ont le charme de la nou- » veauté, & ſemblent être faits ſeule- » ment pour l'uſage où elles les met- » tent. Il n'appartient qu'à elles de faire » lire dans un ſeul mot tout un ſenti- » ment, & de rendre délicatement une » penſée qui eſt délicate. Elles ont un » enchaînement de diſcours inimitable, » qui ſe ſuit naturellement, & qui n'eſt » lié que par le ſens. Si les femmes

(1) Mœurs de ce ſiécle, chap. 1.

» étoient toujours correctes, j'oserois » dire que les lettres de quelques-unes » d'entr'elles seroient peut-être ce que » nous avons dans notre langue de mieux » écrit. » En réfléchissant sur ce talent propre à Mad. de Sévigné, je pense qu'elle en étoit redevable à l'usage où elle étoit d'écrire sans étude, & dès-lors sans gêne & sans contrainte. Assise à son bureau elle s'imaginoit voir la personne à qui sa lettre étoit adressée, l'entretenir, lui répondre, & dans cette idée elle jettoit sur le papier toute l'aisance & tout l'enjouement qui lui étoit naturel dans la conversation. Que de gens font mal, parce qu'ils s'étudient trop à bien faire !

A peine Timagene finissoit ces mots, que le jardinier d'Euphorbe entra & lui dit ; Monsieur, quelqu'un demande à vous parler. Quel est ce quelqu'un, reprit Euphorbe. C'est un de ces Messieurs, répondit le bon-homme en s'en allant, qui ont plus de pain qu'ils n'en peuvent manger, tandis que j'en ai à peine ce qu'il m'en faut. Voilà assurément du naïf, s'il en fût jamais, dit alors Timagene en riant. Mais allons voir ce mangeur de pain. Nous continuerons dans un autre moment.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du Roman & du Conte.

SUR LE SOIR du même jour, Timagene voyant ſon ami occupé avec ſes gens d'affaire, étoit allé ſe promener, un livre à la main, ſur les bords d'un canal aſſez étendu qui formoit un agréable miroir, ſous les fenêtres du ſallon.

Euphorbe ne fût pas plutôt débarraſſé de quelques détails qu'entraîne néceſſairement le ſoin d'une terre, qu'il vint le joindre. N'eſt-ce pas une indiſcrétion, lui dit-il en l'abordant, de vous demander quelle lecture occupe ici votre loiſir ?

Celle d'un livre, répondit Timagene, que vous regarderez ſans doute comme bien frivole, & que j'ai pourtant trouvé parmi les vôtres : c'eſt ce qui doit me ſervir d'excuſe auprès de vous. Vous en rirez, ſi vous voulez ; je liſois les aventures du fameux Don-Quichotte de la Manche. A cette occaſion, je me propoſois de vous demander, par quelle raiſon ce roman eſt le ſeul qui ſe rencontre dans votre bibliothèque ? Il me

semble, qu'il n'en faudroit point avoir du tout, ou qu'il en faudroit avoir une collection plus complette.

C'eſt parce que je n'en veux avoir aucun, reprit Euphorbe, que j'ai fait l'acquiſition de celui-là. J'aurois pu placer à coté le prince Fanferedin du P. Bougeant. L'un & l'autre eſt une critique ingénieuſe des romans, & peut ſervir de préſervatif contre l'envie même de les lire.

Le roman, répliqua Timagene, paroît cependant tenir un rang diſtingué dans la littérature. Son antiquité n'eſt pas douteuſe. Dès les premiers âges du monde on aimoit à feindre & même à revêtir la fiction des ornemens de la poëſie.

Ne confondons point, repartit Euphorbe, le roman avec la fiction & la poëſie. Il eſt peut-être né de l'une ou de l'autre : mais il eſt difficile de reconnoître à ſes traits ceux qui lui ont donné le jour. Tout roman eſt une fiction, j'en conviens : mais toute fiction n'eſt pas un roman. L'antiquité de celle-là remonte juſqu'à l'origine du monde. Nos anciens ayeux, & ſur-tout les orientaux avoient un goût décidé pour l'allégorie & l'emblême ; nos livres ſaints ſont remplis de paraboles. Prétendra-

t-on trouver dans tout cela des romans? J'y vois des hommes qui veulent inſtruire leurs ſemblables d'un fait, ou même d'une vérité importante, & qui cherchent à le faire d'une maniere ingénieuſe; & vous penſez, ſans doute, comme moi, qu'un Auteur romancier ne s'occupe pas beaucoup d'un pareil objet. Quant à la poëſie, elle n'eſt nullement eſſentielle à l'ouvrage dont il s'agit. Il ſemble même qu'elle ne lui convient en aucune façon. Le ſtile du roman doit plus approcher de la ſimplicité de l'hiſtoire, que des chants harmonieux de la lire. Cette raiſon ſuffiroit ſeule pour empêcher de confondre le Télémaque avec aucune eſpece de roman.

Néanmoins, reprit Timagene, nous avons de vrais romans de la plus haute antiquité. Les naiſſances des différens empires, ne ſont-elles pas à proprement parler autant de romans? Témoin l'hiſtoire de la louve, qui allaita Rémus & Romulus : témoins les faits du grand Artus, des Chevaliers de la table ronde & tant d'autres.

Convenons d'abord, s'il vous plaît, repartit Euphorbe, de l'idée préciſe que nous devons nous faire du roman. Je crois l'avoir trouvée dans un orateur la-

tin du commencement de ce siécle. « (1) C'est, dit-il, un composé de » fiction & d'amour, où l'Auteur ne se » propose d'autre objet que cette pas- » sion. » Un écrivain moderne, dans le discours qu'il a mis à la tête d'un (2) de ses romans, reconnoît la vérité de cette définition, lorsqu'il assure que l'*amour fait la base de ces sortes d'ouvrages.* Sur ce principe, vous voyez que ces récits merveilleux dont on a enveloppé l'origine des empires, sont plutôt des fables que des romans. Néanmoins si vous voulez leur donner ce nom, je ne contesterai point avec vous là-dessus: j'avouerai même qu'il en est à qui ce titre est incontestablement dû, & qui remontent à des temps fort reculés: tel est celui d'Achilles Tatius & quelques autres. Mais cette ancienneté ne m'inspirera pas plus de respect pour leur nom. Je leur appliquerois volontiers ce que le fameux Marius disoit des grands de Rome, que leur noblesse étoit un flambeau qui ne servoit qu'à éclairer

(1) In quibus & fingitur & amatur; nec alius, præter amorem, finis intenditur. *Porei orat. de lib. Rom.*

(2) Toni & Clairette.

leurs

leurs vices. Si de tout temps il y a eu des romans, je vois aussi que de tout temps on a réclamé contre ces sortes d'ouvrages : je vois que les beaux siécles d'Athènes & de Rome les ont ignorés, où, s'il les ont connus, qu'ils n'en ont pas fait grand cas, puisqu'aucun n'a mérité d'arriver jusqu'à nous.

Il est vrai, répliqua Timagene, que dans la généalogie du roman, cet intervalle forme une lacune assez considérable. Cependant on peut distinguer dans cette espece de composition trois différens âges ; celui des premiers romans, qu'on peut appeller les romans grossiers & que je vous abandonne ; le second, est celui des romans de chevalerie, tels que ceux de l'archevêque Turpin, les Rollands, les Artus & tant d'autres ; le troisieme est le nôtre, où le roman est devenu honnête & poli, & s'est dégagé de ce merveilleux absurde & gigantesque, qui le défiguroit autrefois. Croyez-vous que ces derniers soient si condamnables ? Il me semble avoir lu quelque part, que Photius lui-même dans sa bibliothèque, approuvoit la lecture de ces sortes de livres.

Vous avez raison, interrompit Euphorbe : mais de quels romans permet-

il la lecture? (1) « De ceux qui nous » présentent deux objets également uti- » les; là un scélérat puni enfin de ses » forfaits, après avoir échappé mille fois » au châtiment qu'il méritoit; ici un » homme vertueux éprouvé par les plus » grands revers, par les dangers les plus » pressans, & qui retrouve contre toute » espérance le bonheur & la paix. » A ces traits reconnoissez-vous les nôtres? Retrouvez-vous ces héros dont la victoire la plus éclatante consiste à triompher de l'honneur d'une princesse, & à répandre le sang d'un rival?

Mais enfin, ajouta Timagene, vous ne condamnez pas un délassement honnête, qui puisse de temps en temps faire diversion à des occupations sérieuses. Combien de gens à qui le goût, les circonstances, l'état, la fortune même ne permettent pas de prendre part

(1) Ex quibus duplicem fructum, neque eum mediocrem, consequi licet: tum quòd maleficus & facinorosus quivis, etsi millies effugisse videatur, tandem aliquando meritas pœnas inducatur dedisse: tum quòd ostendantur insontes quam plurimi, cum in maximum periculum & propinquum discrimen venerint, præter spem omnem plerumque servati,

aux divertissemens ordinaires du reste de la société ! Ils n'ont donc d'autre ressource que la lecture de ces livres, qui paroissent d'ailleurs convenir à tout homme de lettres, par la maniere dont ils sont écrits.

Avouer qu'un ouvrage n'a d'autre but que le simple amusement du lecteur, poursuivit Euphorbe, c'est en donner une idée bien mince, pour ne rien dire de plus. Eh ! pourquoi ne seroit on pas utile en amusant ? N'est-ce pas là l'objet naturel de tout ce qui mérite le nom de belles-lettres ? J'en appelle encore ici au suffrage d'un Auteur de romans que j'ai déja cité. (1) « Le ro-» man, dit-il, est peut-être aujourd'hui » le genre de littérature que les An-» glois cultivent le plus avantageusement. » Il est devenu entre leurs mains une » production utile, ingénieuse, souvent » même une production raisonnable. ... » C'est un secret que nos romanciers fran-» çois ignorerent où dédaignerent trop » long-temps. Nous avions, il est vrai, le » roman comique de Scarron & le ro-» man bourgeois de Furetiere ; nous

(1) Disc. sur les Rom. Préf. de Toni & Clai-rette.

» avions même le Gilblas de le Sage ;
» mais tous ces romans peignoient des
» ridicules, ſans attaquer les vices, ſans
» même nous faire bien appercevoir le
» danger de certaines paſſions, ſans inſ-
» pirer aucun ſentiment louable. On
» ſçait qu'un roman ne doit pas être un
» ſermon ; qu'il ne doit rien préſenter
» d'auſtere, où du moins qu'il doit met-
» tre à l'écart l'enveloppe de l'auſtérité :
» mais le vaſe entouré de miel doit of-
» frir au tempéramment le plus délicat
» un breuvage ſalutaire. S'il ne renfer-
» me que du miel, il pourra ne faire
» qu'affadir celui qu'on prétendoit ſou-
» lager. » Ce témoignage ici ne peut-être ſuſpect. C'eſt celui d'un Auteur, & d'un Auteur de Romans. Sans examiner ſi les Anglois ont mis autant d'utilité dans les leurs, que le dit cet écrivain, & ſi une production peut-être utile, ſans être raiſonnable, comme il paroît l'avancer, je m'arrête ſeulement au principe qu'il ſuppoſe & qu'il établit par ces mots ; *Le vaſe entouré de miel doit offrir un breuvage ſalutaire. S'il ne renferme que du miel, il pourra ne faire qu'affadir.* C'eſt dire bien clairement que le roman n'atteint point ſon objet, s'il ſe contente d'être amuſant ; s'il peint

des ridicules, ſans attaquer les vices. Mais que ſera-ce donc ſi le miel renferme du poiſon?

Je ſuis tout-à-fait d'accord avec votre Auteur, reprit Timagene, ſur ce qu'il dit de l'inutilité du roman. Je ferois volontiers le même reproche au théâtre comique. Il ſe propoſe pour unique objet le ridicule; & par-là il ne fait aucune impreſſion pour la réformation des mœurs. Quelques-unes de nos comédies nous préſentent des affectations, des minauderies, des foibleſſes de caractere, que nous plaignons, plus que nous ne les haïſſons: telles ſont l'étourdi, le diſtrait, les femmes ſavantes: d'autres ſemblent déclarer la guerre à des vices plus eſſentiels; mais en ne les attaquant que du côté du ridicule, leurs efforts ſont preſque toujours ſans fruit. D'ailleurs il en eſt des caracteres dramatiques comme de ces ſtatues faites pour être placées dans un point de vue éloigné. On les porte toujours au-deſſus des proportions naturelles, afin qu'elles produiſent leur effet. De même l'Auteur dramatique charge les couleurs & groſſit les traits de ſes principaux perſonnages pour les rendre plus plaiſans & plus ridicules. Que le miſantrope ſoit moins

brusque, moins bourru; ce sera presque un homme vertueux : on auroit quelque envie de lui ressembler : ôtez au glorieux un peu de cette morgue, de cette arrogance outrée avec laquelle il traite tout le genre humain, nous ne verrons plus en lui qu'un de ces fils de la fortune que nous rencontrons tous les jours. Qu'arrive-t-il de-là ? Que le spectateur, ne trouvant point en lui-même cet excès où le personnage comique porte sa passion, rit avec les autres, sans s'appercevoir qu'il rit de lui-même, & sans penser à se réformer.

Votre reproche me paroît fort juste, repartit Euphorbe. C'est le moindre de ceux qu'on peut faire au roman. S'il n'étoit qu'inutile, il mériteroit le mépris : mais il est à craindre, par l'influence qu'il a toujours eue sur toutes les parties de la société. Quel désordre vos romans de chevalerie n'ont-ils pas jetté dans l'histoire, en mêlant leurs chimeres aux véritables événemens, en bouleversant les temps & les lieux où ils se sont passés ? Vous en conveniez tout à l'heure, quand vous disiez que l'origine de chaque empire est une espece de roman. Quel tort n'a-t-il point fait à la tragédie, où tous les héros même de l'antiquité

la plus reculée ſont devenus des Amadis, & quelquefois des Céladons ? Le farouche, l'indomptable Achille, en venant juſqu'à nous, a bien changé de caractere. Nos françois éclateroient de rire, ſi on lui mettoit aujourd'hui dans la bouche, en parlant à Iphigénie, ce que lui faiſoit dire ſur le théâtre d'Athènes le Racine des Grecs : *Madame, je n'eus jamais que du reſpect pour vous. Ce n'eſt point l'amour qui anime mes tranſports contre votre pere ; c'eſt l'injuſtice de ſes procédés, & l'abus de mon nom, dont il ſe ſert pour vous traîner au pied des autels.* Voilà, s'écrieroit-on, un cavalier bien peu galant ! Pourquoi auſſi Euripide n'avoit-il point lu de romans ? Au reſte, ces inconvéniens ſont peu de choſe en comparaiſon du préjudice qu'ils apportent aux mœurs. Ces ſortes d'ouvrages ſe propoſent bien plus d'émouvoir le cœur par le reſſort des paſſions, que d'amuſer l'eſprit par les graces du ſtile. De-là ces intrigues entrelacées, pour ainſi dire, les unes dans les autres, ces ſituations touchantes, ces révolutions ſubites & attendriſſantes, où l'on paſſe de l'excès de la miſere au comble du bonheur, où de l'état le plus brillant à la plus cruelle in-

fortune. Dans ces agitations, pour qui ménage-t-on l'intérêt & la sensibilité du lecteur ? Pour un prince, ou une princesse, dont souvent tout le mérite & toute la vertu se réduisent à aimer. Quel est le personnage odieux ? C'est un pere, un époux, un oncle tout occupés de conserver l'honneur d'une femme, d'une fille, d'une parente. Par-tout il est question de l'amour : par-tout on s'étudie à peindre sa naissance, ses progrès, ses inquiétudes, ses joies, ses tristesses ; & on a soin de répandre sur-tout cela le plus de fleurs qu'il est possible. Je vous laisse à penser quels effets doivent produire ces portraits sur un jeune cœur, encore sans défiance, & qui par son propre penchant est d'intelligence avec ses ennemis.

Ne pourroit-on pas vous dire, répliqua Timagene, que ces descriptions familieres aux romans, sont plus faites pour guérir la passion de l'amour, que pour l'inspirer ? Quoi de plus propre à en dégoûter que le détail des malheurs qu'il entraîne, des vicissitudes qu'il éprouve, des chagrins auxquels il expose ?

Eh ! mon cher ami, répondit Euphorbe, faut-il mettre le feu à sa maison,

pour la préſerver de l'incendie? Si les Auteurs de romans ſe propoſoient le but que vous leur prêtez, nous préſenteroient-ils l'amour ſous les dehors les plus enchanteurs? Ses bleſſures, ſes larmes auroient-elles des charmes? Son eſclavage ſeroit-il un empire? Ses fers ſeroient-ils des roſes? On repréſente hideux, ce qu'on veut faire haïr. Un ſeul exemple, choiſi parmi cent autres, vous prouvera plus efficacement encore, que dans ces écrits on ſonge bien peu aux intérêts de la vertu. Je vais vous donner en deux mots un précis fidèle d'un roman que je ne vous nommerai point. Après l'avoir entendu, vous en jugerez comme il vous plaira. Une jeune perſonne, nommée Cécile, pour éviter de ſuivre ſon pere dans un gouvernement en Amérique, & de s'éloigner par-là du comte d'Egremont ſon amant, de concert avec ce dernier, ſe déguiſe en page, & ſort de la maiſon paternelle, accompagnée d'un certain nombre de gens, que ſon amant lui avoit donnés. De toute cette eſcorte les uns meurent en chemin, les autres ſont maſſacrés par les voleurs dans le paſſage des Pyrénées. Cécile échappe à ce carnage & reſte ſeule dans une cabane, au milieu de ces

montagnes. Elle y exprime de la maniere la plus touchante son désespoir & sa douleur de se voir séparée de son amant. Dans cette solitude, elle est rencontrée par un françois, qui, trompé par son habillement, l'emmene avec lui, & la place chez sa sœur en qualité de page. Ce déguisement donne lieu a des scènes bizarres. La sœur devient d'abord amoureuse du prétendu page, & lorsqu'elle est informée de son sexe, elle se permet des libertés qui font naître des soupçons dans l'esprit de son frere, & le portent enfin à mettre un jour l'épée à la main, & à blesser légérement Cécile, dont il devient amoureux à son tour, après qu'on l'a instruit de son histoire. Cécile prend le parti d'entrer dans un couvent. Elle y trouve la sœur du comte d'Egremont. Celui-ci arrive à Paris quelques jours après. Sa sœur l'instruit du lieu où est son amante: il lui rend visite & apprend que le françois, dont nous avons parlé, est son rival. Il l'appelle en duel: ils se battent: l'un & l'autre périt dans le combat, & Cécile, en apprenant la mort du comte, expire de douleur. Voilà l'esquisse de cette aventure romanesque. Je vous demande maintenant quelle impression elle doit faire sur nos mœurs?

Je ne peux pas disconvenir, répondit Timagene, qu'elle n'est pas capable d'en produire une bien bonne. L'exemple d'une jeune personne qui sacrifie à sa passion, son honneur, les devoirs que lui imposent le nom de fille, & le respect pour les loix, n'est pas un trop bel exemple à suivre. Son déguisement, & les aventures qu'il fait naître, me paroissent avoir quelque chose d'indécent. Ce seroit, je pense, une mauvaise excuse de dire, que les malheurs & la mort de Cécile inspirent de l'horreur pour sa conduite. On sent que tout l'intérêt est pour elle, & que ses infortunes ne font que l'augmenter : on est attendri par ses plaintes : on est plus porté à gémir sur son sort, qu'à la condamner. Si on veut qu'elle meure de douleur, n'est-ce pas pour rendre plus admirable cette constante fidélité dont elle est la victime ? En un mot, il me semble que tout l'art de l'Auteur tend à nous faire répandre des pleurs sur le tombeau de cette espece d'héroïne, d'un nouveau genre.

Vous ne dites rien, poursuivit Euphorbe, de cette catastrophe sanglante, où les deux rivaux s'arrachent la vie, pour le digne objet de leur passion. Il est peu de romans qui ne présentent

quelqu'un de ces cartels, proscripts par toutes les loix, & si funestes à la France; & l'on peut dire que s'ils n'ont pas donné naissance aux duels, ils n'ont pas peu contribué à les accréditer. Ils ont substitué le point d'honneur au véritable honneur, & tel qui trembleroit peut-être sur la bréche, en servant son prince & la patrie, affronte la mort en champ clos, pour les beaux ieux d'une femme, ou pour venger une injure, souvent plus imprudente que criminelle.

Ce que vous venez de dire, reprit Timagene, me rappelle quelques vers de M. Arnaud d'Andilly, qui ont bien du rapport avec votre façon de penser. Voici comme sa muse apostrophe les romans.

Enchanteurs des esprits, qui par de fausses peines
Allumez un vrai feu dans le fond de nos veines;
Plus vos discours trompeurs paroissent innocens,
Plus leur poison pénétre, & leurs traits sont perçans,
Et moins l'esprit résiste à l'effort de leurs charmes.

Vous troublez la raiſon par de mortels plaiſirs ;
Vous flattez notre erreur, & lui donnez des armes
Pour combattre en nos cœurs les plus chaſtes deſirs.

Si cette poëſie n'eſt pas des plus brillantes, vous en trouverez aſſurément les penſées ſages & vraies. Enfin je vois bien qu'il faut prendre ici le parti de faire main baſſe ſur tous les romans & ſur tous les contes ; car je ne crois pas que vous faſſiez plus de grace à ceux-ci qu'aux premiers.

Le conte, repartit Euphorbe, a beaucoup d'affinité avec le roman. Il eſt à ce dernier, à peu-près, ce que la comédie eſt à la tragédie ; avec cette différence, que le roman renferme plus de matiere que le conte, & par conſéquent eſt bien plus étendu. Le premier nous donne le détail de toute la vie, ou d'une grande partie de la vie de ſes héros : le ſecond eſt le récit d'une action particuliere, qu'on peut attribuer à des perſonnages de tout état & de toute condition. Je n'aurai pas en effet plus d'égards pour les uns que pour les autres, quand ils ſe trouveront dans la même claſſe,

Accorderiez-vous votre ſuffrage, exigeriez-vous que je donnaſſe le mien, à des aventures capables de faire rougir la vertu la plus équivoque ? Ils ſont bien écrits, ſans doute : tant pis. Ils n'en ſont que plus pernicieux. Et je ne parle pas ici ſeulement de ceux qui portent, pour ainſi dire, ſur le front l'empreinte de leur infamie, mais auſſi de ceux qu'on prétend faire valoir de nos jours, en diſant qu'ils couvrent les objets d'une gaze légere ; gaze infidèle, qui ne voile rien, & qui ne ſert qu'à irriter la curioſité & les paſſions. Si l'objet eſt honnête, il doit paroître dans tout ſon jour ; s'il ne l'eſt pas, il faut l'enſevelir dans les ténébres les plus profondes. Cependant vous me prêtez plus de rigidité, que je ne veux en avoir moi-même. Je ne prétends point proſcrire tous les romans & tous les contes, tels qu'ils puiſſent être. Penſez-vous qu'on n'en puiſſe pas compoſer qui ſoient favorables à la vertu & aux mœurs ?

Je crois tout le contraire, répliqua Timagene. Eh ! qui pourroit empêcher qu'on ne prit pour ſujet d'un roman les actions d'un grand homme qui intéreſſeroit par ſes malheurs, & plus encore par ſes vertus & ſon mérite ? Cela n'eſt

pas plus difficile à feindre qu'un héros amoureux. Il passeroit par mille traverses ; il éprouveroit les revers les plus accablans ; il se trouveroit exposé aux dangers les plus affreux ; & toujours il échapperoit, tantôt par son intrépidité, tantôt par son adresse, quelquefois par des conjonctures heureuses & imprévues. Dans la suite de ces événemens, je ne vois pas qu'il fût impossible de ménager ces révolutions frappantes qui étonnent l'esprit du lecteur, ces situations délicates, intéressantes, qui le tiennent en suspens, & lui causent une espece de trouble délicieux. On mettroit en jeu le ressort des passions, mais ce seroit pour arriver au bien.

Des gens d'esprit, ajouta Euphorbe, ont desiré que le théâtre fût mis à la portée de tous les citoyens, & qu'en conséquence on en bannit l'amour, où du moins qu'on n'y donnât accès qu'à celui qui est consacré par les loix divines & humaines. Il semble qu'alors, avec quelques autres précautions encore, la scène rentreroit dans ses droits naturels, & reviendroit à sa premiere origine. A en juger en effet par quelques tragédies des anciens, ce spectacle étoit, & devoit être une école de vertu. Cette idée

qui a paru chimérique a bien d'autres, a pourtant été appuyée en partie par l'expérience. Nos grands maîtres ont prouvé qu'elle n'étoit point impraticable. Polieucte, Athalie, Mérope font verser des pleurs, qu'on a point à se reprocher. Cinna n'intéresseroit pas moins, quand la passion du héros pour Emilie n'auroit pas lieu. On y verroit toujours un grand homme prêt à périr sous le poignard d'un furieux, qu'il avoit comblé de biens. On le verroit avec transport découvrir le complot, & ne s'en venger que par un pardon général, & de nouveaux bienfaits. Ce qui réussit dans l'action théâtrale, seroit-il impossible dans le récit ? Parmi les contes moraux, j'en lisois un ces jours-ci qui peut servir de preuve à ce que nous disons, si l'on en excepte certains détails d'amourettes, qu'on auroit pu aisément supprimer. En voici une courte analyse. Une mere reste veuve avec deux enfans. Elle montre une prédilection aveugle pour l'aîné, jeune homme sans mérite & sans talens. Le cadet, poussé à bout par la dureté de sa mere, passe dans les isles, où il fait en peu de temps une fortune brillante. Cependant la mere, toute occupée de son aîné, lui fait conclure

un mariage avantageux, & lui cède tous ſes biens. Le jeune homme ne tarde pas à ſe ruiner par la débauche & le jeu. Il meurt, ſans être regretté de perſonne, & laiſſe ſa mere dans la derniere miſere. Le cadet apprend en Amérique le triſte état de celle qui lui avoit donné le jour. La nature fait taire chez lui tout autre ſentiment ; il vend ſes fonds, en fait de l'argent, arrive en France, & vient partager ſes biens avec ſa mere, qu'il détermine enfin à le ſuivre dans le nouveau monde. Quel intérêt plus vif, que celui qui nous attache à ce jeune exilé ? Mais quel fond d'inſtructions pour les meres, & pour les enfans ?

Vous commencez à me raſſurer, répliqua Timagene en riant, & je vois que nous pourrions bien un jour trouver dans votre bibliothèque une centaine de contes & une douzaine de romans à côté de celui-ci. En attendant, voyons s'il vous plaît, à quelles régles ils ſont aſſujettis l'un & l'autre. Vous m'avez fait entendre, il n'y a qu'un moment, que le roman étoit né de la fiction & de la poëſie. Je crois en effet qu'il eſt, pour ainſi parler, le ſinge du poëme épique : mais il me ſemble qu'il s'eſt

affranchi de toutes ſes régles. Si l'on y voit un héros, ce qui n'arrive pas toujours, l'unité d'action n'y eſt nullement obſervée. C'eſt un tiſſu d'événemens enchaſſés les uns dans les autres, & dont aucun ne peut être appellé le fait principal. Souvent l'incident a plus de ſaillie & d'étendue que le fond même du récit, au point de le faire entiérement oublier. On y chercheroit vainement l'unité de temps. La vie entiere d'un héros, eſt la carriere que ſe preſcrit l'Auteur; encore n'eſt-il pas bien ſûr qu'il ſoit tenu de ſe renfermer dans ces bornes. Je ne vois pas que l'on faſſe état ici de la réflexion d'Horace.

In medias res
Non ſecus ac notas auditorem rapit.

On raconte tout de ſuite les choſes, comme on ſuppoſe qu'elles ſe ſont paſſées & ſelon l'ordre naturel des temps. A quoi donc ſe réduiſent les préceptes de cette eſpece d'ouvrage?

Je n'en connois preſque point d'autres, répondit Euphorbe, que ceux qui concernent l'intérêt & le ſtile. Le merveilleux & la fiction ſont admis dans le roman. Il les a, ſans doute, empruntés

de l'épopée : mais dans l'un & dans l'autre il s'eſt étrangement écarté de ſon modèle. C'eſt bien ici qu'on a profité de la liberté de tout oſer, qu'Horace accorde aux poëtes & aux peintres : malheureuſement, contre l'avis de ce poëte critique, on l'a fait ſans réſerve. Tantôt ce ſont des fées bonnes ou mauvaiſes, qui d'un coup de baguette changent toute la nature : tantôt ce ſont des antropophages, qui dévorent leurs ſemblables : là ce ſont des géants d'une grandeur énorme, où des hommes ſubitement métamorphoſés en bêtes, en arbres : ici ce ſont des pays qui ne reſſemblent en rien aux nôtres ; & pour enfanter tant de prodiges, on n'a pas même recours au pouvoir des Dieux, dont l'intervention les rendroit plus ſupportables. Ce reproche tombe ſur-tout ſur la plupart des anciens romans. Ceux d'aujourd'hui ne ſont pas ſujets à ce défaut. Notre ſiécle n'eſt pas ami du merveilleux. Il a bien de la peine à croire celui qui eſt inconteſtable : jugez s'il doit s'accommoder de celui qui eſt imaginaire. On s'eſt donc un peu plus rapproché de la vraiſemblance, mais on ne l'a point encore parfaitement atteinte. Dans nos romans modernes, aucun des

événemens en particulier, ne sort communément des loix de la nature & de l'ordre des choses; mais ces événemens sont si singuliers, leur enchaînement est si rare, qu'il seroit moralement impossible d'en trouver un exemple, & que s'il s'en rencontroit un seul, il passeroit pour un prodige. On peut supposer quelquefois qu'une mere est assez dénaturée pour substituer un enfant à celui que le ciel lui a donné: il n'est pas impossible qu'un jeune homme quitte ses parens, qu'il leur soit inconnu long-temps, qu'on le croye mort: il se peut faire qu'une personne éprouve des malheurs, qu'elle coure des hasards: il peut arriver qu'un pere par une heureuse rencontre reconnoisse un fils qu'il croyoit perdu. Mais est-il bien naturel que ces circonstances se réunissent, s'accumulent, toutes à la fois, toutes en même-temps dans la même personne; que cette reconnoissance imprévue arrive précisément dans le moment où le pere, après s'être opposé long-temps à une alliance avantageuse pour celui qu'il ne connoissoit point encore, se trouve sur le point de le condamner à mort? Voilà cependant quelques-uns des bizarres assemblages que nous offrent les romans. Sont-ils bien

dans les régles de la vraiſemblance?

Ce que vous condamnez dans le concours des événemens, ajouta Timagene, ſe rencontre au moins auſſi ſouvent dans les qualités qu'on attribue aux différens perſonnages. Ils ne ſont jamais ou bons ou méchans à demi. Si l'on peint un ſcélérat, c'eſt un monſtre compoſé de tous les vices imaginables. Les héros au contraire, où les héroïnes, ont communément toutes les vertus & tous les talens, ſans mêlange d'aucun défaut. Comme ces derniers portraits ſont plus ragoûtans que les autres, je veux vous en mettre un ſous les ieux, que je me rappelle encore. Il eſt tiré de Voiture. C'eſt le portrait de Zélide, dans le roman qui porte ſon nom. « Zélide étoit » le plus parfait ouvrage, que le ciel » ait jamais fait.... Depuis que le ſo» leil faiſoit le tour de la terre, il n'y » avoit point vu une beauté ſi accom» plie que la ſienne, & dans le plus » beau corps du monde, elle avoit un » eſprit qui ne peut être imaginé des » nôtres, & qui ſembloit être de ceux » qui ne doivent pas gouverner d'au» tres corps, que ceux de la haut, & » qui ont été faits pour conduire les aſ» tres. En un âge où à peine les autres

» ſçavent proférer quelques paroles, elle » diſoit des choſes qui euſſent été ad- » mirées en la bouche des plus ſages. » Perſonne n'eut jamais une naiſſance » plus heureuſe que la ſienne. Toutes » les étoiles s'étoient accordées enſem- » ble pour lui donner ce qu'elles avoient » de meilleur, & le ciel avoit mis tant » de choſes en elle, que la moindre par- » tie qui y fût, étoit celle qu'elle tenoit » de la terre, & elle ſembloit une per- » ſonne céleſte, tombée ici par miracle. » Ses inclinations la portoient ſi puiſ- » ſamment au bien, que pour ce qui » étoit de faillir, il ſembloit qu'elle n'eut » point de libre-arbitre, & toutes les » vertus lui étoient ſi naturelles, qu'il » eut fallu qu'elle ſe fut fait violence, pour » n'en pas exercer quelqu'une. Jamais il » n'y eut de combat en ſon ame. Ja- » mais elle ne fut en doute entre le bien » & le mal, & elle ſuivoit toujours la » juſtice & la bienſéance, en ſuivant » toutes ſes volontés..... La moindre » part des perfections qui étoient en elle, » étoit celle qui ſe pouvoient dire. » Je vous le demande, avez-vous jamais rencontré la copie d'un pareil original? Pour moi, je crois que ce n'eſt point là la marche de la nature. Je ne connus

jamais de caractere si vicieux qui n'eût quelque chose de bon, ni de vertu si parfaite, qui n'eût quelque tache. Mais revenons à l'intérêt qui doit regner dans le roman. Est-il bien aisé de le produire ?

Il l'est plus, sans doute, repartit Euphorbe, dans cette espece de récit, que dans l'histoire & dans tout autre qui s'appuye sur la vérité. L'écrivain étant maître de sa matiere, il seroit bien maladroit, s'il ne disposoit pas ses événemens & ses caracteres d'une maniere propre à nous attacher. Il faut donc qu'on nous fasse estimer & aimer un, ou plusieurs personnages. On les supposera dans différentes conjonctures critiques, capables de nous faire appréhender pour leurs biens, leur honneur, ou leurs jours, & qui seront l'effet du hasard, de quelque imprudence ou de quelque faute excusable : un scélérat n'a point de droit à notre attachement. On entretiendra nos allarmes, en faisant briller de temps en temps des rayons d'espérance, qui disparoîtront ensuite. On soutiendra cette douce agitation, pendant tout le cours du récit, jusqu'au dénouement, qui doit mettre le comble à l'intérêt, en nous procurant une satisfaction pleine

de charmes. Plusieurs autres moyens particuliers peuvent contribuer encore dans le détail des faits à échauffer l'intérêt : tels sont les discours pathétiques, les suspensions adroites, les descriptions vives & animées ; en un mot, tout ce qui peut mettre en mouvement les passions. Mais il faut qu'elles soient honnêtes & légitimes, comme la compassion, la terreur, l'admiration du beau & du sublime. Plus l'intérêt sera vif, plus il sera dangereux, s'il tombe sur un objet condamnable.

Je vois que l'intérêt du roman, poursuivit Timagene, a beaucoup de rapport avec celui de l'Epopée & du poëme tragique ; & j'en conclus que celui du conte doit avoir quelque ressemblance avec ce qui nous attache au poëme comique. Les défauts des particuliers, leurs caracteres, leurs intrigues, leurs querelles même, doivent produire à proportion dans celui-ci les mêmes effets que sur la scène. Je soupçonne même que, pour le stile, le conte a de la conformité avec la comédie & le roman avec la tragédie & l'épopée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis sur cet article, interrompit Euphorbe. La muse épique embouche la trompette ;

pette; celle de la tragédie chauſſe le cothurne: leur air doit toujours être grand & magnifique, & ſe ſoutenir par toutes les richeſſes de la poëſie. Le roman, il eſt vrai, a quelque conformité avec ces deux poëmes par la fiction & l'intérêt: mais il n'eſt que le récit d'une ſuite d'événemens vraiſemblables, placés dans leur ordre naturel; il eſt communément écrit en proſe; & par-là il ſe rapproche d'avantage de l'hiſtoire. Il doit donc imiter ſon ſtile; c'eſt-à-dire, que l'écrivain doit ſe laiſſer oublier, pour n'occuper ſon lecteur que des faits qu'il raconte, & produire plus ſûrement l'illuſion néceſſaire à l'intérêt. Il faut qu'il s'exprime d'une maniere noble, ſans enflure, ſerrée, ſans obſcurité, & ſur-tout qu'il évite la recherche de l'eſprit, & l'affectation des grands mots. Par rapport aux caracteres qu'il préſente, il eſt néceſſaire qu'ils ſoient auſſi ſoutenus que dans le poëme épique. Ce ſont des enfans de ſon imagination; il peut les former à ſon gré: il doit donc les rendre ſemblables à ceux de la nature. Le caractere d'un perſonnage doit ſe montrer juſque dans ſes diſcours. Don Guichotte ne parle qu'avec emphaſe & d'un ton ridiculement empoulé: Sancho ne dément

jamais cette ingénuité grossiere & triviale, qu'il avoit dû puiser dans sa premiere origine. Il en est tout autrement du conte. Le principal mérite de son stile consiste dans cette aimable naïveté, dont nous faisions l'éloge ce matin. Il a cela de commun avec la fable : composé avec beaucoup d'art, il n'en laisse presque point paroître.

C'est apparemment là, ajouta Timagene, ce que veut dire l'Auteur des contes moraux, par ces mots que j'ai lus dans sa préface : « Quand c'est moi qui » raconte, je me livre à l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que » je dois rendre : c'est mon sujet qui » me donne le ton. Quand je fais parler » mes personnages, tout l'art que j'y » emploie est d'être présent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. » En effet, je pense que le meilleur moyen pour réussir dans le conte, est d'étudier plus son sujet, que ses termes, de se mettre à la place de ceux qui agissent, & de laisser alors la nature nous fournir les expressions, comme elle les dicte dans la conversation familiere. Ne diroit-on pas que ces vers de la Fontaine, dans le conte de Béelphégor, ont coulé d'eux-mêmes sous sa plume ?

Un Intendant ? Qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble :
Et plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble ;
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit :
Donc, par raiſon bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à ſon tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Voilà aſſurément du ſimple & du naïf, où je me trompe fort.

Vous avez bien raiſon, reprit Euphorbe : mais je ſuis en état de vous citer ici quelques autres exemples, dont la naïveté eſt encore plus ſenſible. J'ai ſur moi un recueil des poëſies de la Monnoye : permettez que je vous liſe quelques-uns de ſes contes. Ils ne ſont pas longs ; ils nous divertiront.

Un gros coquin, veille de fête Dieu,
Chez un barbier fut préſenter ſa face,

Le suppliant de lui vouloir, par grace,
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le barbier honnête;
Vîte, garçon, en faveur de la fête,
Dépêchez-moi cette barbe gratis.
Aussi-tôt dit, un de ses apprentis
Charcute au gueux le menton & la joue.
Le patient faisoit piteuse moue,
Et comme il vit paroître en ce moment
Certain barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine;
Ah! pauvre chien, que je vois en ce lieu,
S'écria-t-il, je connois à ta mine
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu.

La plaisanterie est fort bonne, répliqua Timagene; mais il y a dans ce conte quelques façons de parler, qui me semblent au-dessous du naïf, & approcher un peu du trivial. Il étoit possible de mettre plus de noblesse dans l'expression, sur-tout du premier & du neuvieme vers.

Dans celui-ci, poursuivit Euphorbe; vous ne trouverez pas le même défaut.

En certain bourg au bonhomme Lucas
Messire Artus passoit un bail à ferme,
Et prétendoit au bout de chaque terme;

Outre le prix, avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier, mais gras, c'eſt autre choſe.
Que ſçais-je moi ce qu'il arrivera ?
Le grain peut-être, ou le gland manquera.
Point ne me veux ſoumettre à telle clauſe.
Artus répond que point n'en démordra.
Meſſieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu, l'on mettra,
Qu'au ſieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raiſonnable.

Je vois dans cette hiſtoriette, ajouta Timagene, un ſtile clair, aiſé, ſimple; mais qui n'a rien de bas & de bouffon. C'eſt le ton de la converſation. La naïveté qui termine ce conte, dans la place où elle eſt, produit une ſurpriſe très-agréable.

En voici encore un, continua Euphorbe, dans un genre un peu différent; mais qui ne vous plaira pas moins. C'eſt un dialogue entre deux amis qui ſe rencontrent le matin dans une Egliſe.

Bon jour, compere André. Bon jour, compere Gile.

Comment vous portez-vous? Bien, & vous? A ſouhait.

Puis-je ouir cette Meſſe? Elle eſt tout votre fait;

Le Prêtre n'en eſt pas encore à l'Evangile.

Voulez-vous qu'au ſortir nous déjeûnions en ville?

Tope. Nous en mettrons ſire Ambroiſe & Rolait.

D'accord. Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.

Ha, vous n'y ſongez pas, c'eſt aujourd'hui vigile.

Vigile? A demain donc, je ſuis pour les jours gras.

A propos; on m'a dit que le voiſin Lucas

Epouſe votre.... Point. J'ai découvert ſes dettes.

Où vend-on de bon vin? Tout proche l'Hôtel-Dieu.

Grand merci. Prêtez-moi, de grace, vos lunettes.

Oh, oh, la Meſſe eſt dite: Adieu, compere, adieu.

Voilà aſſurément, reprit Timagene, beaucoup de légéreté, une ſimplicité

charmante, & même une satyre très-fine : mais prétendez-vous nous donner cela pour un récit ?

Sans doute, répondit Euphorbe, & pour un récit très-adroit. Il est aisé de vous en convaincre en le remettant dans sa forme ordinaire. Voici à peu près à quoi il pourroit se réduire. *Un jour Giles rencontra dans l'Eglise son compere André. Après avoir donné & reçu le bon jour, il lui demanda s'il pouvoit entendre la messe, à laquelle il assistoit lui-même. Vous le pouvez, répondit André ; elle n'est pas encore à l'Evangile. Voulez-vous, reprit l'autre, que nous déjeûnions aujourd'hui ensemble ?* ..... Je ne pousse pas plus loin cette narration qui deviendroit insupportable & par sa longueur & par sa monotonie. L'Auteur évite habilement cet inconvénient en introduisant tout-à-coup ses personnages. Nous entendons leurs propos, comme si nous étions dans le temple. La suppression sur-tout de toutes les liaisons donne à leur conversation une vivacité, qui ne porte aucun préjudice à la clarté.

Excusez, repartit en riant Timagene : c'est cette vivacité qui m'a trompé. J'imaginois presque être présent à l'entretien des deux comperes, pendant la

meſſe, & je ne ſongeois pas que c'étoit la Monnoye qui me le racontoit. Je trouve, comme vous, que c'eſt un artifice très-utile de retrancher les liaiſons, lorſqu'on peut le faire ſans jetter de l'obſcurité dans le dialogue. Mais ſelon moi, on ne doit pas ſe croire à l'abri de cet inconvénient, en ſubſtituant à ces liaiſons des traits d'impreſſion formés par la preſſe, comme on le pratique ſouvent aujourd'hui. Ces ſignes typographiques ne parlent qu'aux ieux, & non point aux oreilles. Ils avertiſſent le lecteur; mais moi qui ne ſuis qu'auditeur, je ſuis en danger de me méprendre, ſi la ſuite du diſcours ne ſuffit pas pour m'apprendre le changement des interlocuteurs: & ſi celle-ci eſt ſuffiſante, le trait devient inutile.

Nos écrivains modernes, pourſuivit Euphorbe, ont cru par cette invention ſe tirer d'un embarras aſſez commun dans les dialogues indirects. La néceſſité où l'on eſt d'avertir le lecteur toutes les fois qu'un perſonnage prend la parole, allonge la diction, & la rend ſouvent traînante. Ils ont cru pouvoir remplacer les expreſſions uſitées dans ce cas, par un ſigne arbitraire: mais la remarque que vous venez de faire, en montre

TABLE
DES MATIERES
ET DES NOMS PROPRES
EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

On n'a point compris dans cette table, ce qui n'eſt cité que dans les exemples. Les chiffres marquent les pages.

A

ABDALONYME, *Page* 288.
Abregés chonologiques, hiſtoriques, 11, 101.
Aceſte, 75.
Achemenides, 74.
Achille, 87, 234, 471, 502, 551, 679.
Ænée, 73, 116, 248, 468, 471, 490.
Ænéide, 42, 74, 92, 93, 115, 248, 471, 490, 524.
Agamemnon, 87, 234, 551, 588.
Agricola, 399.
Agrippine, 173.
Ajax, 234, 258.
Aiguille (d'), 421, 428.
Alexandre-le-Grand, 94, 221, 277, 288, 330, 613.
Amadis, 679.
Amand (S.), 232.
Amelot de la Houſſaye, 263.
Andromaque, 74, 501, 524.
Anecdotes, 350, 379, 390, 391, 396, 397.
Annales, 11, 321.
Anne *Reine*, 81, — de Boulen, 328.
Annibal, 175, 221,

238, 527, 528.
Antigone, 389, 491.
Antiloque, 474.
Antiochus, 243, 245.
Antoine, 172, 221.
Apollon, 466, 521.
Apologue, 22, 174, 578, 579, 580, 588, 592, 603, 614, 615, 616, 625.
Apoſtrophe, 19, 128, 684.
Arbate, 476
Ariſtophanes, 94, 537
Armide, 271, 468, 506, 509.
Arnaud d'Andilly, 684.
Artevelle, 342.
Artus, 671, 673.
Aſtyanax, 501.
Athalie, 240, 281, 500, 504, 688.
Aubert, 615.
Auguſte, 116, 146, 170, 235, 286, 367, 524, 614.

B

Badinage, 245, 272, 285, 296, 536, 337, 542, 551, 562, 577, 591, 631, 660.
Balzac, 565.
Baſile (S.), 287.
Bayard, 394, 397.
Bedmar (de), 77, 367.
Béelphégor, 698.
Benjamin, 148.
Berruyer (le P.) 149.
Bocchus, 86.
Boccoris, 231.
Bodin, 302.
Boëce, 244.
Boileau, 69, 167, 211, 296, 481, 484, 488, 510, 525, 533.
Bologne, (de) 529.
Boſſuet, 33, 218, 227, 242, 253, 285.
Bouffoneries, 536, 537, 538, 631, 701.
Bouflers, (de) 551.
Bougeant, (le P.) 670.
Bouhours, (le P.) 33, 241, 319, 398, 590.
Bourbon, (le connétable de) 394.
Bourſault, 598, 600
Brantôme, 632
Brébœuf, 229

l'insuffisance. Je pense donc que tout dépend ici du jugement & de l'attention de l'Auteur : il employera les liaisons, partout où leur suppression pourroit induire en erreur une oreille attentive : il les omettra, lorsque la suite du discours fera suffisamment appercevoir la différence des interlocuteurs. Le bon goût est le seul juge qu'il doit écouter dans cette circonstance.

Vous êtes un homme admirable, pour trouver des tempéramens, reprit Timagene : mais je vois que vous ne ménagez pas beaucoup notre paresse. Comme la nuit approche, je veux mettre à profit le reste du jour. Je vais me rendre dans votre cabinet, & parcourir les poësies de la Monnoye pour voir si partout il a aussi bien réussi, que dans les endroits dont vous m'avez fait part.

FIN.

TABLE

DES ENTRETIENS.

PREMIER Entretien. *Nature du Récit*, page 1
Second Entretien. *Qualités du Récit*, 27
Troisieme Entretien. *Ornemens du Récit*, 68
Quatrieme Entretien. *Suite des ornemens du Récit*, 160
Cinquieme Entretien. *Suite des ornemens du Récit*, 236
Sixieme Entretien. *Narration hiſtorique. Qualités de cette narration*, 294
Septieme Entretien. *Ornemens de l'Hiſtoire*, 345
Huitieme Entretien. *Narration oratoire, ſes qualités & ſes ornemens*, 411
Neuvieme Entretien. *Narration poëtique & ſes ornemens*, 465
Dixieme Entretien. *Narration badine*, 535
Onzieme Entretien. *La Fable ou l'Apologue & le Récit naïf*, 578
Douzieme Entretien. *Du Roman & du Conte*, 669

Fin de la Table.

Conte, 20, 161, 669, 685, 686, 688, 689, 696, 698, 699, 701.
Conteurs, 4, 11.
Converſation, 272, 289, 293, 397, 536, 577, 578, 595, 600, 602, 613, 628, 659, 660, 663, 666, 668, 698, 701, 703.
Cordemoi, (de) 345.
Coriolan, 79, 331, 377.
Corneille, 33, 146, 196, 282, 491, 492, 493.
Cornélius Coſſus, 337.
Créon, 491.
Créſus, 378, 579.
Cromwel, 219, 227, 330, 342.
Cyrus, 378.

D.

Dacier, (Mad.) 116, 258.
Damaſippe, 288.
Daniel, (le P.) 44, 53, 353.
Darès, 75.
David, 580.
Définition, 63. — de la fable, 588. — de l'intérêt, 105. — du naif, 630. — du poëme épique, 486, 511. — du récit, 23. — du roman, 672. — du ſublime, 276.
Déjanire, 491, 493, 496, 497.
Démétrius Poliorcetes, 389, 390.
Denis d'Harlicarnaſſe, 345.
Derby, (le comte de) 131, 145.
Deſbillons, (le P.) 631.
Deſcartes, 93.
Deſcription, 53, 74, 77, 79, 81, 106, 197, 198, 205, 206, 207, 208, 214, 215, 216, 217, 349, 350, 351, 353, 360, 364, 365, 402, 403, 411, 413, 474, 497, 503, 506, 512, 513, 521, 530, 559, 572, 662, 680,

696.
Dialogue, 249, 287, 288, 289, 290, 293, 557, 701, 704.
Diane, 479.
Didon, 116, 248, 490.
Digreſſion, 35, 38, 79, 80, 82, 85, 234, 518, 589.
Diomede, 234.
Diſcours, 335, 338, 340, 379, 385, 388, 391, 412, 413, 415, 416, 418, 419, 455, 459, 466, 518, 520, 602, 658, 663, 696, 697, 704, 705.
Domitien, 400.
Don Guichotte, 471, 564, 669, 697.
Dubos, 104, 107.
Dupuy, 493.

E.

Edouard I, 40, 41, 246. — IV, 354.
Eginard, 303.
Egremont, 681, 682.
Electre, 212.
Emilie, 688.
Encelade, 522.
Entelle, 75.
Epopée, 20, 22, 376, 470, 485, 487, 510, 511, 526, 689, 691, 696, 697.
Epiſode, 73, 90, 558.
Eſchile, 503.
Eſope, 13, 15, 18, 579, 581, 591, 627.
Eſpeces différentes de récits, 5.
Eſther, 249.
Etna, 74.
Euridice, 491.
Euripide, 479, 679.
Euryale, 74, 167, 239, 252.
Euſebe, 303.

F.

Fabert, 396, 397.
Fable, 13, 20, 22, 27, 87, 90, 95, 96, 235, 246, 248, 272, 273, 288, 533, 577, 578,

Briéveté, 27, 42, 43, 44, 61, 62, 63, 68, 171, 414, 472, 535, 563, 625.
Brumoi, (le P.) 491.
Brutus, 10, 114, 270, 561.
Bruyere (la) 33, 162, 198, 219, 277, 318, 323, 660, 662, 667.

C.

Caligula, 23.
Calypso, 513.
Camille, 331.
Caninius, 571, 576.
Canius, 640.
Canut, 394, 395.
Caracteres, 21, 22, 80, 84, 92, 119, 173, 197, 198, 216, 219, 221, 259, 340, 347, 350, 365, 371, 375, 393, 410, 431, 451, 467, 493, 512, 554, 557, 559, 621, 624, 628, 677, 679, 695, 696, 697.
Cartouche, 341.
Catastrophe, 10, 131, 189, 328, 348, 683.
Catilina, 83, 219, 224, 225, 334, 342, 351, 621.
Caton, 173, 335, 373.
Catrou, (le P.) 79, 122.
Catulus, 86.
Cécile, 681, 682, 683.
Cécilia, 452, 454. 457.
Céladon, 679.
Céphise, 501.
Cerbere, 505.
César, 9, 84, 114, 173, 221, 228, 230, 317, 318, 320, 330, 334, 373, 399, 401, 410, 411, 432, 613.
Chapelle, 558.
Charlemagne, 303, 330, 488.
Charles-Quint, 129.
Charles VII, 406. — VIII, 320. — XII, 260. — *de Bourgogne*, 246, 540.
Charolois, (Comte de) 192.
Chroniques, 11.

Chryſogonus, 433, 451, 452, 453, 454.
Cicéron, 82, 91, 92, 117, 190, 191, 192, 221, 222, 224, 225, 243, 245, 274, 284, 296, 298, 334, 406, 414, 415, 416, 417, 419, 420, 431, 432, 433, 450, 451, 453, 454, 455, 458, 459, 637.
Cinna, 146, 170, 283, 614, 688.
Cinqmars, (de) 396.
Circé, 504, 533.
Circonſtances, 6, 9, 10, 12, 13, 15, 20, 21, 22, 25, 44, 53, 54, 60, 61, 120, 162, 171, 172, 173, 175, 188, 189, 191, 192, 193, 214, 310, 316, 362, 376, 377, 385, 388, 420, 429, 432, 452, 459, 464, 472, 495, 496, 497, 500, 501, 503, 538, 543, 549, 550, 557, 574, 662, 664, 692.
Citations, 100, 101.
Clarté, 27, 31, 33, 34, 230, 360, 411, 414, 566, 568, 572, 666, 701, 703.
Claude, 189.
Cléopâtre, 172.
Clodius, 190, 417, 433.
Clorinde, 468, 509, 525, 526.
Clovis, 305, 306, 307, 308.
Cluentius, 459, 463.
Clytemneſtre, 234.
Cochin, 421.
Cœlius, 225.
Collatinus, 328.
Comédie, 20, 76, 189, 272, 328, 558, 677, 685, 696, 700.
Comparaiſon, 34, 228, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 259, 401, 528, 543, 562, 598, 614, 615, 616, 617, 625.
Condé, (le prince) 81, 226, 227, 242.
Conrad III, 378.
Conſtantin, 303, 330, 402,

579, 580, 581, 584, 586, 588, 589, 591, 592, 594, 596, 598, 600, 601, 602, 607, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 618, 620, 621, 622, 624, 625, 626, 628, 629, 631, 641, 643, 659, 672; 698.
Fabuliſte, 15, 18, 102, 162, 273, 582, 583, 588, 592, 596, 610, 617, 618, 627, 631, 652.
Faërne, 631.
Fanferedin, 670.
Fénélon, 227, 252, 265, 298, 510, 512, 513, 621.
Fin de l'apologue, 580, 581, 589, — du récit, 5. — du roman, 679.
Fléchier, 196, 283.
Fleury, (le Card. de) 106.
Fleury, (l'abbé) 311, 313.
Florus, 403, 523.
Folard. 432.
Fontaine, (la) 13, 16, 19, 27, 84, 102, 235, 246, 248, 272, 288, 533, 562, 583, 592, 596, 600, 601, 607, 626, 628, 630, 631, 641, 643, 698.
Foſſe, (de la) 550, 563.
François I, 247, 636.

G.

Galba, 404.
Geoffroi, 312, 316, 317.
Germanicus, 286, 385, 388.
Glaucia, 457.
Godefroy de Bouillon, 468.
Gombaud, 630, 633.
Gomberville, 345.
Goût, 62, 69, 74, 76, 84, 87, 90, 94, 107, 167, 215, 267, 277, 319, 345, 404, 459, 481, 505, 523, 538, 549, 557, 560, 569, 578, 590, 594, 601, 674, 705. — mau-

vais, 6, 40, 100, 403.
Grégoire de Tours, 307, 308, 309.
Greffet, 98, 99.
Greuze, 520.
Griffet, (le P.) 264, 346, 380.
Grignan, (Mad. de) 664.
Guarini (le) 522
Gyas, 74, 91.

H.

Harpies, (les) 73, 75, 232.
Hector, 501, 551.
Hémon, 491.
Hénault, 11, 101, 102, 265.
Henry, *Rois de France*. III, 404. — IV, 429. *Rois d'Angleterre*. III, 369. — VI, 354, 406. — VIII, 328. — *duc de Guise*, 44, & *suiv.* 61.
Henriade, 53, 212, 261.
Hercule, 490, 493.
Hérodote, 410.
Herminie, 509.
Héſiode, 233.
Hyppolite, 169, 170, 472, 496.
Hiſtoire, 11, 20, 21, 24, 25, 32, 40, 44, 55, 67, 70, 81, 83, 88, 90, 92, 109, 120, 121, 154, 163, 167, 172, 193, 207, 218, 225, 255, 259, 263, 285, 292, 296, 300, 304, 309, 321, 322, 323, 325, 334, 336, 341, 342, 343, 347, 349, 350, 351, 353, 360, 364, 365, 376, 377, 379, 390, 391, 401, 402, 403, 406, 467, 468, 513, 536, 652, 653, 661, 671, 678, 695, 697.
Homere, 38, 42, 90, 211, 232, 234, 257, 258, 472, 474, 476, 488, 489, 510, 523, 530.
Horace, 12, 21, 22, 26, 35, 42, 86, 88, 123, 162, 174,

214, 232, 239, 276, 285, 288, 298, 471, 505, 511, 513, 515, 520, 523, 537, 558, 560, 561, 562, 567, 579, 602, 608, 629, 633, 645, 652, 690, 691.
Horaces & Curiaces, (les) 63, 193, 201, 245.
Hyllus, 490, 493, 496, 497.
Hyppias, 198.

I.

Idamante, 252.
Idomenée, 170.
Iliade, 22, 90, 471, 588.
Intérêt, 7, 12, 40, 54, 55, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 114, 115, 116, 118, 122, 128, 146, 200, 347, 348, 350, 376, 379, 388, 452, 455, 474, 479, 487, 488, 492, 496, 509, 510, 549, 550, 572, 554, 557, 551, 658, 661, 664, 680, 683, 686, 687, 688, 689, 690, 695, 696, 697.
Invention, 19, 20, 162, 166, 167.
Iphigénie, 233, 234, 480, 492, 679.
Ismen, 468.

J.

Jacob, 148.
Jagellon, 391.
Jacques Pierre, 77.
Jean, 353.
Jésus, 165.
Joad, 240.
Joas, 500.
Joinville, 101, 167, 632.
Josabeth, 500.
Joseph, 147, 148, 154.
Juda, 148, 154.
Julien, 328.
Jupiter, 55, 61, 471, 489.
Justin, 339.

L.

Laocoon, 96, 233.
Larrei, 81, 83.
Léolyn, 40.
Lettres, 95, 536, 548, 568, 569, 570, 577, 659, 660, 664, 666, 668.
Livoi, (le P. de) 554.
Longin, 233, 246, 277, 488, 503.
Louis IX, (S.) 271, 330, 632. -- XI, 23, 192, 246, 320, 469, 632. -- XIII, 264, 269, 304, 524. -- XIV, 265, 290, 353, 405, 524, 543, 632.
Lucain, 55, 76, 228, 317, 318, 629.
Lucien, 296, 299, 322, 349, 365.
Lucrèce, 325, 327. -- *Le Poëte*, 111, 127.

M.

Mahomet, 96.
Maimbourg, (le P.) 237.
Maître, (le) 419.
Manué, 165.
Marguerite, 354.
Marie - Madelène, 165. -- de Médicis, 524. -- Stuart, 310.
Marius, 85, 86, 454, 672.
Maroboduus, 235.
Marot, 247, 636.
Mathan, 240.
Maxence, 402.
Maxime, 146.
Maynard, 28.
Mazarin, 81, 261, 265.
Mécène, 567.
Médicis, 303.
Ménénius - Agrippa, 580.
Mentor, 484.
Mercure, 55.
Mérope, 688.
Merveilleux, 470, 480, 481, 485, 486, 487, 510, 672, 673, 690, 691.
Messaline, 189.
Métaphore, 34, 281.
Métellus, 91, 453.
Michel de Cervantes, 564.
Milon, 190, 191, 192,

417, 418, 431, 432.
Milton, 468, 506, 510, 513.
Minerve, 484.
Mirabaud, 507.
Mithridate, 113, 169, 339, 414, 476.
Modeſte, 287.
Moine, (le P. le) 345.
Moluc, 356, 359.
Monnier, (le) 588.
Monnoye, (la) 699, 704, 705.
Monotonie, 23, 39, 74, 248, 344, 703.
Montcalm, (de) 395.
Montécuculli, (de) 189.
Montmorenci, 379, 388.
Mothe, (la) 592, 594, 602, 608.
Mothe le Vayer, (la) 345.
Moyſe, 528.
Muret, 30.

N.

Naïf, 190, 245, 320, 431, 577, 578, 629, 630, 631, 632, 633, 635, 636, 640, 643, 652, 658, 660, 666, 668, 698, 699, 700, 701.
Natration, 24, 40, 43, 87, 88, 161, 335, 413, 703. -- Epique, 90, 467. -- Hiſtorique, 163, 294. -- Naïve, 637, 645, 653, 659, 667, 701. -- Oratoire, 88, 90, 163, 190, 411, 412, 414, 415, 416, 417, 420, 421, 455, 456, 458, 459, 463. -- Plaiſante, 274, 293, 535, 538, 560, 566, 572, 577, 600, 608. -- Poëtique, 259, 465, 467, 511. -- Tragique, 90, 467.
Nathan, 580.
Nature, 24, 61, 62, 70, 71, 73, 154, 161, 163, 165, 166, 171, 190, 215, 234, 236, 238, 301, 310, 330, 348, 431, 451, 459, 464,

466, 468, 469,
472, 474, 479,
480, 487, 489,
497, 506, 512,
513, 515, 520,
521, 523, 526,
532, 549, 557,
559, 560, 576,
577, 581, 590,
591, 594, 595,
596, 598, 600,
603, 612, 615,
630, 644, 652,
654, 658, 689,
692, 694, 697,
698. --- du Récit, 1, 5, 6, 19.
Néron, 23, 32, 125, 172, 173.
Neſſus, 496.
Neſtor, 38.
Niſus, 74, 239, 241.

O.

Œgine, 64.
Œdipe, 491.
Olinde, 509.
Olivarès, (d') 264.
Ordre, 344, 345, 346, 348, 350.
Oreſte, 212.
Orléans, (le P. d') 40, 131, 317, 354, 360, 362, 406.
Ornemens, 41, 43, 61, 69, 74, 154, 207, 236, 251, 280, 281, 364, 413, 457, 514, 525, 527, 563, 564, 581, 601. 609. --- de la Fable, 588, 591, 592, 596, 617, 643. --- de l'Hiſtoire, 344, 345, 346, 349, 350, 376, 401, 402. --- Oratoires, 349, 411, 455, 456, 459, 464. — Poëtiques, 349, 465, 487, 488, 520, 526, 530, 670. --- du Récit, 5, 9, 40, 54, 68, 71, 82, 160, 161, 165, 171, 198, 205, 236, 253, 267, 288, 557, 565, 574, 635.
Orphée, 244, 268.
Ovide, 55, 63, 65, 100, 208, 213, 538.

P.

Pacuvius, 238.
Panégyrique, 403, 456.
Panthée, 248. — *femme d'Abradate*, 377, 378, 388.
Parallele, 259, 260, 361, 262, 325, 331, 373, 396, 528, 600.
Paſquier, 311.
Pathétique, 284, 350, 376, 377, 380, 388, 389, 390, 402, 455, 458, 459, 487, 488, 493, 497, 500, 501, 512, 696.
Patrix, 293.
Patrocle, 588.
Paul Jove, 303.
Peintures, 6, 19, 39, 81, 190, 193, 199, 206, 207, 217, 226, 233, 237, 238, 377, 455, 493, 505, 509, 515, 559, 565.
Peliſſon-Fontanier, 292, 410.
Penſées, 106, 226, 253, 259, 272, 276, 279, 293, 350, 401, 402, 403, 521, 525, 526, 536, 549, 590, 662, 685. — affectées, 271, 403, 510, 522, 564. — agréables, 564, 565, 572. — brillantes & ingénieuſes, 168, 267, 413, 456, 512, 521. — délicates, 267, 268, 269, 270, 272, 402, 404. 405, 456, 458, 515, 526, 538, 565, 576. — naïves, 633. — naturelles & ſimples, 267, 270, 271, 272, 282, 359, 515, 520, 521. — nobles, 267, 272, 273, 284, 402, 521. — poëtiques, 526, 527.
Perſe, 31, 32.
Petau, (le P.) 313.
Phèdre, 13, 14, 15, 19, 95, 579, 581, 583, 584, 592, 596, 631. — *femme de Théſée*, 496, 532.

Philémon & Baucis, 55.
Philippe Auguſte, 353. — duc d'Anjou, 371, 372. — de Comines, 101, 102, 167, 192, 246, 320, 321, 334, 632.
Photius, 673.
Pierre-le-grand, 260. 264.
Plaiſanteries, 89, 90, 92, 93, 94, 392, 283, 328, 342, 397, 465, 536, 537, 538, 540, 562, 659, 660, 700.
Planude, 581.
Plaute, 94, 629.
Pline le jeune, 324, 456, 568, 569, 571, 577, 659, 660. — le naturaliſte, 389.
Plutarque, 318.
Pollion, 302.
Polydore, 73.
Polyeucte, 688.
Polyphême, 74, 75.
Pompée, 91, 92, 113, 196, 282, 317, 399, 403, 411, 414, 418, 492.
Porée, (le P.) 672.
Portraits, 16, 18, 20, 22, 32, 80, 81, 83, 90, 106, 166, 168, 197, 198, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 225, 226, 230, 231, 232, 233, 234, 259, 260, 265, 334, 350, 365, 367, 372, 454, 483, 503, 515, 518, 521, 529, 559, 576, 645, 680, 693.
Protogêne, 389.
Ptolomée Auletes, 215.
Pyrrhus, 501, 503.
Pythagore, 397.

Q.

Qualités de la comparaiſon, 253, 257. — de l'Epopée, 511. — de la Fable, 581, 588. — de la deſcription hiſtorique, 353, — du récit hiſtorique, 294, 295, 342. — du récit oratoire, 411. — du récit poëtique, 486. — du récit,

récit, 5, 27, 28, 42, 414, 471, 551, 612, 631. — du ſtile, 343, 405, 406, 410. — des tranſitions, 40.
Quinte-Curce, 207, 288, 335, 340.
Quintilien, 7, 30, 34, 38, 43, 63, 88, 90, 415, 431, 432, 450, 456.

R.

Racine, 169, 240, 249, 278, 282, 472, 475, 479, 500, 501.
Rapin, (le P.) 343, 353, 402.
Réal, (de S.) 76, 84, 129, 215, 347, 367, 391.
Reboulet, 353, 371.
Réflexions, 310, 331, 333, 347, 350, 390, 397, 398, 399, 416, 420, 430, 572, 600, 608, 618, 631.
Rémus & Romulus, 671.
Renaud, 468.
Rêts (de) 271.
Richard II, 131, 145, 146, 362.
Richelieu, 261, 263, 264, 265, 304, 396.
Richer, 584, 611, 618, 626.
Riviere, (de la) 81.
Roderic, 328.
Rolland, 673.
Rollin, 65, 66, 215, 289, 336, 339, 466, 483, 491.
Roman, 20, 23, 24, 472, 513, 564, 669, 670, 671, 672, 673, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 683, 684, 685, 686, 689, 690, 691, 692, 696, 697.
Roſcius, 451, 452, 453, 455, 457.
Rouſſeau, 269, 504, 550, 551, 563, 636.
Rubens, 524.

S.

Salluſte, 28, 44, 83, 84, 219, 221, 225, 334, 335, 340 351, 373.
Samſon, 165.
Sancho, 697.
Sannazar, 485.
Santeuil, 565.
Sarbiévius, 276.
Sarraſin, 365.
Scarron, 128, 538.
Scipion, 194, 453.
Sébaſtien, (D.) 356, 400.
Segrais, 233.
Séjan, 303.
Sempronia, 351.
Sempronius, 82.
Sénèque, 28, 65, 125, 127, 254, 335, 629, 663.
Sentimens, 105, 107, 119, 170, 193, 197, 267, 276, 318, 331, 332, 338, 379, 388, 455, 459, 481, 487, 492, 501, 506, 526, 613, 625, 658, 660.
Sertorius, 91, 92.
Servilius, 453.
Sevigné (de) 205, 543, 549, 631, 663, 667, 668.
Sextus-Tarquinius, 328. — Roſcius, 433, 452.
Silius-Italicus, 189, 527.
Simplicité, 70, 165, 190, 289, 320, 362, 402, 412, 413, 430, 431, 455, 463, 588, 539, 591, 592, 594, 595, 598, 600, 603, 629, 635, 640, 653, 954, 671, 699, 701, 702.
Sophocle, 490, 491, 493.
Sophronie, 509.
Spectacles, 7, 54, 73, 75, 92, 104, 112, 114, 171, 200, 294, 360, 481, 487, 489, 492, 506, 612, 687.
Spinoſa, 77.
Strada, 255, 523.
Sublime, 246, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284,

285, 286, 287, 349, 402, 413, 488, 490, 492, 493, 512, 609, 696. — ironique, 274, 275, 285, 538, 560, 608.
Suspension, 124, 129, 509, 662, 687, 696.
Sylla, 85, 301, 433, 451, 453, 454.

T.

Tableaux, 8, 133, 193, 200, 205, 215, 216, 224, 235, 236, 247, 253, 621, 347, 373, 461, 479, 251, 520, 528, 558, 565, 574.
Tacite, 30, 31, 32, 82, 189, 263, 286, 295, 319, 335, 340, 348, 351, 399, 404, 405, 569.
Tancrede, 509, 525.
Tarquin le Superbe, 255.
Taſſe, (le) 271, 468, 507, 510, 525, 529.
Tatius, 672.
Tavernier, 559.
Télémaque, 198, 227, 231, 251, 484, 510, 529, 671.
Tempanius, 82.
Térence, 243, 629.
Théramène, 496.
Therſites, 90, 232.
Théſée, 472, 496, 497.
Thieſtes, 170.
Thucidide, 348, 410.
Tibere, 82, 235, 303, 351.
Tigranes, 399.
Titans, 522.
Tite Live, 63, 84, 175, 193, 201, 245, 270, 300, 302, 325, 335, 340, 353, 377, 467.
Tobie, 165.
Tragédie, 20, 21, 22, 341, 342, 348, 376, 486, 487, 678, 685, 687, 696, 697.
Trajan, 456.
Tranſitions, 39, 40, 246, 248.
Trogue Pompée, 339.
Turenne, 188, 197, 279, 393, 621.

Turnus, 257.
Turpin, 673.
Tyrtée, 121

V.

Vadé, 536.
Valere Maxime, 318, 399, 401, 402.
Valette, (de la) 546.
Variété, 71, 72, 73, 85, 86, 89, 94, 98, 99, 101, 103, 105, 213, 214, 253, 335, 346, 348, 350, 486, 558.
Vaſconcellos, 242, 379.
Vaſſor, (le) 304.
Vectius-Valens, 189.
Velléius-Paterculus, 235, 284, 299, 303, 403.
Vérité de la fable, 581, 584.
Verrès, 91, 243, 245, 274.
Vertot, (de) 77, 79, 81, 85, 91, 242, 286, 348, 400.
Vida, 154, 159, 257, 258, 458, 469, 470, 476, 498, 500.
Viraſel, (de) 421, 427, 428, 429.
Virgile, 42, 73, 90, 91, 96, 98, 99, 115, 116, 120, 159, 166, 210, 213, 232, 233, 239, 241, 251, 252, 257, 258, 268, 476, 489, 490, 498, 500, 506, 510, 520, 524, 530, 533, 538, 616.
Virginie, 377, 388.
Ulyſſe, 87.
Voiture, 538, 540, 543, 546, 549, 564, 565, 577, 693.
Volcens, 239.
Voluſan, (de) 428, 429.
Voſſius, 345.
Vraiſemblance, 20, 22, 172, 173, 175, 301, 431, 450, 467, 468, 469, 470, 472, 476, 481, 486, 612, 613, 614, 618, 621, 624, 691, 693.

Walſtein, 365. Vulcain, 471, 524.

Y.

Yves de Chartres, 311, 312, 313, 317.

Z.

Zelide, 693. Ziſca, 536.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 63, *lig.* 25, à l'Auteur; *liſez*, au poëte.

Pag. 73, *lig.* 12, l'Anteur; *liſez* l'Auteur.

Pag. 91, *lig.* 8, ces; *liſez*, ſes.

Pag. 116, *lig.* 3, prennent, *liſez*, prenne.

Pag. 148, *lig.* 20, ſuivie, *liſez*, ſuivis.

Pag. 405, *lig.* 22, beauté ſtile, *liſez*, beauté du ſtile.

Pag. 486, *lig.* 26, on y aſſiſte, *liſez*, on n'y aſſiſte.

Pag. 526, *lig.* 26, tappelle, *liſez*, rappelle.

Pag. 913, *lig.* 25, on eſt point, *liſez*, on n'eſt point.

Turnus, 257.
Turpin, 673.
Tyrtée, 121

V.

Vadé, 536.
Valere Maxime, 318, 399, 401, 402.
Valette, (de la) 546.
Variété, 71, 72, 73, 85, 86, 89, 94, 98, 99, 101, 103, 105, 213, 214, 253, 335, 346, 348, 350, 486, 558.
Vaſconcellos, 242, 379.
Vaſſor, (le) 304.
Vectius-Valens, 189.
Velléius-Paterculus, 235, 284, 299, 303, 403.
Vérité de la fable, 581, 584.
Verrès, 91, 243, 245, 274.
Vertot, (de) 77, 79, 81, 85, 91, 242, 286, 348, 400.
Vida, 154, 159, 257, 258, 458, 469, 470, 476, 498, 500.
Viraſel, (de) 421, 427, 428, 429.
Virgile, 42, 73, 90, 91, 96, 98, 99, 115, 116, 120, 159, 166, 210, 213, 232, 233, 239, 241, 251, 252, 257, 258, 268, 476, 489, 490, 498, 500, 506, 510, 520, 524, 530, 533, 538, 616.
Virginie, 377, 388.
Ulyſſe, 87.
Voiture, 538, 540, 543, 546, 549, 564, 565, 577, 693.
Volcens, 239.
Voluſan, (de) 428, 429.
Voſſius, 345.
Vraiſemblance, 20, 22, 172, 173, 175, 301, 431, 450, 467, 468, 469, 470, 472, 476, 481, 486, 612, 613, 614, 618, 621, 624, 691, 693.

Walſtein, 365. Vulcain, 471, 524.

Y.

Yves de Chartres, 311, 312, 313, 317.

Z.

Zelide, 693. Ziſca, 536.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 63, *lig.* 25, à l'Auteur; *liſez*, au poëte.

Pag. 73, *lig.* 12, l'Anteur; *liſez* l'Auteur.

Pag. 91, *lig.* 8, ces; *liſez*, ſes.

Pag. 116, *lig.* 3, prennent, *liſez*, prenne.

Pag. 148, *lig.* 20, ſuivie, *liſez*, ſuivis.

Pag. 405, *lig.* 22, beauté ſtile, *liſez*, beauté du ſtile.

Pag. 486, *lig.* 26, on y aſſiſte, *liſez*, on n'y aſſiſte.

Pag. 526, *lig.* 26, tappelle, *liſez*, rappelle.

Pag. 913, *lig.* 25, on eſt point, *liſez*, on n'eſt point.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, intitulé : *Eſſai ſur le Récit*, ou *Entretiens ſur la maniere de raconter*, &c. L'Auteur y développe avec avantage les vrais principes qu'une étude approfondie des régles du Récit, jointe à une lecture réfléchie des Auteurs de tous les ſiècles, lui fait établir pour les différentes eſpèces de narrations. Les jugemens qu'il fait porter par ſes interlocuteurs ſur pluſieurs modèles de Récit qu'ils examinent, ſont d'autant plus ſolides, qu'ils ſont éclairés par une ſaine & judicieuſe critique, & je crois que cette production de ſon génie lui méritera, aux plus juſtes titres, les ſuffrages de tous les gens de goût. Donné à Paris, ce 27 Août 1775.

Signé, LOURDET, Profeſſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur BERARDIER DE BATAUT, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer

& donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Précis de l'Hiſtoire Univerſelle, avec des Réflexions, & Eſſai ſur le Récit, ou Entretien ſur la maniere de raconter*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite

dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, chartre normande, & lettres à ce contrai-

res : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre regne le deuxieme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 252, fol. 109, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 7 *Mars* 1776.

Signé, LAMBERT, *Adjoint.*

Je fais ceſſion du préſent Privilége à M. BERTON Libraire, comme de choſe à lui appartenante, ſuivant les conditions faites entre nous. A Paris, ce 11 Mars 1776.

Signé, BERARDIER DE BATAUT.

LIVRES nouveaux ou sous presse, qui se trouvent chez le même Libraire.

Histoire véritable des tems fabuleux de l'Histoire d'Egypte, dévoilés par l'Histoire Sainte; par M. l'Abbé Guérin, 3 volumes *in* 8°. sous presse.

Catéchisme sur les fondemens de la Foi, pour les jeunes gens, vol. in-18. tiré du livre des Fondemens de la Foi, mis à la portée de toutes sortes de personnes, dédié à Monseigneur l'Archevêque de Cambray, par M. l'Ab. Aimé, Chanoine d'Arras, 2 v. *in*-12.

Homélies pour tous les Dimanches de l'année, en formes de Prônes, par M. Jean-François Brunet, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maison & Société Royale de Navarre, 2 vol. *in*-12.

Recueil des Discours de l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, tenue à Rouen pour les années 1772, 1773, 1774, 1775, vol. *in*-8°.

L'Imitation de la très-Sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation de Jesus-Christ, dédiée à Madame, par M. l'Abbé ***. *in*-12.

La même, volume *in*-18. avec la maniere d'entendre la Sainte Messe, jolie édition.

— Du même, l'Eſprit Conſolateur ou Réflexions ſur quelques paroles de l'Eſprit-Saint, très-propres à conſoler les ames affligées; diſtribuées pour chaque jour du mois, volume *in*-12.

Traité de la Confiance en la miſéricorde de Dieu, pour la conſolation des ames que la crainte jette dans le découragement, augmenté d'un Traité du faux Bonheur des gens du monde, & du vrai bonheur de la vie Chrétienne, par feû Monſeigneur l'Archevêque de Sens, ci-devant Evêque de Soiſſons, de l'Académie Françoiſe, vol. *in* 12.

Hiſtoire & Parabole du Pere Bonaventure, par le Pere Giraudeau, vol. p. *in*-12.

L'Ecolier vertueux, ou Vie édifiante d'un Ecolier de l'Univerſité de Paris, par M. l'Abbé Proyart, nouvelle édition, augmentée de pluſieurs traits intéreſſans, vol. *in*-18.

Les tomes 33 & 34, & ſuivans, des Lettres édifiantes, vol. *in*-12.

Explication des premieres vérités de la Religion, pour en faciliter l'intelligence aux jeunes gens; Ouvrage utile aux perſonnes qui ſont chargées de leur inſtruction. Nouvelle édition, par M. Collot, Curé de Chevreuſe, & Docteur de la Maiſon de Sorbonne, à l'uſage des Paroiſſes, vol. *in*-8°.

— Du même, Converſations ſur pluſieurs ſujets de Morale, propres à former les jeunes Demoiſelles à la piété; Ouvrage utile à toutes les perſonnes qui ſont chargées de leur éducation, dédiées aux Demoiſelles de la Maiſon Royale de Saint-Louis, à Saint-Cyr, volume *in*-12.

— Du même, Inſtructions ſur les Dimanches & les Fêtes qui ſe célèbrent dans le cours de l'année; Ouvrage utile à toutes les familles Chrétiennes, ſur tout aux perſonnes qui ſont chargées de l'inſtruction de la jeuneſſe, 2 vol. *in*-12.

La vraie Philoſophie, par M. l'Abbé Moneſtier, 2 vol. *in*-8°. ſous preſſe.

Précis de l'Hiſtoire Univerſelle, avec des Réflexions, par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, ancien Profeſſeur d'Eloquence en l'Univerſité de Paris, *in*-12.

Cenſure de la Faculté de Théologie de Paris, du Livre qui a pour titre: Emile ou de l'Education, latin françois, volume *in*-8°.

De l'Imprimerie de la Veuve HÉRISSANT, Imprimeur du Cabinet du Roi; 1776.

LV